

BKL

P 93 A'



DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
rue Jacob, n° 24.

A LONDRES,

CHEZ MARTIN BOSSANGE ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
14 GREAT MARLBOROUGH STREET.

ET CHEZ DULAU ET COMPAGNIE, N° 37 SOHO SQUARE.





Mlle Robineau

Lithog. de C. de Ias

ALBANAISE DE SICYONE .



Αριθ. 200. 142. 257

VOYAGE DANS LA GRÈCE,

COMPRENANT

La description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cisaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Épiète, de la Locride Hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse; avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces;

PAR F. C. H. L. POUQUEVILLE,

Ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de Janina; correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France; de l'Académie Ionienne de Corcyre; etc.

OUVRAGE ORNÉ DE FIGURES, ET ENRICHÍ DE CARTES GÉOGRAPHIQUES
DRESSÉES PAR N. BARBIÉ DU BOGAGE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME QUATRIÈME.

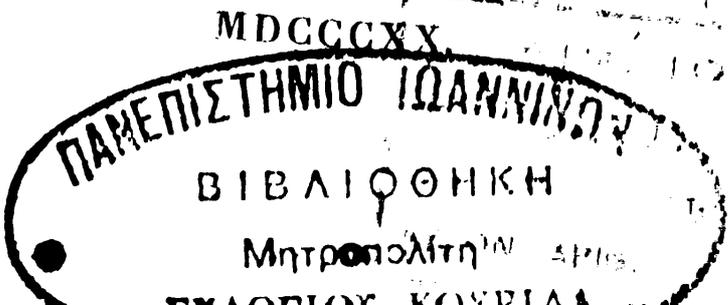


A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXX



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΑ

ΑΥΕΟΝ ΑΡΙΘ.

VOYAGE DANS LA GRÈCE.

PÉLOPONÈSE.

CHAPITRE CIII.

Suite du voyage dans le Péloponèse. Sicyonie, maintenant appelée Vócha. Xylo - Castron. Golfe Mélisse. Sys. Rivière de Dymico. Pinto, ruines d'un temple. Sicyone, aujourd'hui Vasilica; ruines, médaille inédite. Asope. Rivière de Némée. Longo - Potamos, ou rivière de Cléones. Arrivée à Corinthe.

L'EMPIRE des Sicyoniens florissait vingt-deux siècles environ avant l'ère chrétienne (1). Ses habitants se glorifiaient d'avoir eu pour premier roi Égialée, père d'Europs, duquel naquit Apis et les héros issus de Jupiter, dont la dynastie finissait à Sicyon, fils d'Érechthée. Ce dernier rejeton de la race

(1) Petav., *Rat. Temp.*, p. 11; lib. II, p. 94, édit. 1641; Euseb., *Chron. Canon.*



mythologique donna son nom à l'Égialée; et c'est à dater de cette époque que commença la splendeur de Sicyone (1), qui, après avoir brillé du plus vif éclat, était bien déchue dès le deuxième siècle de notre ère. Pausanias, qui écrivait sous le ciseau de la censure romaine, n'ose en rapporter la cause (2). *Ses habitants étaient déjà, dit-il, très-malheureux, lorsqu'un tremblement de terre transforma leur ville en une solitude, et renversa des édifices qui étaient de la plus grande beauté.* Quoique désolée dans la suite par tous les barbares qui envahirent le Péloponèse, elle conservait cependant encore son nom au temps de Constantin Porphyrogénète (3), et elle le garda jusqu'au siècle même d'Amurath II, qui s'en empara (4).

Privée de son nom historique et de sa population

(1) Plin., lib. XXXVI, c. 4; Strab., lib. VIII, p. 335; Steph. Byz.

(2) Paus., lib. II, c. 7. Je pense qu'il faut préférer ici la traduction de Gédoyn à la version d'Amaseus. Le sens exprime mieux la réticence d'un homme qui craignait de se compromettre, parce que si toute vérité est bonne en elle-même, elle coûte souvent cher à celui qui la révèle.

Plutarque, qui se trouvait dans la position de Pausanias, c'est-à-dire sous la verge des Romains, parle avec la même réserve des malheurs des Sicyoniens. *In Vit. Demetrii.*

Pline, plus libre que les écrivains grecs, dit que les Sicyoniens étaient tellement accablés d'impôts par les Romains, qu'ils ne trouvèrent de moyen de les payer, qu'en leur vendant les tableaux de Pausias. *Hist., lib. XXXV, c. 11.*

(3) Constant. Porphyrog., *Them.* II, *Them.* VI.

(4) Laonicus Chalcocond., lib. VII, p. 184.



indigène, la Sicyonie, maintenant appelée Vôcha, fait partie du canton de Corinthe, et ses habitants sont des Schypetars Toxides et Chamides chrétiens, qui ont succédé aux Grecs, dans presque toute l'étendue de la Corinthie et de l'Argolide. J'allais donc me retrouver parmi les Albanais, et revoir sur le sol classique, les descendants des hordes belliqueuses de la Dévol et de la Thyamis, attachées au joug des Tartares qui ont asservi le Péloponèse.

J'ai dit que nous passâmes la nuit auprès d'une cabane du village de Camari, et nos hôtes couchèrent, comme nous, en plein air, afin de se débarrasser des insectes qui pullulent dans les maisons; jusqu'aux approches de l'hiver. Le ciel était pur, l'air calme; et jamais sommeil plus profond, après une journée fatigante, ne ferma mes paupières, jusqu'au moment où le retour du soleil commençait à blanchir les faîtes de l'Hélicon, qui étaient en vue.

J'employai le temps qu'on mettait à charger les bagages, à m'orienter et à relever les principaux gisements de la côte. J'examinai tous les recoins du village où nous avons couché, et j'en partis avec la certitude de n'y laisser rien à découvrir. J'aurais été plus heureux, en remontant du côté de Loutro, lieu jadis connu par ses eaux thermales, qui ont disparu à la suite d'une commotion souterraine, mais où l'on trouve encore des voûtes, et les restes de Thermes bâtis en brique (1). Je ne pus les voir, il

(1) Camarais. Ce nom est ordinairement donné aux aqueducs par les Byzantins *CONIK.*, de *Origin. Constantinopoleos*, p. 56.



fallait monter à cheval; mes compagnons de voyage ne partageaient pas mes goûts scientifiques; et comme je ne pouvais faire bande à part, je dus me résigner à leur volonté.

Notre route nous conduisit à un quart de lieue de Camari, au bord d'un torrent où l'on trouve des débris d'anciennes constructions placées sur la route de traverse d'Égire à Pellène. A deux milles de là en plaine, nous passâmes au-dessous de Xylo-Castron, village de dix maisons, bâti au penchant d'un coteau blanchâtre. Nous laissâmes à gauche ses magasins, où les caboteurs viennent charger des huiles et des raisins de Corinthe; et après avoir traversé une olivaie, nous guéâmes une rivière, qui est probablement l'Élisson (1) de la Phliasie. A trois quarts de lieue de ses bords, nous côtoyâmes le golfe Mélisse, qui a conservé son nom ancien. On remarque au fond le puits de Halil-Aga (2), et une petite rivière, sur les bords de laquelle on trouve les restes d'un édifice orné de colonnes ioniennes d'un pied de diamètre, qui appartenrent peut-être au temple de

(1) Paus., lib. II, c. 12.

(2) Puits de Halil-Aga. Ceux qui découvrent une source, ou qui creusent un puits dans un terrain vague, en deviennent les propriétaires, ainsi que du sol d'alentour, jusqu'à quarante pieds de distance. Si la source est coulante, et qu'ils l'entretiennent, le rayon pourra s'étendre jusqu'à cinq cents pieds ou mille spithames. Quiconque plante un arbre dans un sol vacant, en devient également propriétaire et du terrain qui l'entoure à cinq pieds de distance (Voy. Code civil des Turcs).



Junon, bâti au bord du Sytas (1). Après avoir dépassé l'extrémité orientale de la calanque, nous gravâmes un chemin bordé de rochers; et au bout de deux milles de route en plaine, nous trouvâmes la rivière de Dymico. Le village qui lui donne son nom est habité par six familles albanaises, dont les cabanes s'élèvent sur un coteau labouré.

La plaine, qui va en s'élargissant depuis les Pierres-Noires, se déploie ici dans une vaste étendue; et les montagnes s'éloignent au sud-est, parallèlement au rivage de la mer qui court dans cette direction. On découvre par-dessus leurs croupes boisées, le faite du Polyphengos et des montagnes de Cléones qui ferment l'horizon. Entourés de cette perspective, nous avons quitté les bords de la rivière de Dymico depuis vingt-cinq minutes, sans apercevoir aucune ruine, lorsqu'un paysan m'avertit qu'il fallait diriger nos pas au midi pour trouver Vasilica, qui a remplacé Sicyone.

Nous laissâmes en conséquence derrière nous le village de Pinto, situé à l'extrémité d'un cap sablonneux, où l'on trouve les débris d'un temple (2), pour remonter durant un quart-d'heure le lit desséché d'un torrent. A cette distance, je crus reconnaître les traces d'une enceinte qui fut peut-être celle d'Égialée, ville dé-

(1) Paus., lib. II, c. 12.

(2) C'est probablement celui de Neptune; il y a plusieurs chapiteaux doriques, et une colonne cannelée en marbre, du diamètre de vingt-six pouces.



truite par Démétrius, fils d'Antigone (1). A peu de distance, je remarquai un tumulus et trois tombeaux revêtus en maçonnerie, que j'aurais pris pour ceux de Lycus, d'Eupolis, de Xénodice et des Sicyoniens, si je n'avais su combien de bouleversements cette terre a éprouvés. Comme il n'y avait pas d'inscriptions (2), je n'y donnai qu'un coup-d'œil, car chaque objet dont j'étais entouré appelait mon attention. Je courais vers tous les pans de murs épars dans la campagne; et en montant le talus aboutissant au plateau de Vasilica, je reconnus les soubassements d'une espèce de longues murailles qui unissaient probablement Sicyone à la ville basse fondée par Démétrius.

Comme nos janissaires nous avaient devancés au logement, le proëstos, informé de notre arrivée, en avait prévenu les habitants par une proclamation, en invitant ceux qui avaient des médailles à se présenter, pour nous les vendre. Cette *criée* avait été suivie d'un prompt effet; car à peine étions-nous installés dans une cabane albanaise, qu'une foule de femmes et d'enfants accoururent pour nous offrir leur marchandise. J'achetai en bloc ce qu'on me présentait; et en faisant le triage des pièces, j'en vis plusieurs qui représentaient Apollon imberbe, avec la colombe ou le trépied, types ordinaires des Sicyo-

(1) Paus., lib. II, c. 7.

(2) Peut-être cependant ces tombeaux étaient helléniques, car Pausanias dit que les Sicyoniens n'avaient pas coutume d'y mettre d'inscriptions, et ils ressemblent à ceux qu'il décrit.

Ibid.



niens ; et j'en distinguai une regardée jusqu'à-présent comme inédite par les antiquaires (1). Il fallut presque employer l'autorité pour nous débarrasser de la foule, afin de dîner ; et dès que je fus un peu reposé, je m'occupai à reconnaître les ruines de Sicyone.

La topographie de cette ville, au temps de sa splendeur, et telle qu'on la retrouve dans sa désolation, était présente à ma mémoire. Avant de sortir de la maison de notre hôte, j'avais relu le chapitre de Pausanias qui traite de Sicyone, et ce que Spon ainsi que Pocoke ont écrit au sujet de Vasilica, qu'ils nomment à tort Vasilico, nom sous lequel on n'est pas entendu. Je connaissais le plan grossier, mais exact qui en avait été levé par Michel Fourmont, homme aussi incapable d'avoir inventé des vues que des inscriptions, comme on l'en a taxé jusqu'au moment où une justice tardive, mais éclairée, est venue réhabiliter sa mémoire (2). J'étais instruit des découvertes faites dans ce village en 1781 par MM. Foucherot et Fauvel ; ainsi je ne manquais pas de guides pour me diriger dans mes recherches.

Quelle moisson d'antiquités j'aurais faite avec plus de temps et de moyens que je ne pouvais en em-

(1) *Bronze.* Figure de Jupiter debout, marchant à gauche ; la haste dans la main gauche ; soutenant dans la droite une victoire : dans le champ, monogramme AT.

R. ΣΙΚΥΩΝΙΩΝ ΑΧΑΙΩΝ. Femme assise à gauche, tenant dans sa main droite une couronne, et la haste de la gauche.

(2) *Voyez* Lettres au comte Aberdeen, sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont, par M. R. Rochette. Paris 1819.



ployer, à explorer cette partie la plus classique du territoire de la Grèce! Sicyone avait donné naissance aux beaux arts (1), dont la connaissance fut apportée d'Égypte, berceau de la civilisation des hommes et de leurs erreurs (2). Son école s'était signalée par quelques essais heureux dès la première olympiade (3); mais la sculpture et la peinture n'y prirent leur essor que vers le temps de la bataille de Marathon (4), qui fut pour les Grecs ce que la fin du dix-huitième siècle a été pour les Français. Alors les magistrats ordonnèrent, comme on l'a fait de nos jours, que l'étude du dessin entrerait dans l'éducation des citoyens, et ils ajoutèrent plus sagement encore, que les beaux arts ne seraient plus abandonnés à des mains serviles (5). Cette impulsion honorable imprimée au génie donna naissance à la poésie du pinceau et de la sculpture, qui représentent aux yeux les divinités, les héros, les conseils éternels du vaste Olympe, et les scènes de la nature.

Je repassais ces souvenirs, en voyant Sicyone veuve des chefs-d'œuvre sortis des ateliers d'Eupompe, de Zeuxis, de Lysippe et de Pamphile, qui avaient formé

(1) Herodot., lib. II, c. 4.

(2) Plat., *De Legib.*, lib. II, t. II, p. 656.

(3) Sept cent soixante-seize ans avant J. C.

(4) Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, le 6 Boëdromion (13 septembre), quatre cent quatre-vingt-dix ans avant J. C. L'année suivante, ce héros, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison.

(5) *Voyage d'Anacharsis*, c. XXXVII.



Mélanthe, Apelle, Euxénide, Timarque, Céphisodore, dont on chercherait en vain quelques souvenirs sur cette terre illustrée par leurs noms. Mes regards erraient sur le plateau de Vasilica, terre dépouillée de verdure, qui ne retentissait que des cris aigus des cigales. Je m'avançais tristement vers la rive abrupte de l'Asope, lorsqu'en approchant d'une ruine appelée Palæo-Castron, j'aperçus quelques caractères grecs que je copiai (1). Je remarquai, au fond d'un vaste précipice, la fontaine Dégouttante (ζάσουσα ή πηγή); ainsi nommée à cause que ses eaux, au lieu de sourdre de la terre, tombaient de la voûte d'une caverne. Des femmes lavaient à cette source, qui jaillit maintenant de la berge du gouffre au fond duquel on a bâti une chapelle, où l'on descend par un chemin souterrain. C'était probablement à ce clavier que Pausanias donne le nom de porte, qui conduisait, suivant toute apparence, de la ville au bord du fleuve.

J'entrai immédiatement dans la citadelle bâtie au col d'une langue de terre qui s'étend entre le précipice de la fontaine Dégouttante et la rive gauche du fleuve. J'examinai ses murailles construites en grandes

(1) Sur un fragment de marbre enclavé dans un pan de muraille :

.....
 ΠΟΛΥΚΡΑΤΕΙΑΚΑΙ
 ΠΟΛΥΚΡΑΤΕΙΑΝ.....
 ΘΥΓΑΤΕΡΑΘΕΟΥΣ



pierres de taille, sans y trouver rien de particulier, ainsi qu'un édifice voûté, dans lequel les Albanais emmagasinent leur paille, où je ne vis aucun ornement d'architecture.

Je sortis de cette enceinte par une de ses brèches, afin d'entrer sur un promontoire haut de quatre-vingts pieds, qui se déploie dans la longueur de cinq cents pas au nord-est, entre l'Asope et la cranière de la fontaine Dégouttante. Je ne tardai pas à me reconnaître en trouvant, dès les premiers pas, l'emplacement d'un temple que Pausanias dit être celui des Dioscures, qui était entouré d'un bois probablement composé d'une douzaine d'arbres, car le terrain ne comportait guère d'espace que pour un bosquet. Je comptai sur place sept fûts de colonne renversés, deux chapiteaux d'ordre dorique, et des tambours de colonnes en marbre d'une plus forte dimension que les monostyles.

Après cette découverte, en continuant à marcher au nord-est, je rencontrai la cella d'un second temple, qui, suivant mes conjectures, fut celui de la Fortune Acréenne. La position me parut d'autant plus décisive pour lui donner cette dénomination, qu'il n'y a aucune éminence dans toute l'étendue de Sicyone, et que les Grecs, accoutumés à sanctifier non-seulement les montagnes, mais encore les promontoires, durent placer à cette pointe, les autels d'une divinité qui semblait veiller, du haut de ce trône, sur la plaine et les campagnes de la Sicyonie. Les chrétiens, en suivant les traditions



de leurs ancêtres, avaient élevé au même lieu, sous l'invocation du Pantocrator, une église maintenant ruinée, qu'ils nomment *Aspri ecclisia*.

Je relevai sur deux linteaux en marbre blanc des inscriptions de la basse grécité qui parlent de *sultan Mourat*; et en reprenant ma route du côté de l'Asope, je remarquai une grande quantité d'éboulements de murailles helléniques. Au penchant du grand ravin, je vis un escalier dégradé, par lequel on descendait dans cet abîme, ce qui prouve que l'acropole avait aussi son point de communication par cet endroit avec la ville, à laquelle on montait en prenant le chemin couvert de la fontaine Dégouttante.

Après avoir terminé l'examen de l'acropole bâtie sur la colline consacrée à Cérès (1), je revins au centre du village de Vasilica, qui est, suivant toute apparence, la ville d'une seconde époque. Pour ne rien négliger, je visitai d'abord l'église de la Sainte-Trinité, où je trouvai un magister occupé à tenir les petites écoles, d'après une rubrique très-ancienne dans la Grèce, qui a quelque ressemblance avec la méthode lancastrienne. Ce pédagogue s'empessa de me montrer deux colonnes en marbre blanc et un

(1) Strab., lib. VIII, p. 382; Paus., lib. II, c. 7, disent positivement que les habitants de Mécone ou *Ægialée* (aujourd'hui Pinto), transférèrent leur ville sur une colline fortifiée et consacrée à Cérès. C'était l'acropole que je venais de voir. Mais dans la suite, il se forma une seconde ville sur le plateau de Vasilica, et enfin une troisième, ou au moins un faubourg, dans la plaine qui s'étend de là jusqu'à la mer. V. Strab., p. 382.



chapiteau dorique, qui se trouvent dans la nef, ainsi que trois autres fûts de marbre et un chapiteau ionien, placés en forme de banc à l'extérieur de l'édifice. Je partis de là, en dirigeant un demi-mille au midi, pour arriver à un théâtre dégradé, au-dessus duquel on remarque les débris de la cella d'un temple décrit par MM. Fanvel et Foucherot. Je pus conclure, en suivant la trace des longues murailles, qui étaient plus entières au temps où Fourmont en leva le plan, que j'étais en vue de l'acropole des Romains, désignée par Pausanias sous le nom de *citadelle de son temps*, afin de la distinguer de celle des Hellènes, située au bord de l'Asope.

Je cherchai vainement sur les coteaux voisins l'arbre qui donne la noix vomique, que les Sicyoniens employaient, d'après l'avis d'Apollon, pour empoisonner les loups. Il me fut impossible de reconnaître l'agora orné des chefs-d'œuvre de Lysippe, et d'assigner, au milieu d'une foule d'édifices presque effacés, quels furent les temples d'Hercule et d'Esculape, où l'on voyait des chapelles dédiées au Sommeil et à Apollon. Je passai, sans les connaître, sur le terrain où Pan, Artémise et les Songes, ouvrages des artistes de Sicyone, étaient offerts aux regards et à l'adoration des peuples. Je ne pus rien apercevoir des hiérons consacrés à Diane Limnéenne et à la Persuasion, sœur des Graces (1), divinité puis-

(1) Pitho, où la Persuasion était rangée au nombre des Graces (Paus. Beot.). Speusippe avait placé leur tableau dans son école de philosophie, pour montrer que ces déesses doivent



sante dans l'Olympe et parmi les hommes. Un piédestal me fit souvenir du monument héroïque d'Aratus, le plus grand homme de son siècle, dont les cendres reposent maintenant ignorées dans cette plaine solitaire, où il fut tant de fois accueilli aux acclamations des Grecs, qu'il avait conduits à la victoire, pour les rendre à la liberté, en brisant le joug de leurs oppresseurs.

Plus fatigué que satisfait de mes courses faites pendant la chaleur d'une journée brûlante, quoique nous fussions au mois d'octobre, je rentrai à Vasilica, village de cinquante-trois familles albanaises (1), appartenant à Kyamil, bey de Corinthe. Le territoire de sa dépendance, qui ne se termine plus au cours du Sys, comme dans les temps anciens, est mis en valeur par vingt-six charrues, manière de compter en usage chez les Schypetars du Vôcha ou Sicyonie. Le blé, l'orge, le lin et le coton sont ses productions principales, car le manque d'eaux coulantes ne permet guère de cultiver le maïs et les autres menus grains (*ospria*) qu'aux bords de l'Asopè, en remontant au midi. Ses olives, autrefois renommées (2), sont de

présider dans les assemblées même où l'on traite les matières les plus sérieuses et les plus sublimes.

(1) Du temps de Spon, on n'y comptait que six maisons.

Voyage, t. II, p. 179.

(2) Venit hiems, teritur Sicyonia bacca trapetis

VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 519.

Qui Drepani scopulos et oliviferæ Sicyonis

Culta tenent.

STAT., *Thebaid.*, lib. IV.



médiocre qualité; et on tire, pour la consommation, des vins de la Phliasie, qui sont aussi estimés que le poisson des pêcheries de Pinto (1), justement regardé comme le meilleur du golfe, par les gourmets de l'antiquité (2).

Je laissai mes compagnons de voyage et mon drogman rendre la visite d'étiquette au soubachi de Kyamil bey, afin de pouvoir causer avec les paysans, que je reconnus à leur idiôme pour être des Schypetars de l'Acrocéraune orientale. Ces paisibles descendants des Bulliones et des Amantiens, qui n'avaient jamais entendu parler des vallées de l'Aoüs, berceau de leurs ancêtres, étaient charmés d'apprendre d'un *Franc*, qu'il se trouvait des hommes parlant le schype à cette extrémité lointaine de la Grèce. Pendant notre conversation, mon hôtesse, alerte et bien faite, chauffait son four pour cuire le pain qu'on mange en famille après le travail de la journée (3), tandis qu'une de ses

(1) Situé sur l'emplacement de Mécone ou Ægialée. Strab., lib. VIII, p. 382; Paus., lib. II, c. 6; Callimach. apud Schol.; Pindar., *Nem.* IX, vers. 123.

(2) Athen., *Deipnosoph.*, lib. I, c. 16.

(3) A l'exception de quelques familles aisées, toutes cuisent le pain au jour le jour dans la Turquie, et sur-tout dans les villages où il n'y a pas de boulangers. Comme chez les Israélites, chacun a son petit four dans sa maison (IV, *Levitic.*, 26, 16). Il en était de même à Rome, où il n'y eut de boulangers que l'an 582 de sa fondation (Plin., lib. XVII, c. 11). Tout ce qui servait aux vêtements se fabriquait dans les familles; et Homère, qui était contemporain du prophète Élie (Marm. Arundel), dans la description des mœurs des Grecs



filles, tenant un écheveau de coton entre les orteils de ses pieds, s'en servait comme d'un treuil pour dévider le coton, que les femmes filent et tissent, afin de fabriquer les chemises qui leur servent de robe et de parure. Je visitai avec un paysan plusieurs maisons que je trouvai propres, malgré le dénuement de meubles et d'ustensiles. Je vis partout les femmes et les enfants occupés, des filles modestes et timides, et des femmes de la plus douce physionomie, qui regardent la fécondité comme un présent de Dieu, et ses dons comme leur plus bel ornement. Ainsi les vertus rustiques, qui n'ont point été remplacées par des qualités de convention, sont encore en honneur dans ce coin du monde, dont les habitants ne demandent au Ciel que des maîtres bienfaisants, pour être heureux et satisfaits.

Les distances entre Vasilica et Argos sont évaluées à douze lieues par le chemin de Treté, à trois heures et un quart pour Corinthe, et à deux milles et demi jusqu'à la mer. Je releyai, un mille dans cette direction au nord, un gros village appelé Moulchi, et à l'occident, Kyathos, ainsi que le tchiftlik de Passo.

Après avoir recueilli ces gisements, nous descendîmes de Vasilica, en reprenant le sentier par lequel nous y étions montés. Je parcourus la partie de la ville basse qui s'étendait en plaine jusqu'à la rive gauche de l'Asope, où je remarquai une chapelle construite

et des Troyens, nous présente un rapport parfait avec celles des Hébreux et des Orientaux, qu'on retrouve encore parmi les paysans de la Grèce.



avec des fragments de colonnes, de frises et de chapiteaux en marbre, qui méritent d'être examinés avec soin. Nous guéâmes ensuite le fleuve entre un pont ancien dont il n'existe plus que les piles voisines de la culée, et un autre d'une construction plus moderne. Nous avons fait alors environ douze minutes de chemin en plaine, sur un terrain où l'on voyait autrefois les temples de Cérès Secourable (*Prostasie*) et de Proserpine. Nous devions être peu éloignés du bois sacré dans lequel les Euménides avaient leurs autels. En effet, nous nous trouvions à l'angle du sentier rude et escarpé de Titane (1), qui passait tout auprès, et que nous laissâmes à droite, en poursuivant notre route à travers le Vôcha.

Nous avons parcouru plus de deux milles au sud-est, dans la direction du golfe qui tourne sous cet air de vent, lorsqu'il fallut hâter le pas afin de gagner un village pour nous abriter contre un orage que le vent du sud-ouest poussait avec rapidité. La pluie commençait à tomber, lorsque mon cheval, effrayé par un éclair, s'abattit et me renversa presque sans sentiment sous ses pieds, d'où mes compagnons de voyage ne parvinrent pas sans peine à me dégager.

(1) Le chemin qui conduit aux ruines de cette bourgade est le suivant : A partir du gué de l'Asope, on tourne au midi pendant une heure à travers un pays boisé et montueux ; une demi-heure même direction, montagne escarpée ; torrent à sa base méridionale ; un quart-d'heure S., tour, muraille, restes d'antiquité ; E. et O., on voit les villages de Paradisi et de Machini, habités par 45 familles albanaises chrétiennes.



On me remonta cependant en selle, et je parvins à gagner le village d'Ibrahim bey, où je ne pus obtenir qu'un peu d'eau et de sel pour panser mes contusions.

Nous nous trouvions à quatre milles de Sicyone; et dès que la pluie eut cessé, le courage qui m'animait me fit retrouver assez de force pour me remettre en route. Je continuai même, malgré mes meurtrissures, à noter sur mon journal les nombreux villages que j'avais en vue (1). La campagne, couverte au loin de troupeaux et de bandes de dindes qui foisonnent dans la Morée, présentait le spectacle animé de nos fermes dans les beaux jours de l'été. Nous rencontrions à chaque pas des voyageurs et de longues files de mulets chargés de grains; j'apercevais enfin, en avançant, une activité qui m'aurait fait croire que nous approchions de quelque ville considérable.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous passâmes une rivière alors sans eau, qui est celle de Némée; et un mille plus loin, nous guéâmes le Longo-Potamos. Ce fleuve, qui coule au fond d'un lit encaissé et creusé dans un sol argileux, prend ses sources au-dessus de Cléones. Nous avions à gauche

(1) En procédant du midi au nord, les villages que j'avais en vue, à la distance d'une demi-lieue l'un de l'autre, sont, à partir d'Ibrahim bey, Vélo, Poulitza; et au N. O., Nérantza (les Orangers).

(2) Sur ses bords, dans la direction S., on voit à une demi-heure, Varila; une demi-heure au N., Sacri-Hassan, et une demi-heure au N. N. O., Boulati.



le hameau de Boulati, près duquel on trouve, dit-on, des ruines, et quatre autres hameaux (1) situés à la base des montagnes blanchâtres d'Ornée, lorsque nous accostâmes la rivière d'Asprochôma, qui conflue avec celle que nous venions de passer. A un mille de ses bords, nous entrâmes dans une olivaie remplie de flaques d'eau, où nous fîmes un quart de lieue avant d'atteindre le plateau de Corinthe.

CHAPITRE CIV.

Corinthe. Monuments. Ruines. État actuel de cette ville. Médailles inédites ou rares. Fragments d'inscriptions. Particularités.

J'étais saisi d'un respect religieux en approchant de Corinthe. Mon imagination me retraçait les merveilles dont elle était ornée. Je la voyais à travers le prisme de sa gloire historique, libre, puissante, riche du commerce du monde, parée des chefs-d'œuvre des arts enfants de l'opulence, et remplie du concours des peuples que la navigation, les plaisirs et la renommée attiraient dans ses murs. Le soleil, qui descendait vers l'horizon, éclairait la même ville que la mythologie avait consacrée à sa divinité. J'avais, le cœur palpitant; j'avais dépassé la porte Ténée; j'é-

(1) Les hameaux de cette autre partie du vallon sont : Vachataïta, Trano-Zeygoriation, Cházo et Bosná.



tais à Corinthe, et je la demandais, lorsqu'un Turc me tira de mon incertitude, en me disant que j'y étais arrivé. *Tout doit finir*, ajouta-t-il (1) avec le sourire d'un soldat d'Alarie charmé de promener ses regards sur des ruines. *Tout doit finir*, répétais-je à mon tour en soupirant; la cité, reine des mers, à disparu avec l'éclat de la Grèce; mais son église survit au naufrage. Pauvre dans son oppression, ses enfants relèveront une autre Corinthe (2); et le dieu inconnu (3) qui foudroya l'idolâtrie, régnera sur les temples des enfants d'Ismaël, destinés, comme les autels d'Astarté, à rentrer dans la poussière.

La fondation de Corinthe remonte à l'arrivée dans la Grèce des dynasties des dieux qui succédèrent aux Pélasges. Éphyre, fille de l'Océan, avait entouré l'acropole de remparts; et Corinthus, qui descendait du soleil par Marathon, fils d'Épopée, issu d'Aloeus, lui avait donné son nom (4). Telle était l'origine de cette ville, déjà considérable sous le règne des Bachiades (5), puissante par ses richesses et par ses co-

(1) Alim féna, le monde est périssable.

(2) *Confirmabit vos usque in finem.... Dei agricultura estis, Dei ædificatio estis.*
Ad Corinth. Epist. I.

(3) Lucain semble avoir donné ce nom au dieu des Juifs....

..... Et dedita sacris
Incerti Judæa dei. Phars., lib. II.

Mais il était réservé à l'apôtre seul de faire connaître ce dieu entrevu par les sages de l'antiquité : *Quod ignorantēs colitis.*
(numen) *hoc ego annuntio vobis.*

(4) Paus., lib. II, c. 1.

(5) Strab., lib. VIII, p. 378.



lonies, à laquelle il ne manqua que de n'avoir pu désarmer l'envie du peuple-roi. Critolaüs lui fournit l'occasion de la faire éclater, en arriant contre les Romains tous les peuples du Péloponèse, qui furent subjugués dans cette campagne mémorable que Mumius termina, en renversant Corinthe de fond en comble (1), et en vendant ses habitants à l'encan (2).

Il n'y restait plus de naturels lorsque Pausanias la visita, car Auguste, qui la restaura à cause de l'avantage de sa position, y avait établi une colonie de vétérans et d'affranchis. Cependant, malgré ces désastres, sa splendeur surpassait encore celle de toutes les autres places de la presqu'île. C'est à ce terme que s'arrête la dernière période de son importance, car depuis le deuxième siècle, les écrivains qui parlent de Corinthe n'en font plus mention que pour raconter les désastres qu'elle éprouva (3). Située sur le chemin de tous les conquérants, on la voit pillée, en 261, par les Hérules, qui saccagèrent Argos et Sparte. En 395, elle éprouva la fureur des hordes d'Alaric; et Stilicon, en délivrant la province des barbares, lui porta un coup fatal. Exposée aux incursions des Scytho-Slaves, elle avait été délivrée de

(1) Strab., lib. VIII, p. 378; Paus., lib. II, c. 1; Justin., *Hist.*, lib. XXXIV, c. 2.

(2) Justin., *Ibid.*

(3) Le géographe de Nubie, qui l'appelle *Gemmara*, nom dont les Turcs ont fait *Gérémen*, pour désigner Corinthe, en parle comme d'une ville importante; mais il est probable que c'est par ouï dire, et non pas *de visu* (P. 189, 190, 191. Edit. Paris 1629).



leur joug, quand elle fut cédée, après la prise de Constantinople, aux Vénitiens, qui y soutinrent des sièges contre Roger, premier roi de Sicile, et Jacques d'Avannes, lieutenant du marquis de Boniface (1). Enfin elle avait été plusieurs fois prise par les Turcs, lorsqu'elle leur fut abandonnée en 1719.

Après tant de révolutions, il m'était difficile d'espérer quelque fruit de mon séjour à Corinthe. Fourmont, qui l'avait visitée en 1730, n'indique qu'un temple de Minerve d'ordre corinthien, dont il ne restait en place que deux colonnes cannelées, qui étaient de la même dimension de celles du Theseum d'Athènes. Il parle de la citadelle transitoirement, pour dire que la fontaine Pirène a pris le nom de Saint-Paul; et il ne vit qu'une trentaine de maisons sur le terrain où fleurit une ville immense. Ces notions vagues, ainsi que le plan mal orienté de l'Isthme qu'il donne, ne m'offraient pas de grands renseignements (2). Spon et Chandler ne me donnaient guère plus de ressources; mais David le Roi, qui nous a laissé la vue d'un prétendu temple du soleil, ranimait ma curiosité. J'avais aperçu ce monument, en entrant à mon logement. Il était en place, quoiqu'on eût dit à M. de Châteaubriand (3), que ses colonnes avaient été voiturées par les Anglais au port Schœnus (où les vaisseaux n'ont pas abordé depuis

(1) Ville Harduyn, lib. VII, p. 121.

(2) Fourmont, M. S. de la bibliothèque du roi, p. 181 (bis).

(3) Itinéraire de Paris à Jérusalem, t. I, p. 141.



plus de dix siècles), afin d'y être embarquées pour Londres.

Avant de commencer mes recherches, il fut convenu que nous rendrions visite à Kyamil bey, vovode et grand propriétaire de la Corinthie; ce qui eut lieu avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Débarrassé de ce devoir d'étiquette, je dirigeai mes pas autour de l'acropole, dans laquelle il n'est plus permis aux étrangers d'entrer (1). Son élévation, que Strabon estime à trois stades et demie de hauteur perpendiculaire (2), est enveloppée au couronnement, d'un rempart bastionné et crénelé, circonscrit par une enceinte beaucoup plus ancienne formée d'assises, que je crois être en maçonnerie pélasgique. J'examinai la coupe des rochers, qui sont abruptes et accumulés au midi sous un angle de quarante-cinq degrés, ce qui rend ce côté faible et susceptible d'être battu en brèche avec succès. Le soleil, qui commençait à s'élever, en projetant l'ombre de la montagne vers Corinthe, répandait une teinte lugubre sur la campagne, dans laquelle on ne voit que des cabanes éparses et quelques pins noirâtres et rabougris. Je revins à l'occident pour prendre le chemin qui conduit à la forteresse, dans une étendue

(1) S. A. R. la princesse de Galles y est entrée en 1816, époque de son voyage dans la Grèce.

(2) Strab., lib. VIII, p. 379. En supposant des stades olympiques, la hauteur de l'Acrocorinthe serait de 332 toises (*Note de M. Gosselin sur Strabon*). Je pense que cette élévation doit s'entendre d'une mesure prise au-dessus du niveau de la mer.

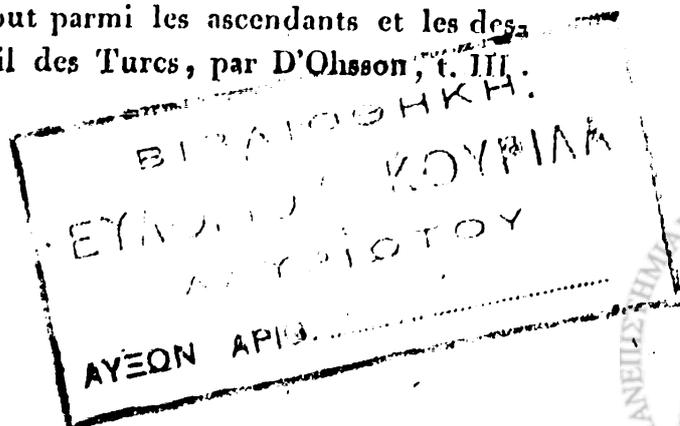


sinueuse d'un très-grand développement, qui peut être battu dans tous ses détours par le feu de son artillerie. Je sus que, dans l'intérieur de la place dont la porte s'ouvre au midi, la montagne se termine par une surface brisée d'inégalités, de la base desquelles sort la fontaine Pirène appelée Draco-Néro, *Source-du-Dragon*, et non pas *source de Saint-Paul*, comme Fourmont le rapporte. Enfin je dus, bon gré ou non, me consoler de ne pas la voir, et me contenter d'un fragment d'inscription qui s'y trouve encore (1), et que je donne tel qu'un de ses habitants l'avait copié.

Les temples anciens étaient suspendus aux côtés du chemin que je suivis jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, pour monter à la maison de Th. R., frère de lait de Kyamil bey (2), chez lequel j'eus une seconde entrevue avec ce seigneur. Je vis sur les talus de la galerie que j'examinai des colonnes en marbre, des chapiteaux, des frises, et à peu de distance au midi, sur une colline, les ruines de deux édifices helléniques. Comme j'avais obtenu du bey la permission de circuler autour du château, je m'avançai

(1) L HERMIDIUS. CESVS ET RVTILIVS : AVGVSTI ET L HERMIDIUS MAXIMVS ET L HERMIDIUS : ÆDEM ET STATV. M NOMINIS AVGVSTI ET TABERNAS REGVM....

(2) Frère de lait. Suivant la loi mahométane, cette qualité constitue une sorte de parenté appelée *Rida*, fondée sur le principe que l'enfant de lait est considéré comme celui de la nourrice. Il ne peut y avoir de mariage entre l'un des deux et les proches parents de l'autre, sur-tout parmi les ascendants et les descendants (*Voyez Code civil des Turcs, par D'Ohsson, t. III. c. 6, p. 67*).



au sud-ouest pour observer les restes de plusieurs chapelles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avait une consacrée au prophète Élie. Je regrettai de ne pas approcher assez de la porte de l'Acrocorinthe, afin de rechercher les vestiges des temples de la Force et de la Nécessité, divinités sous la protection desquelles les anciens plaçaient leurs citadelles. Il est probable qu'avec plus de facilités j'aurais pu donner, en appliquant le récit de Pausanias, des noms aux différentes ruines que je retrouvais; mais je dus me contenter de les observer à la hâte, et je les indique à ceux qui viendront après moi, afin qu'ils les examinent plus en détail.

Quelques pins et des cyprès épars à la base occidentale de l'Acrocorinthe paraissent rappeler le souvenir du bois Cranaé consacré à Bellérophon et à Vénus Mélanie (la Brune), qui y avait un temple dont les colonnes ornent maintenant une mosquée. C'était encore de ce côté qu'on montrait le tombeau de Laïs, qui, voyant fuir les amours et les amants, inconsolable de la perte de ses charmes et de son abandon, dédia, au déclin de l'âge, son miroir à *Vénus toujours belle* (1). Un paysan, par une circonstance singulière, me vendit sur les lieux une médaille représentant, tel que le décrit Pausanias, le

(1) Un de nos poètes a traduit ainsi cette consécration :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;

Il redouble trop mes ennuis :

Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,

Ni telle que je fus, ni telle que je suis.



tombeau de cette courtisane et ses traits, dignes d'être transmis à la postérité par le pinceau de nos Apelles (1). Un silence, qui n'est interrompu que par les sinistres croassements des corbeaux, règne dans cet espace inhabité, autrefois consacré aux fêtes et aux plaisirs. En remontant vers le pied de la montagne, on me fit voir la grotte d'où saint Paul donnait le salut de paix à l'église naissante de Corinthe, dont son disciple Apollon fut le premier évêque.

Au nord-ouest du terrain que je suppose être le Cranaé, après avoir traversé des champs labourés, on arrive à un grand temple d'ordre dorique qu'on dit être celui du soleil, sans apporter aucunes preuves pour justifier ce titre, que je crois douteux (2). Les restes de cet édifice se composent encore de sept colonnes cannelées d'ordre dorique, avec une partie de leurs architraves, et elles doivent être de la plus haute antiquité, puisqu'il leur manque presque la moitié de la hauteur, pour être dans la proportion requise avec leur diamètre. Cet ouvrage lourd, et, pour cela même, regardé comme antérieur au beau siècle de l'architecture, dut être très-soigné, si on en juge par quelques

(1) *Bronze.* Tête de Laïs à droite.

R. Col. I. IVI. COR. Lionne debout, tenant sous elle un bélier couché sur un chapiteau de colonne d'ordre dorique.

(2) David le Roi, afin d'embellir la vue qu'il donne de ce monument, a jugé convenable d'y ajouter des accessoires qui n'ont jamais existé; et ce qui figure très-bien dans son dessin, est une imposture de paysagiste.



ques détails d'ornements, et d'après le stuc qui donnait à son péristyle le facies du marbre (1).

Je ne pus visiter la cella, parce qu'elle se trouve renfermée dans le mur d'enceinte d'une maison turque; et je rétrogradai quelques pas de là au midi, pour voir un caveau funéraire creusé au ciseau dans un rocher. Je repris ensuite la rue qui conduit au chemin d'Argos, près duquel on me fit remarquer une petite église dédiée à sainte Vénérande. Les gens du pays prétendent tenir de leurs ancêtres qu'elle occupe l'emplacement du temple de Vénus, dans lequel mille courtisanes de la plus grande beauté vendaient leurs faveurs au public. On trouve fréquemment dans le cimetière des colonnes et une grande quantité de marbres qu'il serait intéressant de pouvoir conserver. A peu de distance, je visitai encore un ancien tombeau de famille; et en approchant de la porte Ténée, je remarquai les soubassements de deux grands édifices. Je copiai sur une de leurs frises demi-circulaire un fragment de consécration (2), sans pouvoir décider à quelles divinités ces temples furent dédiés dans l'antiquité.

Après avoir exploré la partie méridionale de Corinthe, je revins de nouveau à l'église de Sainte-Vénérande. En prenant de ce point la route de Si-

(1) Ce stuc est appelé *albarium opus* par Vitruv., lib. VI, c 7; et *tectorium opus* par Cic., *De Legib.*, lib. II, c. 26.

(2) ΑΠΟΔΔΩΝΟΣΚΥΝΝΕΙ.....
...ΣΕΣ~ΤΙΑΡΥ.ΑΝΕΘΗ...



cyone, je vis, au fond d'un ravin creusé par les eaux des torrents qui se rendent au Léché, un puits peu profond et d'une eau excellente, qu'on dit être la fontaine à laquelle Glaucé donna son nom, en s'y précipitant afin de se dérober aux enchantements de Médée. Mon cicerone prétendait que deux tombeaux qu'on trouve à peu de distance étaient ceux des enfants de Médée. Comme il parlait d'après Pausanias, qui lui avait servi à étudier le terrain, je profitai de cette indication plus qu'hypothétique, pour rechercher le temple de Minerve Chalinitis, dont Fourmont vit encore deux colonnes sur pied. En effet, je n'eus pas marché plus de deux cents toises au nord, que je reconnus les assises de la cella d'un édifice qui présente une base de deux cent soixante pieds de longueur. En la mesurant, j'aperçus plusieurs tambours en pierre porique du diamètre de six pieds formant des colonnes cannelées, autrefois enduites de stuc. Je comptai à un temple presque attenant, qui dut être celui de Jupiter Coryphée (1), les bases de plusieurs autres colonnes du diamètre de trois pieds et demi. Enfin, non loin de là, des pans de murs en briques ne tardèrent pas à me faire deviner l'emplacement du théâtre, dans lequel on venait de découvrir plusieurs médailles, qui me firent connaître le type du véritable

(1) Cette multiplicité de dieux qu'on trouve cités par les anciens avait fait dire à Pline : *Major cœlitum populus quam hominum intelligi potest* (lib. II, c. 7). Varron en comptait jusqu'à six mille, parmi lesquels il y avait plus de trois cents Jupiters.



Bellérophon (1) et de la Chimère. C'était un double trésor, puisque je venais de retrouver le temple de Minerve et l'effigie du héros auquel elle remit, pour combattre la Chimère, le cheval Pégase, qu'elle avait soumis au frein. Je ne fus pas aussi heureux pour pouvoir déterminer à quoi se rapporte une citerne profonde, recouverte d'un plancher formé de colonnes placées comme des solives serrées les unes près des autres; et je peux me dispenser de rapporter l'érudition que fit à ce sujet mon cicerone.

Cent cinquante toises au nord-est du théâtre, je montai aux jardins de Kyamil bey, qui sont situés sur l'emplacement du Gymnase. Les colonnes trouvées dans cet endroit prouvent qu'il y exista un monument considérable. Pausanias nous apprend que celui dont je parle se trouvait sur cette ligne, et non loin de la fontaine Lerne, qui servit bientôt à son tour à me guider dans mes explorations. Je venais à peine de dépasser le temple de Jupiter Coryphée, lorsque j'arrivai à cette source, qui tombe en cascade du creux d'un rocher formant une galerie ogivale. Je n'eus pas de peine à me convaincre qu'elle n'avait, comme on le croyait anciennement, aucun rapport avec la fontaine Pirène, mais que c'est une rivière sou-

(1) *Bronze* (inédite). Tête de Pallas casquée, à gauche.

R. Bellérophon, monté sur Pégase volant à droite, et combattant la Chimère.

Bronze (inédite). COPINT. Chimère volant à droite.

R. C. AEBVTIO.S.....

ΓΑΜΡ.



terrain pareille, quoiqu'en miniature, à la fontaine de Vaucluse. Malgré la nappe d'eau qu'elle donnait, je montai, par son embouchure, à un corridor de deux pieds de diamètre sur six de hauteur, qui aboutit à un espace plus large jusqu'auquel je n'osai m'avancer à cause de l'obscurité. Les habitants, qui ont des traditions fabuleuses sur cette source, ne lui donnent plus que le nom turc de *Sou-Hamam*, qui signifie *eau des thermes*.

Ce nom de thermes ou bains publics me rappela que si la restauration de Corinthe fut l'ouvrage d'Auguste, auquel on avait élevé un temple (1), ses citoyens durent à Hadrien les fontaines, les bains, et les eaux qui ornaient leur ville. Ce monarque y avait fait conduire celles d'une source considérable voisine du Stymphale, au moyen d'aqueducs que leurs ruines font encore reconnaître sur la ligne des montagnes qui entourent la plaine au midi et à l'orient. Une médaille de Corinthe semble prouver que ses habitants avaient été reconnaissants des services rendus à leur ville par ce bienfaiteur de la Grèce (2). Mais quels titres avaient pu mériter de pareils honneurs à

(1) *Bronze*. Tête de Livie à droite. L. ARRIO. PEREGRINO II. VIR.

R. L. FVRIO...IMP. Temple à six colonnes, sur le fronton, GEN. IVL.; et au-dessous, COR.

(2) *Bronze* (inédite). Buste lauré d'Hadrien.

R. COL. L. IVL. COR. Figure de l'empereur, debout à gauche, tenant dans la main droite une espèce de serpent sur un autel allumé.



La topographie de Corinthe est tracée avec une telle précision par Strabon (1), et ses monuments sont si bien décrits par Pausanias, que c'est, de toutes les villes de la Grèce, la plus facile à revivifier par des recherches archéologiques. Sa forme trapézoïde, qui se déployait principalement au septentrion; ses remparts, qui embrassaient une étendue de quarante stades (2), peuvent encore être dessinés et reconnus. J'étais parti du pied de l'Acrocorinthe, afin d'examiner ses cavités, ses éminences; et ce fut sur l'avant-scène formée par le plateau qui se termine au nord-ouest, en formant une pente brusque, que je fis mes principales découvertes. J'espérais, en suivant le cours du ruisseau alimenté par la décharge de la fontaine Lerne, retrouver la rue qui conduisait au Léché et les thermes d'Hadrien; mais les terres labourées et les marais étendus dans cette partie basse (le Coëlé) de Corinthe, me firent perdre la piste des constructions anciennes. Je fus plus heureux en remontant au nord. Bientôt je reconnus les traces d'une voie publique; et les ornières creusées par les roues des chars sur les rochers m'apprirent que je devais être sur la route qui conduisait, à travers les faubourgs, au Léché du golfe des Alcyons. Comme nous entrions dans ce chemin, mon guide me fit remarquer à droite l'encaissement d'un stade (de 94 toises et demie), décoré par Hérode

(1) Lib. VIII, p. 379; Paus., lib. II, c.

(2) Strab., *Ibid.*, 30 stades ou 3780 toises.



Atticus de gradins en marbre blanc et d'un grand nombre de statues des athlètes qui avaient remporté des prix aux jeux Isthmiques. J'appris d'un vieillard versé dans l'histoire de son pays, que les Vénitiens avaient autrefois fouillé cette mine, de laquelle ils enlevèrent des bas-reliefs, et le marbre sur lequel est écrite la consécration à *la patrie et à ses dieux protecteurs*; des temples et des édifices de Corinthe restaurés par un de ses pontifes (1). Comme il n'y avait rien à voir dans la campagne, non plus qu'au Léché, je me fis présenter dans plusieurs maisons particulières, où je vis des vases dits *étrusques* (2), qu'on trouve en fouillant la terre. On me montra, chez le primat grec, un marbre de trois pieds de long sur deux et demi de hauteur, enrichi d'ornements très-bien conservés à ses deux faces, et ayant, sur ses bords latéraux, deux griffons en forme de piédouche d'un travail achevé. Je relevai sur quelques pierres des adieux éternels; je trouvai, chez un des archontes, un magasin entier de cippes avec des bas-reliefs sans inscriptions, des vases, des corallines gravées, et une petite statue de Neptune en bronze de Corinthe, dont j'aurais pu faire l'acquisition dans d'autres circonstances.

La moderne Corinthe, que les Grecs appellent Cortho, se compose de trois cent soixante-dix-sept

(1) Ce marbre, publié par Spon et Meletius, faisait autrefois partie du *musæum veronense*.

(2) Les romains les appelaient *Necro-Corinthia*, ou *vases funéraires* de Corinthe. STRAB., lib. VIII, p. 382.



maisons disséminées par groupes au milieu des champs labourés, et sur le chemin qui conduit à la citadelle. Les intervalles sont remplis, et à de grandes distances, par les minarets des mosquées, qui s'élèvent comme des obélisques, entourés de cyprès, emblèmes du deuil général de la florissante Corinthe (1). Un silence effrayant règne dans les places publiques, au port, dans les cirques; et ce tableau de désolation ne change qu'au printemps, avec le réveil accoutumé de la nature. La ville, divisée par des champs couverts de moissons, présente alors l'aspect de plusieurs grosses fermes entourées de leurs métairies. Mais c'est le seul moment de vie de cette terre peu fertile, qui contraste avec l'abondance du Vôcha (2). Dès que la récolte est finie, le terrain, que le soleil dessèche, n'offre plus qu'une triste aridité, dont la monotonie est à peine variée par des bosquets clair semés d'orangers et de citronniers qui ornent les jardins de quelques particuliers.

Le Léché, éloigné d'une demi-lieue de la ville (3), se présente, comme un point submergé, à l'extrémité d'un terrain bas. On y voit les magasins des douanes,

(1) Κορίνθος ἀφεινός. *Iliad.*, lib. II, v. 571; *Strab.*, lib. VIII, p. 379.

(2) Cette remarque justifie l'adage grec rapporté par Schot., p. 66, 67 : *Puissé-je posséder ce qui est entre Corinthe et Sicyone*; car le terrain autour de la ville est très-peu productif et d'une nature froide.

(3) Il était autrefois réuni à la ville par de longs murs.

Strab., lib. VIII, p. 380.



où se perçoivent les droits imposés sur le commerce, appelés *zékiat*, et vulgairement *doana*, par les Grecs. Cette douane, qui frappe toutes les marchandises à leur entrée et à leur sortie, fut fixée dès les premières conquêtes du calife Omar dans l'empire des Césars de Byzance (1); et, comme je l'ai dit ailleurs, la Turquie a autant de postes de douaniers et de mal-tôtiers, qu'il y a de ports, de calanques, de défilés, et de portes aux villes de son empire. Les eaux qui croupissent dans cette partie du territoire de Corinthe sont la cause principale de l'insalubrité de son atmosphère. Le salpêtre, destructeur des ruines, effleurit de toutes parts, dès que les pluies cessent; et on lessive presque indifféremment les terres qui donnent une quantité considérable de nitre. Le sol, qui retentit comme si on marchait sur un terrain creux, est tellement imprégné de sels, que les

(1) Ce droit, perçu par des préposés appelés *Aschirs*, au nom du souverain, fut primitivement d'un quarantième (deux et demi pour cent) pour les Musulmans; d'un vingtième (cinq pour cent) pour les sujets tributaires, et d'un dixième pour les étrangers. Les marchandises, les esclaves, les vins, les bestiaux, excepté les cochons, y étaient soumis. Cet impôt, établi dans l'esprit de la dîme aumônière, étant, dans son institution, appliqué à la subsistance des pauvres, ne devait être perçu que sur des valeurs au-dessus de quarante talents (50 fr.), manière de compter des premiers Musulmans. Depuis ce temps les nations chrétiennes ont obtenu des capitulations spéciales pour leur commerce. La France, suivant ses traités, qui ont duré jusqu'en 1817, ne payait que trois pour cent sur le vu des polices de navigation, ou des factures de ses négociants. Pourquoi les choses ont-elles changé? je m'abstiens d'aborder cette question.



puits sont en général d'aussi mauvaise qualité que les vins, qui, de toute antiquité, furent regardés comme les plus mauvais de la Grèce (1).

Si je parlais des habitants de Corinthe d'après ceux que j'ai fréquentés, je dirais qu'il sont doux, hospitaliers, aimables; et ce serait le contraire de la vérité. Les femmes ont en général la réputation d'être laides; cependant il y a de beaux hommes, et Kyamil bey, qu'on peut regarder comme un mahométan indigène, pourrait servir de modèle pour peindre un Apollon. Je pense qu'il y a aussi de charmantes Corinthiennes, et que l'espèce n'est pas entièrement dégénérée, comme le prétendent les gens accoutumés à critiquer plutôt qu'à juger les hommes et les peuples.

A l'ombre du gouvernement sévère de Kyamil bey, dont la famille régit depuis un siècle la Corinthe, ce canton jouit de plus de prospérité que les autres parties de la Grèce. Les chrétiens s'y livrent en paix aux travaux de la campagne, et plusieurs familles d'entre eux ont conservé des propriétés et des privilèges consacrés par le temps. Dans ce nombre, je puis citer la maison des Notaras, qui est aussi glorieuse de son extraction vénitienne, et d'avoir donné un saint à la légende grecque dans la personne d'un certain Denis de Zante, qu'un ancien habitant de Corinthe l'eût été de descendre des Bacchiades, et d'avoir,

(1) Οίνος....δ γὰρ Κορινθίος Βρασάνισμος ἐστὶ (c'est le Surène de la Morée). ΑΤΗΝΑ., *Deipnosopl.*, lib. I, p. 30, édit. Lugdun.



comme Cypsélus, orné Olympie d'une statue d'or (1). Ces bonnes gens me parlèrent des bas-reliefs déposés dans leur tchiftlik de Tricala (2) au mont Cyllène, que Véli pacha leur avait enlevés pour les vendre à un Anglais, qui les a revendus au *Museum Britannicum*, où ils se trouvent maintenant.

Je ne sais comment il se fit que jé ne rendis pas visite à l'archevêque, successeur de la hiérarchie ecclésiastique la plus anciennement établie dans le Péloponèse (3). Les habitants disent à ce sujet que leur église, instituée par saint Paul, a la primauté de fait sur celle de Rome. Elle comptait déjà douze évêques lorsqu'elle fut érigée en métropole de la troisième Achaïe, au premier concile d'Éphèse, tenu vers 419; et du temps de son métropolitain Georges II, vingt-septième prélat de ce trône ecclésiastique, qui vivait en 1225, elle fut élevée à la dignité d'exarchat du Péloponèse (4). Chandler se trompe quand il dit

(1) Strab., lib. VIII, p. 378.

(2) Ces bas-reliefs me furent offerts en 1806; j'en avais fixé le prix, ils m'étaient accordés; mais comme le gouvernement ne me seconda pas dans cet achat, je dus renoncer au marché, n'étant pas accoutumé à arracher, par l'entremise d'un satrape, ce qui était la propriété des particuliers. J'aurais refusé l'Apollon du Belvédère à de pareilles conditions; mais tout le monde, comme on le sait, n'a pas eu ces scrupules vulgaires.

(3) Corinthus Metropolis. LEQUIEN, *Oriens Christianus*.

(4) Dom Vaissète, *Geograph. eccles.*, t. II, edit. in-12. Il ne faut pas confondre ce titre d'exarque avec celui des exarques, qui sont, comme le dit Habert, des inspecteurs généraux envoyés par les patriarches pour visiter les monastères.

Pontific. græc. Obs. I, ad Edict. pro Archimandrit., p. 587.



qu'il vit, à son passage par Corinthe, le fils de l'archevêque. Il ne pouvait pas ignorer que les prélats grecs sont célibataires; mais il aura été induit en erreur par le nom de fils qu'ils donnent familièrement à des enfants d'adoption employés à leur service. Pour ce qui est de la cathédrale, dont plusieurs personnes ont fait mention, elle a été tant de fois détruite et rebâtie, qu'elle n'offre plus aucun aliment à la curiosité des voyageurs.

La poste, ou Menzil-Hané, est le seul établissement qui atteste un reste de police dans la ville de Corinthe. A cause de la position de cette place, située à l'entrée de la presqu'île, on y entretient des relais qui sont portés à cent dix chevaux de selle, dont la dépense coûtait, en 1816, soixante-dix mille piastres, réparties au marc la livre sur le caradjé-razi (1) des cent onze villages du canton. Au reste,

(1) Caradjérazy; impôt territorial assis sur les terres tributaires possédées par des chrétiens ou des musulmans. Il se divise en proportionnel (*caradj moucassemé*), et en fixe (*caradj vazife*). Le premier se règle d'après les productions, depuis le *minimum*, qui est de vingt pour cent, jusqu'au *maximum* de cinquante pour cent. Celui qui est établi sur les immeubles, d'après la fertilité et l'étendue des terres, est invariable et se perçoit chaque année, sans égard aux améliorations, ni aux événements malheureux. Si le possesseur d'une terre tributaire néglige de la cultiver, le fisc est en droit de l'affermir, afin de ne pas laisser en *deficit* le revenu du prince. Dans ce cas, on ne doit prélever que l'impôt; et l'excédant du prix du bail revient de plein droit au propriétaire, suivant l'esprit de la loi, qui est rarement respecté.



on peut dire, à l'exception de la poste aux chevaux, qu'il n'y a aucune trace d'institutions publiques. Un caravansérail est le seul gîte ouvert aux étrangers; et il n'est pas rare qu'on n'y trouve ni pain pour manger, ni feu pour préparer ses aliments, quand, par hasard, on peut s'en procurer.

CHAPITRE CV.

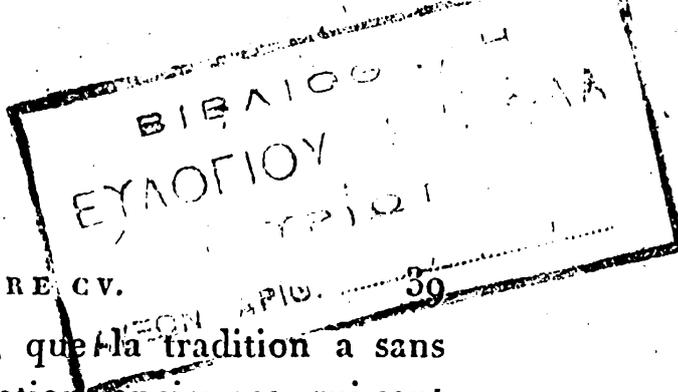
Golfe de Corinthe. Son étendue, ses divisions, ses ports. Comptoir de Galaxidi. Iles, flots. Mouvement périodique de la mer. Particularités.

Les géographes ont donné les noms de golfe des Alcyons, de Crissa (1) et de Corinthe, au bras de mer compris entre les côtes septentrionales du Péloponèse et la partie du continent qui renferme l'Étolie Épictète, la Locride et la Phocide. Ils lui assignent, dans ce cadre, pour limites à l'occident, le promontoire Araxe (2); et à l'orient, l'Isthme, qui le sépare de la mer de Saros. Enfin quelques-uns restreignent son étendue entre Corinthe et le cap

(1) Strabon donne le nom de Crissa à la moitié orientale de la mer Intérieure, que nous appelons golfe de Corinthe. Mais cette dénomination appartient spécialement à la baie de Salone, comme l'a judicieusement observé M. Gosselin, not. 4 sur la pag. 335, lib. VIII de Strabon.

(2) Strab., lib. VIII, p. 335 et 336.





Rhion (1). Les modernes, que la tradition a sans doute informés des démarcations anciennes, qui sont un objet de critique parmi les savants, le divisent en golfes de Patras, de Lépante, de Salone, et de Corinthe, pour la partie la plus orientale.

En considérant le golfe, abstraction faite de ses dénominations, sa plus grande étendue, depuis le cap Papa jusqu'au fond de la baie de Livadostro, est de trente-six lieues marines. Dans cette estime, le bassin de Patras est compris pour huit lieues mesurées d'occident en orient, sur quatre de diamètre transversal du nord au midi, entre le mont Varassova, ou Chalcis et Cato-Achaïa, ou Pharès. Indépendamment des mouillages de Patras et d'Aliki, que j'ai fait connaître (2), on trouve à la côte de l'Étolie, Missolongi; à l'embouchure du Fidaris, la calanque de Varassova, qui fut peut-être le port d'Hypo-chalcis; et sept milles et demi à l'orient de cette crique, Cavoûro-Limni, havre abrité contre les vents qui soufflent depuis l'ouest-nord-ouest jusqu'au sud-est. Le restant de la côte, jusqu'au cap Antirrhion, est bordé par le mont Taphias, dont les flancs escarpés sont suivis d'une plage basse, que les barques accostent en s'y échouant, afin d'y charger clandestinement des denrées céréales, ou pour y prendre des passagers.

Ce ne fut pas, comme on l'a cru, dans ce golfe, mais au-delà du promontoire Araxe, que se donna

(1) Plin., *Hist.*, lib. IV, c. 2; Thucyd., lib. II, c. 84

(2) T. III, c. xcviij de ce Voyage.



la bataille à jamais mémorable dans laquelle Dom Juan d'Autriche arracha le sceptre des mers aux Musulmans. On conçoit, à la vue des lieux, les plans et les détails de cette action, qui décida peut-être du repos de la chrétienté. Si on se représente la flotte mahométane, poussée par les vents de terre, doublant le cap Papa, tandis que l'armée chrétienne formait sa ligne de bataille au-dessous des Oxyes; on devine le point où les deux armées, qui manœuvraient, comme cela se pratiquait alors, à la voile et à la rame, se joignirent avec une ardeur et une animosité exaltées par l'enthousiasme de l'honneur et des idées religieuses. On était en champ clos. Chrétiens et Turcs se battaient à la vue de leurs terres, car les Vénitiens étaient maîtres d'Ithaque et de Céphalonie; mais les mahométans avaient, de plus que ceux-ci, l'avantage de pouvoir aborder aux plages de l'Étolie, où ils débarquaient leurs blessés; et, comme Antée, après avoir repris des forces nouvelles en touchant la terre, où ils recevaient de nouveaux matelots et des soldats, ils revenaient à la charge avec une intrépidité qui tenait du prodige. Du côté des chrétiens, un courage plus calme, une valeur dirigée par une seule volonté, compensait ce désavantage; et l'habileté des chefs l'emporta à la fin sur le nombre. Les infidèles succombèrent. Les bas-fonds de Missolongi, les rivages de la Morée, furent couverts des débris de la flotte mahométane; et le soleil, témoin de la journée d'Actium, dans laquelle Antoine et Auguste disputèrent l'empire du monde aux attéragés de Leucade, vit, au lieu du triomphe de l'ambition, celui de la croix et



du peuple chrétien. Mais la gloire de Dom Juan d'Autriche n'était pas, à ses yeux, d'avoir gagné la couronne rostrale. Il s'honorait sur-tout de la délivrance d'une multitude d'esclaves chrétiens, qui servaient, enchaînés sur les bancs des galères turques, en qualité de forçats. Il rendit à l'église ses enfants qui gémissaient dans les fers, et il leur prodigua, comme un tendre père, ses secours généreux. Il prit soin des blessés, au nombre desquels se trouvait l'auteur encore ignoré de *Dom Quichotte*, Michel Cervantes, non moins brave que le Camoëns, et, comme lui, destiné à ceindre son front des palmes littéraires, après s'être distingué dans le métier des armes. On chanta le *Te Deum* au déclin du jour, et le cri de victoire retentit des rives du Péloponèse jusqu'aux extrémités de l'Europe. Le père commun des fidèles rendit de solennelles actions de grâces au Tout-Puissant d'un événement qu'il avait provoqué dans la sagesse de ses conseils; et Venise seule, dit-on, conçut une secrète envie contre celui que toutes les voix honoraient des titres mérités de libérateur et de victorieux!

A quatre milles du cap Antirrhion, on trouve Lépante, surnommée autrefois l'Alger de la Grèce, dont le port très-peu spacieux et obstrué par les boues, ne reçoit plus que des barques d'une faible portée. Dix milles au sud-sud-est, on arrive à Trissonia, île qui n'est séparée du canton de Malandrino que par un canal de trois milles dans sa plus grande largeur, mais assez profond pour recevoir de gros vaisseaux. Cet écueil renferme deux ports de radoub capables de contenir trente bâtimens marchands. Son voi-



sinage de Patras avait donné l'idée d'en tirer parti, et d'en faire un chantier de construction. Véli pacha, fils d'Ali, qui en est le propriétaire, commençait à y fonder une colonie grecque, à laquelle il avait accordé des franchises. Il y avait fait bâtir une métropole pour l'évêque de Lidoriki, qu'il se proposait d'y fixer; mais, comme il n'eut pas soin d'y faire apparaître quelque madone miraculeuse, il ne s'y est naturalisé qu'une trentaine de familles grecques (1).

Au sortir de Trissonia, on laisse au nord un rocher couronné par une chapelle dédiée à saint Nicolas, dont les autels remplacent partout ceux des Dioscures, protecteurs des marins. Les Grecs ne manquent jamais de lui adresser des vœux, en faisant des *metanoïais* (2), ou salutations accompagnées de signes de croix, lorsqu'ils passent dans ses eaux. A onze milles de là, en prolongeant la côte, se présentent les ports de Vétérnitza, Kisséli et Monastiraki, que j'ai fait connaître précédemment (3). C'est là que finit, à proprement parler, la partie du golfe qui porte le nom de Lépante, depuis les châteaux jusqu'au cap Psoro-Mita, prolongement méridional du territoire de Couros.

Si on porte le cap au nord-est, à partir de cette

(1) Cette remarque est de Strabon, qui dit que partout où l'on a l'adresse d'attirer des Grecs au moyen des superstitions et des spectacles, on peut être certain que le commerce viendra se placer de lui-même parmi eux.

(2) *Μετανοία*, reverentiam significat et corporis inclinationem.

CRUSIUS, annotat, in III, c. *Doct.*, p. 222.

(3) T. III, c. LXXXVIII, p. 260, not. 3 de ce Voyage.



pointe, éloignée de vingt milles de Véternitza, on pénètre dans la baie de Salone, qui est le golfe de Crissa des anciens (1); et après quatre milles de navigation, en revenant au nord, on entre au port de Galaxidi. Les marins de cette échelle, qu'on a injustement qualifiés d'écumeurs de mer, après avoir longtemps fait, avec de simples barques, le commerce de la côte, se sont élevés, par leur industrie, à un degré de prospérité qu'on était loin de soupçonner. Aux frères esquifs avec lesquels ils naviguaient terre à terre, ont succédé des bâtiments solides construits des bois de Delphes et du Parnasse, avec lesquels ils fréquentent maintenant les ports d'Italie, d'Espagne et d'Afrique. Cependant ils sont loin d'être parvenus à l'état de splendeur des Hydriotes, et il est probable qu'ils n'y atteindront jamais. Soumis au gouvernement d'Ali pacha de Janina, ils craignent de montrer leur richesse; et ils masquent leurs opérations sous des noms supposés. Ils possèdent également, sous des noms empruntés, cinquante bâtiments du port de cent cinquante à trois cents tonneaux pour la navigation au long cours, et soixante-dix brazzères pontées, avec lesquelles ils font, en été, le petit cabotage de l'Adriatique et de l'Archipel.

Le bourg de Galaxidi, composé de huit cents feux, s'élève sur un coteau ingrat et stérile, qui n'est embellie par aucune espèce de culture. Ses habitants, qui s'y regardent comme campés, se refusent même

(1) Crissa, Strab., lib. VIII, p. 323, 336, 379; lib. IX, p. 417, 418.



d'y conduire, au moyen d'un soutérazzi, les eaux d'une source éloignée d'une demi-lieue, dans la crainte que cela ne donne envie aux Turcs de Salone de s'y établir. Enfin telle est leur aversion pour une pareille espèce, qu'ils préfèrent boire l'eau des pluies, qu'on rassemble dans des mares, et celle même de la mer, après l'avoir fait bouillir, plutôt que de compromettre leur liberté, en se procurant un des premiers besoins de la vie. Par suite de cette prévoyance, les fortunes sont déguisées sous l'aspect de la misère. Les maisons, mal bâties et plus mal meublées, offrent à peine un abri; et on n'en trouve pas une vingtaine pourvues de matelas pour dormir. Les habitants, aussi mal approvisionnés que négligés dans leur intérieur, se nourrissent de pain de maïs, de poissons salés, de fromage, d'ail, d'oignons, d'olives et de végétaux assaisonnés avec un peu d'huile rance.

Accoutumés à ce régime dans la vie domestique, ils en conservent l'habitude sur leurs vaisseaux, où ils n'ont que du biscuit, avec quelques tonneaux d'eau, car ils n'embarquent du vin que pour s'en servir en cas de maladie. Cette sobriété pourrait avoir ses avantages; mais la discipline, si essentielle surtout parmi les gens de mer, est encore à s'établir chez les Galaxidiotes. Grecs, et par conséquent turbulents, les matelots, qui sont sociétaires, ou bien engagés à la part, ne respectent guère l'autorité ni le commandement de leurs capitaines. Chacun mange et boit quand bon lui semble; on se dispute lorsqu'il faut balayer les gaillards; et pour finir les contestations, on les laisse souvent encombrés d'or-



dures. Les *quarts* sont arbitraires; l'un chante quand l'autre veut reposer, et il n'est pas rare de trouver le timonnier endormi à son poste, après avoir amarré le gouvernail dans la direction que le vaisseau doit tenir. Au moindre vent on amène les hautes voiles; si la tempête éclate, on les ferme toutes, et on fait vent arrière, en se recommandant à saint Nicolas. On veille et on prie aussi long-temps qu'on a peur; le danger passé, on jure, on blasphème, on se querelle, on danse; et la lyre de quelque Amphion goudronné calme, par des chansons, la voluble irascibilité de ces hommes, dont aucun malheur ne peut étouffer le génie riant, et qu'aucune leçon ne peut instruire (1).

La bonne foi des armateurs de Galaxidi ne présente pas plus de garantie dans le commerce, que leurs connaissances n'en offrent pour la nautique. Je serais loin de conseiller à un étranger de noliser leurs bâtiments, ni d'y prendre passage. Une longue expérience m'a appris que les Grecs, sur cet article, sauf quelques exceptions, sont très-exposés à la tentation de tromper un chrétien qui n'est pas membre de leur église. Personne, pour cacher ses fins criminelles, n'est plus expert qu'eux à couvrir sa responsabilité du voile fallacieux des formes judiciaires. Les avocats, *maudits par le prophète* (2), perdraient le

(1) Châteaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*). Les Égyptiens ont fait, dès la plus haute antiquité, ce reproche aux Grecs. HÜET, *Commerce et Navigat. des anciens*, p. 69.

(2) On doit éviter le ministère des avocats, sur-tout de ceux qui sont pétris de ruses, d'artifices et de sophismes (moufti-y-



latin de leur grimoire, vis-à-vis des capitaines marchands grecs. Ils ont des bureaux ouverts pour se procurer à volonté des *prove di fortuna*, ou *certificats d'avaries*, de *fausses polices de chargement*, pour tromper les assureurs; et ils ont toujours des *naufrages à volonté*, afin de s'enrichir, comme d'autres le font au moyen des banqueroutes. L'action judiciaire contre eux, en pareil cas, est aussi dispendieuse qu'illusoire, à cause d'une foule de *protecteurs titrés* qu'ils peuvent acheter. Enfin les foudres de l'excommunication même n'ont pas de prise contre de pareilles gens. L'or a une vertu anélectrique dans ces occasions, et les caloyers, qui traitent de *peccadille* le vol fait à un Franc, offrent aux capitaines grecs des moyens aussi faciles de réconciliation avec le Ciel, qu'ils en ont pour se faire absoudre par les tribunaux civils.

On évalue à quinze-millions de piastres turques le mobilier des Galaxidiotes en bâtiments de toute portée, et leurs capitaux à une somme égale. Jamais, sans doute, la fortune publique des Locriens Ozoles ne s'éleva à un pareil taux; et on est étonné de trouver, dans l'état actuel de la Grèce, un tel comptoir dans cette contrée du golfe qui est à peine connue depuis quelques années.

madjin). Les hommes de cette espèce doivent même être hannis de toute société, aussi bien que les empiriques ignorants (tabib djeahhil), et les maquignons obérés (mekiari-y-mufliss). Le bien de l'humanité l'exige, pour garantir les peuples de l'art insidieux des uns, des funestes effets de l'ignorance des seconds, et du trafic vil et frauduleux des derniers.

Code judiciaire des mahométans, c. IV, p. 215; par d'Ohsson.



A deux milles, voie de mer, et à une heure de chemin par terre de Galaxidi, en remontant au nord, on trouve le port de Ianaki, qui est capable de recevoir soixante vaisseaux marchands; et à une égale distance au-dessus, celui d'Anémo-Campos. Ces mouillages solitaires sont abrités au large par des îlots couverts de chapelles qui ont, dit-on, remplacé un grand nombre d'autels votifs consacrés au dieu Apollon (1), fils de Latone, protecteur de Delphes, de Tenédos, de Claros et des Cyclades fortunées. Tels sont les gisements et les ports de la baie de Salone, du côté de la Locride. En reprenant ses mesures à son angle d'ouverture, on trouvera un diamètre de sept milles entre la pointe de Psoromita et la base du mont Cirphis, qui forme au sud-ouest le cap appelé Macri-Nicoli, sur une profondeur double du sud-ouest au nord-est, finissant à l'embouchure du Plistus, maintenant appelé fleuve de Crisso. Au fond de ce second golfe, on aborde à la rade de Salone, mouillage spacieux, mais mal abrité, où il ne se fait plus que quelques chargements d'huile (2). Les habitants de Galaxidi sont en possession d'exploiter les pêcheries de cette

(1) Σμείθεος, *Iliad.*, lib. I, v. 39.

(2) Des douanes, trois h. 1/2 N. 1/8 O., Salone, 700 familles grecques et 500 turques. Les villages de sa banlieue sont : Sictitza, 40 f. g.; Casteli, 40 *id.*; Kokovista, 75 *id.*; Ytribitza, 40 *id.*; Troni, 50 *id.* La résidence de l'évêque est à Crisso, bourg de 300 familles chrétiennes. On n'y trouve plus aucuns vestiges de Crissa, détruite de fond en comble par le Thésalien Euryloque, dans la guerre Crisséenne, qui eut lieu de 592 à 585 av. J. C.



plage abondante en huîtres et en coquillages. On n'y voit plus que des douanes et un caravansérail fréquenté des voyageurs et des courriers, qui, pour éviter le passage de l'Isthme, y débarquent afin de se rendre, par la route de Livadie, dans les différentes parties du continent.

En reprenant le périple de la côte, on trouve, à onze milles de la rade de Salone, dans la partie du golfe qui porte le nom de Corinthe, les ports d'Agio-Sidéri ou Djesphina (1), bassin capable de contenir vingt-cinq vaisseaux marchands. Au sortir de ce mouillage, qui, suivant toute apparence, fut celui d'Anticyre (2), on entre, en faisant un circuit de cinq milles, dans la baie d'Aspra-Spitia, échelle principale de la fertile Livadie. L'horizon est borné à l'orient et au nord-est par les croupes de l'Hélicon, que les modernes appellent Palæo-Vouni et Zagôra, sur les coteaux duquel on récolte une grande quantité de vermillon, qui se vend à l'étranger.

Quatre milles à l'est de la pointe méridionale du golfe d'Anticyre, après avoir rangé une côte nue et aride, on aborde à la calanque de Saint-Luc. Ce mouillage, qui fut autrefois celui de Bulis (3) et de

(1) Djesphina, village de 80 feux, situé à peu de distance dans l'intérieur des terres.

(2) Strab., lib. IX, p. 418; Plin., *Hist.*, lib. XXV, c. 5; Steph. Byz; Horat., *Satyr.*, lib. II, *Sat.* 3; Juven., *Sat.* XIII, v. 97; Pers., *Sat.* IV, v. 16.

(3) Βούλις. Steph. Byz.; Paus., lib. X; Ptolém., lib. III, c. 15; Plin., lib. IV, c. 3; Tit.-Liv., lib XLIV, c. 30.



Thisbé (1), célèbre par les coquillages propres à la teinture de la pourpre, n'a plus pour habitants que des pigeons sauvages. Parfois on y voit aborder d'humbles théories de vieillards, de femmes et d'enfants, qui se rendent en pèlerinage au couvent de Saint-Luc Styrite, afin d'obtenir la guérison de leurs maladies. Ali pacha, maître de la Phocide, a accordé aux religieux de cette solitude une protection à l'ombre de laquelle ils mènent une vie conforme aux règles de leur institution, sans crainte d'être molestés par les pachas de Négrepont.

A dix milles de la calanque de Saint-Luc, lorsqu'on a dépassé l'échelle de Cocosi (2), ancrage exposé aux vents de garbe, on entre à Saranti, dernier débouché de la Livadie. Ce port désert n'a, dans son voisinage, qu'une tuilerie; et à deux milles dans l'intérieur des terres, un métochi, ou ferme, dépendant du monastère de Saint-Basile. Les vaisseaux ne trouvent qu'une mer houleuse près de la côte dont je viens de donner le signalement; ce qui cependant ne les empêche pas de la suivre, sur-tout en hiver, à cause de ses havres, dans lesquels on peut se réfugier presque à chaque pas.

A peine a-t-on navigué pendant quatre milles, en quittant Saranti, qu'on entre dans la baie de Thèbes, qui se termine par l'échelle de Dobréna ou Polaca (3).

(1) *Θισβη. Iliad.*, lib. II, v. 502; Strab., lib. IX, p. 410 et 411; Steph. Byz.

(2) Cocosi, port de Thespies.

(3) Elle prend son nom d'une bourgade grecque de 150 familles.



Afin d'éviter les péages où l'on est quand on prend le grand défilé de Corinthe, les colporteurs des îles Ioniennes, qui fréquentent les marchés de terre ferme, débarquent ordinairement dans ce port, pour parcourir les villes de l'Attique, de Négrepont et de la Thessalie, à l'époque des foires.

A dix milles de Polaca, on s'enfonce dans la partie la plus resserrée de la baie orageuse de Livadostro, dont le côté septentrional est formé par les soubassements du mont Cithéron. Ce mouillage dangereux, où les vaisseaux ne peuvent tenir pendant l'hiver, était celui d'Érythrée, maintenant appelée Palæa-Panagia; de Platée, voisine de Cocla; et de Leuctres, surnommée Palæo-Castron.

Psato et Germano, situés à quatre milles de distance, au revers d'un promontoire escarpé qui se prolonge à l'occident, sont les échelles de la Mégaride sur le golfe de Corinthe, par lesquelles les habitants de Villia et de Péra-Chora exportent leurs denrées. Au-dessous du dernier de ces villages, gisent quatre îlots appelés Cala-Nisia, habités par des religieux et fréquentés des bergers albanais, qui y transportent leurs troupeaux au temps de l'hivernage. Ils communiquent avec les habitants de terre ferme, au moyen de feux qu'ils allument pour demander des vivres, et des secours en cas de danger de la part des pirates. Enfin au midi du cap Olmies, ou Malangara (1), si on se dirige vers les eaux thermales de Péra-

(1) Il y avait un temple de Junon Acréenne, comme à Sicyone, bâti sur ce promontoire. V. СТРАВ., lib. VIII, p. 380.



Chora, en portant le cap au sud-est, on trouve Agrilos, ancrage de refuge des vaisseaux et des barques, que les vents forcent souvent de quitter l'atterrage périlleux du Léché de Corinthe. La côte basse ne présente au-delà aucune espèce d'abri; et les restes des longs murs qui s'étendaient jusqu'au golfe de Saros, sont les seuls indices du retranchement au moyen duquel on essaya plusieurs fois de fortifier l'Isthme, lorsqu'on eut perdu l'espoir de le couper par un canal.

Cet autre travail fut abandonné par des craintes fondées sur des idées fausses, relativement à l'équilibre des eaux entre les mers opposées. Mais si les anciens se trompèrent en ce point, ils n'ignorèrent pas que le golfe de Corinthe, comme tous les Euripes, était sujet à un mouvement périodique. Les observations peu précises que j'ai faites à ce sujet ne me permettent pas de dire si le flux et reflux suit le cours ordinaire de celui de l'Océan, mais j'ai la certitude qu'il existe. Peu sensible aux environs de Patras et jusqu'aux châteaux, son mouvement est très-remarquable dans la baie de Salone, où la mer s'élève et s'abaisse de six heures en six heures, de manière à couvrir et à laisser à sec une grande étendue de son rivage. Au reste, ce phénomène n'est bien sensible que dans cette partie du canal, où il est généralement plus facile de déterminer l'*imbat* et le *reversement* des eaux, qu'il faut se garder de confondre avec les marées.

Le mouvement périodique dont je parle à lieu deux fois dans vingt-quatre heures, lorsqu'il n'est point



contrarié par des vents extraordinaires. En été, deux heures avant le passage du soleil au méridien, les eaux commencent à rentrer; et le vent, qui s'élève à la partie du nord-ouest, donne le signal du départ pour l'intérieur du golfe. Il n'est pas rare alors de faire le trajet de Patras à Corinthe, à la faveur de son impulsion et des courants, dans l'espace de huit à dix heures. En même temps que les vaisseaux lèvent l'ancre de Patras, on voit arriver les caboteurs de Céphalonie, d'Ithaque et de Missolongi, poussés par les brises antiéoliennes et les courants, qui ne s'étendent pas au-delà des Oxyes, à la hauteur desquelles il règne des vents et des mouvements soumarins diamétralement opposés. Vers minuit, la scène change. Comme dans le sein Ambracique (1), le reversement des eaux s'opère; et le retour des navigateurs a lieu au moyen des brises éoliennes, qui soufflent des plus hautes montagnes de la presqu'île et de la Romélie. Tel est l'ordre naturel de la navigation du golfe de Corinthe, à quelques exceptions près. Ainsi il arrive, après le solstice d'été, jusqu'à la fin de la canicule, que le vent d'est en défend l'entrée pendant des semaines entières. Alors l'air est frais à Vostitza et sur la côte septentrionale du canal, tandis qu'il est brûlant à Patras, où l'on ne commence à respirer qu'après le coucher du soleil. Pendant l'automne, les vents du sud-ouest et de l'occident, qui sont accompagnés d'averses, avec des intervalles de chaleur, élèvent des trombes marines dans les lieux

(1) Voyez t. II, c. xxxviii, p. 142, 143 de ce Voyage.



les plus larges du golfe. L'atmosphère est chargée d'électricité, les tonnerres se succèdent, et le gonflement de la mer ne finit qu'au moment où les vents passent au nord.

La plus grande profondeur du golfe de Corinthe est évaluée à quatre-vingt-cinq brasses (1). Les sondes rapportent de vingt-cinq à vingt-huit brasses, fonds de roche, entre les châteaux, et leur variation est considérable le long des plages. Les rafales sont dangereuses au voisinage de la Romélie. L'air est malsain dans la plupart de ses ports, ainsi qu'aux attéragés de la Morée. Tel est l'état physique d'un golfe qui pourrait, sous d'autres auspices, être l'entrepôt d'un commerce considérable avec la Romélie, et sur-tout un vaste bassin propre à construire des flottes destinées à ressaisir l'empire des mers de la Grèce.

(1) Tous les golfes sont en général orageux, à cause de leur peu de profondeur. L'Adriatique n'a pas plus de 160 brasses de fond; le canal de Malte n'en a guère que 100; et le golfe Ambracique, de 45 à 60.



CHAPITRE CVI.

Départ de Corinthe. Contoporia, ou rivière d'Examili. Héliston, ou rivière de Cenchrée, maintenant appelé Kéchriès. Navigation depuis cette échelle jusqu'au Pirée. Roches Scyroniennes. Iles Méthurides. Salamine, ou Coulouri. Inscriptions et médailles. Lettre de M. H. Pouqueville, relativement à cette île. Iles Pharmacuses, ou Mégali et Mikri Kyra. Pirée, ou Porto-Dracone. Arrivée à Athènes.

Tout voyageur doit un pèlerinage à Athènes; c'est la Kéabé (1) des antiquaires et des savants. On ne peut guère se vanter d'avoir vu la Grèce, si on n'a pas visité la ville de Minerve. Je voulus donc y faire un pèlerinage; et au lieu de prendre le chemin de l'Isthme, que je me proposais de suivre à mon retour, je me dirigeai avec mes compagnons de voyage vers Cenchrée, ou Kéchriès, après avoir expédié en avant un homme pour noliser un bateau destiné à nous transporter au Pirée.

Notre route par terre était de deux lieues et un quart de chemin, en coupant obliquement l'Isthme du nord-ouest au sud-est. Après avoir insensiblement monté dans la dernière de ces directions pendant une demi-heure, nous prîmes un chemin creux qui nous conduisit à la rivière d'Examili, torrent que les géo-

(1) Kéabé, ou Kaba; la maison sainte de la Mèque.



graphes appellent Contoporia. Il prend ses sources deux lieues au sud-est d'un pont en pierre de deux arches, sur lequel on le passe en hiver; et il se jette, à une demi-lieue de là, dans le golfe de Corinthe, après avoir fait tourner plusieurs moulins bâtis sur ses bords. Pour nous, nous le guéâmes presque à sec; et je relevai son embouchure, une lieue et demie au nord-est du Léché, à l'extrémité des longs murs qui servaient à fortifier autrefois le col de la presqu'île. Nous marchâmes aussitôt à travers un terrain aride; et à trois cents toises du Contoporia, je me trouvai sur des ruines, qui me firent présumer que nous étions peut-être dans l'ancien faubourg de Cromyon (1). Je m'éloignai de quelques pas, à la droite du chemin, pour examiner un massif en maçonnerie de l'espèce que Vitruve appelle *opus reticulatum*. Ce monument, que je crois sépulcral, a encore des portes obstruées et un escalier par lequel on montait à sa partie supérieure terminée en terrasse. A peu de distance à l'orient, je vis un autre tombeau d'une architecture plus ancienne, et autour de nous, une quantité de débris entremêlés de briques, de quartiers de marbre et de pierres de taille, indices d'un lieu autrefois habité.

A un mille des tombeaux, ou, si l'on veut, du Cromyon, rendu célèbre par la singulière entrevue

(1) Tout annonce qu'il exista une grande bourgade, qui fut peut-être Cromyon, que quelques géographes placent dans la banlieue de Corinthe (*Voyez Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell.-Lett.*, t. XXV, p. 12), vers ce lieu. Le voisinage des carrières dut y fixer les ouvriers, et le commerce en faire un entrepôt.



d'Alexandre et de Diogène, qu'un même jour vit ensuite mourir, l'un sur le trône de Darius, à Babylone (1), et l'autre dans son tonneau, au milieu de la populace de Corinthe, nous arrivâmes au beau village d'Examili. Des femmes albanaises, qui lavaient au bord d'une large fontaine revêtue d'une muraille, dont les eaux s'épanchent dans la mer des Alcyons, s'empressèrent de nous offrir des rafraîchissements. Nous fîmes halte à l'ombre d'une grande maison de campagne de Kyamil bey, d'où je relevai, une lieue au sud-est, le village d'Examili-Apano; et trois quarts d'heure au nord-ouest, celui d'Examili-Cato, qui, avec le hameau de Mezzano, ou Xylo-Djara, placé au centre, renferment une population de soixante-dix-sept familles chrétiennes. J'eus encore occasion d'observer que les hameaux schypetars sont mieux bâtis et plus propres que ceux des Grecs. Des fours construits en pyramides formaient une espèce de rang de pavillons alignés comme un camp devant les maisons, dont la blancheur éblouissante établit un contraste pittoresque avec le fond vert des orangers et des arbres qui les environnent.

A un demi-mille de la station où nous nous étions arrêtés, nous laissâmes à gauche une carrière remplie d'une quantité considérable de ruches d'abeilles qui

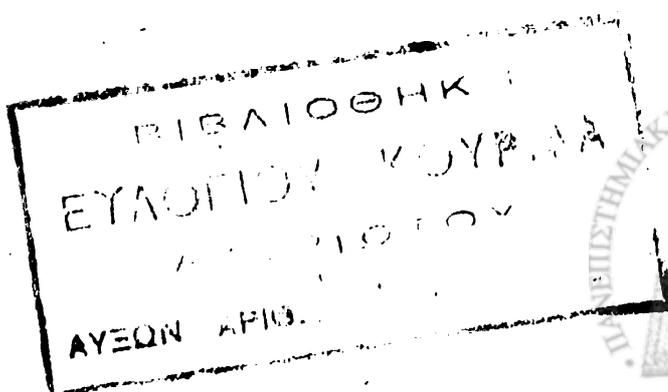
(1) La première année de la CXIV^e olympiade, Alexandre, âgé de trente-trois ans et huit mois, mourut à Babylone, le 29 Thargéon (1^{er} juin, 324 ans av. J. C.); et le même jour, Diogène le Cynique termina sa carrière dans un faubourg de Corinthe, âgé de quatre-vingt-dix ans.



sont beaucoup mieux soignées que dans les autres parties de la Morée. La *Spina*, qui détermine à cette hauteur la séparation des versants, est formée par une arête calcaire qui se recourbe du sud-est au nord-ouest, jusqu'à Thermé, source d'eau chaude qu'on trouve près de la baie d'Agrilos, sur le chemin de Corinthe à Péra-Chora. Après avoir dépassé la borne de l'Isthme consacré au soleil, nous marchâmes pendant deux milles à l'orient, sur un terrain pierreux entremêlé de genêts odorants. Bientôt après, nous descendîmes dans une gorge évasée que parcourt l'Hélisson, ou rivière de Kéchriès, qui serre la base des montagnes de Sophico, ou monts Solygiens, d'où il se rend au golfe de Saros. Nous approchions de cette mer aussi harmonieuse que son nom; je découvrais Égine, Salamine, les côtes bleuâtres de l'Attique et les coupoles des monts Épidauriens, lorsque j'aperçus sous nos pas les encadrements de plusieurs édifices helléniques. C'étaient les seuls signes auxquels on peut reconnaître la ville qui entourait le mouillage, où l'on ne trouve plus qu'une douane et quelques magasins. Je vis près du môle, qu'on distingue encore par quelques restes qui s'avancent dans la mer, deux colonnes en granit, seuls débris servant à rappeler les temples de Vénus, d'Esculape et d'Isis, que je cherchai inutilement (1). Il n'en fut pas de même

(1) Cenchrée dut être un comptoir très-considérable, car saint Paul y avait établi un évêque appelé Lucius.

ROM. 16, v. 2. LEQUIEN, *Oriens Christianus*.



des bains d'Hélène (1), qu'on voit à l'occident du port, à l'endroit appelé *Milos*, le Moulin. Les habitants, qui ont oublié leur nom historique, fréquentent encore cette source thermale, qui est salée, pour y trouver la guérison de plusieurs maladies.

J'aurais désiré pousser mes recherches vers le stade où se célébraient les jeux Isthmiques (2), et visiter le commencement du canal destiné à établir la communication entre les deux mers. Mais le temps nous pressait, et d'ailleurs les recherches que je méditais avaient été faites par d'autres voyageurs. Il fallait profiter du vent favorable; les douaniers assuraient que nous arriverions au Pirée avant le coucher du soleil. Nous fîmes donc aussitôt embarquer nos bagages, tandis que le capitaine de port expédiait notre patente de santé, mesure de police adoptée par les Turcs depuis le séjour des Français dans les îles Ionniennes. Ainsi, grâce à l'abolition des vieilles routines, les voyageurs ne se trouvent plus à la merci des gens de mer, qui sont tenus de produire ce passeport, sur lequel on inscrit les noms de leurs passagers, et l'état de la santé publique.

Nos marins étaient des Grecs d'Égine, île qui n'est plus connue maintenant que par ses amandes regardées comme les meilleures de la Grèce; et nous étions convenus qu'ils nous conduiraient terre à terre, en dedans de Salamine. Mon dessein, en cela, était de

(1) Paus., lib. II, c. 2.

(2) Le stade se trouve à une demi-heure N. de Kéchriès.



reconnaître la côte dans toute son étendue; et si la prédiction des Turcs de Cenchrée s'accomplissait, il nous restait assez de soleil pour nous éclairer jusqu'aux attéragés de l'Attique. Le vent du sud-ouest faisait bondir notre esquif; la mer secondait nos desirs, et la vague docile semblait fuir devant nous, quand nous passâmes devant le port abandonné de Schœnus, que les marins nomment Cocosî. J'apercevais quelques troupeaux de chèvres épars sur la plage où campèrent autrefois les légions romaines, lorsque Néron, confondu parmi les travailleurs, les encourageait à creuser ce canal, dont l'entreprise devint proverbiale pour exprimer une chose impossible : *Isthmum fodere*. A deux heures après midi, nous étions sous les roches Scyroniennes; et on m'indiqua quelques cabanes du village de Kénetta, voisin de Chromyon, où l'on trouve encore, suivant M. Fauvel, les ruines d'une chapelle dédiée à Ino et Mélicerte. Je distinguais la voie en forme de galerie, qu'Hadrien avait fait pratiquer, dans une largeur de dix pieds, sur le flanc des rochers presque perpendiculaires des monts OEniens. J'observai, à-peu-près à mi-chemin de cette corniche, une échancrure qui a peut-être toujours existé, sur laquelle on a jeté un pont volant formé de solives recouvertes de branchages, destiné à continuer le passage. La mer déferlait avec fracas au-dessous de ce saut dangereux, qui est le chemin vicinal réservé aux seuls habitants de Mégare, qu'on exempté de passer par le grand défilé, lorsqu'ils se rendent au marché de Corinthe.

Nous avançons vers Salamine; j'allais entrer dans



le détroit où Thémistocle, fils de Néoclès, triompha du roi des rois et de ses hordes innombrables. Chaque coup de rame, chaque souffle de vent, qui faisaient avancer notre barque, me rapprochaient du théâtre de la victoire de ce héros, libérateur de sa patrie. Mon cœur palpitait au souvenir de ces temps. Je pensais aussi à la gloire qu'eut Salamine d'avoir donné le jour à Solon et à Euripide, lorsque la brise, qui s'était ranimée, expira subitement. On se mit aux rames pour doubler le cap Minoa (aujourd'hui appelé Sybasi), et nous n'atteignîmes la première des îles Méthurides qu'au moment où le soleil disparut à nos regards. Nous étions si près du Nisée, que nous pouvions entendre la voix des pêcheurs qui y rentraient; et bientôt après, nous aperçûmes la fumée des habitations de Mégare.

Nous portâmes aussitôt le cap vers le canal de Salamine (1). Cette île, que les modernes appellent

(1) Comme je ne suis pas descendu à Salamine, et que j'ai navigué dans son canal pendant la nuit, je crois devoir remplir cette lacune par l'extrait d'une lettre que mon frère m'écrivait à la date du 1^{er} janvier 1817. On verra qu'il a parcouru les mêmes lieux sous des auspices bien différents.

« Notre caravane, dit-il, se composait, en quittant Patras, de M. du Bouchet Saint-André, vice-consul de France à Naupli de Romanie, de son drogman, M. Saint-Sauveur, et de deux domestiques. Après avoir suivi la côte par Vostitza, Acrata, nous arrivâmes le troisième jour à Corinthe, où il fallut loger au khan, et nous contenter d'un peu de pain, qui nous fut fourni par un médecin crétois. Le lendemain, je quittai MM. Saint-André et son interprète, pour prendre la route de Kéchriès.



Coulouri, à cause de la ressemblance de sa grande baie avec la courbe d'un fer à cheval, a perdu son nom historique et sa population grecque. Cinq cents Schypetars, enfants du Caucase, ont succédé à la

En traversant l'Isthme, je me retournai plusieurs fois vers Corinthe, pour lui donner ma malédiction ! Je pensai à Médée et à l'affreuse réputation que quelques Grecs menteurs (*) ont faite à cette princesse, à laquelle je sus bon gré d'avoir châtié le peuple le plus insolent et le plus inhospitalier de la terre. Arrivé à Kéchriès, le vieux douanier Émir Achmet me reçut avec tant de politesse et d'empressement, que je résolus de passer le restant du jour pour jouir de sa compagnie et visiter les environs. Tu avais raison de me vanter la beauté du golfe de Corinthe ; je l'ai trouvé magnifique, et les montagnes de la Solygie, les plus pittoresques du monde.

• Avant la nuit, je nolisai une barque d'Égine ; et le lendemain à l'aube, nous fîmes voile pour Athènes. Jamais lever du soleil ne fut plus beau ; une légère brise de terre ridait à peine la surface de la mer. Elle s'assoupissait par intervalles, et on venait de se mettre aux avirons, lorsque, me retournant vers les montagnes de la Mégaride, je vis flotter autour de leurs sommets des *echnéphies*, ou nuages blancs, qui tourbillonnaient dans les airs. Soit habitude d'observer, instinct ou pressentiment, je craignis une tempête. J'en avertis les matelots, en les engageant à forcer de rames, afin de gagner le port de Coulouri. Ils me répondirent, en riant, *de ne rien craindre* ; μή φώβας ! Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, que les vents se déchainèrent avec violence. Je crois que les marins me prirent alors pour un sorcier ! Ils me regardaient avec de grands yeux qui annonçaient l'étonnement et la frayeur. Ποῦ θὰ πᾶμε αὐθεντι ; où nous réfugier, seigneur ? me demandèrent-ils ; à Coulouri ? — impossible ; — à Athènes ? — impossible ; rétrogra-

(*) Vid. Parmeniscus apud Schol. ; Euripid., in *Medeâ*, γ. 9 et 273.



postérité des guerriers compagnons d'Ajax. Leur population, répartie dans deux villages, s'adonne à la culture d'un sol aride couvert d'oliviers et surtout de pins, qui produisent la résine qu'on mêle aux vins

dons. — Il n'est plus temps! que Dieu nous soit en aide!.....
— Représente-toi, mon ami, un canot non ponté, que le vent semblait prendre plaisir à faire disparaître, tantôt au fond des abîmes, ou bien à pousser, en voltigeant, sur des montagnes d'écume, puis enfin à couvrir de lames qui nous perçaient jusqu'aux os. Non, le récit d'Idoménée n'est point une fiction; il avait éprouvé une pareille tempête, ou bien le poète faisait le récit de la mienne par anticipation. Pour abréger ma narration, je te dirai qu'après plus de trois heures d'agonie, et touchant presque à Salamine, les vents, qui semblaient ne pouvoir plus augmenter, firent un dernier effort pour nous en éloigner. Ce fut alors que j'élevai ma pensée vers le Ciel, en disant à ma famille et à mes amis un adieu, que je crus être le dernier! Mon domestique, qui me tenait embrassé, afin de m'empêcher d'être enlevé par les lames devenues tièdes (*), proposa de me sauver à la nage. Mais hélas! la mer bouillonnait; sa couleur était ardoise; tout espoir de salut était inutile, lorsque, poussés par une montagne d'eau, nous fûmes jetés dans une anse de l'île, à laquelle nous ne croyions plus pouvoir aborder.

* Une caverne profonde, qui est probablement celle où Euripide se retirait pour composer ses tragédies (**) (car il n'y en a pas d'autre dans toute l'île), fut notre asyle. Je prends mes notes sous sa voûte; nous y sommes établis, on vient d'allumer du feu; nous nous trouvons bien. Nos marins ont abattu un vieux olivier et des arbres résineux, qui donnent une flamme

(*) Plutarque avait remarqué que la mer devient chaude lorsqu'elle est agitée par la tempête.

Quæst. Natur.

(**) Aulugel.. *Noct. Attic.*, lib. XV, c. 20.



de l'Attique et du continent. Je vis un bâtiment chargé de Coulouriotés, qui revenaient de Boudron, dans l'Asie mineure, où ils vont en été travailler à la récolte de la résine, qu'ils s'entendent parfaitement à

éclatante. Je compte à sa lueur cinq individus qui formaient l'équipage et les passagers de notre barque. Je vois avec plaisir qu'il ne nous manque personne : du reste, nous ne ressemblons pas mal à une compagnie de démons échappés de quelque sabat.

« Maintenant que je suis à l'abri du danger, et que mes habits sont à-peu-près séchés, ne crois pas que j'aie fait à la mer ce que les Napolitains font au Vésuve quand le péril est passé. A l'exemple des Grecs, je l'ai, au contraire, remerciée de ne m'avoir pas englouti; je l'ai appelée belle, aimable, douce, et lui ai jeté des branches de thym. Ce n'est pas que je sois satisfait de ses procédés, mais je la traite comme on traite les tyrans; je suis dans une île, et il faut en sortir.

« La tempête nous a donné de l'appétit; la faim se fait sentir, et nous sommes sans provisions. Je prends le parti d'envoyer un exprès au village le plus voisin, qu'on dit cependant éloigné de deux heures; mon homme part, il est parti. En attendant son retour, nous nous amusons à pêcher. Je prends une vingtaine d'oursins, et les marins, trois grosses huîtres appelées *pièdes d'âne* (γαίδαρο πόδια); mais leur odeur me révolte, et je n'éprouve pas encore assez de besoin pour en manger. Je rentre dans la caverne, et je viens me reposer auprès du brazier. Le voyageur qui a si bien décrit Salamine, dont il fit le tour dans une heure de temps, quoiqu'elle ait plus de deux cent vingt stades de circuit (environ huit lieues et un quart), a bien manqué son coup, en ne nous donnant pas un récit aussi exact de la grotte dans laquelle je me trouve. Il aurait dit qu'elle fut la retraite de la fille d'Alcathoüs, qui s'y réfugia pour fuir le courroux de son père. L'eau qui filtre à travers



extraire des pins. Ainsi, dans le vaste empire ottoman, on voit par-tout les Pélasges Schypetars exercer des métiers qui les obligent de voyager ou de servir à l'étranger. Ceux de Salamine rentraient, semblables

les crevasses du rocher aurait été pour lui les larmes de cette Péribée pleurant son premier infidèle. Nous avons perdu un épisode..... Mais mon messager arrive!

« Il m'apporte pour le prix de huit francs, car je compte en homme de petite famille, parce que je suis accoutumé à payer mes dépenses; il m'apporte, dis-je, un pain de son, uné vo-laille étique et deux bouteilles de ce vin (que tu connais) qu'on aromatise avec de la sauge et du goudron. On plume la pauvre poule, sans l'avoir vouée à Esculape, auquel nous avions grand besoin de nous recommander à cause de nos meurtrissures; et on ne daigne pas même brûler une plume de sa queue, pour chasser *les esprits des cavernes*. On l'étend sur les charbons, on la dévore des yeux;..... elle est rôtie, dépecée, et mangée dans un clin-d'œil.

« Je ne répéterai point que Coulouri est l'ancienne Salamine. Je viens de m'écorcher les pieds à parcourir ses coteaux arides, sans y trouver aucunes traces de ces bosquets éternels qui trouvent une si belle place dans les romans; et je rentre pour me reposer. Néanmoins, c'est encore la patrie des abeilles, et on la reconnaît toujours à ses montagnes couronnées de pins; c'est là tout ce qui reste de sa physionomie antique.

« Quelle nuit tumultueuse s'est écoulée! La mer, de plus en plus courroucée, ne nous permet pas de nous risquer de nouveau. D'après l'idée qui m'e fut donnée par nos marins, j'ai écrit au prier d'un couvent peu éloigné de vouloir bien m'envoyer des vivres; ce qu'il a fait, en m'invitant à me rendre auprès de lui. Sa chartreuse, où j'arrivai vers le soir, après trois quarts de lieue de chemin, ressemble, à cause de ses murailles et de ses tours, à un château ancien. Elle est située au



aux oiseaux de passage, pour hiverner dans leur île, et y vivre en famille jusqu'au printemps, qui est l'époque de leur émigration annuelle.

Après avoir doublé le cap Minoa, qu'on appelle

penchant des montagnes qui font face à la Mégaride. Les moines me reçurent avec cordialité; et quoiqu'ils fussent encore dans le carême de Noël, ils ne jugèrent pas à propos de me le faire observer. On alluma du feu dans une cellule fort propre; on tua des volailles, on fit cuire du pain sous la cendre; et tout cela s'exécuta, contre l'ordinaire, sans vacarme et sans confusion.

Le couvent, qui est dédié à la vierge *Phanéromeni*, se compose d'un prieur, de vingt-deux caloyers et de vingt-quatre frères laïcs ou domestiques. L'igouménos, qui était occupé à diriger les travaux de la campagne, étant de retour, voulut assister à mon souper, auquel on préluda, en me présentant un verre d'eau-de-vie de miel, nectar qui mériterait le suffrage des plus fins gourmets. J'appris, en conversant avec sa sainteté, que la majeure partie des revenus de la mense abbatiale consistent en oliviers plantés dans la Mégaride; et tout en criant *misère*, je ne laissai pas de voir qu'on était fort à son aise. La cloche, car il y en a une, ayant sonné, le prieur me quitta pour se rendre au chœur, où je ne tardai pas à le suivre. Le lendemain, je visitai en détail l'église, dans laquelle je comptai huit colonnes de marbre et de granit. J'ai vu beaucoup de métropoles depuis plus de douze ans que je voyage dans la Grèce, mais jamais aucune où les figures à fresque soient aussi multipliées. Je ne crois pas exagérer, en disant qu'il y en a plus de cent cinquante mille; car indépendamment des diables qui tourmentent une quantité de Turcs entassés avec des évêques, des pachas, des patriarches et des sultans, que les peintres grecs ne manquent jamais de mettre en enfer; le nombre des saints et des anges est innombrable. Il fallut entendre une longue histoire de sainte Marine, qui est représentée cassant la tête à Lucifer



Sybasî, nous entrâmes dans la passe nommée Troupia (le Trou); et nous naviguâmes sur une mer aussi calme que les eaux d'un lac. On profita de ce qui restait de jour pour souper; et les vents de terre

avec une hache-d'armes, et une multitude d'agiologies dont les moines régalaient volontiers les curieux (*).

« Je ne me fis pas scrupule de demander qu'on abrégât ces récits, pour visiter les cellules, que je trouvai propres et bien meublées. On me conduisit ensuite au tombeau de saint Lavrenthios, dont on me fit l'histoire, dans le plus grand détail. Elle ressemble au fond à celles que nous connaissons, à l'exception pourtant que les Français y jouent un rôle religieux, que je regarde comme une politesse de l'invention du supérieur, auquel je venais de donner un cierge pour ce fondateur de son abbaye. En revanche, je dus à mon tour accepter une poule et un flacon d'eau-de-vie de miel, après quoi nous nous quittâmes, en nous souhaitant réciproquement de longues années. Le prieur retournait à ses travaux, lorsque nous reprîmes le chemin orageux du canal, où le vent et les flots conjurés contre moi, nous poussèrent enfin jusqu'au Pirée.

« Voilà, mon ami, le récit de ma triste navigation. Je n'omis pas, tandis que j'étais à Salamine, de recueillir sur les lieux les médailles et les inscriptions que je pus me procurer, et

(*) Celle de saint Lavrenthios, fondateur du monastère, est sur-tout d'une naïveté particulière. Ils me dirent comment ce béat s'étant transporté vers le patriarche de Constantinople, auquel il avait d'importants avis à communiquer, fit connaître sa mission par le miracle suivant. Comme on lui faisait faire antichambre dans une pièce à peine éclairée par un rayon de soleil qui perçait à travers le volet d'une fenêtre, il jeta le bissac dont il était chargé sur ce rayon, auquel la besace resta suspendue comme sur un cordeau. A cet indice, les serviteurs du patriarche s'empressèrent de donner avis à leur maître de ce que Lavrenthios venait de faire; et admis en sa présence, il lui révéla des choses plus extraordinaires encore que le miracle du sac resté suspendu à un rayon de soleil.



nous favorisèrent assez pour permettre de nous rallier, sur les dix heures du soir, à l'échelle de Condura, qui est le dernier port du royaume de Morée, du côté de l'Attique. Nos matelots commencèrent alors à chanter l'hymne funèbre de saint Jean Damascène, qui rappelle les moments fugitifs de l'homme au banquet de la vie. Vingt siècles plutôt, leurs ancêtres auraient fait retentir sur la même mer les noms des héros, défenseurs de la patrie, en invoquant les charmes mystérieux des étoiles, arbitres du

auxquelles je joins celle d'un rocher voisin de Psytalie, qui me fut communiquée par les pères (*).

(*) *Bronze.* Tête d'Apollon, à droite.

R. ΣΑΛΑ. Bouclier béotien, sur lequel est l'épée d'Achille.

Sur un marbre :

ΘΕΟΔΩΡΟΣ
ΜΝΗΣΑΡΧΟΥ
ΑΝΑΦΛΙΣΤΙΟΣ

Inscription communiquée.

Elle existe sur un rocher du continent, presque en face de l'île appelée Mikri-Kyra, où elle est écrite en très-grands caractères.

ΟΙ ΠΡΥΤΑΝ Ε ΤΗΣ
ΙΠΠΟΩΝΤΙΔΟΣ ΦΥΛΗΣ . . Λ . . . Ε Ρ
ΕΧΕΒΗΓΑΝΤΕΣ ΤΗΝ ΘΕΟΝΑΥΤΟΥΣΑΝΕΓΓΑΤΑΝ
ΑΠΟΔΛΩΝΙΟΣ ΜΥΤΡΟΔΩΡΟΥΕΤΥΧΑΗΟΔΙΑΙΟΣ
ΘΑΔΑΜΟΣ ΕΥΚΑΡΠΙΑΝΕ ΙΕ ΒΟΥΔΟΡΟΠΙΣΙΟΣ
. Τ
. ΠΕΙΡΕΕΝ . . . Α
. ΡΙ.



Destin (1). Entouré des ombres de la nuit, je prêtai une oreille attentive à des chants non moins sublimes, dont l'écho répétait les sons aussi graves que les sentiments religieux qu'ils exprimaient. Je distinguais par intervalles, à la lueur des éclairs, les faîtes des monts Géraniens, qui semblaient défier le tonnerre. A minuit, nous aperçûmes les feux d'Éleusis, et nous entrâmes immédiatement dans le canal des îles Pharmacuses, surnommées Mégali et Mikri-Kyra. En nous rapprochant de la terre ferme, nous accostâmes des pêcheurs qui harponaient au fanal, en répandant quelques gouttes d'huile à la surface de la mer (2). Nous écartâmes le promontoire Anchiale, sur lequel est gravée l'inscription qui fut communiquée à mon frère par les moines de Salamine. La mer brisait avec force contre cette partie du rivage; et un beau clair d'étoiles, qui avait succédé au coucher du croissant, nous permit d'entrevoir l'endroit du canal appelé Pérama (3). Un fanal de garde-côtes nous fit connaître le port Phoron, qui a conservé

(1) Orphée les appelle *filles du Ciel et de la Nuit, arbitres du Destin.* Poet. Græc. Min., p. 503.

(2) Les Grecs nomment ces feux *περίφανια*, et leur manière de pêcher est celle des anciens (*Vid.* Oppian. Cyneg., lib. IV, et Q. Smyrn., lib. VII, v. 568).

(3) C'est le même lieu, large de deux stades, où l'on passait, comme on le fait encore, du continent dans l'île de Salamine, et que Xerxès voulait faire combler, lorsqu'il s'en trouva empêché par la bataille dans laquelle les Perses furent vaincus.

Voyez STRAB., lib. IX, p. 395.



son nom (1); et après avoir passé au nord de Psytalie (2), îlot inhabité, nous atterâmes sur la presqu'île de Munichie, d'où nous tirâmes quelques bordées pour entrer au Pirée. Il était deux heures après minuit lorsque nous dépassâmes le phare sur lequel on n'entretient plus de feux, et nous suivîmes les balises pour venir jeter l'ancre près de la douane située à l'occident du port.

La nuit, qui n'est, dans les beaux climats de la Grèce, que l'absence du soleil, enveloppait le Pirée d'une demi-teinte, qui permettait de compter les vaisseaux marchands et les barques mouillés à peu de distance. Les vents semblaient endormis dans le sein d'Amphitrite; un air suave parfumait l'atmosphère, et les coqs annoncèrent la troisième veille de la nuit, avant que je me fusse décidé à quitter un spectacle qui occupait mes pensées. J'entrai dans la douane, afin de me reposer; mais ce fut en vain que j'invoquai le sommeil. Je comptais les heures; et j'attendais avec impatience celle qui devait me faire jouir de la vue de l'Attique, terre que j'avais inutilement désiré de parcourir, au temps de mon premier passage dans la Grèce. Alors mon existence était soumise à la volonté de ceux dont je dépendais par le droit de la guerre, qui est, en Turquie, la dure

(1) Port des Brigands, Strab., lib. IX, p. 395. Corsini l'a mis à tort au nombre des démes de l'Attique (*Fast. Attic.*, part. I, Dissert. 5, §. 5, t. I, p. 196).

(2) Ψύτταλαια, Steph. Byz. Νήσιον ἔρημον πετρῶδες, Strab., lib. IX, p. 395. Au-delà, gît l'éciueil nommé Atalante.



condition de l'esclavage. Maintenant, maître de mes actions, désiré et attendu par mes amis qui habitaient Athènes, j'allais enfin visiter cette ville, et contempler à loisir ce qui reste de sa splendeur.

Je sortais de demi-heure en demi-heure pour voir si on découvrait quelque chose; nous venions d'expédier un courrier à M. Fauvel afin de le prier de nous envoyer des chevaux; et je perdis bientôt de vue le messager, que j'aurais voulu suivre. Enfin les étoiles commencèrent à pâlir, et les premières clartés du jour me montrèrent l'acropole d'Athènes. Le temple de Minerve, qui frappa mes regards, semblait reposer sur les nuages, à cause d'un brouillard épais accumulé entre les montagnes. Cette brume produisait une illusion d'optique ravissante: j'étais dans une sorte d'extase; mais quand le soleil eut dissipé les vapeurs, le Parthénon seul resta; et je ne vis plus de toutes parts qu'une triste aridité, un sol dépouillé de verdure, et des rochers calcinés.

Comme je devais examiner en détail ces objets, je portai mon attention sur le Pirée, que Thémistocle fit, pour ainsi dire, connaître aux Athéniens, puisqu'il n'y avait avant lui qu'une bourgade. Je cherchai le monument de ce héros, auquel ses ingrats compatriotes avaient élevé un cénotaphe dans l'élément sur lequel il avait vaincu les Persés; car il est souvent couvert par les vagues, lorsque les vents du midi soulèvent les ondes du golfe de Saros. Tout auprès on retrouve le *Phrear*, ou puits voisin du tribunal auquel les bannis se rendaient en bateau, afin de plaider leur cause. On croit reconnaître aux environs les débris

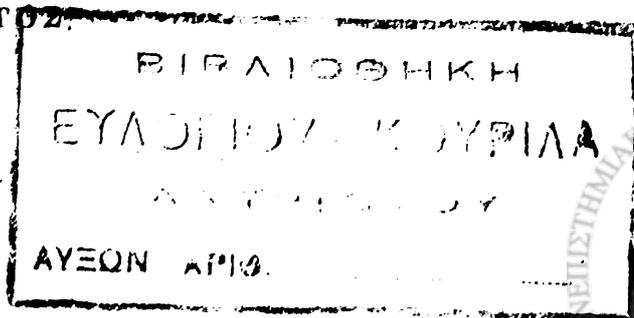


du temple de Jupiter Sauveur, et du trophée de la Victoire. Il est vraisemblable que la maison des frères Kayrac, vaste établissement français qui tombe en ruines, occupe l'emplacement du temple de Vénus, bâti par Conon, en mémoire de la victoire qu'il remporta sur les Lacédémoniens, aux attéragés de Gnide. Quant au couvent de Saint-Spiridion, qui est desservi par quelques caloyers, on n'y trouve que des marbres sans intérêt (1). Tels sont, avec la douane et quelques magasins près desquels on a construit une échoppe, les établissements du Pirée, qui fut autrefois l'arsenal et le grand comptoir d'Athènes. Les plaisirs étaient descendus sur ses bords, accompagnés du produit des arts, pour entrer en partage des profits de la navigation et du commerce. On trouvait à côté des usines, un théâtre, plusieurs temples, des portiques remplis de sculptures et de tableaux, objets de l'admiration, du délassement, et sans doute des spéculations des étrangers, qui achetaient les ouvrages des artistes pour les répandre dans tous les pays alors civilisés.

Le port comprend, comme autrefois, quatre mouillages distincts, qui, à l'exception de celui de Zéa, sont encore accessibles aux vaisseaux de haut bord. Plus heureux que M. de Châteaubriand, qui trouva ces bassins déserts, je vis sur rade huit bâtiments

(1) A l'exception d'une petite colonne sur laquelle on lit :

ΑΡΤΕΛΛΑΣ
 ΡΥΘΑΛΛΟΥ
 ΧΡΗΣΤΟΥ



du commerce, et un grand nombre de bateaux de Salamine et d'Égine, chargés de fruits et de légumes. Ils appareillèrent au point du jour pour Hydra, qu'ils fournissent de plantes potagères; car l'Attique est le jardin de ce rocher, qui ne possède que de l'or, des vaisseaux, et une population demi-barbare d'avidés et intolérants Schypetars.

A neuf heures du matin, les chevaux que nous avons fait demander arrivèrent; et nous partîmes, en suivant la partie boréale des longs murs, ouvrage de Thémistocles, renversés sous la tyrannie des trente, relevés par Conon, détruits par Sylla, et dont les fondements existent encore comme des pierres d'attente. Sur la voie rurale que nous suivions, on peut reconnaître plusieurs tombeaux nommés par Pausanias, qui ont été fouillés par M. Fauvel. A mi-chemin environ, c'est-à-dire à trois quarts de lieue d'Athènes, nous passâmes le lit alors desséché du Céphise; et nous traversâmes un bois d'oliviers, qui divise le vallon depuis Colone jusqu'à une demi-lieue du Pirée. Nous montâmes ensuite plusieurs coteaux pierreux; et après avoir franchi l'extrémité de la colline du Musée, nous aperçûmes le pavillon du Roi arboré sur la maison consulaire de France. Nous entrâmes bientôt après dans Athènes, par la porte de Mandravili; et laissant à main gauche le temple de Thésée, nous suivîmes des rues étroites qui nous conduisirent chez M. Fauvel, où mon logement était préparé.



CHAPITRE CVII.

Coup-d'œil sur la maison consulaire de M. Fauvel. Promenades dans Athènes et aux environs de cette ville. Aperçu sur son état moderne. Médailles. Tableau de plusieurs inscriptions corrigées sur les marbres, ou inédites.

Nous avons des descriptions sans nombre d'Athènes, des vues, des dessins et des explications de ses monuments. Les noms d'une multitude de voyageurs, gravés sur les colonnes du Parthénon, du temple de Thésée, du Panthéon d'Hadrien, du monument de Philopapous, annoncent à l'étranger qui arrive dans cette ville, qu'il a été devancé dans la carrière des découvertes. Ainsi je n'avais rien à recueillir, suivant toute apparence, que dans le museum particulier de mon ancien ami, M. Fauvel : j'étais sûr de puiser des renseignements précieux dans ses connaissances, fruit de quarante années de travaux consacrés à l'étude du territoire classique qu'il habite depuis ce temps.

La maison du simple et modeste philosophe (1), qui sert le roi en qualité de consul, et honore les lettres par ses recherches, est bâtie des débris des palais de Périclès, d'Aspasie, et des édifices qui embellirent autrefois Athènes. Les murailles de sa cour sont ornées de cippes et d'inscriptions consacrés aux

(1) La demeure actuelle de M. Fauvel n'est pas celle où il reçut M. de Châteaubriand, mais une maison construite à ses frais, et sous sa direction particulière.



héros et aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie. A l'entrée de cet humble sanctuaire rempli de restes vénérables, on voit un sarcophage en marbre blanc; le banc placé à la porte, qui sert pour monter à cheval, offre le contrat d'un legs fait par un Athénien en distributions de vins pour ses compatriotes, pendant la fête des Panathénées. A gauche, en entrant dans cette enceinte, on lit sur un piédestal le nom d'Anacréon, auquel on avait élevé une statue dans l'acropole. Tout auprès, on remarque une colonne en marbre du Pentélique, qui supporte un chapiteau ionien d'un travail fini. La galerie qui règne à droite est soutenue sur des poutres de cèdre incorruptible trouvés dans les tombeaux. On lit sur des plaques de marbre incrustées dans la maçonnerie de la muraille à laquelle elle est adossée, des décrets publics, des adieux éternels, des consécrationes et des mentions honorables décernées à des services éclatants.

L'escalier à ciel ouvert, par lequel on monte aux appartements du consul, mériterait à lui seul une description. On y trouve des pages entières de ces registres gravés sur le marbre, dans lesquels Athènes consignait ses fastes. La galerie extérieure, non moins riche, est remplie d'une foule d'antiquités, la plupart chargées de nécrologues; enfin plusieurs tuiles même portent des inscriptions tracées par les ouvriers avant la cuisson (1).

(1) Sur deux tuiles :

N^o 1.

ΙΕΡΑΝ ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ
ΑΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΑΜΜΩΝΙΟΣ



Dans la chambre qui me fut assignée en qualité d'hôte et d'ami, je vis les plâtres des statues nouvellement découvertes à Égine par une société d'amateurs. « Elles n'ont, me dit M. Fauvel, ni la grace, ni la correction de l'école de Phidias; c'est de l'Hyperantique, qui n'a que cela pour mérite. Nous avons donné des noms à ces différentes figures; ainsi vous voyez Patrocle, Ajax, ou tel autre héros qu'on voudra, car la grace de l'archéologie laisse une latitude arbitraire aux conjectures. Mais une chose incontestable, c'est que ceux qui les ont trouvées n'ont pas perdu leur temps. »

Je n'avais jeté qu'un coup-d'œil sur tant d'objets, lorsqu'on nous invita à descendre au salon, où le dîner était servi. La vieille amitié qui nous liait présida à cette fête; et après le repas, je visitai l'atelier du maître. J'y vis un plan en relief destiné au cabinet du roi; l'Athènes de Pausanias y était reproduite avec tous les nivellements et les accidents du terrain; et j'examinai sur un autre relief en cire les ports et rades du Pirée, de Phalère et de Munichie. Le jardin dans lequel nous entrâmes un moment après, n'était pas moins riche que la cour en colonnes funéraires, cippes et inscriptions. Je demandai à M. Fauvel, qui entrait alors dans sa soixante-deuxième année, s'il

N° 2.

ΙΠΠΕΟΣ

ΚΑΛΟΣ

ΑΡΙΣΤΟ

ΜΕΛΕΙ

ΔΟΚΕΙ



ne s'occuperait pas à publier son musée. *J'y ai pensé*, me répondit-il. Mais je crains bien qu'il n'y pense encore long-temps : *Ruit hora volucris simillima somno!* lui dis-je. Voilà ce que nous ne voulons jamais considérer, comme si nous maîtrisions le temps, qui enlève chaque jour de grandes portions d'une vie fugitive.

Après le coucher du soleil, j'entrai dans le cabinet de M. Fauvel, afin d'examiner le portefeuille qui renfermait ses recherches scientifiques. Nous fîmes ensuite la revue d'une multitude d'objets trouvés dans les tombeaux. Les siècles passés se reproduisaient sous mes yeux; je vis le tableau d'une pompe nuptiale peinte sur les contours d'un vase; sur d'autres, des jeux, des combats et des courses de chars. Il me montra des idoles, ornement de quelque foyer domestique; des joujoux, amusement de l'enfance, et des hochets qualifiés de décorations, qui appartinrent probablement à quelques centurions de Sylla. Il me fit voir une *bonne déesse*, objet du culte de quelque élégante initiée aux secrets du grand-orient de la mythologie; des ustensiles de ménage, dignes, par leur simplicité, de la douce Mélite, épouse de Phocion; un talc, qui fit peut-être partie de la toilette d'Aspasie, et une mâchoire humaine avec l'obole destinée à Caron, enclavée entre les dents molaires. Nous examinâmes ensuite les poids et leurs divisions, ainsi que les mesures de longueur et de capacité en usage dans l'Attique. M. Fauvel, en énumérant ses richesses archéologiques, mêlait à sa narration les particularités de ses découvertes, qui lui rappelaient des



souvenirs aussi agréables qu'ils étaient instructifs pour moi. Il me permit de prendre copie d'un de ces passeports écrits sur une feuille de plomb (1), que le grand théologal d'Éleusis délivrait aux morts, qui ne s'en souciaient guère, pour les recommander aux dieux infernaux, auxquels ils ne parvenaient jamais. La nuit était fort avancée lorsque nous nous séparâmes; et l'écho de la caverne de Pan répéta la septième heure (une heure après minuit), avant qu'il me fût possible de trouver le sommeil. Tel fut l'emploi de ma première journée dans l'Attique, préambule nécessaire à l'intelligence de celles qui la suivirent, et que je ferai connaître aussi succinctement.

Athènes, dans son origine, semblait plutôt une offrande aux immortels que le centre d'une métropole destinée à attirer le commerce et à fixer un jour l'admiration des peuples. Son territoire, frappé de stérilité, à peine arrosé par de faibles ruisseaux, sa position entre des rochers, n'annonçaient rien de ses superbes destinées. Mais l'acropole de Cécrops, construite tout au plus pour servir d'asyle à quelques bannis, semblable à la tête sourcilleuse de Jupiter, enfanta Minerve, mère des arts; et l'Attique reçut la vie.

Dans quel état allais-je revoir enfin cette célèbre Athènes? Le temple de Thésée brillait des premiers reflets du soleil, qui se levait sans nuages au-dessus du mont Hymète, lorsque nous entrâmes sous son

(1) M. Dodwel m'a prévenu, en publiant ce diplôme (découvert par M. Fauvel) dans son voyage imprimé à Londres, 1819.



péristyle. Je n'avais encore rien vu d'aussi parfait que cet édifice; et quoique connu par les dessins qu'on en a publiés, il était nouveau pour moi. Ses marbres attiraient mon attention; ses bas-reliefs brisés (1), et jusqu'aux inscriptions des voyageurs, m'intéressaient. En tournant l'opisthodomé, je lus le nom de Jacques Delille; je ne pus y retrouver celui du chantre d'Atala. Un barbare l'avait effacé, mais les muses, pour le venger, l'ont inscrit au temple de mémoire. Je me retirai sans oser y tracer le mien.

M. Fauvel voulant nous faire parcourir méthodiquement le terrain que nous allions examiner, nous fit sortir par la porte de Mandravili, en nous dirigeant au sud-ouest. Nouveaux péripatéticiens, notre maître nous fit, chemin faisant, les observations suivantes (2) : « Le plan d'Athènes, pour le Voyage
« du jeune Anacharsis, n'a d'autre défaut que d'avoir
« une étendue presque double de celle de la ville
« qu'il représente. Les remparts mesquins qui l'en-
« tourent maintenant sont l'ouvrage d'un aga turc,
« qui les fit élever, non pas, comme les murailles de
« Thèbes, au son de la lyre, mais par corvées et à

(1) Ils furent brisés, en vertu d'un édit de Théodose-le-Grand, qui a fait plus de mal aux arts qu'Alaric et toutes les hordes des Vandales. Son décret est de l'année 390. Pour juger des conséquences de cette fatale proscription des arts, il faut lire ce qu'en disent Socrate, lib. V, c. 26; Sozomène, lib. VII, c. 15; Rufin, lib. II, c. 22 et seq.; Théodoret, lib. V, c. 22; Orose, lib. VI, *Hist.*

(2) Je rapporte sommairement ce que nous dit M. Fauvel, sans garantir ses conjectures.

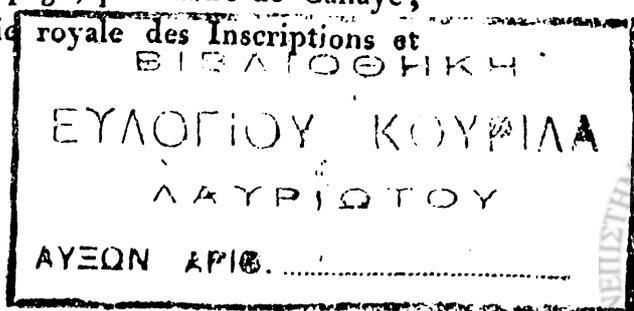


« coups de bâton, afin d'arrêter les incursions des
 « Albanais, accoutumés à lever des contributions
 « jusque dans la place. La porte de Mandravili ne
 « correspond à aucune de celles qui existaient dans
 « l'antiquité.... Ce fragment de rocher que vous voyez
 « au pied de la colline du Musée, est appelé la *grosse*
 « *Pierre*. Il a les mêmes dimensions que le granit sur
 « lequel le comte Carhuri a élevé la statue de Pierre-
 « le-Grand à Pétersbourg; puisse-t-il servir de base à
 « celle d'un autre héros! »

Nous fîmes un détour au sud-est pour monter au monument de Philopapus; et après l'avoir examiné, nous revînmes sur l'emplacement qu'on dit être celui de l'Aréopage. Suivant les mythologues, Mars y avait été absous du crime d'homicide; mais Cicéron et Plutarque prétendent que cette cour pré-vôtale ne fut instituée que par Solon (1).

« Nous avons autrefois fixé la position de l'Aréo-
 « page, poursuivit M. Fauvel, sur un mamelon où
 « vous voyez une chapelle dédiée à saint Denis l'Aréo-
 « pagite, que les Athéniens prétendent être mort et
 « enterré dans leur ville. Nous nous étions déter-
 « minés à choisir cet emplacement, d'après un pas-
 « sage d'Aristophane, qui rapporte qu'on lança une
 « torche ardente de la citadelle dans le tribunal de
 « Mars. Mais j'ai pensé depuis que le poète parlait au
 « figuré, ou qu'il faisait allusion à quelque anecdote du

(1) Voyez Recherches sur l'Aréopage, par l'abbé de Canaye, t. X des Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.



« temps, que nous ne connaissons plus; enfin d'autres
 « raisons me portent à le fixer ici. Observez ce banc
 « taillé au ciseau dans le rocher, ces encadrements,
 « ces mortaises destinées à recevoir des solives; cela
 « n'annonce-t-il pas le tracé d'un bâtiment en écha-
 « faudage? Or vous savez que les aréopagites s'as-
 « semblaient en plein air, sous un hangar, au milieu
 « des ténèbres (1); et ce local se rapporte parfaite-
 « ment à l'idée que les anciens nous en ont laissée.
 « Les niches de forme carrée que vous voyez conte-
 « naient des *ex-voto* suspendus par les accusés qui
 « formaient des vœux bien naturels pour leur salut,
 « lorsqu'ils comparaissaient devant des juges sans ap-
 « pel; et j'ai trouvé plusieurs de ces offrandes. Exa-
 « minez ce soubassement carré; il dut supporter l'au-
 « tel de Minerve Area. Ces deux espèces de tabourets
 « taillés dans le roc, furent probablement les sièges
 « de l'Injure et de l'Impudence, réservés, l'un à l'ac-
 « cusateur, et l'autre à l'accusé, qui conservait le
 « titre de citoyen jusqu'au moment où il était dé-
 « claré coupable, et livré à la rigueur des lois (2).
 « Ces longs sillons, tracés au ciseau, rappellent le

(1) Pauw est d'un avis contraire. Il prétend qu'à Athènes comme à Rome, il ne pouvait y avoir aucune espèce de jugement après le coucher du soleil (*Recherch. sur les Grecs*, p. 111, §. V).

(2) Demosthen., *In Aristocr.* On laissait au coupable un répit pour s'exiler volontairement par la fuite; et s'il n'en profitait pas, on portait contre lui la sentence juridique. Les suffrages se comptaient avec des cailloux, qu'on déposait, pour condamner à mort, dans une urne d'airain appelée θυσία, et



« hiéron des déesses Sévères, qu'Eschyle représente
 « les cheveux entrelacés de serpents. Ceux qui étaient
 « absous dans l'Aréopage sacrifiaient à ces divinités,
 « emblèmes de l'éternité; car c'étaient Pluton, dieu
 « des enfers; Mercure, conducteur des ames; et la
 « Terre, qui nous reçoit dans son sein quand nous
 « avons cessé d'exister. Ce que je vous montre paraît
 « trait équivoque sur un plan, mais sous vos yeux, tout
 « parle et est conforme à la description de Pausanias. »

Nous descendîmes quelques pas au nord, et mon
 ami continua en ces termes : « Les aréopagites se
 « réunissaient dans les ténèbres, mais il est probable
 « qu'ils étaient éclairés pour monter au lieu de leurs
 « séances. Remarquez les traces de ces deux escaliers
 « latéraux qui aboutissaient au lieu que j'appelle le
 « tribunal de Mars; voyez ces trous creusés dans
 « la pierre; la noirceur du rocher permet de suppo-
 « ser qu'on y entretenait un éclairage.

« Passons vers ce plan inférieur; montez sur ce
 « socle taillé dans la pierre, vous êtes à la tribune
 « aux harangues, d'où la voix de Démosthènes appela
 « vainement les Grecs à l'amour de la patrie, en les
 « invitant à s'armer contre Philippe. Vous convien-
 « drez que le Prix était bien nommé, car les citoyens
 « d'Athènes devaient y être très-pressés et suffoqués
 « par la chaleur du soleil. C'était, comme tout l'in-

pour absoudre, dans une urne de bois nommée *ἐλέου*. Cette
 manière de voter était nommée *sentence secrète*, *κρύβδη ψήφος*.
 (Scholiast. Aristoph., *In Vesp.*; Demosth., *In Neæram*; Lysias,
Orat. in Ageratum.)



« dique, une véritable *cohue*, n'en déplaie aux admirateurs de l'antiquité. »

Je n'oserais assurer, d'après M. Fauvel, que les caveaux creusés près du Pnix soient les prisons de l'Aréopage, quoique leur position convienne assez bien à la scène de Phédon, disciple bien aimé de Socrate. Nous trouvâmes dans celui qu'on appelle le *grand cachot*, une offrande aux *Mires*, consistant en un gâteau de froment, une coupe remplie de miel, et quelques grains d'encens déposés sur une petite nappe de toile neuve de coton. C'était l'oblation de quelque jeune Athénienne desiruse de savoir si elle serait mariée dans l'année. Comme une personne de notre compagnie emporta ce présent mystique, et qu'on regarde comme un augure favorable quand il disparaît, on n'aura pas manqué de croire que c'était une acceptation des *Mires* où *bonnes déesses*, dont elles étaient cependant bien innocentes.

Dans le cours de nos promenades, nous visitâmes près de la porte du Pirée, un caveau funéraire qu'on dit être le tombeau de Cimon. Nous montâmes ensuite au théâtre d'Hérode Atticus, d'où l'on aperçoit, au milieu des champs labourés, une colonne, seul reste du palais de l'Archonte Roi. Nous nous rendîmes de là à la fontaine Callirhoë (1), et à peu

(1) On a trouvé tout auprès le fragment suivant d'une inscription :

KALLI
KOREA
KEKRO
NIKO



de distance, nous commençâmes à prolonger, par sa rive droite, l'Ilissus, qui n'a d'eau que dans la saison des pluies. Notre chemin nous conduisit au stade, où nous entrâmes en tournant à l'orient, par un souterrain, dans lequel nous trouvâmes encore une ofrande aux Mires.

Nous repassâmes l'Ilissus pour entrer dans des champs labourés, au milieu desquels M. Fauvel nous fit voir ce qu'il croyait être les restes du lycée et du temple d'Apollon. Il ne put pas, comme lors du passage de M. de Châteaubriand, nous prouver l'existence du temple de la Vénus aux jardins, en nous montrant ses vieux myrtes; on les avait coupés pour chauffer le four, et son *désappointement* à cet égard lui causait des regrets fort plaisants. Enfin, après avoir fait un grand détour jusqu'au bas du mont Anchesme, qui s'élève à quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous rentrâmes en ville par la porte du Lycée, qui est maintenant appelée Boubounistra.

Nous avons parcouru deux des côtés d'Athènes, lorsqu'il fut décidé, le troisième jour, que nous visiterions la citadelle. Nous partîmes pour ce pèlerinage avec autant de ferveur que les dévots les plus zélés, lorsqu'ils se rendaient aux processions des Panathénées. On ne connaît plus, sur le chemin qui conduit à l'acropole consacrée à Minerve, emblème du génie, le temple de Thémis, ni les monuments épars sur les côtés de la route. Nous fîmes une pause à la caverne de Pan, espèce de niche où l'on a trouvé autrefois des inscriptions; et nous prolongeâmes aussitôt la partie du rempart bâti par les Français dans



le treizième siècle, qui s'étend presque jusqu'aux propylées. M. Fauvel nous fit observer, en y entrant, l'emplacement du temple de la Victoire sans ailes; et après avoir passé une seconde porte, nous entrâmes dans l'enceinte de Cécrops.

« Nous voilà au pied du temple de Minerve, dit
 « M. Fauvel; levez les yeux, et admirez. Contemplez
 « ces chefs-d'œuvre, voyez leurs dégradations mo-
 « dernes! C'est l'attentat d'un barbare civilisé, qui
 « a mutilé les ouvrages de Phidias. Joignant l'in-
 « sulte à l'outrage, il a osé faire graver son nom sur
 « ces marbres; et un de ses compatriotes a écrit au-
 « dessous cette sentence, qui appartiendra désormais à
 « l'histoire : *Quod Gothi non fecerunt, Scotus fecit.* Le
 « Parthénon semble destiné à tomber sous les coups
 « des Européens! Cependant, malgré leurs dégâts, ce
 « monument est encore assez bien conservé pour per-
 « mettre d'apprécier la beauté de ses proportions, la
 « poésie de ses bas-reliefs, et la majesté de son style.
 « Je le vois depuis près de quarante ans, et tous les
 « jours, j'y découvre des beautés nouvelles. »

M. Fauvel, entrant ensuite dans les détails, nous fit parcourir le tour du temple, en nous expliquant la procession des Panathénées, la contestation entre Minerve et Neptune, et l'apothéose de la fille immortelle du maître des dieux. Il nous conduisit ensuite pas à pas dans les moindres recoins de la forteresse, où je fis relever quelque temps après plusieurs inscriptions. Nous visitâmes, en tournant au nord, le temple d'Érechthée, le Pandroséon, les Cariatides, et les restes du plafond de la chapelle de Minerve Po-



liade. Enfin, de cette hauteur, qui est de deux cent quarante pieds, nous jouîmes de la vue entière d'Athènes et de ses environs.

Après avoir fait notre tournée dans la citadelle, il fallut payer le plaisir que nous avons éprouvé, en donnant les étrennes d'usage, et en rendant visite au dislar, que nous trouvâmes hébergé dans une hutte de plstras. Comme il savait que j'avais longtemps résidé auprès du satrape de Jaïna, il me questionna longuement sur son compte; et je vis que, malgré ses canons et sa garnison, le noble gouverneur d'Athènes tremblait au nom d'Ali pacha.

En reprenant le chemin de la ville, nous nous arrêtâmes au haut du théâtre consacré à Bacchus; et j'eus beau crier, je n'y trouvai plus l'écho; que quelques voyageurs ont entendu. Je pense qu'à la solidité près, nos odéons l'emportent, pour l'agrément; sur ceux des Grecs. Cette hérésie sera sans doute taxée d'ignorance; mais dussé-je encourir les anathèmes du *tribonium* (1), je crois que nos théâtres, tels qu'ils sont, ainsi que nos compositions dramatiques ont un genre de beauté et de mérite qui balancent avec quelque avantage ce qu'Athènes et sur-tout Rome eurent de plus parfait.

Après être descendus de la citadelle, nous nous rendîmes aux Capucins, établissement couvert de la protection spéciale des rois de France, et qui, comme toutes les missions établies dans le Levant, mérite leur

(1) Τρίβων. *Obsoletum Pallium*, manteau particulier aux phi-



pieuse sollicitude (1). Le père Paul d'Ivrée honorait alors cette retraite par ses vertus, sa douceur, et la plus touchante hospitalité (2). Son oratoire, placé dans le monument de la tribu Acamantide, improprement appelé Lanterne de Démosthène, ainsi que le monastère, excitèrent mon attention. Je m'arrêtai avec recueillement devant le tombeau de madame Roussel, que j'avais connue au temps de ma captivité dans la Grèce. Je vis dans le cimetière les tombes de Roques, des frères Kayrac et de plusieurs Français, mes anciens compagnons d'infortune, qui reposent sur cette terre étrangère, à côté de l'église dédiée à saint Louis, patron de presque tous les temples consacrés au culte catholique dans l'Orient. Comme nous traversâmes la ville dans plusieurs directions, je m'informai des endroits où il se trouvait des inscriptions, dont je pris ou je fis relever des copies. Je me contentai de voir extérieurement la tour des Vents, qui est habitée par une troupe de derviches hurleurs. Je ne donnai qu'un coup-d'œil au gymnase de Ptolémée et au temple d'Auguste, monuments connus et décrits. On me fit remarquer, près de la maison du vojvode, les débris du temple de Jupiter Olympien, dont il existe plusieurs colonnes qui portaient autrefois les statues emblématiques des colonies d'Hadrien.

(1) La mission d'Athènes fut fondée au commencement du règne de Louis XIII.

(2) Le vénérable père Paul est maintenant chef des missions du Levant. Puisse sa sagesse remédier aux maux qui leur ont été causés par le faux zèle d'un prosélytisme mal entendu.



Je visitai, en passant, l'Agora, place étroite qui est encore le lieu du marché, au milieu duquel la voix des céryces (κηρύκες) ne se fait plus entendre que pour annoncer le prix des denrées, et les réglemens de police du tribunal du cadi, magistrat qui cumule les pouvoirs des euthynes, qui n'ont point oublié l'art d'appliquer des amendes, des mastères, des zétètes et des astynomes de l'antique Athènes. Je fus étonné de la quantité de paysans aux yeux éraillés, que je voyais chaque jour accroupis sur cette place; et je sus que l'ophthalmie est en général une des calamités de l'Attique.

La direction de nos promenades changeait chaque jour, et nous fîmes une station particulière au Panthéon d'Hadrien, édifice merveilleux par la grandeur de ses proportions. C'est entre ses colonnes que les Turcs se réunissent, lorsque le ciel refuse les dons de la pluie à la terre desséchée par le soleil, pour demander le retour de la clémence divine. Ils font prier les esclaves. Si leurs vœux ne sont pas exaucés, ils réunissent alors les enfants, qui portent sur leurs têtes des charbons allumés dans des vases; et ils leur adjoignent les agneaux sans tache que l'année a vu naître. Cette assemblée de créatures regardées comme les plus pures, commencent leurs prières, tournées vers le soleil levant. Les vieillards entonnent un chant religieux, les enfants élèvent leurs voix innocentes, les esclaves gémissent, et les agneaux unissant leurs bêlemens à ce pieux concert, tous adressent leurs vœux, leurs cantiques et leurs cris au dieu des saisons. Ce n'est plus l'image emblématique,



mais l'image animée de la terre suppliante, qui appelle Jupiter dans son sein pour la féconder (1). C'est le peuple, ce sont les créatures qu'elle nourrit, qui demandent l'eau des nuages au maître de l'Olympe, pour faire prospérer les moissons et les fruits des campagnes destinés à la subsistance de ceux que l'Éternel bénit au jour solennel de la création, en leur ordonnant de croître et de multiplier.

Nul hiéron antique ne fut jamais mieux approprié à un culte public, que le terre-plain du monument d'Hadrien, dont les restes magnifiques agrandissent les pensées de l'homme. Ce n'était point à la vieille guérite placée sur ses entablements (2) que j'attachais une importance particulière, mais à la grandeur de ses colonnes, entre lesquelles je revins plusieurs fois entendre le choc des vents qui y bruissent avec autant de fracas que dans les forêts dépouillées de leurs feuilles, lorsque l'aquilon annonce le retour de l'hiver.

L'automne était fort belle, et pour varier nos promenades, nous nous rendîmes à Colone, en sortant d'Athènes par la porte Dipylon. Nous marchâmes, dans cette direction, contre le cours d'un ruisseau qui porte ses eaux, par un aqueduc, aux jardins de l'Académie; et nous traversâmes au-delà quelques

(1) Il y avait à l'entrée de l'acropole une statue de la Terre suppliante, qui demandait à Jupiter la pluie, source de sa fécondité.
Paus., lib. I.

(2) Cette cellule fut la loge d'un derviche de la secte des calenders, qui vivait il n'y a pas plus de cinquante ans.



champs labourés, pour monter au lieu de la scène où OEdipe, aveuglé et malheureux, vint implorer le secours du roi d'Athènes. On montre au plein sommet de la montagne, les traces du temple de Neptune Hippius, qui a été remplacé par une chapelle délaissée; et on est réduit à conjecturer le site de l'autel des Furies qu'on dit en avoir été voisin.

L'horizon, relevé de cette élévation, est borné à l'orient par le mont Hymète, séjour des abeilles qui donnent le miel le plus parfumé de la Grèce. Le pentélique se détache de là au nord-est, en formant une barrière contre l'aquilon, vent nuisible aux oliviers, lorsqu'il souffle immédiatement après les pluies d'orage. On remarque au septentrion le Parnètes, et au-dessous, le mont Icare. Enfin l'œil suit à l'occident, jusqu'au canal de Salamine, le prolongement de l'Égialée et du Corydalis, coteaux remplis de barta-velles et sur-tout de cailles dans le temps du passage. Le vallon d'Athènes, placé dans cet encadrement, est divisé du nord au midi par l'arête du Brilésis, qui laisse le mont Anchesme isolé au milieu de la campagne.

En descendant de Colone, nous suivîmes le Céphise. Euripide dit que Vénus habita sur ses bords (1); pour moi, je n'y vis qu'une grenouillère fangeuse. A peu de distance, on trouve le Céramique, terrain où l'on découvre chaque jour des restes d'antiquités;

(1) C'est en mémoire d'un tel événement, dit-il, que cette déesse envoie aux Athéniens le plus pur des zéphirs, et l'haleine même des amours, couronnés de roses cueillies dans les bosquets de Paphos. *Medea*; v. 836 et seq., in *Chor.*



et nous passâmes de là dans le jardin de l'Académie. A la place de l'autel de l'Amour, qu'on voyait à l'entrée, on trouve un de ces séraïls orientaux qui l'outragent, puisqu'au lieu d'hommages, la beauté n'y connaît que les caprices d'un maître absolu, auquel elle est soumise. On chercherait en vain, dans ces lieux encore agréables pour leur verdure, les autels de Prométhée, des Muses, de Mercure et d'Hercule, qui y sont aussi inconnus que la tour de Timon le misanthrope, et l'école du divin Platon; le temps a tout détruit.

Nous remontions vers Athènes, lorsque nous rencontrâmes un paysan qui chassait devant lui un baudet chargé de raisins. « Vous venez de voir des ruines, « me dit M. Fauvel; voici un autre débris des révo-
« lutions politiques de ce pays-ci; c'est Néri, descen-
« dant des derniers princes de la ville de Minerve. Il
« ne revendique pas la couronne ducale de ses *glo-*
« *rieux* ancêtres, et il s'embarrasse aussi peu de son
« extraction que le gouvernement turc ne s'inquiète
« de ses droits sur l'Attique. La force a pris ce que
« l'astuce donna à ses pères, quand leur dynastie suc-
« céda aux maisons des Gui de la Roche et des Brienne,
« après la fatale catastrophe des vêpres siciliennes, qui
« fut le signal de la décadence des seigneurs français
« dans la Grèce. Enfin le pauvre Néri, aussi noble
« qu'un grand d'Espagne, est le plus simple des âniers
« de la terre classique. Ainsi tout passe, et l'orgueil
« même oublie ses titres sur cette terre de grands
« souvenirs. »

La moderne Athènes, comme le descendant des



Néri, devenu raïa très-orthodoxe et payant caratch, a subi tant de métamorphoses, qu'on ne reconnaît rien de sa physionomie antique, si on n'avait que ses habitants pour juger ce qu'elle fut aux siècles de Thémistocle et de Périclès. Le génie, les lettres et les beaux arts ont fui cette province désolée. En vain on a cru les ressusciter aux lieux qui furent autrefois leur sanctuaire, en fondant une académie dans Athènes, le portique illustré par Zénon et les jardins d'Academus sont fermés pour jamais. Le nom vide de sens sous lequel on a créé une société qui n'est ni savante, ni enseignante, et qui pourrait être l'une et l'autre, est cependant la chimère de quelques voyageurs anglais. On y enrôle des académiciens, et on y salarie des professeurs. Pour siéger parmi les premiers, il ne s'agit pas d'être distingué dans les lettres, d'avoir fait preuve de talent, de donner des dîners, ou bien, à défaut de cela, d'être un grand seigneur. C'est pour la modique somme de trois talaris, que les femmes, les enfants et les hommes sont inscrits dans la confrérie, qui donne en signe d'alliance aux initiés, une bague en fer ornée d'une chouette.

Les chaires des professeurs ne sont guère mieux occupées que les bancs de l'Académie. Loin de les confier au mérite joint à l'expérience, on les a livrées à des jeunes gens infatués des idées d'une antiquité que la civilisation européenne même n'admet pas. Ils ont cru, en débaptisant leurs élèves pour leur donner les noms d'Alcibiade, de Thémistocle, de Miltiade et de Socrate, avoir relevé le prytanée et la tribune aux harangues. Au lieu d'apprendre à lire



et à écrire correctement à leurs élèves, en dirigeant ensuite leur éducation vers les principes de la morale et du christianisme, ils les ont jetés dans des aberrations sans danger, à la vérité, mais contraires à l'espèce de paix et de bonheur auxquels il est permis au Grec asservi de pouvoir aspirer. Le moindre marchand d'oranges qui lit Platon, se forge des chimères, se crée des titres (1), ou fabrique une utopie digne des petites-maisons. Quelques-uns, mieux inspirés, s'occupent de recueillir les inscriptions monumentales de leur patrie; et l'un d'eux m'en procura plusieurs, qui trouveront place dans les tableaux annexés à ce chapitre.

L'administration d'Athènes n'offre aucune particularité à ceux qui connaissent la Turquie. L'hôpital de Saint-Spiridion n'est qu'un lieu de refuge, où les pauvres trouvent pour tout secours du pain, un grabat et le couvert. La population de la ville se compose de trois mille mahométans, d'autant de Grecs, et de quatre mille Schypetars chrétiens (2). Les archontes,

(1) Cet amour des généalogies était le faible des *Eupatrides*, ou nobles athéniens, que Théophraste représente coiffés de hauts bonnets, ou calpaks. Les rues et les places publiques n'étaient pas assez spacieuses pour eux. Ils se plaignaient d'y être étouffés par une populace insupportable. Ils se désolaient de vivre dans une cité où d'obscurs plébéiens se mêlaient de gouverner l'état. Il faut, s'écriaient-ils sans cesse, expulser ces hommes sans naissance des emplois, et réserver pour nous les dignités et les honneurs.

THEOPHRAST., *Charm.* Περί ἀναγωγίας.

(2) Si on ajoute à cette population, qui est de dix mille individus, celle des villages montant à quinze mille, on aura pour



qui n'ont rien des éponymes et des polémiques que le titre, sont vains, orgueilleux et inhospitaliers. Comme partout, le Turc, grave et dissimulé, repousse la confiance; le Grec, réduit à tromper, par sa fausse position, est souple et rusé; tandis que l'Albanais, nouveau Pélasge, servant et méprisant ses oppresseurs, leur résiste, ou fuit vers d'autres contrées, quand la fortune trahit ses espérances. On dit qu'il y a de belles femmes dans la caste mahométane, très-peu parmi les Grecques, et un nombre considérable dans les familles albanaises. J'ignore si ces faits sont exacts; mais le sang athénien en général ne m'a pas paru distingué. On ne rencontre nulle part autant d'aveugles, de borgnes et de gens atteints d'ophthalmies, dépendantes des mêmes causes qui occasionnent celles des Égyptiens. Cependant l'atmosphère de l'Attique ne roule pas des flots de sable fin, comme celui de Memphis, et sa température est différente. Le ciel d'Athènes, calme et presque toujours serein, ramène, suivant les saisons, les plus douces eucrasies. Rarement le thermomètre s'y élève au-dessus de vingt-deux degrés de Réaumur, et il ne descend guère en hiver jusqu'à la congélation. Ainsi les maux du peuple sont les conséquences de la misère à laquelle il est réduit. Sous d'autres influences, l'Attique serait ce qu'elle fut dans l'antiquité. Le peu de précautions qu'il faut pour se défendre de la va-

l'Attique entière vingt-cinq mille habitants, sur lesquels il n'y a que trois mille Turcs.



riation des saisons, et des besoins modérés (1), permettraient encore à l'homme d'y suivre l'élan de son génie, sans être distrait par la nécessité de pourvoir à des besoins impérieux, qui en entravent l'essor, et en limitent souvent ailleurs la sphère.

Les eaux d'Athènes sont en général de mauvaise qualité. A l'exception de quelques carottes violettes et de plantes potagères communes, on n'a que peu de ressources dans le jardinage; et si on le cultive, c'est, comme je l'ai dit, pour approvisionner le marché d'Hydra. Le peuple lui préfère, pendant ses longs carêmes, la roquette fétide, les pavots des champs, les gratterons, les chardons, les mauves et les herbes sauvages, qu'il mange bouillies. Les melons fades et insipides ne réussissent pas même dans les jardins; les gourmets s'en procurent de Thèbes, qui en donne de délicieux. Parmi les fruits, il n'y a de passables que les figues, les pêches à chair jaune, et les raisins roses des vignobles. La viande, maigre et fibreuse, n'a ni suc, ni fumet. Les poissons de mer offrent peu de variété, et les huîtres de Cenchrée ne sont estimées que parce qu'on n'en connaît pas d'autres. Cependant les saisons de l'année ramènent encore les becfignes (2), les cailles (3), les alouettes (4), les

(1) La sobriété des Athéniens était proverbiale dans le temps même de leur splendeur.

ATHEN. DEIPNOSOPH., lib. X, c. 3, et lib. II, c. 8.

(2) Athen Deipnosoph., lib. IX, p. 398, edit. Lugdun.

(3) *Id. Ibid.*

(4) Aristot., *In Pac.*, lib. IX, p. 936.



tourterelles (1) et les bécasses (2); mais ce gibier, qui faisait les délices du banquet des sophistes, est peu approprié aux besoins d'hommes qui manquent souvent du nécessaire. Ainsi il faut laisser ces oiseaux exquis pour orner les charmantes descriptions d'Anacharsis, qui rappellent les fêtes d'un temps de prospérité, et rendre compte des aliments nécessaires à un peuple condamné à manger le pain de la douleur. Qu'importe que les plages de la Mégaride nourrissent encore des glaucus (3), que la murène et la dorade se trouvent dans le golfe de Salamine, les pêcheurs leur préfèrent les sardines de Phalère, qu'ils salent pour les besoins des Grecs, dans leurs jours d'abstinence.

Le pain, autrefois d'une blancheur et d'un goût admirables (4), est ce qu'il peut être avec le mauvais grain de l'Attique, c'est-à-dire bis, peu savoureux, et de médiocre qualité. Les vins, faibles et chargés de résine, sont une espèce de piquette amère, révoltante au premier abord, à laquelle on s'accoutume, et qui aide les forces digestives. L'olivier, objet de la sollicitude des Athéniens, donnerait encore des huiles de bonne qualité; mais leur salure, et la prompte oxigénation à laquelle elles sont sujettes, font qu'elles ne sont bonnes que pour les savon-

(1) *Id. Ibid.*

(2) *Id. Ibid.*

(3) Archestrat. apud Athen., c. X, p. 295.

(4) Archestrat., *Ibid.*, c. III, p. 112.



neries (1). Mais l'Attique, dira-t-on, fut autrefois un lieu de délices; les bords de l'Ilissus et du Céphise étaient couverts d'ombrages délicieux; les lièvres avaient deux foies, Pline l'a dit, Chandler les a vus (2); les chevreuils du mont Parnès avaient quatre rognons, ces faits sont écrits. Alors il faut répondre, pour l'honneur de nos devanciers, que les espèces de ces animaux sont perdues, comme celle des ours qui habitaient autrefois les *Cordillères* de l'Attique, mères de l'Ilissus et du Céphise, fleuves dans lesquels on se promène à pied sec pendant les deux tiers de l'année.

La population actuelle des *Dêmes*, ou bourgades de l'Attique, est de quinze mille chrétiens, la plupart Schypetars, qui ressemblent aux Égicores de la Diacrie; et en y ajoutant le nombre des habitants d'Athènes, on trouvera un total de vingt-cinq mille âmes répandues dans cette province, qui comptait autrefois plus de quatre mille individus par lieue carrée, la surface de l'Attique étant évaluée à quatre-vingt-six

(1) Les aréopagites tenaient des registres exacts des oliviers, et s'ils surprénaient des cultivateurs qui en avaient dégradé un seul, ils le punissaient sévèrement.

Voyez LYSIAS, *Plaidoyer sur l'olivier sacré.*

(2) M. Fauvel a eu la complaisance de modeler en plâtre un de ces foies, qu'il m'envoya, et qui ne diffère en rien pour la forme et le volume de ceux de nos lièvres de France. Combien de faits réputés merveilleux seraient relégués parmi les fables populaires, si on se donnait la peine d'observer, au lieu d'écrire d'après la parole d'autrui.



lieues (1). Au milieu des champs, dans la construction des églises et des cabanes, on trouve des inscriptions connues, et le temps en découvre chaque jour de nouvelles. aux voyageurs étonnés de la gloire (2) et des malheurs attachés à cette contrée. Les mots de malheur et de l'Attique sont si intimement liés, qu'il semble que la nature elle-même soit altérée dans son principe vital, l'orsqu'on voit des plateaux entiers frappés de stérilité. Nulle part on ne trouve les gazons fins, ni les moissons luxuriantes qu'on remarque encore à de grandes distances dans quelques cantons de la Grèce. Le sol, comme épuisé, ne produit plus ici que des épis qui donnent un froment maigre infecté d'ivraie. La campagne n'offre, au milieu de la pâle verdure de ses vieux oliviers, que quelques champs d'orge, qu'on fait paître en vert aux bestiaux. Après ce temps, les bœufs, les chevaux et les animaux qui partagent avec l'homme les travaux de l'agriculture, ne sont plus nourris que de grains, de paille hachée, ou de quelques débris de végétaux desséchés, qu'ils trouvent épars dans les guérets où

(1) Vers la CXVI^e olympiade, ou, suivant Scaliger, vers la CXVIII^e, le dénombrement des habitants de l'Attique, fait par ordre de Démétrius de Phalère, donna pour résultats 21,000 citoyens, Ἀθηναίους; 10,000 étrangers, μετρίους; et 400,000 esclaves ou domestiques, ἐκρέτας. ATHEN., lib. VI, c. 20.

Ces esclaves, évalués l'un portant l'autre à quatre mines, formaient un capital de cent vingt millions de francs, somme supérieure à la valeur intrinsèque des terres de l'Attique.

PAW., *Recherches sur les Grecs*, p. 1, §. VI.

(2) Voyez les inscriptions à la fin de ce chapitre.



fleurirent autrefois les *Eschatia*, ou maisons de campagne des plus riches citoyens d'Athènes.

Si on ne voit guère d'exemples de la congélation des arbres et des vignobles dans la Béotie (1), il est maintenant aussi rare d'éprouver, dans l'Attique, les longs hivers et les étés excessivement chauds dont parle Hippocrate, qui ne connaissait peut-être pas toutes les particularités du climat infiniment variable de la Grèce. Les froids piquants s'y font ordinairement sentir pendant le mois de janvier; les neiges tombent en février, et jusqu'au commencement de mars, sur les montagnes. Après cette saison, la température devient douce. Aux approches de l'automne, on craint le Sciron (2), vent aussi redouté à Athènes que sur les côtes de Provence, où il est appelé *mistral* (nord-ouest). Concentré par les montagnes qui bordent le golfe de Corinthe, il débouche entre les rochers de Sophico et de l'Isthme, qui, en le comprimant, le lancent à la surface du golfe de Saros, d'où il se relève, en formant une sorte de ricochet, pour désoler le territoire d'Athènes. Les modernes se réjouissent encore au retour des oiseaux de passage dans la Grèce, et les deux sommets de l'Hymète leur servent toujours de baromètre pour présager le beau temps ou la pluie (3). Ils devinent aussi, d'après les aspects du Brilessus et du Parnès, l'approche des orages mêlés d'averses que

(1) Théophrast., *Hist. ; Plant.*, lib. VIII, c. 3.

(2) Senec., *Quest. Natur.*, lib. V, c. 17; Pline., *Hist. Nat.*, lib. II, c. 48.

(3) Théophrast., *De signis Pluv.*, p. 419.



le vent *hellespontias* (nord-est), apporte du Pont-Euxin et des mers de la Thrace.

Je ne pus me procurer qu'un très-petit nombre de médailles dont je publie ici les moins connues (1). Le moment où je devais quitter Athènes s'approchait, et je pris soigneusement les dernières instructions de mon hôte, afin de rechercher ce qu'il pouvait y avoir d'intéressant à examiner, en parcourant la Mégaride et l'Isthme, que je devais traverser pour rentrer dans la Morée. Comme je lui avais parlé de l'espérance que j'avais de revoir bientôt la France, il m'engagea à ne rien laisser, autant que possible, derrière moi: « Vous devez compte aux savants, me ré-
« péta-t-il plusieurs fois, de toutes vos démarches dans
« la terre classique. » Enfin, à l'instant de nous quitter, notre dernier entretien ayant roulé sur la peinture, M. Fauvel ajouta : « N'oubliez pas sur-tout, en pas-

(1) Parmi ces médailles, je regarde les suivantes comme les moins connues :

Bronze. Tête de Pallas, à droite.

R. ΙΩΝ. Crâne de bœuf, vu de face, orné de bandes-
lettres, entre deux branches d'olivier.

Bronze. Tête de Pallas, à droite.

R. A..... Jupiter, nu, tourné à droite, tenant la foudre
dans la main droite, et étendant la gauche.

Dans le champ à droite, l'*Acrostitium*, ou proue de vaisseau,

Bronze. Tête de Pallas, à droite.

R. ΑΘΗΝΑΙΩΝ, l'acropole; au sommet, le temple de Mi-
nerve; sa statue, au haut de l'escalier qui y conduit; et au bas,
la caverne de Pan.



« sant à Daphné, de cueillir une branche de laurier
 « pour l'Apelle de la moderne Athènes. Vous la re-
 « mettez, de la part de son vieil admirateur, à l'au-
 « teur de Bélisaire et de Psyché : je ne connais de lui
 « que ces deux beaux tableaux ; mais sa verve et son
 « pinceau promettaient d'autres chefs-d'œuvre à notre
 « patrie (1) ! »

INSCRIPTIONS

RECUEILLIES PENDANT MON SÉJOUR
 A ATHÈNES, 1815.

N^o I^{er}.

A un monastère nommé Calo-Livadi, près Calamo.

ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ ΕΠΙ ΤΗΝ ΧΩΡΑΝ
 ΤΗΝ ΠΑΡΑΔΙΑΝ ΘΩΡΙΤΟΣ
 ΑΛΚΙΜΑΧΟΥ ΜΥΡΗΝΟΥΣΙΟΣ
 ΣΤΕ. ΑΝΘΕΙΣ ΥΠΟ ΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ
 ΚΑΙ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΑΝΕΘΗΚΕΝ

N^o II.

Chez le docteur Avramiotti, sur un piédestal.

(Πγ en a une à-peu-près semblable dans Chandler, part. II, n^o xxxixf, p. 55.)

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
 Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗ
 ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
 ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ

(1) L'attente de M. Fauvel a été remplie : les tableaux des trois âges, de la bataille d'Austerlitz, et l'entrée d'Henri IV dans Paris, ont mis le comble à la gloire de M. Gérard, sans être le terme de sa brillante carrière.



N° III.

Sur une colonne funéraire (maison de madame Masson).

ΠΑΤΑΙΚΟΣ . . ISOTHAHS
ΚΑΛΔΙΣΤΩ.

N° IV.

Sur une autre colonne (au même lieu).

ΦΑΙΔΡΟΣ
ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ
ΚΟΔΑΥΤΕΥΣ

N° V.

Au même lieu.

ΚΡΑΤΕΙΑ
ΧΕΥΚΑΔΙΑ

N° VI.

A la porte d'une église, près Padicha.

N. B. Celles de Spon, t. II, p. 339, et de Chandler, part. II, n° xxxv, p. 56, n'ont de commun avec celle-ci que la formule du commencement.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΚΑΤΑ ΤΟ ΕΠΕΡΩΤΗΜΑΙΗΣ ΣΕ
ΜΝΟΤΑΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ ΤΩΝ Φ
ΟΙ ΠΡΥΤΑΝΕΙΣ ΤΗΣ ΑΝΤΙΟΧΙΔΟΥ
ΤΟΝ ΕΠΙΣΤΑΤΗΝ ΔΙΔΙΟ.
ΕΥΦΡΟΣΥΝΟΝ ΠΑΛΑΝΕΑ ΤΟΙ
ΝΟΙΣ ΕΝΕΚΑ ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΙΣ ΕΑΜ
ΕΥΠΟΗ .ΑΣ ΕΠΙ ΑΡΧΟΝΤΟΣ Ι Ε
ΜΗΤΡΟΣ ΘΕΟΝ ΑΓΠΗΤΟΥ
ΑΥΡ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΤΟΥ ΚΑΛΔΙΠΠΟ
ΔΑΜΠΤΙΕΩΣ ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟ.



ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΟΠΑΕΙΤΑΣ ΚΑΣΙΑΝΟ.
 ΦΙΛΙΠΠΟΥΣ ΤΕΙΡΙΕΩΣ ΟΙ ΠΡΥΤ^Α
 ΝΕΙΣ ΤΗΣ ΑΝΤΙΟΧΙΑΟΣ ΦΥΛΗΣ
^Σ
 ΤΕΙΜΗΑΝΤΕΣ ΕΑΥΤΟΥΣ ΚΑΙ
^Α ^Π
 ΤΟΥΣ ΑΙΣ ΕΙΤΟΥΣ ΑΝΕΓΡΑΨΑΝ
 ΑΝΤΙΟΧΙΑΟΣ

^{Π.Ο.} ^Σ
 ΠΟΛΙΑΣ ΑΘΗΝΑ.... ΠΡΕΠΟΝ ΤΩΤΙΚΟΥ
 ΕΠΩΝΥΜΟΣ ΑΙΔΙΟΣ... ΚΩΠΩΝΙΟΣ ΜΑΞΙΜΟΝ
 ΑΠΟΔΩΝΙΟΣ ΠΑΛΛΗ. ΝΕΙΚΗΤΟΣ ΕΔΑΤΡΟ
 ΟΚΡΚΡΗΣΑΗΣ.....ΘΑΛΛΟΣΙΡΕΟΥ
 ΑΙΔΜΑΜΕΡΤΕΙΝΟΣ.....ΚΑΙ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ
ΜΑΜΕΡΤ.ΙΝΟΣ.....Ε....ΦΡΑΝΝΑΤΕ.ΥΣ
 ..ΟΥΦΕΙΝΟΣΑ.....
 ΕΡΝΗΑΣΣΟΣΙΜ.....
 ΠΡΟΣΔΟΚΙΜΟΣ.....

N^o VII.

Au temple de Minerve Suniade.

ΘΕΟΜΝΗΣΤΟΣ ΘΕΟΜΝΗΣΤΟΥ ΕΥΠΕΤΑΙΩΝ
 ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ ΧΕΙΡΟΤΟΝΗΘΕΙΣ ΥΠΟ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ
 ΕΠΙ ΤΗΝ ΧΩΡΑΝ ΤΗΝ ΠΑΡΑΔΙΑΝ ΕΠΙ
 ΜΕΝΕΚΡΑΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ.

N^o VIII.

Derrière le sanctuaire d'une chapelle voisine du temple d'Auguste.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΠΟΣ...Υ...ΜΝΗΣΤΟ.....
 ΔΥΣΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΗΣΑΣ ΕΝ ΤΩ Ε..
 ΑΡΙΣΤΟΓΕΝΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΕΠΙ ΑΥΤ.
 ΕΡΜΗ ΠΑΙΔΟΤΡΙΒΟΥΝΤΟΣ ΦΙΔΙΟ...
 ΤΟΥ ΔΙΟΚΛΕΟΥΣ ΦΡΕΑΡΙΟΥ ΥΠ...
 ΟΥ ΜΕΛΙΤΕΩΣ.



N° IX.

Près du temple d'Érecthée, dans l'embrasure du rempart.

Ο ΔΗΜΟΣ
ΝΕΡΩΝΑ ΚΛΑΥΔΙΟΝ
ΤΕΒΕΡΙΟΥ ΥΟΝ ΔΡΟΥΣΟΝ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

N° X.

A l'église Sotira-Lycodion.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΔΙΟΝΥΣΟΔΟΡΟΥ
.. ΚΡΩΠΙΔΗΣ ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΣ
ΔΥΚΕΙΟΥ ΑΠΟΔΩΝΙ ..
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΥΝΤΟΣ ΗΜΕΡΑΤΙΔΟΥ

N° XI.

Chez madame Masson, sur six colonnes différentes.

ΔΑΙΧΟΣ
ΦΙΛΙΤΙΓΟΥ
ΜΑΚΕΔΩΝ

ΒΑΚΧΙΣ
ΗΡΑΚΛΕΩΤΙΣ

ΝΟΥΜΗΝΙΟΣ

ΠΑΥΣΑΝΙΑΣ
ΚΑΥΚΛΕΙΟΣ
ΔΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΟΣ

ΧΑΙΡΙΑΣ
ΕΥΚΟΔΙΝΗ
ΟΝΗΣΙΜΟΣ

ΞΑΓΟΡΑ
ΑΚΛΕΩΤΙΣ

N° XII.

Sur un pan de rocher du mont Hymète.

ΦΙ
ΠΟΛΕΜΩΝ .. ΚΑΙ ΔΟΜΕΤΙΑΝΟΣ
ΕΥΧΗΣ ΧΑΡΙΝ.



N° XIII.

Sur un pan de rocher du mont Hymète (communiquée).

ΕΜΝΗCΘΗΓΑ... ΘΙC ΚΑΙ
CΚΥ... ΔΑΚΙC

Au même lieu.

Ο ΚΟΔΩΝΕΑC
... ΘΙC ΕΝ ΒΙΩC
..... ΟΤΑ.....
..... ΘΗΓΑΝΑ.....
..... ΗΡΟC
ΘΕΙ ΚΑΙ ΣΩΠΥΡΟΥ

Au même lieu.

ΔΙCΙΩΝΤΙΝΥC
.. ΡΗCΙΡΡC .. ΓΕΝΙΝ
.. CΕΡΡ . ΩCΗΡΗΝΡΡΙC .

N° XIV.

A l'église de l'évêque (copiée).

ΖΩΙΑΟΝ ΤΙΜΟΚΡΑΤΟΥ ΥΒΑΔΗΝ
Η ΜΗΤΗΡ ΠΟΔΙΚΡΑΤΕΙΑ
ΔΙΟΝΥCΟΔΩΡΟΥ ΔΘΜΟΝΕΩC
ΘΥΓΑΤΗΡ ΒΑCΙΔΕΥCΑΝΤΑ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

N° XV.

*A Scouperi - Colchini, village ruiné, situé au nord-est du mont
Hymète, sur une colonne (communiquée).*

ΕΠΙΚΤΗC ΕC
ΔΟΡΚΟΥΟC
ΓΥΝΗ ΧΑΙΡΕ.



N° XVI.

Découverte et copiée par M. Mertrud en 1816, dans la maison de Stamataki-Hadgi; elle est bonne à suppléer, en quelques parties.

... ΗΝ ΥΠΕΡΤΕ ΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ...
 .. ΚΑΙ ΓΕΓΟΝΕΝ .. ΔΙΙ . ΑΣΙ ΤΟΙΣ ΘΥΜΑΣΙ ΚΑΙ Ε ...
 .. ΓΑ ΜΕΝ ΑΓΑΘΑ ΔΕΧΕΣΘΑΙ ΤΑ ΓΕΓΟΝΟΤΑ ΕΝ ...
 .. ΟΥ ΚΑΙ ΠΑΙΔΩΝ ΚΑΙ ΓΥΝΑΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΦΙΛΩΝ ...
 .. Ε .. ΔΟΥ ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΝ Κ .. ΕΦΗ ΒΟΥΣ ...
 .. ΤΗ ΠΡ .. ΒΟΥΣΕ ΕΥΣΕΒ .. ΠΑΡΟ
 .. ΑΤΟΥ .. ΣΥΝΤΕΛΟΥΜΕΝΩ Ε .. Η ΒΟΥΛΗ ΤΙΜ ...
 .. ΩΝ ΑΝΘΩΣΣΗΤΡΙΟΥ ΕΙΚΑΡΙΕΥΣ ΕΙΠΕΝ ΕΠΕΙΔΗ ΠΡΟ ...
 .. ΕΝ ΝΙΚΑΝΑΡΟΥ ΑΡΧΟΝΤΕΣ ΚΑΙ ΟΙ ΠΑΤΕΡΕΣ ΑΥΤΩΝ ΕΜ ...
 .. ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΝ ΠΕΠΟΙΗΣΘΑΙ ΑΥΤΩΝ ΤΗΝ ΚΑΘΗΚΟΥ ...
 .. Ε ΠΡΩΤΟΝ ΜΕΝ ΘΥΣΑΝΤΑ ΤΑΣ ΚΑΘΗΚΟΥΣΑΣ ...
 .. ΦΗΒΩΝ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΕΝ ΤΕ ΤΟΙΣ ΛΟΙΠΟΙΣ ΔΙΑΤ ...
 .. ΠΡΟΤΟΝΙΑΣ ΚΑΙ ΤΗΣ ΠΕΡΙ ΤΗΝ ΑΡΧΗΝ ΣΕΜΝΟΤ ...
 .. ΔΙΑ ΤΕΤΑΓΜΕΝΟΙΣ ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΩΝ ΕΦΗΒΩΝ ...
 Τ ... ΣΕΥΝΟΙΑΝ ΙΣΗΝ ΠΑΣΙΝ ΕΝ ΑΠΟΔΕΔΕΙΧΘΑΙ ...
 .. ΔΕΥΜΑΤΩΝ ΤΑΙΣ ΤΕ ΤΩΝ ΦΙΛΟΣΟΦΩΝ ΚΑΙ ΡΗΤΟΡΩΝ ...
 .. ΝΕΙΝ ΔΕ ΚΑΙ ΤΑΙΣ ΥΠΟ ΤΩΝ ΛΟΙΠΩΝ ΔΕΙ ΓΕΝΟΜΕ ...
 .. ΠΛΟΙΣ ΚΑΙ ΙΠΠΙΚΗΣ ΔΕΚΗΣΕΩΣ ΠΟΛΥ ΦΡΟΝΤΙΣ ...
 ΑΠΟΔΕΙΞΕΣΙΝ ΚΑΙ ΕΠΙ ΤΩΝ ΙΕΡΩΝ ΑΓΩΝΩΝ ...
 ... ΣΑΙΣ ΟΙ ΝΟΜΟΙ ΚΑΙ Η ΠΑΤΡΙΣ ΠΡΟΣΕΤΑ ...
 .. ΑΘΥΣΤΕΡΗΣΑΙ ΑΥΤΟΙΣ ΜΗΤΕ . Κ ...
 .. ΤΗΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΗΜΙ ΚΑΙ ΜΑ ...
 .. ΑΥΤΟΝ ΠΑΡΕΣΧΗΣΘΑΙ ΔΙΟΛ ...
 .. ΑΚΑΛΟΥΣΙΝΕΣ ΤΕ ΦΑΝΩ ...
 .. ΤΟΙ ... ΗΜΟΝ ΑΥΤΟΙΣ ...
 ... ΙΓΡΑΦΙΝ ΤΗΝ ΔΕ Η ...



N° XVII.

Sur un cippe.

ΖΕΝΟΚΛΗΣ ΠΑ^{ΡΕ} ΖΕΝΟΚΛΗΣ) ΑΠΟΔΔΩΝΙΟΣ ΣΕΡΑΠΙΩΝ
 ΦΞΕΝΟΚΛΗΣ) Ν^Ο===== ΑΠΟΔΔΩΝΙΟΣ ΠΕΡΕΥΣ

ΑΙΟΝΥΣΙΟΣ	<i>Place</i>	ΕΠΟΡΟΣ ΠΕΡΕΥΣ
ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΔΟΣ	<i>d'un vase sculpté</i>	ΑΠΟΔΔΩΝΙΟΣ ΕΠΟΡΟΥ
ΣΤΕΦΑΝΟΥ	<i>sur le marbre.</i>	ΦΙΛΑΡΓΥΡΟΣ
ΦΟΙΒΟΣ ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΔΟΥ		
ΖΩΣΙΜΙΑΝΟΣ ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΔΟΥ		

N° XVIII.

Au jardin de M. Gaspari.

ΑΠΟΔΔΩΝΙΔΗΣ ΗΛΙΟΔΩΡΟΣ
 ΔΕΙΟΣ ΗΡΑΚΛΑΣ ΝΙΚΩΝ
 ΕΞΙΚΟΚΡΑΤΟΥ

N° XIX.

Dans une école, à Athènes.

ΟΠΔΟΜΑΧΟΣ
 ΑΥΡΑΙΟΝΥΣΙΟΣ
 ΗΓΕΜΩΝ
 ΓΕΛΛΙΟΣ ΜΟΥΣΑΙΟΣ
 ΥΠΟΠΑΙΔΟΤΡΙΝ
 ΑΥΡΠΟΔΔΙΩ
 ΥΠΟΓΡΑ
 ΑΥΙΟΝ



N° XX.

Chez l'oncle de M. Gaspari, dans une étable, à Athènes.

Ο ΝΑΣ

ΔΙΣ Σ ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΣ

ΠΑΦΡΟΔΕΙΤΟ ΑΝΔΡΟΚΛΕΙΔΟΥ

.. ΝΗΣΒΟΥΛΩΝΟΣ ΦΥ... ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΩΡΟΣ) ΕΞ... ΚΝ

.. ΝΜΟΙΡΑΓΕΝΟΥΣΦΥ... ΣΤΕΦΑΝΟΣ) ΚΗΦΙ Ζ...

.. ΟΒΟΥΛΟΣ) ΜΑΡΑ ΦΕΜΙΣΩΝΑΡ) ΚΗΦΙ ΚΩ

.. ΟΔΩΝ) ΜΕΛΙΤΕΥΣ ΕΝΚΟΛΠΙΟΣ) ΒΗΣ ΚΩ..

.. ΝΥΣΙΟΣ ΑΒΡΩΝΟΣ ΒΕΡΕ .. ΟΚΤΑΙΟΣ ΔΩΡΕΥΠ ΝΑΡΚ

.. ΤΑΤΟΣ ΑΒΡΩΝΟΣ ΒΕΡΕ .. ΕΣΙΓΕΝΗΉ ΑΡΜΕΔΙ .. ΚΕΡΑΩ

.. ΗΤΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΩΕΚΜΥ .. ΕΠΑΓΛΑΘΟΣΚΟΑΝΑΦ .. ΕΥΤΥΧ.

ΚΛΗΣ) ΕΚΜΥ ΝΙΚΗΤΗΣΚΟΡ .. ΑΝΑ ΜΗΤΡΑ

ΟΣΠΟΜΑΡΑ ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΑΧΑΡ ΔΙΟΔΩΡΟ

ΔΑΣΙΟΣ ΔΥΚΟΣΠΥΛΑ ΤΗΚ ΑΝΤΙΟΧΟ

ΦΙΛΑΘΗΝΑΙΟΣ .. ΜΑΡ ΑΝΟΥΜ.Μ

ΟΝΗΣΙΜΟΣ ΕΥΤΛΑΜ ΕΠΙΚΤ

ΣΚΙΡΟΣ ΚΛΕΩΒΟΣ ΜΕ ΕΥΕ

ΜΑΡΚΟΣ ΕΥΚΤΑΣ ΟΥΝΙ ΣΤΡΑ.

ΧΡΑΣΟΓΟΝΟΣ ΦΑΡΦΔΥ ΤΕΡ

ΜΗΝΟΦΙΛΟΣ ΘΕΟΚΤ

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ) ΛΑΚ ..

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ) ΕΓ

... ΑΛΕΞΑΝ ...



Au même lieu, sur un autre fragment de marbre.

.....ΑΝΔΙΟΙ.....

.....ΠΑΝΔΙΟΙ.....

ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ.....ΙΑΝΙ.....ΧΟΥ

ΑΓΑΘΩΝ ΠΑΝΙ.....ΥΣ.....ΑΒΑΣΚΑ

ΣΕΚΟΥΝΔΟΣΟ.....ΟΣΠΑΙ...ΠΑΡΑΜΟΝ

ΝΙΚΩΝΤΩΣΙΜ.....ΔΑΘ...ΟΝΗΣΙΜΟΣ

ΜΗΝΟΔΩΡΟΣ.....ΟΥΚΙΑ...ΕΥΜΕΝΗΣ

.....C.....ΣΕΝ...ΔΗΜΟΣΤΡΑΤΟΣ

.....ΥΣΙΟΣ...ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΣΕΡΑΠΙΟΥ

ΣΟΥΠΑΙ...ΕΡΜΟΦΙΛΟΣ ΑΒΑΣΚΑΝΤΟΥ

ΟΦΠΑΙ.....ΘΡΕΠΠΩΝΦΑΙΝΟΥ

ΕΞΟΙ.....ΦΙΑ.ΜΟΣΟΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ

ΛΕΥΚΟ.....ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ

ΚΑΛΛΙΑΣ ΠΑΤΡΟΒΙΟΥ

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΠΑΤΡΟ...

ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ ΑΠ.....

ΚΟΡΙΝΘΟΣ Α.....

ΘΡΕΠΤΙΩΝΕ

ΓΕΤΑΣΡΟΥ

..ΤΡΑΤΩΝ

ΟΔ.



CHAPITRE CVIII.

Départ d'Athènes. Voie Sacrée. Céphise Attique. Mont Poécile. Défilé de Gaïdariou. Monastère de Daphné, anciennement temple d'Apollon. Ruines du temple de Vénus Philé. Inscriptions. Caki-Scala. Reiti, ou étangs salés. Céphise Éleusinien. Plaine de Rharos. Eleusis, ruines, inscriptions. Médaille.

En prononçant ces paroles avec émotion, M. Fauvel me pressa dans ses bras : « Adieu, me dit-il ; adieu, mon ami ; je vais sentir maintenant tout le poids de ma solitude ; je ne vous reverrai plus (1). » Je ne répondis à mon ami que par mes larmes.... Notre caravane tournait le coin de la rue qui conduit à l'*Agora*, et j'é partis le cœur navré. Nous prîmes un chemin que je n'avais pas encore fait, et je quittai pour la dernière fois Athènes, en sortant par la porte qui remplace celle de Dipylon.

Nous entrâmes aussitôt dans la Voie-Sacrée (2), route autrefois bordée de monuments qui auraient suffi pour la rendre célèbre, si elle n'avait pas été sanctifiée par la plus imposante des cérémonies religieuses de l'antiquité. Tous les cinq ans, des théories, précédées de chœurs de musique, la parcouraient, environnées de la magnificence du culte my-

(1) Mes rapports avec M. Fauvel datent de l'année 1801, lorsque nous étions prisonniers de guerre à Constantinople.

(2) Paus., lib. I, c. 36 ; Suid., *In voc.* Ἱερα ὁδός.



thologique, en portant la statue d'*Iacchus*, fils de Jupiter, au temple de Cérès d'Éleusis, sanctuaire où se célébraient des mystères institués sous le règne d'Érechtée (1), qu'il n'était pas permis aux mortels de révéler. Le cortège avait ses stations marquées par le rituel (2) des Eumolpides, qui contenait aussi des procédés pour produire les prestiges mystiques destinés à entretenir la crédulité. Dans l'ordre accoutumé des pompes, on s'arrêtait à la colonne d'Anthémocrite (3) et au tombeau de Sciros, pontife de Dodone (4). On laissait aussitôt à droite le mont Poécile, pour entrer dans un défilé bordé de pins, qui conduisait aux temples d'Apollon et de Vénus, auxquels on sacrifiait. En descendant vers le golfe de Salamine, on couronnait le cippe de Théodore, qui fut le plus grand acteur tragique de son temps. Plus loin, on rencontrait la chapelle de Jupiter Débonnaire, où Thésée s'était purifié du sang versé par ses mains. Enfin on chantait des hymnes au reposoir du figuier sauvage (5), sous lequel Cérès s'était arrêtée, lorsqu'elle cherchait Proserpine, que Pluton avait ravie à sa tendresse maternelle. Ainsi cette procession était une visite rendue aux dieux et aux grands hommes

(1) 1473 avant J. C.

(2) Kircher a publié un traité de mécanique, dans lequel il décrit les divers instruments employés par les prêtres afin de produire des illusions fantasmagoriques. *OEdip.*, t. II, p. 323.

(3) Paus. Attic., lib. I, c. 35.

(4) *Id. Ibid*

(5) Aristot., *In Eleus.*; Herodot., lib. VIII; Plutarch., *In Themistoc.*; Philostrate., *In Apoll.*, lib. II.



protecteurs et bienfaiteurs d'Athènes, dont l'histoire était représentée par des autels, des colonnes et des monuments sur cette terre d'éternelle mémoire (1).

Grace aux écrivains dont les ouvrages ont échappé à la barbarie, le voyageur attentif peut encore retrouver les vestiges des merveilles qui embellissaient l'Attique. A un mille d'Athènes, nous traversâmes un bois d'oliviers, où l'on me montra un puits antique, une chapelle délaissée, quelques colonnes brisées; et à peu de distance, nous passâmes le lit du Céphise. Au sortir de l'olivaie, nous aperçûmes à droite le hameau de Nozèa ou Zovréa, et nous laissâmes, dans la même direction, Céphisia, terre de campagne d'Hérode Atticus (2). Après avoir contourné au midi le mont Poécile, nous entrâmes dans le défilé de Gaïdariou (l'Anier), qui s'ouvre entre les monts Corydalus et Icare; et à mi-chemin, nous arrivâmes au monastère de Daphné, bâti sur les ruines du temple d'Apollon. Les deux dernières colonnes de cet édifice avaient été enlevées par le devastateur moderne du Parthénon; ainsi nous n'eûmes à voir que l'église, dans laquelle je remarquai un Christ et des figures en mosaïque bien conservés. Je vis, dans un de ses bas côtés, une colonne antique, un cippe avec deux figures dans la cour; et sur le pavé d'un corridor, je lus quelques lettres d'une inscription, qui ne forment plus aucun sens.

Après avoir fait mes adieux à plusieurs personnes

(1) Vid. Paus. Attic., c. 36, 37, 38 et seq.

(2) Céphisia. Vid. Aulugell., Noct. Attic., lib. I, c. 2.



de connaissance qui m'avaient accompagné, je vins faire une pause au temple de Vénus Philé, construit, dit Pausanias, en argolithes (1) d'une beauté admirable. J'ignore si sous le nom d'argolithes, que Gédoyn traduit par *pierres blanches*, l'auteur a voulu indiquer une enceinte cyclopéenne; mais la chose ne me paraît pas vraisemblable. A la vérité, je n'y ai remarqué aucunes traces de ciment; mais comme on trouve parmi les décombres, des tambours de colonnes cannelées, luxe des arts que je n'ai jamais vu adapté aux monuments pélasgiques, j'en conclus que c'était une construction hellénique. M. Fauvel m'avait prévenu qu'il y avait découvert autrefois des colombes en bronze provenant d'*ex-voto*, dont on voit encore les encadrements sur un rocher qui s'élève au nord du temple. Je vis les cadres creusés au ciseau qui les contenaient, et je pus, grâce à un *fac simile* qu'il m'avait procuré, lire au-dessus les trois inscriptions suivantes, qui rappellent la consécration de ce temple, qu'on prétend avoir été élevé par Démétrius à sa mère Philé (2).

(1) Paus., *Achaië.*, lib. I, c. 37.

(2) Voici ces trois inscriptions :

ΦΙΛΗΑΦΡΟΔΗΤΕΙ.

ΑΝΔΡΙΑΦΟΔΙΤΕΙ ΕΥΞΑΜΕΝΗ Α.ΘΗΚΕ

ΣΥΝΙΑΣ C

ΠΙΘΟΝΙΚΗΣ Ν

ΟΡΒΙΣ

Ne peut-on pas conjecturer que ces légendes ont trait à quelque consécration relative à la mère de Démétrius, qui s'appelait Philé?



Satisfait d'avoir vu ce que je desirais, et de retrouver les traces de la Voie-Sacrée, qui tourne au midi du temple, qu'un torrent environne au septentrion, je m'avançai dans la partie du défilé appelée Caki-Scala. Nulle gorge ne mérite mieux le nom de *mauvais chemin*. Au sortir de ce pas, nous débouchâmes en face de l'île de Circé, qui, en se confondant avec la grande Pharmacuse et le cap Anchiale, semble fermer de ce côté le canal de Salamine. Nous étions, d'après mon estime, à deux lieues et un quart de chemin d'Athènes, lorsque nous entrâmes de là dans la campagne de Thria (1); et il nous restait environ cinq milles à parcourir pour arriver à Éleusis. Après avoir pris quelques gisements, je rentrai dans la Voie-Sacrée, que je suivis jusqu'aux Reiti (2), ou sources salées consacrées à Cérès et à Proserpine, sur le courant desquelles on a construit des moulins. Je perdis à cette distance les ornières creusées dans le rocher par les roues des chars, qu'on voit depuis le temple de Vénus Philé; et un peu plus loin, je passai le lit du torrent qui était appelé Céphise-Éleusinien. Je me détournai vers la mer, pour visiter des ruines composées de quelques colonnes brisées, d'un pronaos, avec une espèce de porte ouverte à l'orient. Trois cents pas au nord, j'arrivai à un puits fort ancien; et en suivant le même rayon, je m'arrêtai auprès des débris d'une rotonde, où je

(1) Paus. Attic., c. 37.

(2) Πείροι. Ils servaient aux ablutions des initiés aux mystères d'Éleusis. Paus., *Ibid.*; Hesych., *In voc.*, ut supr.



copiai une inscription en grands caractères grecs tracés sur un linteau en marbre blanc.

Nous entrions dans la plaine de Rharos, à l'époque des semailles, que les anciens terminaient au mois de *mæmactériorion* (novembre) par la fête des Proéro-sies. Les paysans labouraient le territoire consacré à Cérès avec des charrues modelées sur la forme qui leur fut donnée par Triptolème, inventeur du soc et des aires sur lesquelles on foule encore les grains, comme aux temps antiques. Tout me rappelait, dans ce que je voyais, les scènes primitives des sociétés naissantes, dans la manière d'emblaver et de labourer d'un peuple qui a rétrogradé de la civilisation vers les siècles héroïques, où les arts étaient dans leur enfance.

En avançant vers Éleusis, je retrouvai, par intervalles, quelques traces de la Voie-Sacrée, qui me conduisirent jusqu'aux autels sur lesquels Spon releva une inscription, dont il a omis plusieurs lignes, et que je copiai afin de la compléter. Je ne trouvai plus le piédestal sur lequel on voyait de son temps deux flambeaux au-dessus desquels était écrit le commencement du nom mystique de Cérès (AXΘEIA), ni une autre inscription que M. Fauvel m'avait indiquée (1). Mais je lus son nom et celui de M. Foucherot, avec la date de 1781, dans une chapelle où mon drogman écrivit le mien au-dessous de ceux des deux voyageurs français.

Je courus à une autre ruine, où je trouvai encore

(1) Elle est dans les inscriptions inédites de Fourmont, au cabinet des M. S. du Roi, sous le n^o 359.



une inscription publiée par Spon, et que Fourmont avait comprise dans sa collection (1). Je venais de m'asseoir, harassé de fatigue, auprès du puits Callichore (2), lorsque mes compagnons de voyage me pressèrent à grands cris de monter au village. Malgré leurs instances, je m'arrêtai à causer avec les paysans, qui me vendirent plusieurs médailles (3). Un fragment de marbre, portant le mot unique *Sybolo* (CYBOΛO), me rappela le mot de *passé*, qu'on lit encore sur le rocher qui forme l'ouverture de l'ancre de Trophonius, près de Livadie. J'étais en train de faire d'autres recherches; mais les clameurs qui m'appelaient au dîner où j'étais attendu ayant recommencé, je suspendis pour l'instant mes travaux.

Éleusis présentait un abrégé de la création mythologique des anciens, qui avaient attaché des souvenirs religieux à toutes les parties de son territoire. On peut, avec Pausanias, guide le plus sûr et le plus judicieux de tous les écrivains, pour ceux qui savent lire et entendre ses écrits, revivifier la Grèce et cette contrée en particulier. Mais il est impossible de parler avec connaissance de cause des mystères de Cérès, dont les hiérophantes firent un secret impénétrable et terrible. L'auteur que je viens de citer,

(1) Spon, t. II, p. 336; et Fourmont, dans ses manuscrits, n° 340.

(2) Paus. Attic., lib. I, c. 37.

(3) Bronze. Tête casquée de Pallas, à droite.

R. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Hercule (Farnèse), la main droite derrière le dos, appuyé sur sa massue.



tout prêt à les révéler, dit qu'il en fut détourné par un songe; et il s'arrête, frappé d'une terreur semblable à celle des Vénitiens, qui n'osaient même prononcer le nom redoutable du tribunal des trois (1).

Comme un autre Daru n'a pas retrouvé les statuts des ministres de la bonne déesse, nous n'avons donc, malgré les dissertations des savants, que des notions vagues sur les initiations dont il n'était pas même permis de s'informer (2). Mais s'il est vrai, comme on a cru l'entrevoir, que les cérémonies (3) qui précédaient l'initiation servaient à couvrir les

(1) Daru, *Histoire de Venise*, lib. XVI, 2; lib. XXXV, 20; lib. XXXIX, 12, 16.

(2) Ce qui arriva à un indiscret dans l'ancre de Trophonius, et plusieurs autres exemples, prouvent que tous ces cloaques mystérieux étaient dirigés par des ministres qui avaient la mort à leurs ordres.

(3) Pour entrer dans la nouvelle vie, les initiés étaient soumis à des épreuves. Ils devaient se confesser; on leur accordait des indulgences (*Christian. Alsteri. amœnitates philologic.*, p. II, c. 15, p. 102 et 103). Ils assistaient aux offices chantés aux heures légitimes ou propices, qui étaient les matines, laudes, prime, sexte, tierce, none (*Voy. Not. Varior.*, in lib. XI. Asin. Aur. Apul.). On leur faisait suivre des processions, observer des jeûnes; et après une neuvaine expiatoire, les portes de l'enceinte redoutable s'ouvraient devant eux. Une nuit affreuse, accompagnée de tonnerres et d'éclairs, fait le dernier coup destiné à frapper leur imagination par la terreur. Le calme et la sérénité succédaient à cette bourrasque. On voyait alors vêtus d'habits magiques, l'hiérophante, ou révélateur des choses sacrées, emblème du grand architecte de l'univers; le *dadouchos*, ou porte-flambeau, image du soleil; l'adorateur, qui représentait la lune, et le *messenger*, qu'on croit être *Mercur*.



mystères qui étaient *l'unité de Dieu et l'immortalité de l'ame* (1), Éleusis, à ces titres, mérite à jamais le respect de tous les âges. Il fallait sans doute de grandes précautions pour dérober la connaissance de ces vérités à une nation de polythéistes, entêtée de ses chimères; et on ne peut expliquer que par les faiblesses ordinaires aux hommes, pourquoi les ministres de ces dogmes furent les persécuteurs les plus ardents des chrétiens (2), dont la religion reposait sur les mêmes bases. Mais les lévites Eumolpides, malgré leur sagesse, n'avaient soulevé qu'un coin du voile de la révélation; et la vérité tout entière ne pouvait descendre que du Ciel. Proclamée dans l'Aréopage d'Athènes, elle retentit enfin jusqu'au fond du sanctuaire de l'hiérophante; et les oracles furent condamnés au silence (3), du moment où la terre se

(1) *V. Oros, Hist.*, lib. VI, c. 1; *Maxim. de Tyr*, diss. I, p. 5; *Fragm. d'Orph.*, cit. par Euseb., et Clem. d'Alex.; *épigr. d'Eschenbach*, p. 136; *Théolog. Payen.*, par Burigny, t. I, p. 128.

(2) La haine que les hiérophantes portaient aux chrétiens était telle, qu'elle leur avait fait substituer à l'ancienne formule : *Loin d'ici les profanes*, ἐξες ἐς τὸ ἱερόν, la suivante, que le céryx, ou héraut sacré, répéta à la consécration d'Hadrien : « Loin d'ici les athées, les chrétiens et les épicuriens qui se seraient introduits pour espionner ce qui se passe dans les orgies; mais que le bonheur accompagne ceux qui croient, et qu'ils soient initiés. »

(3) *De Incarnat. verb. Dei*, Athanas., p. 87, édit. 1698; *St-Ephrem.*, t. III, *De Judicio*, p. 404, 413 et 414, edit. Rom. 1732. Pour ceux qui souhaiteraient de meilleures raisons, ils peuvent consulter ce que dit à ce sujet Machiavel, lib. I, *De Discorsi*, c. 12.



trouva réconciliée avec le Ciel par l'arrivée du Désiré des nations! On remarque, en suivant l'histoire, que depuis les prédications de saint Paul, les fêtes des hiérophantes n'étaient plus aussi révérees. Leurs cérémonies étaient considérablement déchues sous le règne de Valentinien, et ce fut en vain que l'empereur Julien essaya de les réhabiliter. La raison humaine s'était formée, le paganisme tombait de vétusté, il était percé des coups du ridicule. On ne voyait plus aux litanies (1) de Cérès que des hypocrites à manteaux, ou quelques vieilles dévotes, qui venaient se frapper la poitrine, en criant : *Kyrie eleïson*, à la porte du tribunal sacré, lorsque les barbares enveloppèrent Éleusis, son temple, ses autels et son culte expirant, dans la catastrophe qui détruisit les lois, les libertés, les monuments et la population presque tout-entière de la Grèce.

Au milieu des ruines majestueuses d'Éleusis, qui gisent comme un colosse renversé par une commotion souterraine, est bâti l'humble village de Lepsina. Quarante familles albanaises, qui composent sa population, cultivent la plaine de Rharos au profit d'un aga d'Athènes; et un peuple nouveau fait entendre ses accents barbares aux lieux où furent chantés les hymnes sonores de la plus brillante poésie. Ses bras labourent pour un Tartare les possessions des Eumol-

(1) Λείτωνα, procession. On les appelait anciennement Περπαί, et dans le moyen âge, Προσεύσεις.

EUSTAT., *De Iliad.*, p. 762, lin. 6, edit. Rom.



pidés, ou du Céryx; et le champ de l'hiérophante est affecté à la dotation du vacouf de la Mèque. Enfin le Sécos mystique (1) renferme le hameau et la population des Schypetars pélasges, qui donnent encore un souffle de vie à ce territoire, objet autrefois de tant de respects et d'hommages.

En montant au village, j'avais fait connaissance, au moyen de quelques mots de la langue schype et de mon accent épirote, avec un Albanais, qui devint mon guide et mon *cicerone*. Grace à cet homme, qui m'épargna des pas inutiles, je vis, au milieu du temple dont Périclès dirigea la construction, d'après le plan d'Ictinus (2), la statue sans tête, plus grande que nature, d'un hiérophante, adossée à un mur en pierre sèche. Il me fit remarquer ensuite, dans la maçonnerie d'une cabane, un bas-relief gracieux, et dans un autre endroit, deux grands piédestaux portant des inscriptions (3) que je copiai. J'aurais pu

(1) Strab., lib. IX, p. 395. Cet édifice considérable fut bâti de l'an 456 à 429 avant J. C.

(2) Strab., *Ibid.* ut supr.

(3) Voici une des inscriptions les plus curieuses d'Éleusis, trouvée une demi-heure N. du village; j'ignore si elle a été publiée :

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ

Η ΑΠΟ ΔΑΔΟΥΧΩ. ΚΑΙ ΓΕΝΟΥΣ ΑΠΟ ΠΕΡΙΚΛΕΟΝΟΥΣ
ΚΑΙ ΚΟΝΩΝΩΣ ΚΑΤΑΓΕ ΜΑΚΕΔΟΝΕΣ ΑΠΟ ΑΛΕΞΑΝΔΟΥ
ΟΝΟΡΑΤΙΑΝΗ ΠΟΛΥΧΑΡΜΙΣ ΤΗΝ ΑΦΕΣΤΙΑΣ ΙΟΥΝΙΑΝ
ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΕΙΑΝ ΤΗΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ.



en relever un plus grand nombre, mais il fallait rassembler des quartiers de marbre; et je me contentai de copier les deux décrets suivants de l'Aréopage (1), qui sont complets. Nous descendîmes ensuite dans la plaine, où je remarquai l'emplacement de trois grands édifices ornés de colonnes renversées autour de leur enceinte délabrée. Je parvins à reconnaître le Léché, qui n'est plus le mouillage actuel des barques; et en rétrogradant des bords de la mer, je vis les restes d'une grande propylée, qu'on trouvait en se rendant aux poéciles, aux palestres, aux arènes (2) et à l'agora. Je vis des pans d'édifices mis à découvert par le soc des charrues; mais je n'aperçus pas une

(1)

Premier Piédestal.

Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ
 ΤΩΝ Φ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΚΛΑΥΔΙ
 ΑΝ ΜΕΝΑΝΔΡΑΝ ΚΛΑΥΔΙΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΤΟΥ
 ΔΑΔΟΥΧΗΣΑΝΤΟΣ ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΚΑ
 ΑΥ ΔΗΜΟΣΤΡΑΤΟΥ ΕΓΓΟΝΟΝ ΑΙΑ
 ΠΡΑΞΑΓΟΡΟΥ ΑΠΟ ΓΟΝΟΝ ΑΡΕΤ
 ΗΣ ΕΝΕΚΕΝ.

Sur un second Piédestal.

Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ ΤΩΝ Φ ΚΑΙ Ο
 ΔΗΜΟΣ ΙΟΥΔΑΙΟΝ ΑΠΟΔΟΛΟΤΟΝ ΜΕΛΙΤΕΑ ΙΟΥΔΑΙΟΥ ΘΕΟ-
 ΔΟΤΟΥ ΣΟΦΙΣΤΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΝΤΟΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΝΤΟΣ
 ΚΑΙ ΚΗΡΥΚΕΥΣΑΝΤΟΣ ΤΗΣ ΞΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗΣΥΟΝ ΚΑΙ
 ΑΙΔΙΑΣ ΚΗΦΙΣΟΔΩΡΑΣ ΚΑΛΛΥΣΙΑΔΟΥ ΔΑΔΟΥΧΗΣΑΝΤΟΣ ΘΥ-
 ΓΑΤΡΟΣ ΑΡΕΑΝΤΑ ΤΟΥ ΚΗΡΥΚΩΝ ΓΕΝΟΥΣ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ.

(2) Où l'on donnait des combats de taureaux.

ARTEMIDOR., lib. I, c. 74, p. 61.



seule barque sur le rivage de la mer, et je cherchai inutilement une scène plus animée vers les rivages de Salamine. Je ne découvrais entre ces coteaux que des pins rabougris, et je n'entendais sur les deux plages, jadis retentissantes des chants des théories et des cris des nautonniers, que le bruit monotone de la vague, qui brisait contre leurs rochers arides.

Quoique les Athéniens eussent réduit Éleusis à la qualité de bourg, ses pompes religieuses y maintinrent, si on en juge d'après l'étendue de ses ruines, une population de plus de douze mille habitants. On avait supplée à la quantité d'eau que les puits ne pouvaient fournir aux besoins d'un pareil nombre d'habitants, en y conduisant, par un aqueduc, celles de plusieurs sources des montagnes qui dépendent du Cythéron. Je voyais les arcades basses, mais solides de cet hydragogue, qui se prolongent à travers une campagne nue, dans laquelle on n'aperçoit plus que deux villages situés sur la route qui conduit à Éleuthère et à Platée.



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΣΤΗΡΟΥ ΡΟΥΦΙΑ
ΑΝΤΙΣΤΟΤΟΥ
ΑΥΕΩΝ ΑΡΙΘ.



CHAPITRE CIX.

Mégaride. Départ d'Éleusis. Tombeaux. Plaine de Rharos. Monts Cérates, ou Kératas. Échelle de Condura, frontière moderne entre l'Attique et le Péloponèse. Puits de Coumidri, ruines. Arrivée à Mégare. Noces grecques. Inscriptions. Médailles.

Le territoire d'Éleusis était marqué de tous côtés par des monuments historiques, qui rappelaient quelques particularités du culte des dieux. En marchant au nord pour doubler les coteaux, j'observai des pans de murs, qu'on disait être l'ouvrage d'Ogygus (1); et on m'assura qu'il s'en trouvait de plus considérables au midi. Bientôt nous tournâmes à l'occident; et sur notre route, à gauche, je vis un puits très-ancien, qui est peut-être le même où l'hymnographe Pamphus avait mis une inscription (2).

Nous passâmes de là sous les arcades de l'aqueduc qui abreuvait Éleusis, en portant les eaux de la ville haute jusque dans les parties voisines du Léché, par un souterrazi, ou canal sans arceaux. Je ne tardai pas à remarquer des tumulus et un tombeau très-grand, qu'on peut regarder, si l'on veut, comme les monu-

(1) Ogygus; les Grecs appelaient Ὠγύγιον tout ce qui était d'une haute antiquité. Hesych., Suid., Dionys., *De Sit. orb.*; Erasm., *In Chil.*

(2) Φρέαρ ἀνθίνων; *le puits fleuri.* PAUS., *Attic.*, lib. I, c. 39.



ments funéraires des Arcadiens et d'Alopé, qui sont indiqués par Pausanias (1).

Nous avions fait une demi-lieue environ, lorsque nous dirigeâmes au midi, en contournant l'extrémité du coteau de la partie haute d'Éleusis, qui est entièrement isolé de la chaîne des monts Cérates, ou Kératas. Nous retombâmes aussitôt au bord de la mer, qui s'enfonce de ce côté dans les terres, et j'y trouvai quelques éboulements d'une bâtisse ancienne, qu'on dit être les restes de la chapelle Méganire. M. l'auvel avait reconnu autrefois parmi les joncs qui couvrent les bas-fonds, les restes d'une chaussée aboutissante à une petite darce; et j'eus la satisfaction de vérifier l'exactitude de ses recherches.

Nous commençâmes, à cette distance, à gravir la base du mont Kératas, et à nous élever sur son versant, en suivant un sentier sablonneux qui domine le canal de Salamine. Il est probable que je m'orientai mal, car je ne pus voir Kérato-Pyrgos, espèce de tour indiquée par Wheler (2), qui servait à signaler un des deux rochers dont la forme et le parallélisme ont fait donner le nom de Cornes aux rochers de cette partie de la Mégaride. Nous voya-

(1) Spon n'a pas copié exactement l'inscription qu'il trouva sur un cippe voisin de ce tombeau. La voici :

ΑΘΗΝΑΙΣ ΣΩΤΗΡΙΑ ΝΙΚΟΜΙΔΙΣ

On lit la suivante sur une autre pierre :

ΝΙΚΟΚΑΙΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΧΟΔΑΞΙΑΗΣ.

(2) Wheler., liv. III, t. II, p. 521.



geâmes ainsi pendant une heure pour atteindre l'échelle de Condura, où existait anciennement la ligne de démarcation entre le territoire de l'Attique et celui de Mégare (1), qui est maintenant englobé dans le sangiac de Morée. Nous plongions d'une assez grande hauteur sur le khan, les douanes et les magasins de Condura, échelle à laquelle abordent quelques sacolèves (2), qui viennent y charger des huiles, de la résine, du vin et un peu de blé qu'on récolte aux environs. Nous étions à deux lieues du village de Condura, qui est situé à l'ouest dans les montagnes. L'estime de nos conducteurs nous plaçait à une lieue trois quarts d'Éleusis et à huit milles de Mégare, distances conformes avec les mesures données par l'itinéraire d'Antonin, qui sont cotées à treize milles entre ces deux villes.

Nous descendîmes pendant dix minutes, à partir de l'échelle de Condura, par un sentier qui aboutit à une belle plaine couverte d'oliviers greffés par les moines de Salamine; et dans une heure de marche, nous arrivâmes au puits de Coumidri. Un vieil Arnaoute aux yeux éraillés vint à notre rencontre pour nous offrir de l'eau. C'était une manière de nous demander le péage; et comme nous mîmes pied à terre afin de laisser souffler nos chevaux, je pus visiter des ruines situées à peu de distance du chemin. L'édi-

(1) Strab., lib. IX. p. 395.

(2) Sacolèves, barques pontées en usage dans l'Archipel, et à-peu-près semblables à nos tartanes, dont elles ne diffèrent que par une poupe très-élevée.



fice, qui a la forme d'un temple, me parut très-ancien; j'y reconnus les bases d'une douzaine de colonnes et le cadre d'une cella. On avait fouillé depuis peu dans l'intérieur et autour de cette ruine; mais les dervendgis ne purent ou ne voulurent pas me dire si on y avait découvert quelque chose. Leur réserve était loin d'être blâmable, car ils se souviendront long-temps des violences exercées contre un berger de l'Attique, auquel un grand amateur d'antiquités, accoutumé à acheter pour rien ce qu'il revend fort cher, avait arraché un camée précieux, en faisant emprisonner cet homme par le voivode d'Athènes, qui fixa le prix de son antique d'une manière plus qu'arbitraire. Aussi, depuis ce temps, les Francs sont-ils justement décriés par les Grecs, qu'ils foulent aux pieds, et dont ils ne parlent que pour les insulter, dans les relations de leurs voyages, où ils se gardent bien de consigner certaines prouesses (1) que le temps fait connaître tôt ou tard.

La campagne de Mégare, dégagée de la multitude d'oliviers qui couvrent le territoire de Condura, où il faudrait rechercher la palestre de Cercyon, se déploie au-delà du puits de Coumidri, jusqu'aux collines qui abritent l'échelle de Psato, située sur le golfe de Corinthe. Le double faîte du mont Kératas

(1) J'ai vu, chez M. Fauvel, un soufre de ce camée, qui représente une hippocentaure allaitant son faon. Son possesseur, après avoir été emprisonné et bâtonné, reçut quatre-vingts francs d'un objet qui valait plus de deux cents guinées, ou plutôt qui n'avait pas de prix, puisqu'il rappelait le sujet d'un bas-relief de Phidias.



nous restait à la partie nord de l'horizon, et je commençais à découvrir sur la droite le mont Tripodis, ou Caridi, qui est traversé par le diaselos (défilé) qu'on prend pour se rendre de Mégare à Thèbes. Des nuages sombres descendaient sur cette partie des monts Géraniens; j'apercevais les feux des vigies qui commençaient à briller dans les monts OEniens situés en regard. Il y avait une sorte de tristesse répandue dans l'air! La roche Moulurienne, qui réfléchissait les rayons pâles du soleil couchant, et les cris sinistres des goëlands, nous présageaient un ouragan et des pluies qui pouvaient contrarier mes observations pendant le restant de notre voyage. Comme le terrain que nous avions devant nous était uni, nous pressâmes le pas de nos chevaux; et dans une demi-heure de course, après avoir dépassé la chapelle Saint-Georges et le lit d'un torrent, nous entrâmes à Mégare. La ville était en fêtes; on dansait sur les plates-formes des maisons; les rues étaient remplies d'une foule bruyante et de masques, qui nous accompagnèrent jusqu'à notre logement, en nous disant des injures. Notre hôte, qui était le compère de mon drogman, M. Mertrud, nous reçut sur son toit, où nous entrâmes de plain-pied, et nous invita poliment à descendre de là dans la chambre qu'il nous destinait.

Mégare a conservé son nom, et c'est à-peu-près tout ce qui lui reste de sa splendeur passée. Pausanias, qu'il faut toujours citer quand on parle de la Grèce, décrit l'origine de cette ville, ses temples, le palais du sénat, et les aqueducs qui sont main-



tenant détruits, avec tant de clarté et d'érudition, qu'on ne sait lequel admirer le plus en lui, de l'historien ou du voyageur. Fourmont, décrié par des gens assez injustes pour traiter ses découvertes archéologiques de faux, en style lapidaire, au lieu de lui décerner une couronne pour la persévérance qu'il avait mise à scruter un terrain inconnu avant lui, ne parle de la ville d'Alcathoüs que comme d'un village peu considérable bâti au penchant de trois collines. Mais il ajoute que les ruines de Mégare, et cela pouvait être de son temps, présentaient une étendue en surface aussi grande que la ville de Lyon (1). Le temps, qui me pressait, ne me permit de prendre qu'un aperçu général des lieux et des objets les plus remarquables que j'avais sous les yeux.

Les murs en construction cyclopéenne, qui remontent, suivant M. Petit Radet, au temps des premiers rois Inachides, avaient frappé mes regards lorsque, voguant sur le golfe de Salamine, j'étais passé en vue de Mégare. Leurs restes, que je pouvais examiner de plus près, environnent encore le sommet de la plus haute des collines, qui s'élève au nord-ouest. On peut suivre, à partir de là, les soubassements du rempart bastionné qui défendait l'acropole, dont les fortifications étaient attribuées à Apollon, dieu aussi renommé pour manier l'équerre qu'excellent dans l'art divin de la lyre. Au-dessous de cette première place on découvre, en remuant les sables, les murs helléniques de la Mégare des Grecs, et les

(1) Mémoires manuscrits de Fourmont, p. 73 et suiv.



longues murailles qui aboutissaient au port Nisée. Ce fut là seulement ce que je pus entrevoir, et je dus dans la suite à mon frère, la découverte de quelques inscriptions, dont les plus remarquables sont les suivantes (1).

La bourgade actuelle de Mégare se compose de trois cent trente-cinq familles grecques et albanaises chrétiennes, gouvernées spirituellement par un évêque suffragant d'Athènes (2), dont la juridiction s'étend sur les villages de l'Isthme. Comme ses habitants font

(1)

A Mégare.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
 ΦΛΑΒΙΑΝ ΔΑΙΔΑ Τ ΦΛΑΒΙΟΥ ΜΑΞΙ
 ΜΟΥ ΓΥΝΑΙΚΑ ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΔΕ Γ ΚΟΥΡ
 ΤΙΟΥ ΠΡΟΚΛΟΥ ΚΑΙ ΦΛΑΒΙΑΝ ΑΠΟΔ
 ΛΩΝΙΑΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΜΑΞΙΜΟΥ ΚΑΛΛΙ
 ΔΟΣ ΤΟ ΠΑΛΑΙΟΝ ΒΑΚΧΕΙΟΝ ΕΙΟΝ ΕΥΝΟΙΑΣ
 ΣΑΡΙΝ ΕΠΙ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΖΩΖΙΜΟΥ
 ΤΟΥ ΝΥΜΦΑΙΟΥ.

Fragment.

..... ΣΩ . ΥΣ
 ΕΥΜΟΔΠΟ
 ΝΕΙΚΩΝΟΣ
 ΝΕΙΚΙΑΣ
 ΕΡΜΕΙΟΥ
 ΑΦΡΟΔΕΙΤΟΝ
 ΕΙΣΙΔΩΡΟΥ
 ΕΡΜΟΓΕΝΗ
 ΕΡΜΕΙΟ

(2) L'institution des évêques de Mégare remonte à Alypius, qui siégea au concile de Sardes. V. LEQUIEN, *Oriens Christ.*



partie des *Dervena-Choria* chargés de la garde et de la police du grand défilé, ils sont enrégimentés et conservent en tout temps le droit de port d'armes. Par suite du service actif auquel ils sont soumis, ils ne paient qu'un caratch de cent paras au grand-seigneur, et le huitième du produit de leurs récoltes à Kyamil, bey de Corinthe, grand feudataire des terres de la Mégaride. Aussi remarque-t-on parmi eux un air d'aisance et de contentement qui n'est pas ordinaire aux chrétiens. Leurs maisons, bien bâties, sont propres; leurs vêtements en toile de coton, quoique sans recherche, ont de la fraîcheur; et le chiton (1) en laine dont ils se couvrent en hiver, rappelle le costume des anciens paysans de l'Attique aux jours de leur prospérité.

Nous prîmes notre repas en plein air, sur la terrasse de la maison, environnés du tableau animé de la population entière de Mégare, qui faisait retentir l'air de ses chants. Les maisons, groupées en amphithéâtre, étaient illuminées à l'occasion du panégyrique qu'on célébrait. On apercevait, à la lueur des torches de bois gras qui en éclairaient les terrasses, des danses et des familles rangées autour de leurs tables. Celle de notre hôte n'était pas sans doute la moins nombreuse, car il donnait à souper à dix-sept enfants mâles assis à ses côtés. L'aîné entraît dans sa vingt-deuxième année; le plus jeune était sur les ge-

(1) Χιτών, Eustat., *Iliad.* X, est ce que les Grecs actuels appellent *focota*, qui est une tunique en laine sans manches, descendant jusqu'à mi-jambe.



noux de la mère, qui était enceinte pour la dix-huitième fois; et le père de cette maison bénie du ciel paraissait à la fleur de l'âge. Il m'assura, en rendant grâce à Dieu de la fécondité de son épouse, que toutes les familles des villages de l'Isthme étaient si nombreuses, qu'au premier signal d'alarme donné par le poste militaire du grand défilé, chaque maison pouvait fournir quatre hommes armés. Ce calcul était peut-être exagéré : cependant il faut convenir que les *dervena choria* étant peu opprimés, sont plus peuplés que les villages de la plaine. Ainsi il est démontré ici, comme partout où le peuple est à son aise, que le nombre des hommes est plutôt encore le signe représentatif de la bonté du gouvernement, que de la fertilité du sol qu'ils habitent.

Nous avons une noce dans notre voisinage; on criait et on chantait à tue-tête, en s'accompagnant avec des lyres rustiques et des tambours de basque. Je voulais me rendre à ce sabbat; mais mon hôte m'en détourna, en me représentant que c'était le troisième jour de la fête. « Vous seriez, me dit-il, étouffé par les convives. Entendez-vous leurs hurlements? les malheureux sont tellement ivres, qu'ils boivent dans leurs souliers (babouches). Le nonos (1) ne commande plus; il a donné pleine liberté à chacun de faire ce que bon lui semble (2). » Je renonçai, d'a-

(1) C'est, comme je l'ai dit ailleurs, le parrain de la couronne, qui est le roi du banquet. Il prescrit les santés et les cérémonies d'étiquette.

(2) Le troisième jour des noces représente les allogies dans



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΥ ΚΟΥΦΛΙΑ
ΑΥΞΗΝΟΥ ΠΟΤΙΩΝ

CHAPITRE CIX.

près cette observation, à voir une allogie avilissante pour l'homme, qu'elle ravale au-dessous de la condition des brutes.

Un papas, qui passa une partie de la soirée avec nous, me vendit des médailles (1), et m'indiqua plusieurs marbres, desquels mon frère acheta, dans la suite, deux piédouches, réservant à d'autres temps l'acquisition d'objets plus précieux. Il me confirma, ce que je savais déjà, que la destruction complète des édifices de Mégare venait de la nature des pierres échinites employées dans leur construction, et qui sont susceptibles d'un détériorement rapide. C'est pour-

lesquelles les anciens se livraient à tous les excès du vin et de la débauché. Ce nom dérive d'ἄλλοος, animal sans raison, qui est maintenant celui du *cheval*, parmi les Grecs. On se préparait, dès la veille, à ces désordres par les *repotia*, cérémonie dans laquelle on se remettait à boire après le repas. On faisait le *passé-bottle* des Anglais; et les Romains, qui avaient imité ces cérémonies des Grecs, en fixèrent la dépense, par un article de la loi *Julia*, à mille sesterces.

(1) Médailles.

Bronze. Poisson dans un grénetis.

R. Trépied, ME.

Argent. Tête d'Apollon laurée, à gauche.

R. Trois croissants opposés par leur centre au milieu; monogramme effacé.

Argent. Même médaille, avec les lettres M F.

Argent. Tête d'Apollon laurée, à gauche.

R. Trois croissants réunis par leurs pointes, renfermant les lettres M E F.



quoï on retrouve les remparts construits avec la roche primitive des monts Géraniens, qui a résisté au temps, tandis que les temples et les édifices helléniques bâtis en pierre tendre ont disparu.

On ne récolte dans la Mégaride que la quantité de vin nécessaire à la consommation des habitants; mais le froment et l'orge y sont en excédant, sans tourner au profit des cultivateurs, parce que le bey de Corinthe en fait le monopole. Les paysans se dédommagent de cette avanie par l'extraction du nephytyac, ou huile de térébenthine, des caroubes et du merrain, qu'ils vendent aux étrangers, ainsi que le beurre, le miel et la cire, qu'ils portent au marché de Corinthe. Tels sont sommairement les productions et les objets de trafic avec lesquels les Mégariotes se procurent quelques retours en argent et plusieurs articles essentiels à leurs besoins.



CHAPITRE CX.

Dervéna-Choria, ou villages de l'Isthme. Fontaine Sithnide. Route de Mégare à Candili. Poste militaire du grand défilé. Aëras. Mont Macriplagi. Bois du Massacre. Poste et fontaine des Mouches (Migiais). Versant méridional des montagnes. Défilé de Péra-Chora. Muraille d'Examili. Retour à Corinthe.

Les *Dervéna-Choria*, ou villages de l'Isthme de Corinthe, au nombre de six (1), parmi lesquels j'ai

(1) TABLEAU DES DERVÉNA-CHORIA.

NOMS des VILLAGES.	NATIONS.	NOMBRE des FAMILLES.	NOMBRE des HOMMES d'armes.	TOTAL de la POPULATION en individus.	OBSERVATIONS.
Condura...	Albanais...	300	730	2,100	Comme les familles sont très-nombreuses, je les ai calculées, d'après le cadastre, à sept individus par maison. Pour les hommes d'armes, je dois prévenir qu'on les prend depuis l'âge de quinze jusqu'à soixante ans. Je n'ai pas porté dans ce tableau la population de Kénetta, qui m'est inconnue.
Mégare....	Alb. et Gr.	350	800	2,450	
Villia.....	Albanais...	300	860	2,100	
Mazi.....	<i>Id.</i>	90	117	630	
Pisa.....	<i>Id.</i>	150	370	1,050	
Péra-Chôra.	<i>Id.</i>	300	700	2,100	
TOTAL des familles, des hommes d'armes et des individus.....		1,490	3,577	10,430	



nommé Condura et Mégare, forment un canton soumis à un régime particulier qui a pour objet de veiller à la garde des défilés. Quelle politique, ou plutôt quel hasard, a permis qu'une population chrétienne albanaise fût préposée à la garde du Péloponèse? Quelle capitulation a pu lui conserver, au milieu de la Grèce asservie, le droit des armes, et un rang sous les drapeaux du grand-seigneur? La connaissance de cette particularité n'est pas venue jusqu'à moi. Je ne pourrais citer que des traditions; et il m'est plus facile de dire, d'après le témoignage des auteurs anciens; les rapports de leurs bourgades avec celles des villes historiques. Je ne crains pas en conséquence de me tromper, en fixant Érinea, ou Ériniatès (1) au voisinage de Condura, près duquel on trouve des ruines. Je placerai, par suite de mes inductions, Villia auprès de Pagès (2); Mazi, au nord d'Égosthène (3); Pisa, place moderne, dans les monts OËniens, ne répond à aucun lieu anciennement connu; mais Péra-Chôra, situé au revers du cap *Olmia*, servira à faire reconnaître OËnoé.

Le ciel s'étant éclairci, nous partîmes de Mégare par un beau clair de lune, qui me permit de voir la fontaine dédiée aux nymphes Sithnides (4); et quoique le jour dût tarder à paraître, j'y trouvai beaucoup de femmes occupées à laver. On me fit remarquer une

(1) Ἐρένεια, Paus., lib. I, c. 44; Ἐρινιάτης, Steph. Byz.

(2) Paus., *Ibid.*; Plin., lib. IV, c. 7.

(3) Paus., *Ibid.*; Steph. Byz.

(4) Paus., lib. I, c. 40.



quantité d'auges en pierre, qui sont en aussi grand nombre qu'il y a de ménages à Mégare. Je sus que le lendemain des noces, on conduit, au son des violons, la nouvelle mariée à l'auge que son mari lui a fait fabriquer, et qu'elle y est installée en qualité de ménagère, dont la principale occupation est, à l'avenir, de laver et de blanchir le linge de la famille. Nous étions à une demi-lieue environ de la ville, et à peu de distance de l'ancienne citadelle attribuée à Alca-thoüs, près de laquelle on voit maintenant quelques moulins à vent à huit ailes. Dès qu'on eut abreuvé nos chevaux, nous nous remîmes en route; et la lune s'étant couchée, nous tombâmes dans une obscurité profonde. Comme le terrain est parfaitement uni, j'étais sans inquiétude par rapport aux faux pas; et quoique sans point de reconnaissance, je compris, au froid piquant qui se faisait sentir, que nous marchions vers une région élevée.

Vers les six heures du matin, nous eûmes les premières annonces de l'aurore; et je vis avec plaisir sous mes pas une belle et large route, qui se dessinait dans la direction du grand dervin (1). Les objets, qui s'éclairaient insensiblement, me ranimaient; et le soleil, dont nous eûmes le lever vers sept heures, me laissa apercevoir l'île de Salamine, les côtes éloignées de l'Attique, et les îles du golfe de Saros. Nous étions à sept milles de Mégare, et nous approchions

(1) Cette route fut ouverte en 1715 par Ali pacha, séraskier, ou généralissime du grand-seigneur, lorsqu'il chassa les Vénitiens de la Morée.



de la base des montagnes, lorsque j'aperçus la mer de Corinthe et le mont Parnasse. Nous fîmes une demi-lieue entre la double perspective des deux golfes, et je remarquai que les monts OEniens se trouvent isolés, de ce côté, des chaînes parallèles de l'Attique, comme ils le sont, vers Corinthe, des montagnes de l'Épidaurie. Ainsi ce groupe escarpé peut être considéré comme un système particulier placé entre le grand continent de la Grèce et la presqu'île de Morée, dont il serait le boulevard naturel dans un système de défense régulière. Un autre Gélimer y trouverait une forteresse naturelle, du sein de laquelle il pourrait improviser des attaques soudaines, à l'abri des rochers des monts OEniens; et peut-être quelque Gédéon nouveau sortira un jour du centre de ces mornes pour délivrer les enfants d'Israël (1), quand les jours de grace seront accomplis.

Nous perdîmes toute espèce d'horizon pour entrer dans le lit desséché de deux torrents qui se rendent au golfe des Alcyons; et nous commençons à monter un glacis couvert de pins, quand nous entendîmes des hurlements affreux poussés par les gardiens du grand défilé. Des hommes sales et noirs de fumée étaient sortis d'un hangar pour jeter le cri d'alarme, auquel les postes environnants répondirent par des vociférations prolongées; et dans un clin-d'œil,

(1) Gédéon battait son blé dans sa grange, quand l'ange du seigneur vint lui annoncer qu'il délivrerait le peuple de Dieu.

Jud., 6, 12.



toutes les embuscades furent sous les armes (1). Nous nous dirigeâmes alors vers le poste de Candili, où réside le lieutenant du derven-aga; et nous fîmes halte au caravansérail qui est le logement des marchands et des voyageurs.

Comme on n'exige pas de passeport pour entrer en Morée (2), nous fîmes peu questionnés; et mon

(1) Les postes, qui sont au nombre de onze, se contentent de pousser des cris afin de prévenir de l'approche des voyageurs; et ils se servent de signaux pour annoncer les corsaires et les pirates. Un certain nombre de coups de fusil sert à indiquer le nombre et la marche des bandes de brigands de la Romélie. Par ces avis rapides, on peut, dans l'espace de quelques heures, opérer la levée en masse de tous les paysans préposés à la garde de l'Isthme.

(2) C'est pour sortir de la presqu'île qu'il faut un boïourdi du visir. Les muletiers ne sont tenus de se munir que d'un *teskéret*, ou *acquit*, signé du derven-aga qui réside à Corinthe; et ces sortes de passavants, tant ceux qu'on délivre à Tripolitza qu'à Corinthe, rapportent une somme annuelle de cinquante mille piastres au visir.

Indépendamment de cette redevance, les chrétiens sont soumis au *képhaliatico*, ou *passé-debout*, à raison de dix paras par tête.

Il y a un autre droit pour le *transit* des marchandises, qui est :

Pour chaque charge de café, de. 3 1/2 piastres.

Id. de draps. 5 *Id.*

Et pour toute autre espèce de marchandises

manufacturées 2 1/2 *Id.*

Pour assujétir chacun à ces droits, le passage de la voie Hadrienne par les roches Scyroniennes n'est permis qu'aux Mégariens, qui ont un abonnement réglé, et fixé d'après un tarif particulier.



drogman, après avoir donné les étrennes au chef du poste, nous annonça que nous pouvions partir quand bon nous semblerait; mais avant tout, je voulus prendre les gisements, qui m'ont servi à orienter les ports de Psato et de Germano, dans le portulan du golfe de Corinthe.

Après cette opération, je quittai le caravansérail de Candili; et à peu de distance, nous trouvâmes encore un poste dont les gardiens vinrent tendre la main pour nous demander des étrennes. Cette foule de gens qu'on rencontre en Turquie me rappela le proverbe de Ducange (1), que c'est de *l'argent*, et toujours de *l'argent* qu'il faut donner à tout venant. Le défilé dans lequel nous marchions est plongé sur ses flancs par des embuscades d'Arnaoutes, qui ont leurs huttes au milieu des pins. Nous montâmes de là jusqu'au col des monts Oëniens appelés *Aëras*, ou la *Tourmente*, en laissant à droite un torrent qui se décharge dans le golfe de Corinthe. Nous avons en face deux pics calcaires, qui servent de points de reconnaissance aux navigateurs pour se diriger sur le mouillage d'Agrilos et vers les Bonnes-Iles, *Calanisia*, lorsque nous entrâmes dans le passage de *Caki-Scala*. Cette descente, qui n'a rien absolument de mauvais, nous conduisit à une belle route tracée sur le versant du mont Macri-Plagi, qui regarde le golfe de Saros. Des chasseurs auxquels je parlai m'apprirent qu'il existe un lac dans les escarpements de cette

(1) Τούρκων εἶδες ἄσπρα θέλει, καὶ ἄλλων εἶδες, καὶ ἄλλα θέλει.

CANG., p. 225, in not.



montagne, ainsi qu'une quantité considérable de cerfs, de chevreuils et de sangliers. Je vis voler autour de ses rochers des aigles, des milans et une grande quantité de ramiers. Je remarquai de vastes dégâts dans les forêts de pins que les bergers incendient pour le seul plaisir de détruire, et qu'ils finiraient par extirper, s'ils étaient plus nombreux.

Nous dominions à gauche un terrain inculte, traversé par le torrent du Massacre, qui coule du nord-ouest au sud-est; et parvenus à son origine, nous entrâmes dans le bois qui lui donne son nom. On y montrait, il n'y a que peu d'années, un lieu rempli des ossements des Albanais qui y furent exterminés par le visir Cassan pacha, en 1779. Je ne vis plus, dans cet endroit arrosé de sang, qu'un ravin ombragé d'aulnes, de bouleaux, de pins, d'érables et de lauriers roses, arbres de climats différents, qu'un même sol fait croître et prospérer. On circule au milieu de leurs touffes épaisses pour gravir une colline, d'où l'on descend, par un sentier difficile, au fond d'une gorge traversée par un ruisseau, qui coule vers le port *Schœnus*. On arrive ensuite à une route pavée en dalles schisteuses, et je comptai que nous étions à trois quarts de lieue du bois du Massacre, lorsque nous eûmes franchi un second coteau. Nous nous trouvions au bord de la rivière de Pisa, dont le cours est ombragé de myrtes et de grenadiers. Ses buissons étaient alors remplis de merles et de grives qui mêlaient leur ramage triste comme les harmonies de l'automne, au bruit des eaux de



ce ruisseau, le dernier qu'on passe avant de monter au plateau de *Migiais*.

Nous fîmes halte au poste des *Mouches*, terrasse où l'on voit une source abondante et trois grands réservoirs, ouvrage des Turcs. En considérant quelques paysans occupés à labourer les champs, je songeai aux avantages dont ils pourraient jouir, avec un seul regard protecteur du souverain. Sans imiter les philosophes, qui, ne pouvant procurer le bonheur aux hommes, ni le fixer auprès d'eux, le relèguent dans des contrées fictives, j'en plaçais le séjour au centre des monts OEniens! Mais en voyant les débris des routes tracées et restaurées par tous les dévastateurs du Péloponèse, qui ont traversé l'Isthme depuis Philippe, père d'Alexandre, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, je songeai que cette terre fut toujours le passage des conquérants, et que la paix en fut souvent troublée. Je profitai d'une éclaircie pour relever, de la source de *Migiais*, les alignements des montagnes et leurs plans, qui s'abaissent, depuis le ressaut de *Caki-Scala* jusqu'à la plaine de *Corinthe*.

Il fallut encore reconnaître, par des étrennes, l'attention des dervendgis, qui nous avaient apporté quelques quartiers de courges; et après les avoir quittés, nous traversâmes, dans l'espace d'une demi-heure de marche, trois ruisseaux qui coulent vers *Cenchrée*. Nous avions perdu les traces de la voie publique, et je demandais où était le *beau point de vue* dont on m'avait tant parlé. Les guides se taisaient. Je commençais à croire qu'on m'avait trompé, lorsque après



avoir escaladé une colline argileuse, j'aperçus tout-à-coup les deux mers, la campagne de Corinthe, les montagnes de l'Arcadie, et le Taygète à l'horizon. Je fus saisi d'admiration; et quoique le temps ait affaibli les impressions que j'éprouvai à cette vue, je ne connais pas de termes capables de rendre un pareil tableau. Les sites du Pinde, la vue du mont Olympe, les beautés sauvages du Tempé, la perspective du bassin de la Hellopie et de Delphes ne sont que des épisodes, si on les compare à l'aspect du Péloponèse et de ses golfes, que le voyageur découvre du faite des monts OEniens. Mais ce coup-d'œil fugitif s'éclipse, comme les scènes magiques, dès qu'on change de position. A quelques pas de là, tout avait disparu; nous venions d'entrer dans le lit desséché d'un torrent crénelé de distance à autre par des rochers, et nous suivîmes son cours pendant cinq milles, jusqu'au coude qu'il forme pour se rendre au golfe des Alcyons. A cette distance, je vis le sentier qui conduit, par les eaux thermales, au bourg de Péra-Chôra. Nous marchâmes ensuite en plaine jusqu'à la muraille d'Examili, dont on reconnaît les soubassements. A peu de distance, nous guéâmes le Contoporia pour prolonger pendant trois quarts de lieue des buttes crayeuses qui aboutissent à la porte boréale de Corinthe. Enfin après être restés plus de douze heures à cheval, nous descendîmes au même logement où nous avons été reçus lors de notre passage.



CHAPITRE CXI.

Étendue du canton de Corinthe. Départ de cette ville. Emplacements présumés de Cléones et de Ténée. Khan de Courtessa. Défilé de Trété, ou Rito. Ruines de Mycènes. Arrivée à Argos.

Le canton de Corinthe, indépendamment de l'Isthme et de la Sicyonie, que j'ai déjà fait connaître, comprend dans sa division moderne l'Épidaurie et la Trézénie jusqu'au cap Skyli, *Scyllæum promontorium*. Au midi, il est séparé de l'Argolide par le défilé de Trété, que les modernes appellent Rito. Enfin à l'occident, il embrasse le territoire de Némée, la Phliasie, et la partie de l'Arcadie qui s'étend jusqu'à Phénéon, ou Phonia.

Avant de décrire ces cantons éloignés qui se trouveront sur mes routes, je crois à propos de donner quelques aperçus sur la côte du golfe Saronique, ou d'Enghia, dont je n'aurai plus occasion de parler. Je me hâte donc de dire qu'après avoir navigué pendant quatre lieues au sud-est, à partir de Cenchrée, si on pénètre dans les terres à la distance d'une demi-lieue, on arrivera à Sophico, bourg de deux cent cinquante feux, qui, avec Chéli et Piada, bâtis auprès des ruines d'Épidaure, sont les seules bourgades remarquables dans ce canton. Près de là, dans une gorge parallèle, le voyageur pourra aussi rechercher Angélo-Castron (1), village bâti au pied du mont Bucé-

(1) Angélo-Castron, cinq lieues de Corinthe, ruines sur la



phale, où il existe encore quelques familles mahométanes, qui s'y sont établies à l'époque de la conquête de la Morée par les Turcs.

Si on continue de prolonger le rivage de la mer dans la direction que j'ai indiquée, les voyageurs verront l'ancienne ville de Méthane, non loin du village de Méthana; Demala, ou Trézène; Ligourio, ainsi que les ruines de Hiéro (2), et Calauria, ou Poros, île qui est maintenant habitée par des Albanais chrétiens. Ce sont là les plus remarquables des dix-sept villages dépendants de Corinthe, qui sont situés dans cette partie de la presqu'île. Le cadastre porte que leur population s'élève à quatorze cent douze familles évaluées à sept mille trois cents individus, qui habitent un territoire stérile et peu productif.

Le pays que nous allions parcourir allait me consoler du regret de ne pas visiter l'Épidaurie et la Trézénie. Je venais de relire le Voyage de M. Gell dans l'Argolide, et nous devions y trouver une terre

montagne; une heure N. O., Saint-Jean, village; deux heures et demie plus loin, Cenchrée.

(1) Hiéro, une heure de Ligourio, sept de Naupli de Romanie, deux et demie d'Épidaure.

Sur un cippe.

ΑΦΑΙΣΤΟΥ ΧΑΙΡΕ

Sur un autre.

ΑΠΟΛΛΩΝΙ

ΑΣΚΛΗΠΙΩΙ

ΚΑΛΥΔΙΑΝΩΙ



de promesse. Il y avait à Courtesa un caravansérail commode, bien approvisionné, tenu par des hommes polis, avec des chambres, enfin un hôtel garni de nos capitales. Cela était écrit, je ne me réservais que de suivre pour guide cet écrivain. Je l'en croyais sur parole, nous allions monter à cheval; j'en étais, dis-je, au khan de Courtesa, lorsque j'aperçus en marge ces mots tracés au crayon : *Damnable lie*. Je pensai que cette annotation était de mauvaise augure. J'en fis part à mes compagnons de voyage, et nous décidâmes en conséquence qu'il était prudent de faire nos provisions, avant de prendre la route d'Argos.

Il était huit heures du matin lorsque nous sortîmes de Corinthe, et nous mîmes cinquante-huit minutes pour arriver aux buttes appelées *Asprochóma*. Nous passâmes immédiatement sur un pont le fleuve Longos, en laissant à main gauche un autre pont situé sur le chemin qui conduit, par Angélo-Castron, à Épidaure. Nous gravâmes ensuite pendant dix minutes une colline inculte; et une demi-lieue plus loin, nous retombâmes au bord du Longos, qui prend le nom d'Omer-Tchiaoux. Nous étions en vue du mont Pente-Scouphi, au pied duquel il existe un village de cinq familles albanaises. Notre horizon était fermé à droite par les montagnes de Phoûca, dans lesquelles Fourmont raconte qu'il y avait des mines de cuivre, que personne ne connaît maintenant. Enfin nous avons au midi la chaîne des monts Stéphanî, qui se projettent vers Épidaure. A une lieue environ du moulin près duquel je prenais ces gise-



ments, nous passâmes devant Omér-Tchiaoux, village de quinze feux, situé sur un coteau couvert de vignobles et de ciprès. Le fleuve qui le baigne par sa rive droite prend, indépendamment des noms de Longos et d'Omer-Tchiaoux, ceux de Vasili et de Clégna, ce qui m'engage, pour régulariser ces dénominations, à lui laisser celle de Cléones, qu'il portait anciennement. Je ne vis point les colonnes de la maison aux jardins, que M. Fauvel m'avait indiquées (1); mais après avoir poursuivi notre route pendant une demi-lieue, j'aperçus un village appelé Examili et de grandes arcades ombragées de saules pleureurs. On m'assura que c'étaient les restes d'une partie des aqueducs d'Hadrien, qui conduisaient les eaux de la source du Stymphale à Corinthe. Je comptai de loin huit arceaux, que je n'eus pas le loisir d'examiner; et j'alignai ces débris antiques deux lieues à l'occident, sur le sommet culminant des montagnes de Phoûca, qui envoient un ruisseau au fleuve de Cléones. Nous passâmes sur un pont en pierre cet affluent, qui se grossit considérablement en hiver, pour monter une colline d'un mille environ de développement. Bientôt je reconnus, près du sentier que nous suivions, les soubassements d'un grand édifice, qui fixèrent mon attention.

(1) Je ne sais quelle importance M. Fauvel attachait à ces ruines; car, après lui avoir rendu compte de mon voyage, il m'écrivait : *Vous ne me dites rien des colonnes de la maison des Jardins; elles sont de la plus haute antiquité. Vous y êtes cependant passé* (Athènes, 17 décembre 1815).



En examinant le terrain, je remarquai au centre un chapiteau dorique à moitié enfoui, et un grand espace couvert de débris, qui me portèrent à croire que j'étais sur l'emplacement de Ténée, ville que Pausanias (1) indique à soixante-dix stades de Corinthe. Je conjecturai, avec quelque vraisemblance, que je venais de retrouver l'emplacement du temple d'Apollon (2); et si j'avais eu le temps, j'aurais sans doute fait quelques découvertes. Nous avions, une lieue au sud-sud-est, le village de Saint-Basile, au-dessus duquel on aperçoit les ruines de Cléones, qu'Homère qualifie de *bien bâtie* (3). Les paysans m'assurèrent qu'il y avait de grandes murailles, et qu'on y recueille souvent des médailles. Comme je ne pouvais m'y rendre, nous poursuivîmes notre route; et dans un quart d'heure, nous arrivâmes au khan de Courtessa.

En y entrant, j'eus la clef du *Damnable lie* que j'avais lu écrit en marge du Voyage de M. Gell. Pas une chambre logeable, ni le moindre gîte à l'abri du vent; et les puces nous chassèrent de ce hangard dès que nous y fûmes entrés. Nous demandâmes du pain et du vin; il n'y en avait pas. On nous procura en rechignant une salade d'olives; et avec le surplus de nos provisions, nous nous éta-

(1) Huit milles trois quarts; lib. II, c. 5; *Cicer. ad Attic.*, lib. VI, epist. 2.

(2) Strab., lib. VIII, c. 380, §. vi.

(3) *Iliad.*, lib. II, v. 569; Pausan., lib. II, c. 15; Plin., lib. XXXVI, c. 5; Silius Ital., lib. III, v. 36; Strab., lib. VIII, p. 379.



blîmes sous un arbre, afin de prendre notre repas. La conversation roula sur les indications de M. Gell, auquel on souhaita une pénitence de quinze jours à Courtessa. Un de mes compagnons de voyage, plus rigide, voulait qu'il fût condamné à retrouver le palais d'Ulysse, qu'il a décrit. Il parla en homme *désappointé*, et par conséquent d'une manière trop peu mesurée, d'un voyageur auquel la géographie doit des renseignements précieux et propres à son avancement.

Nous étions à onze milles environ de Corinthe. J'apercevais encore son acropole enveloppée, à une grande distance, par la chaîne du Solygée, que les modernes appellent, de ce côté, *montagnes de la Vierge* (Ὄρα τῆς παναγίας), qui se rattachent à celles de Cléones. Leurs longs escarpements, couverts de forêts et entièrement déserts, sont remplis d'une telle quantité de loups, de sangliers et de chevreuils, que les Turcs de Corinthe y font de temps à autre de grandes parties de chasse.

A quelques pas du caravansérail de Courtessa, nous passâmes sur un pont en pierre la rivière d'Agion-Oros (1), qui se rend à celle de Cléones, après un cours d'une lieue et demie depuis ses sources. Nous avons, une lieue au sud-est, Kurka; et après avoir doublé un coteau de deux milles de développement, nous entrâmes dans une gorge par-

(1) Agion-Oros, village de 80 familles albanaises chrétiennes, une heure S. O. La vallée pierreuse que nous parcourûmes N. S. jusqu'au Rito a un quart d'heure de longueur.



semée de caïeux de scille et de touffes d'asphodèle, qui se termine à la fontaine de Rîto (1). Nous arrivions ainsi à l'entrée du Trété, défilé formé par le mont Coumbiki d'un côté, et de l'autre par un contrefort du Tricorpho, qui dépend des montagnes de Mycènes. Les dervendgis, qui nous régalerent d'eau fraîche, cérémonie qu'ils pratiquent de temps immémorial à l'égard des voyageurs, voulaient nous conduire aux *Colonnes*, restes du temple de Jupiter Néméen; mais, comme nous devions bientôt entrer dans l'Arcadie par cette vallée, nous les remerciâmes de leur bonne volonté.

Nous tournâmes donc au sud-est, en prenant le Trété, dans lequel coulent la rivière et les eaux de la source de Rîto, au milieu d'un fourré épais de myrtes, de lauriers-roses et d'arbustes. Il est possible, puisque Pausanias le dit, que cette anfractuosité ait été autrefois une route pratiquée par les chars; mais elle est actuellement dans un tel état de dégradation, qu'on a quelque difficulté à y voyager à cheval. J'employai trente-huit minutes, au pas ordinaire, à la parcourir, avant d'entrer dans la plaine d'Argos, qui prend, à cette ouverture, le nom de *Champ-du-Drogman*. Nous avons à droite un large torrent, et l'ouverture d'une gorge qui conduit au village de Zacharias. Nous cherchions Mycènes, et nous avons beau demander à nos conducteurs où était Carvathi (nom sous lequel on désigne ses ruines), ils faisaient la sourde oreille. Nous les laissâmes donc

(1) Rîto, village de 35 familles grecques, une demi-heure S.



aller en avant avec un de nos janissaires, en leur ordonnant de préparer notre logement à Argos, et nous nous rapprochâmes des montagnes de gauche, pour trouver la ville que nous voulions visiter.

Le mont Tricorpho, vers lequel nous marchions, élève trois sommets grisâtres qu'on découvre des environs de Cléones et de la plage maritime de Tyrinthe, quand on débarque aux rivages de l'Argolide. En avançant, je ne tardai pas à apercevoir à leur base, au couronnement d'une butte aride, des pans de murs; et un jeune pâtre nous apprit que c'était la porte aux Lions. Nous y arrivâmes en courant, et je vis Mycènes. Des ruines sur lesquelles vingt-deux siècles ont passé existent encore telles que Pausanias les a décrites, tandis que la superbe Corinthe est ensevelie sous la poussière. Argos, Sparte, Mégalopolis ont disparu, et les tombeaux du roi des rois, ou ceux de sa dynastie, ont bravé le temps. Je mis pied à terre précisément aux deux sépulcres désignés par M. de Châteaubriand comme étant ceux d'Égisthe et de Clytemnestre, qu'il n'a pas plus découvert le premier que les ruines de Lacédémone, pour lesquelles Fourmont est antérieur en date (1). J'étais frappé de l'idée que

(1) Comme j'avais en main les croquis de Fourmont, et un plan de Mycènes levé par MM. Foucherot et Fauvel, qui y marque les tombeaux en question, je vis ainsi qu'ils étaient connus bien antérieurement au voyage de M. de Châteaubriand. Il en est de même des ruines de Sparte relevées par Fourmont et Foucherot. Ce dernier y a copié plusieurs inscriptions, parmi lesquelles j'en pourrais citer quatre inédites qui se trouvent dans le carton n° 36 des papiers de Villoison déposés à la bibliothèque



je foulais les tombes sacrilèges des meurtriers d'Atride Agamemnon ; mais quand l'imagination eut payé son tribut aux illusions, le voyageur se mit à raisonner.

C'étaient des tombeaux disposés dans la forme suivante  que j'avais sous les yeux ; mais en faisant attention à leur construction, je vis qu'ils étaient turcs. J'en avais remarqué autrefois de semblables aux Sept-Tours ; j'en trouvai quelque temps après de pareils à Élis, avec des proportions qui prouvent que les conquérants du Péloponèse étaient dans l'usage de faire de grandes tombes, pour donner aux peuples une idée extraordinaire de la force de leurs guerriers. Cette réflexion m'ayant mis sur la voie, je me détournai un peu vers les montagnes de gauche, où Fourmont, qui a levé un plan de Mycènes en 1729, indique des ruines qu'on pourrait regarder comme celles de l'*Héreum*, ou *Héroum*, mentionné par Pausanias ; mais je n'en vis plus que la poussière. En poursuivant mes recherches, je suivis une ligne de

du Roi. Je suis loin cependant de partager le sentiment du docteur Avramiotti, qui relève avec ironie l'exclamation de M. de Châteaubriand, lorsqu'il dit : *Singulière destinée qui me fait sortir de Paris pour fixer l'emplacement de Sparte, et découvrir les cendres de Clytemnestre* ; et je me garderai bien de lui répondre : *Non v'è bifolco e pastore che non li conosca ! Les pâtres et les chevriers ne sont pas experts en ces sortes de matières, dans lesquelles M. Avramiotti est lui-même un très-mauvais juge.* Il aurait dû savoir que ces sépultures appartiennent, l'une à Halil Aga d'Argos, assassiné en 1771 par des brigands, et l'autre à son domestique, qui eut le même sort ; voilà à quoi se réduisent les prétendus tombeaux d'Égisthe et de Clytemnestre.



soubassements d'enceinte, qui séparaient les monuments funéraires d'Égisthe et de Clytemnestre de la ville, par un développement de murs implantés sur la crête d'un coteau parallèle à l'acropole de Mycènes. Or, comme Pausanias dit que ces tombeaux se trouvaient hors de la place qui renfermait le caveau sépulcral d'Agamemnon, il faut les chercher de ce côté, et non pas à l'endroit où l'on a cru jusqu'à-présent les avoir découverts.

Nous montâmes enfin vers la porte qui s'ouvre au nord de la citadelle, et je reconnus l'exactitude du dessin que M. Fauvel m'avait communiqué. Les lions, hauts de dix pieds, posés comme dans les blasons, ont entre eux une colonne renversée qui est sculptée, ainsi qu'eux, dans une énorme pierre ogivale placée sur le linteau de l'entrée. Dans l'intérieur de l'acropole, je trouvai, comme à Dodone, des puits revêtus en maçonnerie, et au mur oriental, deux ordres de constructions cyclopéennes, qui ne diffèrent entre elles que par la grosseur des pierres.

Comme je n'avais rien de plus à voir au milieu de ces ruines, je revins dans la ville basse, pour examiner les chambres souterraines que je m'obstine à regarder comme des tombeaux, et non pas comme des *œrarium*. Je ne sus nul gré au devastateur du Parthénon, d'avoir fait nétoyer celui qui posséda les dépouilles mortelles d'Agamemnon : un pacha, pour les mêmes motifs de cupidité, aurait entrepris un pareil travail. M. Fauvel, avant lui, avait fait mieux que cela, puisqu'il nous en avait donné une description. « Le grand caveau funéraire de Mycènes, écri-



« vait-il alors, est construit en pierres énormes d'une
 « égale dimension. On arrive, par une tranchée en
 « talus, à la porte, qui est plus étroite d'en haut que
 « d'en bas. Au-dessus, elle est traversée par un lin-
 « teau qui supporte l'encadrement d'une ouverture
 « triangulaire de vingt-deux pieds. La hauteur de la
 « chambre est de cinquante pieds sur quarante-six de
 « largeur; elle communique à un autre caveau taillé
 « dans le roc, mais beaucoup plus petit, qui a une porte
 « et une ouverture en forme d'impostes semblables à
 « celle qui donne entrée dans la première chambre. »
 Telle est la description que M. Fauvel donnait, il y a
 quarante ans, de ce monument, qui servait alors de
 bergerie (1).

Qu'il me soit permis de demander maintenant à
 M. Gell s'il est probable qu'Agamemnon ou les siens
 auraient fait construire avec tant d'appareil un *æra-*

(1) Le baron de Haller, qui a mesuré cet édifice avec le plus grand soin, lui donne les dimensions suivantes, qui diffèrent de celles de M. Fauvel, sur lesquelles je leur donne la préférence : Diamètre, 47 pieds $\frac{1}{2}$; hauteur, 43 pieds 7 pouces; porte d'entrée, 17 pieds 2 pouces $\frac{1}{4}$; largeur, 7 pieds 9 pouces $\frac{1}{2}$; évent triangulaire pratiqué au-dessus de la porte, 12 pieds 11 pouces; grande pierre de l'architrave, longueur, 22 pieds $\frac{1}{2}$; diamètre, 20 pieds $\frac{1}{2}$; équarrissures, 4 *id.*; petit caveau latéral, 10 pieds sur 27 $\frac{3}{4}$; hauteur de sa porte, 9 pieds 4 pouces; largeur, 4 pieds $\frac{1}{2}$; construction générale en assises régulières, formant une cavité parabolöide, idée primitive de la voûte et des dômes.

Quelques clous en bronze sans crochet portent à croire que l'intérieur était revêtu en lames de cuivre, et plusieurs personnes prétendent en avoir vu des restes.



rium hors de l'acropole, où devait naturellement se tenir la garnison, afin d'y déposer leurs trésors. Comme il faut se rendre raison de tout quand on émet une opinion aussi extraordinaire, il n'était pas plus déplacé d'ajouter que le caveau latéral était destiné à renfermer les bijoux de la couronne; le roman aurait été complet. Mais est-il croyable que le roi des rois eût des trésors considérables, dans un temps où l'argent monnayé était si rare, que la divine égide est estimée par Homère, qui peignait les siècles héroïques, non pas en espèces ayant cours, mais au prix de cent hécatombes, parce que les richesses publiques étaient alors des troupeaux, des armes, ou des ustensiles à l'usage des hommes. Mais sans discuter ces faits, la forme pyramidale des caveaux de Mycènes, construits dans le style égyptien, retrace l'idée reçue de *Héroum* consacrés aux divinités Catachthoniennes.

Il est probable qu'Agamemnon fut dépossédé de sa dernière demeure par les Argiens, qui renversèrent Mycènes; car dans les orages politiques, les passions humaines ne respectent ni les autels des dieux, ni la majesté terrible des tombeaux. Il me restait à découvrir la sépulture commune de Télédame et de Pélops, et je crus la trouver (car il faut tout supposer), dans une seconde pyramide souterraine démolie jusqu'au niveau du sol, qu'on voit à peu de distance de la porte aux Lions. C'est à l'occident de cet autre caveau que passe le rempart de la basse ville, qui embrasse tous les lieux que j'ai énumérés, en se prolongeant au midi jusqu'à l'extrémité de la butte, près d'une chapelle où l'on voit un cé-



notaphe dans lequel on enterra peut-être les meurtriers d'Agamemnon.

Je n'ai point vu les débris du temple de Junon (1); mais il est probable que nous suivîmes le cours de la fontaine Éleuthérie, dont l'eau est maintenant conduite par une ornière pavée jusqu'au village de Carvathi. Quelques paysans, qui labouraient aux environs, nous offrirent des médailles romaines que je n'achetai pas, à cause du prix exorbitant qu'ils en demandaient. Mes relevés, pris de cette hauteur, me donnèrent Naupli de Romanie quatre lieues environ au midi, et Argos deux heures au sud-ouest. J'avais sur la droite, à la distance de trois milles, le village de Dictys, et un peu au-dessous celui de Coutzopodi.

Nous traversâmes le hameau de Carvathi pour arriver au caravansérail qui porte son nom, près duquel nous rentrâmes dans notre chemin. On ne trouve plus sur cette route, qui fut celle de Mycènes à Argos, le monument héroïque de Persée; mais le village de Dictys semble rappeler le nom de celui qui avait tenu lieu de père à ce héros (2). Le soleil baissait, et un morne silence régnait sur les campagnes sans arbres de l'Argolide, dépouillées de leurs moissons annuelles. J'avais relu au pied du mont Eubée les cartes de M. Gell et du géographe d'Anacharsis. Je m'orien-

(1) Pausanias place ce temple à quinze stades de Mycènes (un mille $\frac{7}{8}$), lib. II, c. 17.

(2) Dictys, frère de Polydecte, et Clymène, femme de Dictys, avaient élevé Persée, libérateur d'Andromède, dans l'île de Sérîphe, où il fut, dit-on, apporté par les flots.



tais, en examinant la chaîne nue des montagnes de la Trézénie; et je reconnus, dans le mont Mégavouni, l'Artémisius, que je devais bientôt prolonger pour pénétrer dans l'Arcadie. J'indiquai sur mon carnet la position de Midée, que je place près d'Anasissa, charmant village que nous laissâmes à gauche, à trois quarts de lieue de Carvathi, sur le chemin qui conduisait par Lessa à Épidaure. Une demi-lieue plus loin, je pris le croquis du Charadrus, torrent fougueux, maintenant appelé Xéra, sur lequel il y a une chaussée en pierre percée de trois arches. Je pense qu'il serait difficile d'indiquer aux environs le lieu où exista le monument consacré à Thyeste (1); mais je présume que le temple de Cérès Mysienne existait à l'endroit où l'on voit une chapelle en construction hellénique. On venait de déterrer tout auprès un marbre dont l'inscription rappelle les mysticités des Basilidiens (2). Le chemin aboutit, à quel-

(1) Paus., lib. II, c. 18.

(2) Ce marbre représente dans un encadrement, la figure de la sainte Vierge, le front surmonté d'un croissant et la tête entourée de sept étoiles. Sur la bordure, on voit les douze signes du Zodiaque, et au bas, l'inscription suivante, composée de termes cabalistiques, qu'on retrouve dans le prétendu grimoire du pape Honorius, imprimé sous la rubrique de Rome, avec la date de l'année 1670 :

ΙΑΙΑ. ΦΡΑΙΝΦΙΡΛ. ΚΑΝΩΘΡΑ. ΛΥΞΥΝΤΑ. ΔΩΔΕΚΑ ΚΙΣ
ΤΑΙΣ ΤΗ ΣΑΒΑΩΘ. ΑΒΩΘΕΡΕΡΣΑΣ.

Ce marbre appartient maintenant au lieutenant-colonel M. de Bosset.



ques pas de là, à l'Inachus, ou Planitza, fleuve impétueux, mais sans eau au moment où nous le passâmes. Les Argiens réparaient alors une longue muraille qu'ils ont construite pour défendre leur ville contre ses débordements et la quantité de pierres que ses eaux entraînent, quand les pluies de l'hiver le font sortir de son lit. Au lieu des portes du Soleil et de Lucine, qui donnaient entrée dans Argos, nous ne vîmes que quelques huttes basses, au milieu desquelles nous errâmes avant de trouver le logement qu'on nous avait préparé dans une vaste maison.

Dans la soirée, nous reçûmes la visite des archontes, parmi lesquels je vis M. Avramiotti, qui est maintenant domicilié à Athènes. Après s'être justifié de l'indifférence qu'il m'avait témoignée au temps de ma captivité, il se plaignit de M. de Châteaubriand, contre lequel il méditait une diatribe. Je voulus en vain l'apaiser, en lui conseillant de terminer sa carrière sans se mêler d'écrire. Il jura par *Bacchus* (*per Bacco*) qu'il noircirait du papier, et il a tenu parole (1).

(1) Cette misérable brochure est intitulée : *Alcuni cenni critici sul viaggio in Grecia del signor F. A. de Châteaubriand.*

(Padova, 1816.)



CHAPITRE CXII.

Argos. Indication de quelques-unes de ses ruines, Inscriptions. État actuel de cette ville. Sa population et celle de son canton.

Neptune, irrité de voir l'Argolide adjugée à Junon par Inachus, s'en vengea en lui ravissant ses eaux (1). Ainsi on inventa un miracle pour expliquer une chose qui se renouvelle tous les ans, puisque ce fleuve n'étant qu'un torrent, il cesse de couler quand la saison des pluies est passée. Mais comme tout était merveilleux dans la Grèce, l'imagination des poètes, qui furent ses premiers historiens, mêla à leurs récits des fables qui cachaient des faits purement naturels. Je serais donc porté à croire qu'à une époque très-ancienne, la plage comprise entre Tirynthe et l'embouchure de l'Inachus fut submergée par ce fleuve, qui, en débordant, aurait formé un lac dont les eaux regorgeaient jusqu'à la hauteur d'Argos. Un phénomène particulier rend ce fait d'autant plus probable, qu'on remarque (et je tiens cette particularité des habitants du pays) un cataclysme périodique, qui, après avoir inondé les environs de Mantinée (Milies) pendant cinq ans, cesse, en se dégorgeant par des canaux souterrains dans la plaine d'Argos, où il produit un déluge dont la durée est d'une année, qu'il met à s'écouler

(1) Strab., lib. VIII, p. 370; Apollodor., *Bibliothec.*, t. II, p. 211, édit. de Clavier.



Y dans la mer (1). Si ce versement d'eaux des vallées supérieures dans le bassin de l'Argolide eut lieu dans l'antiquité héroïque, où la Grèce moderne est retombée par la barbarie, pourquoi n'aurait-on pas attribué à Neptune qui ébranle la terre, la commotion souterraine à la suite de laquelle l'Argolide fut privée de ses eaux, sans être pour cela débarrassée de l'influence du mauvais air dont ses marais l'affligent encore de nos jours? Mais cessons de commenter des fables par des hypothèses, pour rentrer dans notre carrière descriptive.

Argos, ville chérie des dieux et des héros, nourricière des belles femmes et des chevaux généreux (2), qui se glorifiait d'avoir eu pour princes Phoronée, Pélasgus (3), Jason, Agénor et le puissant Agamemnon, est réduite au rang obscur de chef-lieu de canton. Elle était déjà frappée de caducité, au point de ne pouvoir suffire à l'entretien de ses édifices publics et aux frais des jeux Isthmiques, dès le temps de l'empereur Julien (4); et depuis cette époque, sa

(1) En 1815, l'accumulation des eaux dans le bassin de Mantinée était à sa plus grande hauteur. En 1816, elles ne s'étaient pas encore frayé de passage vers l'Argolide; on craignait que les canaux, qu'on ne connaît pas, ne fussent obstrués, et qu'il n'en résultât insensiblement une inondation générale pour la plaine de Tripolitza.

(2) *Iliad.*, lib. III, v. 75.

(3) *Odyss.*, lib. XVIII, v. 245; *Eustat. ad Iliad.*, lib. III, v. 75.

(4) *Jul.*, epist. XXV.



décadence augmenta avec les révolutions qui désolèrent la Grèce. Elle ne présentait plus qu'un squelette lorsqu'elle devint l'apanage de Théodore, frère d'Emmanuel, empereur d'Orient, par lequel elle fut cédée à Venise, qui la perdit pour la première fois en 1394 (1). Enfin étant retombée, par suite d'un héritage particulier, à Marie, qui la résilia aux Vénitiens (2), ceux-ci se la virent arracher pour jamais par les mahométans.

La ville du roi des rois, lorsque je m'y trouvais, était gouvernée par les fils d'Achmet, ancien pacha de Morée, dont j'avais été le prisonnier de guerre en 1798. Depuis mon retour dans la Grèce, j'avais procuré des secours à ce satrape, réfugié à Larisse en Thessalie (ce qui ne l'avait pas empêché de mourir dans la misère); je retrouvais ses enfants assis sur le trône des Pélopidès, et par conséquent en meilleure fortune que je ne le croyais. Je pouvais espérer qu'ils ne m'auraient pas oublié; mais comme j'avais connu ces messieurs dans l'humble condition d'écuycers de Véli pacha, ils jouèrent merveilleusement leur rôle, en se dispensant même de m'envoyer complimenter. Cela devait être, les parvenus sont ingrats;

(1) Ce prince, considérant qu'il ne pourrait pas résister aux Turcs, vendit aux Vénitiens Argos, qui leur fut enlevée par un mahométan nommé Jacob.

CRUSIUS, *Annotat. in Theodos. epist.*, p. 102.

(2) Argos et Naupli furent de nouveau vendus, suivant le rapport de Théodore Zygomalas, aux Vénitiens, par une Française appelée Marie, veuve de Pierre Cornaro.

Epist. de Constant. pericul. et cladib., citat. a Crusio, p. 92 et 93.



mais je ne pus expliquer la conduite du cauteleux Avramioti, qui me quitta brusquement au coin d'une rue, quoiqu'il eût promis de me faire parcourir la ville.

Rentré au logis, j'y trouvai les primats grecs qui nous avaient complimenté la veille. Ils me semblaient réservés, et j'en appris bientôt la cause. Un d'eux avait dit sous le plus grand secret à mon drogman, « que le roi avait quitté Paris à la suite d'une catastrophe qui replongeait la France dans toutes les horreurs de l'anarchie! » Quoique accoutumé à ces sortes de nouvelles répandues par des alliés qui nous faisaient cruellement expier les fautes d'un seul homme, mes yeux se remplirent de larmes, et je crus que j'allais mourir de douleur (1). Il faut avoir vécu à l'étranger pour connaître à quel point on sent vivement tout ce qui intéresse la patrie. Je fus quelque temps hors de moi-même, et je ne trouvai de remède à mon chagrin qu'en reprenant le cours de mes travaux.

Fourmont nous a laissé une vue assez exacte, quoique mal dessinée, d'Argos : ses ruines se trouvent à leur place, mais sa description est vague. Lorsque ce voyageur y passa, il était déjà très-difficile

(1) Un mois avant, un capitaine anglais, commandant un vaisseau de haut-bord, avait mouillé tout exprès au Pirée, pour annoncer le démembrement de la France et l'asservissement de tout individu au-dessus de quinze ans, qu'on devait désarmer et traiter avec l'humanité dont une compagnie de marchands use envers les Indiens du Gange. On n'avait fait que rire des contes de ce galant homme, qui remit peu de jours après à la voile, avec son *spléen* et la *bonne nouvelle* qu'il avait apportée dans l'Attique.



de spécifier les décombres qui restaient : aussi ne s'exprime-t-il qu'avec hésitation ; et après s'être perdu dans les carrières qu'on regarde vulgairement comme les prisons de Danaé, il essaie de commenter Pausanias. Chandler n'avait pas été plus heureux, et il était réservé à M. Gell de nous faire connaître une inscription de la plus haute antiquité, qui s'est conservée dans la citadelle Larissa (1). Mais cette acropole et la ville ne répondent plus, comme le dit le chantre des Martyrs, à la grandeur du nom d'Argos ; et sa désolation égale maintenant l'éclat de sa gloire passée. Ainsi il est plus facile de conjecturer l'emplacement des aqueducs, du stade et du temple d'Apollon Lycius, sur lequel on lit encore une consécration (2), que de les décrire.

On me fit remarquer, près d'une mosquée ombragée de ciprès, qu'on dit être bâtie sur les fondements du temple de Vénus Nicéphore, un linteau apporté de Mycènes par un Irlandais (3), qui se proposait de

(1) Construite par Danaüs. Strab., lib. VIII, p. 371 ; 1570 ans avant l'ère chrétienne.

(2) *A l'église ruinée de Saint-Nicolas.*

Α ΒΟΥΛΑ ΚΑΙ Ο ΔΑΜΟΣ ΤΩΝ ΑΡΓΕΙΩΝ ΤΙΒ. ΚΛΑΥΔΙΩΙ
Γ...ΟΝ. ΦΑ... Μ ΑΝΕΘΗΚΕ.

(3) Le marquis de Slégo. A l'époque où il tira ce linteau de Mycènes, le docteur L. Frank, qui a demeuré huit ans à Janina, se trouvant auprès de Véli pacha, reçut de lui en présent un Apollon quart de nature, pareil à celui du Belvédère ; une tête de Gorgone, et plusieurs objets trouvés, je crois, dans les fouilles faites à Argos. J'ai vu ces antiquités, mais j'ignore en quelles mains elles sont passées.



l'envoyer en Angleterre. Je vis dans les rues, à côté du Médressé (collège turc), des colonnes de marbre et de granit. Mon cicerone était si clairvoyant, qu'il m'aurait volontiers dit à quel édifice elles avaient appartenu; car il lisait, à l'entendre, à travers la poussière. Là, disait-il, était le tombeau de Danaüs; ici existait l'autel de Jupiter Pluvieux; les temples de Junon, d'Anthée et de Latone se reconnaissent sur la route de Tirynthe, où l'on voit encore l'issue souterraine par laquelle les eaux qui inondaient autrefois l'Argolide s'écoulèrent dans la mer. Il commençait à me débiter la généalogie de Phoronée, en citant Pausanias, Mélétius et saint Paul, car saint Paul entre dans tous les narrés des Grecs, lorsque je le priai assez brusquement de se taire (1).

Il y a de bonnes raisons pour croire que le temple de Junon Acréa était bâti à l'angle oriental du rocher qui s'élève couronné par la citadelle Larissa, à l'endroit où les chrétiens ont fondé le monastère de Catéchouméni, dédié à la vierge d'Argos. Comme j'étais accablé de fatigue et de soucis, je

(1) Mon Grec voyait tout ce qu'il voulait au milieu des ruines frustes d'Argos. Il savait aussi où était le champ voisin de Thèbes où l'on avait semé les dents du dragon qui s'étaient changées en hommes (Paus., lib. IX); la pierre que Saturne avait dévorée, et qu'on voyait à Delphes (Paus., lib. X); la massue de bois d'olivier plantée près de Trézène, et qui devint un arbre de cette espèce qu'on montrait aux curieux (Paus., lib. II), comme on faisait voir à Smyrne, du temps de Spon, le bâton de saint Polycarpe planté en terre, qui était devenu un beau cerisier.

Spon, *Voyage*, t. I, p. 306.



jugeai à propos d'aller me reposer au gymnase, afin de converser avec les professeurs. Un d'eux, plus savant que mon guide, devina ce que je cherchais; et il me conduisit dans les maisons où il existait des inscriptions que je copiai (1). J'achetai de lui plusieurs médailles (2), et ce fut à-peu-près à cela que se réduisirent toutes mes découvertes archéologiques dans Argos.

(1)

Dans un bain.

ΕΝΟΥΣΙΟΝ ΚΛΕΟΣ ΕΝΗ
 ΒΙΩΝ ΚΑΙ ΝΕΜΕΙΩΝ...
 ΚΑΙ ΤΗΣ ΠΕΡΙ ΤΟΥΣ...
 Σ... ΟΙΕΛΛΑ... ΟΔΙΚΑΙ...
 Τ... ΑΙΟΣ ΔΑΝΟΣ... ΘΕ...
 ... ΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΝΑΚΟΣ...
 Δ... ΔΕΚΟΥΜΙΟΣ ΞΑΝΘ...Σ
 ... ΕΙΚΙΑΣ ΣΕΡΑΠΙΩΝΟΣ
 .. ΟΣ.. ΕΡΜΑΙΟΣ ΚΑΛΛ...
 Σ... ΣΩΠΟΣ ΝΙΚΗΦΟΡ...
 ΦΥΡΑΣ.....

N. B. J'en avais relevé deux autres, que je me dispense de donner, parce que je les ai trouvées depuis plus entières, sur le journal manuscrit de Fourmont, cahier 27, déposé au cabinet des manuscrits du Roi, où l'on peut les consulter

(2) *Argent.* ΙΣΟ, partie antérieure d'un loup.

R. A., dans un quarré creux, avec un globule.

Bronze. Tête de Septime Sévère laurée, à droite; légende fruste.

R. Guerrier (peut-être Cadmus) barbu, coiffé d'un casque avec cimier; chlamyde sur le bras gauche; dans la main droite, un



La ville moderne d'Argos, bâtie en plaine au pied des montagnes, domine le golfe de Naupli et une vaste campagne dépourvue de verdure. Les puits y sont communs, et si son territoire est qualifié d'aride, la ville mérite toujours l'épithète d'abondante en sources. Ses maisons, basses et blanchies à l'extérieur, semblent aussi justifier l'étymologie de son nom; mais sa population n'est plus la postérité des Grecs généreux qui combattirent aux bords du Scamandre, sous les drapeaux des Atrides. Des Schyptars, que les historiens appellent Épirotes, sont les habitants actuels d'une ville non moins célèbre que Sparte (1). Attachés aux Vénitiens comme soldats auxiliaires, tour-à-tour défenseurs et dévastateurs de la Morée (2), mais restés fidèles à la religion chrétienne, ils forment une population de dix mille individus,

rameau, s'avancant vers un autel près duquel on voit une espèce de bouclier.

Bronze. ΠΟ. ΔΙ. . ΔΔΙΗΝΟΝ. Tête laurée de Gallien, à droite.

R. ΑΡΓΕΙΩΝ. Jupiter debout, regardant à droite; la main appuyée sur la haste, et la gauche sur un cippe dont la forme est effacée.

Bronze. ΙΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΑΥΓ... Tête de Julie, à droite.

R. ΗΡΕ.

A

Au milieu d'une couronne d'ache.

(1) Strab., lib. VIII, p. 376.

(2) Coriol. Cipico., *Rer. Venet.*, lib. III, p. 44.



que chaque année voit croître et prospérer. On les distingue entre les habitants de la presqu'île par leur propreté, leur courage et leur industrie. Comme les antiques Argiens, ils sont nourriciers, non plus de coursiers destinés aux jeux de l'hippodrome (1), mais de chevaux vigoureux et forts, voués aux nobles travaux de l'agriculture. Ces soins n'absorbent pas l'industrie de ces hommes, qu'on rencontre dans toutes les parties de la Morée où il y a des terrains à défricher. Leur activité les porte, suivant les saisons, à Patras, en Élide, et jusque dans les îles Ioniennes. Mais toujours Schypetars, ils vivent entre eux, ils s'assistent mutuellement dans leurs besoins, et ils ne manquent pas chaque année de rapporter leurs économies au sein de leurs familles.

L'état d'Argos comprenait autrefois l'Épidaurie, la Trézénie, l'Hermionide, l'Argolide proprement dite, et la Cynurie. Il confinait ainsi au septentrion avec la Corinthie, au couchant et au midi avec l'Arcadie et la Laconie. Dans ses démarcations modernes, il a perdu, comme je l'ai dit, l'Épidaurie, ainsi que la Trézénie, qui relèvent de Corinthe; et le canton de Naupli lui a enlevé l'Hermionide, avec la partie de la vallée située à la rive gauche de l'Inachus. Le vil-
laiéti d'Argos, dans cette réduction, ne compte plus que douze villages groupés dans ses environs; mais, comme ces empires démembrés qui étendent leur juridiction sur des provinces enclavées au milieu des

(1) Les chevaux d'Argos et d'Épidaure étaient très-renommés.

STRAB., lib. VIII, p. 388.



territoires qu'ils ont perdus, la ville royale conserve encore des droits de suzeraineté sur quelques bourgades répandues dans l'Arcadie et jusqu'au fond de la sauvage Laconie.

Ainsi, comme tout est historique dans cette contrée, je crois à propos de donner un tableau énumératif des bourgs et des villages de sa dépendance, afin de comparer approximativement ce que fut le royaume d'Agamemnon avec ce qu'il est maintenant (1). Mais où trouver aujourd'hui, dans les ports de l'Argolide, autant de barques pontées qu'en conduisait Diomède, et les chefs associés à sa glorieuse entreprise? Que sont devenus les peuples qui suivaient leurs drapeaux? Tirynthe, Hermione, Asine, Trézène, Eiones, dont on reconnaît à peine la pous-

(1) En suivant les calculs donnés par Homère, on verra, que les troupes commandées par le roi Atride Agamemnon montaient cent vaisseaux :

Τῶν ἑκατὸν νηῶν ἤρχε κρείων Ἀγαμέμνων
 Ἄτρειδης *Iliad.* II, v. 83 et 84.

Or, si on suppose que chacune de ces barques portait, y compris son équipage, cinquante hommes, il en résulterait que le corps d'armée du chef de la ligue était de cinq mille soldats et marins. Diomède conduisait de son côté une escadrille de quatre-vingts de ces armements :

. Ἀγαθὸς Διομήδης
 Τοῖσι δ' ἅμ' ἐγδῶκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.
Iliad., lib. II, v. 74, 75.

Ainsi ils avaient à eux deux environ neuf mille hommes. Voici maintenant l'état des choses :



sière, nous donnent la triste solution de ce problème; et tout tend à se dégrader de plus en plus sous la verge de fer qui régit cette terre héroïque.

Naupli, qui était, il n'y a pas encore trente ans,

TABLEAU DU CANTON D'ARGOS.

NOMS DES VILLAGES dépendant imméd. d'Argos.	NOMBRE des FAMILLES.	NOMS DES VILLAGES suffragants d'Argos.	NOMBRE des FAMILLES.
Coutzo-Podi	250	<i>Dans la Laconie.</i>	
Barnaca	80	Hierarchi	300
Courtazi	50	Palæo-Chori	144
Phicti, ou Dictys- Cato	25	Agio-Vasili	100
Phicti, ou Dictys- Apano	30	<i>Dans l'Arcadie.</i>	
Baleu-Cato	100	Douména, près Ca- lavrita	140
Apano Baleu	150	Caligianicha	150
Ourousi	30	Alvana et Charla- nachi, formant 20 villages	380
Carya	150		
Caparelli	20		
Niochori	30		
Pougiati	210		
Argos	2,000		
TOTAL des familles.	3,125	TOTAL des familles.	914
<i>Id.</i> des individus.	15,625	<i>Id.</i> des individus.	4,570
TOTAL GÉNÉRAL de la population entière		20,195	



le port de l'Argolide et le comptoir où la France entretenait un commerce aussi considérable qu'avec une de ses colonies du troisième ordre, n'est plus qu'un désert. On nous proposa de nous conduire à Tirynthe pour nous faire voir les chambres des filles de Proëtus. Nous serions allés de là à Naupli et à la fontaine Canathienne; mais je connaissais tous ces lieux, et le temps des illusions était passé pour moi. Je voulais, avant les premières pluies de l'automne, traverser l'Arcadie pour rentrer à Patras; et je me contentai de compléter mes renseignements de statistique. Je recueillis en conséquence les données qu'on verra figurer ailleurs, sur les productions du canton de Naupli, et sa population, qui se monte à vingt-un mille huit cent cinquante individus, habitant dans trente-deux bourgs ou villages.

C'est sur cette faible population et celle des villages immédiatement soumis à Argos, que s'étend la juridiction spéciale d'un pacha à deux queues résidant à Naupli. Le gouvernement de l'église est confié à un métropolitain jadis suffragant de Monembasie, qui prend maintenant les titres d'Anaplia et d'Argos. Ses revenus, plus considérables que ne semble l'annoncer une éparchie aussi limitée, lui permettent de tenir un rang distingué parmi les prélats du Péloponèse, où la vigne du Seigneur est, comme cela arrive trop souvent, exploitée plus dans l'intérêt de ses ministres que dans celui des ouailles confiées à leur sollicitude apostolique.



CHAPITRE CXIII.

Indication de la route qui conduit d'Argos dans la Cynurie, ou canton de Saint-Pierre. Prasto. Éléonition, ou Saint-Rhéontas. Itinéraires entre ce canton et ceux de Tripolitza et de Mistra. Juridiction du métropolitain de Saint-Rhéontas. Extrémité méridionale des dépendances de l'Argolide. Inscriptions trouvées à Amyclée. Population.

Pausanias indique plusieurs chemins qui conduisaient d'Argos dans divers cantons du Péloponèse (1). Celui qui menait à Tégée, en passant par les monts Lycone et Chaon, où l'on voit sourdre l'Érasinus, qui est la décharge du Stympale, est décrit avec une précision telle, qu'on ne peut le méconnaître. Cependant plusieurs voyageurs ont confondu les moulins d'Argos situés au dégorgeoir du lac Zaraca, avec les *molini* qu'on trouve à l'extrémité du vallon d'Aglado-Camos. Par la même raison, ils n'ont pas su distinguer le lac d'Amphiaräus, maintenant appelé Mavrococla, de celui qui a conservé le nom de Lerne. Fourmont, auquel on ne peut pas faire un pareil reproche, a très-bien signalé l'Érasinus (2), qui forme

(1) Paus., lib. II, c. 24.

(2) Strab., lib. VIII, p. 370; aujourd'hui Képhalo-Vrisi, nom que Mélétius a défiguré en lui donnant celui de Képhalari.

Géograph., p. 379.



une grande nappe d'eau, à côté de laquelle on voit, dit-il, une vingtaine de *sourcillons*. Au-dessous de cette eau coulante, le rivage de la mer est couvert de bas-fonds méphitiques qui s'étendent jusqu'à la vallée d'Apobathme. La nuit, qui surprit M. de Châteaubriand au milieu de ces cloaques, l'empêcha de voir cette partie du golfe Argolique, et il fut non-seulement heureux de ne pas se noyer dans les lagunes, mais de n'y avoir pris qu'une fièvre éphémère, car les exhalaisons pestilentiennes des marais de la Grèce sont ordinairement mortelles à ceux qui y passent seulement une nuit (1).

La distance entre Argos et Lerne est de deux lieues, et de sept heures de marche depuis cette rade foraine jusqu'à Tripolitza, en remontant la vallée d'Apobathme (Aglado-Campos) par le Trochos, ou Strata-Chalil-Bey. Mais en tournant au midi, si on prend le défilé de la Laconie, on entre dans la Cynurie, qui compose maintenant le canton de Saint-Pierre. Cette contrée, qui est bornée à l'occident par le territoire de Tripolitza, par la mer à l'orient, et au midi par la grande vallée de l'Eurotas, peut être considérée comme un canton revivifié. Elle était presque abandonnée aux

(1) Les marais de la Grèce exhalent les vapeurs les plus malfaisantes. Les fleurs, les gazons frais, les arbres vigoureux qui les couvrent, cachent des poisons mortels. On a vu périr des postes entiers de soldats français dans les bocages de Govino, près Corfou. Les fièvres qu'ils prenaient les enlevaient presque tous dès le troisième accès; et celles qui se prolongeaient, après les avoir tourmentés pendant plusieurs années, les ont presque généralement conduits à l'hydropisie, ou bien au marasme.



nomades, lorsqu'à l'époque de la sanglante révolution de 1770, les paysans chrétiens de l'Argolide, de la Tégéatide et de la Laconie vinrent y chercher un asyle, afin de se soustraire au glaive des mahométans. La chaîne du Malévo, nom générique sous lequel on désigne l'Olympe, le Thornax, le Ménélaon et le Parnon, qui n'était regardée par les Moraïtes que comme un port dans la tempête, devint pour eux, même après l'orage, une patrie nouvelle. Alors les émigrés des différents cantons de la presqu'île se reconnurent pour Tchacons, ou Lacédémoniens; et le village de Saint-Pierre, qui n'était que le chef-lieu d'un villaïéti peu considérable, acquit une importance nouvelle par la colonisation de ces pauvres fugitifs.

Pour s'orienter dans la topographie du canton de Saint-Pierre, il faut supposer le village de ce nom à six lieues et demie au midi, quelques degrés ouest d'Argos, dans la partie du mont Parnon où les géographes placent Thyréa (1). En tirant de là au sud pendant quatre lieues, on trouve les cabanes de Prasto, qui mériterait plutôt que Saint-Pierre le titre de chef-lieu de canton, à cause de sa population composée de neuf cents familles chrétiennes. Ce fut dans le creux d'un gouffre naturel formé par la triple enceinte du Coraco-Vouni, que les familles du Péloponèse, qui craignaient pour leurs jours au temps de la catastrophe de 1770, se réfugièrent particulière-

(1) Thyréa. Paus, lib. II, c. 38; Herodot., lib. I, c. 82; Isocrat., *In Archidam.*; Thucyd., lib. II, c. 27, et lib. IV, c. 56; Strab., lib. VIII, p. 376.



ment. Ils y trouvèrent les cabanes d'été des habitants de Saint-Rhéontas; et de part et d'autre, on s'entendit pour bâtir une ville, qui n'est, comme celles des hautes régions du Pinde, habitée que pendant la belle saison. Après diverses vicissitudes, il s'y est établi quelques familles à poste fixe; mais c'est ordinairement vers le temps de la semaine sainte (μεγάλη εβδομάδα) que les Prasiens de Saint-Rhéontas quittent les bords insalubres de la côte pour entrer dans cette région de la Cynurie, d'où ils ne redescendent qu'après la Saint-Dimitri, qui est l'époque de la clôture de l'Archipel (1).

Les routes qui rattachent Néo-Prasto et les différentes villes de la Morée rentrent dans la plupart de celles que Pausanias a tracées entre la Tégéatide et la Laconie. Ainsi, au sortir de Prasto (qu'il ne faut pas confondre avec Prasiès), si on suit pendant deux lieues à l'occident un sentier pratiqué dans la chaîne du Malévo, on arrive à Englovi, village de soixante-deux familles grecques; et il part de là une traverse qui conduit à Carya, qu'on croit avoir remplacé l'ancienne Carye. A cette distance, le terrain redevient classique; et au troisième détour du Malévo, où l'on suppose qu'Hercule, vainqueur d'Hippocoon, avait élevé un trophée, on aperçoit la chapelle de Notre-Dame-de-Carya, qu'on croit bâtie sur le terrain

(1) On appelle, dans cette partie du Levant, clôture de l'Archipel, la Saint-Dimitri, parce que l'escadre du Capitan pacha, qui part de Constantinople à la Saint-Georges, pour croiser dans la mer Égée, rentre à cette autre époque dans son quartier d'hiver.



du temple de Diane *aux noyers* (1), arbres communs dans cette région froide de la Laconie. En poursuivant la route de Tripolitza, après avoir franchi plusieurs montagnes nues, on arrive, dans deux heures de marche, au village de Rizès, où commence l'ancien défilé des Hermès; et de là jusqu'aux ruines de Tégée, la distance est de trois milles en plaine (2).

Saint-Rhéontas, ou Eléonition, port situé quatre lieues à l'est-sud-est de Prasto, a, suivant toute apparence, remplacé Prasies (3), ou Brasies, ville adossée à une montagne, d'où elle avait pris le surnom d'Oréate. Les rochers, maintenant déboisés, qui se détachent en s'ébouyant, ont tant de fois écrasé les maisons, que les habitants ont quitté cet emplacement pour s'établir sur un promontoire qui se recourbe en pente douce au nord-est, en enveloppant le port de Rhéontas. D'après les renseignements que j'ai pris, il paraît qu'on n'a découvert dans les ruines de Prasies qu'un petit nombre d'inscriptions, qui ont été, dit-on, relevées par M. Gropius d'Athènes, ainsi que quelques médailles, dont la plus importante est au type d'Areus, roi de Laconie (4).

(1) Paus., lib. III, c. 10.

(2) Sur cette route, qui conduit à Tripolitza, on trouve les villages de Dougliaua, Magoula et Zevgalatio.

(3) Prasiæ. Strab., lib. VIII, p. 368; Paus., lib. III, c. 21 et 24; Thucyd., lib. II; Ptolem., lib. III, c. 16; Steph. Byz.

(4) *Argent.* Tête d'Hercule jeune, à droite, avec la dépouille d'un lion.

R. Massue entre deux étoiles symboliques des gémeaux ou dioscures.



Trois lieues au septentrion de Rhéontas, on arrive au petit port de Saint-Jean, près duquel il s'est formé un village, qui est une échelle de cabotage pour les végétaux et les légumes, qu'on porte aux marchés de Naupli et d'Hydra. Au-delà de ce mouillage, on place dans l'intérieur des terres, sur le penchant du mont Parnon, les villages de Théodouriana et de Gréveno, qui confinent avec le Trochos par la vallée d'Aglado-Campos. Quant aux ruisseaux décorés des noms de Thyraeus et de Phryxus, ce sont des torrents qui ne coulent que pendant l'hiver.

Les habitants de Prasto et de Saint-Rhéontas se sont enrichis en prêtant les capitaux provenant de leurs épargnes, aux navigateurs de la Spezzia et d'Hydra, chez lesquels ils les placent au cours du change maritime. Ils tirent d'autres revenus plus assurés de la ferme générale du beurre à Constantinople, qu'ils possèdent en vertu d'une concession particulière des sultans (1). Aussi ce canton, quoique peu étendu, est-il un des plus riches de la Morée, en argent. Sa population, distribuée dans quatorze bourgs ou villages, entre dans le cadastre de la capitation pour deux mille quatre cent soixante-deux billets de caratoh. Afin de parvenir, d'après cette base, à faire le dénombrement de leur population, il faut, m'a-t-on dit, supposer trois de ces billets pour deux familles;

(1) Les Tchacons, ou Lacons, du canton de Saint-Pierre, Grecs d'origine comme les Maniates, jouissent à Constantinople de l'*appalto*, ou ferme du beurre, qu'ils tirent en grande partie de la Crimée. Ils ont leurs statuts et leur police particulière.



et on en trouvera six mille cent cinquante-cinq, qui représentent trente mille sept cent soixante-quinze individus.

Indépendamment de ce nombre de chrétiens soumis à la juridiction ecclésiastique de l'archevêque de Saint-Rhéontas, ce prélat étend son apostolat sur vingt-huit bourgs ou villages de la Laconie, au nombre desquels sont compris Amyclée et Hélos, dont le territoire aboutit à l'embouchure de l'Eurotas. Cette contrée, que j'ai classée, dans une note du chapitre précédent, parmi les villages suffragants d'Argos, en avait été démembrée depuis 1780. Par suite de dispositions particulières, les revenus royaux étaient appliqués à la dotation du chef des eunuques noirs du sérail impérial de Constantinople; et un Africain mutilé se trouvait ainsi le maître de la postérité des sujets soumis aux fils de Tyndare et de Lycurgue. Comme son indolente suprématie ne pouvait protéger ses vassaux que par des firmans, les beys de Mistra, aidés des Schypetars Bardouniotes, ne tardèrent pas à les harceler, au point d'obliger la Porte à rétracter sa donation en faveur du grand eunuque. Ainsi depuis quelques années les hilotes modernes, toujours esclaves, ont courbé leurs têtes sous le joug des Spartiates mahométans, qui ne le cèdent en rien pour la barbarie, aux républicains farouches dont les vertus exclusives furent toujours fatales à la Grèce.

C'est à cinq lieues environ au midi de Prasto, qu'on entre dans le territoire suffragant du métropolitain de Rhéontas, en pénétrant dans le col de Cosma,



ou Cosmopolis, séjour de trois cents familles chrétiennes. Ces restes d'une population, sans cesse harcelée ou réduite en servitude par les agas de Potamia (1), vivent, comme les anciens Eleuthéro-Lacons, divisés par tribus, sous le commandement de leurs gérontes, ou vieillards. Mais, plus laborieux que guerriers, la plupart sont cultivateurs, bergers, ou occupés à tailler les meules de moulin de leurs carrières, qu'on exporte dans une grande partie des îles de l'Archipel.

Quatre lieues au midi de Cosmopolis, on trouve Hiérachi, bourg de cent trente feux, qu'on croit avoir succédé à l'ancienne Géronthre (2). La campagne qui s'étend au-delà jusqu'à la mer s'appelle Hélos, nom qui a survécu à celui de l'orgueilleuse Sparte (3). C'est devant Hiérachi que se croise avec le chemin de Mistra le sentier qui conduit à Monembasie (4); et en remontant vers la première de ces villes, on peut encore voir les restes d'Amyclée, où l'on retrouve des marbres chargés d'in-

(1) Potamia, chef-lieu du canton albanais de Bardounia, dans le mont Taygète. Il y a un petit fort avec quelques canons, qui servent à solenniser les fêtes du bayram. La distance de la jusqu'à Marathonisi, port de mer, est de douze milles.

(2) Paus., lib. III, c. 22; Steph. Byz. Toute cette contrée n'est habitée que par des Grecs.

(3) Hélos, *Iliad.*, lib. II, v. 91; Paus., lib. III, c. 22; Strab., lib. VIII, P. 265; Plutarch., *In Vit. Lycurg.*

(4) De Mistra au mouillage d'Hélos, on compte quatorze heures; et de Mistra à Monembasie, quatorze. Le géographe de Nubie l'évalue à XC. M. P., p. 192.



scriptions (1). C'est aussi de ce côté que finissent les villages suffragants d'Argos, qui figurent dans son cadastre, comme des domaines semblables à nos évêchés *in partibus* (2).

En remontant l'ancien défilé du mont Zarex, on passe au-dessous de Saint-Basile, village autrefois dépendant du comté de Belvédère en Élide. Ce hameau est enclavé maintenant dans le diocèse de Rhéontas, qui comptait, il y a vingt-cinq ans, dix-sept cent

(1) *Fragments trouvés à Amyclée.*

.. Μ ΚΕΣΟΝΓΕΡΙΕ	
.. ΟΙΠΠΑΡΟΝΟΜ	<i>Sur le même</i>
... ΠΡΕΣΒΥΣ	<i>marbre.</i>
... ΠΟΣΗΟΡΓΙΠΙΟΥ	ΕΘ...
.. ΑΝΔΡΙΑΣ. ΒΟΥΛΛ	ΚΑΜ...
.. Σ ΚΑΙ ΡΑΜΜΑΤΟ ΦΜ	ΝΙΚΙ
.. ΘΑΝΓΕΛΟΣΔΑΜΟ	ΕΥΔΑΜ
.. ΚΡΑΤΟΥΣ	ΓΑΛΛΟΝ
.. ΛΑΣΕΥΔΑΜΟΥ.....	ΦΙΔ
.. ΚΤΙ Κ ΟΣΣΟ	

Sur une pierre.

ΘΗΡΑΙΟΛΑΣΚΑΙΜΕΠΑΣΙΧ
 ΗΑΜΕΤΙΜΟΣ ΟΕΝΙΑΔΑΤΟΝ
 ΘΗΓΑΤΕΡΑ.

(2) En poursuivant la côte de l'Éleuthéro-Laconie, on compte depuis l'embouchure de l'Eurotas, trois lieues jusqu'à Kyparissi, village situé au fond du golfe de Cyphante, que les Lacons appellent maintenant Poulithra. Il y a là des salines et des pêcheries closes, où les habitants prennent la quantité de poisson nécessaire à leur consommation, n'osant guère s'aventurer plus loin, à cause des forbans du cap Malée, qui les font esclaves pour en tirer des rançons.

IV.



trente familles répandues dans les différents villages de cette partie de la Laconie. Là, comme dans le Ménélaon (Malévo), et sur le cap Ténare, on parle grec, et les paysans sont de race laconienne. Vainement quelques voyageurs, qui n'ont vu que les sommets du Taygète, ont prétendu reconnaître chez eux l'idiôme esclavon, qui leur est absolument étranger. On ne trouve même dans leur pays que quelques tribus de Schypetars Ézérites parlant albanais, qui s'établirent à Bardounia et dans le Pente-Dactyli, sous le règne de l'empereur Michel III.

Les oliviers et les mûriers sont les arbres des vallées méridionales de la partie de la Laconie dont je viens d'ébaucher la topographie. Dans le mont Coraco-Vouni, on ne trouve guère que des châtaigniers; et les Prasiens doivent en général leur opulence à leur industrie, plutôt qu'à la fertilité du territoire qu'ils habitent.



CHAPITRE CXIV.

Démarcation entre les cantons de Naupli de Romanie et d'Argos. Route depuis cette ville jusqu'à St.-Georges. Khan de Miliotis. Mont Polyphengos. Grottes des frères Laures. Mont Analipsis. Restes du temple de Jupiter Néméen. Vallée de Némée, maintenant appelée Coutzomati.

La démarcation entre les cantons de Naupli et d'Argos est tracée par une ligne tirée du Trété, qui viendrait aboutir au golfe Argolique, une lieue à l'occident de Tirynthe. L'air de cette vallée passe en général pour très-sain, excepté au voisinage de la mer, à cause des rizières répandues vers l'embouchure de l'Inachus et du côté de Naupli, séjour de l'anarchie et des fièvres.

Nous avons vu tout ce que le pays offre de plus curieux, lorsque nous sortîmes d'Argos pour nous rendre dans l'Arcadie, en prenant la vallée de Némée. J'avais relu l'*Agamemnon* de M. Népomucène Lemerrier, sur le lieu de la scène où il place la tragique aventure du chef des Atrides; et je saluai la ville que nous quitions, en répétant ces vers, qui retentiront sur la scène française, aussi long-temps que ceux de l'*Oreste* de Voltaire :

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!

Ô terre, où de Pélops la race fut nourrie.

(Acte II, scène VII.)



Nous remontâmes pendant un quart de lieue le lit poudreux de l'Inachus, qui prend sa source, quand il y a de l'eau, dans le mont Parthénus (1). Au bout d'un quart d'heure de chemin, nous tournâmes au nord quelques degrés ouest; et nous fîmes quatre milles pour arriver jusqu'au village de Coutzo-Podi. Nous commençâmes bientôt à gravir la base des montagnes, qui forment une masse contiguë depuis l'Argolide jusqu'à Patras, en laissant à l'occident le plateau de l'Élide, la seule plaine régulière de la Morée ouverte à l'occident. Nous entrions dans les ressauts de l'Artémisus, et nous suivîmes une gorge d'un demi-mille d'étendue, ayant en vue le khan de Carvathi, et la porte aux Lions de Mycènes, de l'autre côté du bassin d'Argos. Arrivés au village de Bélisi, nous fîmes le nord-nord-ouest pendant un demi-mille entre des sommets calcaires, avant de descendre dans une vallée étroite baignée par la rivière d'Ornée, qui se rend à l'Inachus, ou Planitza. J'eus beau demander si on trouvait au nord, comme le dit Fourmont, des ruines appelées Ornica (2), on ne me comprit pas;

(1) C'est le même que l'Artémisus. Voyez Strab., lib. VI, p. 271; et lib. VIII, p. 370.

(2) Ornica. Nous n'avons rien vu dans ce village que deux églises, l'une dédiée à sainte Marine, que je suppose placée sur le sol même du temple de Diane; l'autre consacrée aux SS. Apôtres, et il y a apparence qu'elle est à la place du temple de tous les dieux. Le territoire de ce village est borné à l'orient par la rivière de Pétraki (Voyage manuscrit de Michel Fourmont, p. 249 et 250 (bis), p. 263 et 264 (bis), déposé au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du Roi).



et on ne put me dire si le ruisseau qui coulait devant nous est le même qu'il nomme la rivière des SS. Anargyres. Nous escaladâmes immédiatement une montagne aride en prenant le défilé de Gamila, dans lequel je remarquai plusieurs massifs de granit noir pareil à celui des carrières d'Argos. A cette distance, nous étions à deux lieues de cette ville, et à une demi-lieue sud-sud-ouest de Zacharias, village près duquel je place la florissante Ornée d'Homère (1). Nous nous trouvions dans la région moyenne de l'Artémisius, qui formait autrefois la frontière méridionale de la Phliasie. Nous descendîmes au khan de Miliotis, qui est situé entre des montagnes lugubres. Je vis au bord d'un ruisseau un moulin et un plant de mûriers, près desquels on avait cultivé quelques arpents de terre qui étaient alors remplis de bamiens et d'aubergines.

En quittant le khan, nous prolongeâmes un torrent venant de l'ouest, pour prendre le défilé de *Scala-Miliotis*, qui est un sentier taillé en spirale dans le flanc des montagnes. Nous fîmes de là trois quarts de lieue entre des sommets hérissés de buissons, qui nous conduisirent à une vallée couverte de poiriers sauvages. J'y vis des moutons dont les deux tiers étaient noirs, ce qui fait que leur laine est moins estimée dans le commerce, que celle des troupeaux de l'Argolide.

Nous venions de rentrer dans le canton de Corinthe, et nous marchâmes environ un quart de lieue

(1) *Iliad.*, lib. II, v. 571; *Paus.*, lib. II, c. 25; *Id.*, lib. X, c. 18; *Strab.*, lib. VIII, p. 376.



au couchant jusqu'à une fontaine, d'où nous tournâmes au nord pour entrer dans la vallée de l'Asope. Nous eûmes aussitôt en face le village de Saint-Georges, qui se présente au milieu de l'embrasement formée par les monts Polyphengos et Analipsis. Dans le sud-ouest, j'apercevais la partie de l'Artémisius appelée Gymno-Vouni, qui enveloppe le bassin d'Orchomène; et mon horizon était fermé au septentrion par la chaîne des montagnes de la Sicyonie, que les modernes nomment Gavrias. Nous suivîmes le cours d'un torrent qui verse ses eaux dans la vallée de Saint-Georges, en laissant à gauche un monastère de la Vierge, creusé à l'angle d'un entablement du mont Polyphengos. Chandler, qui le visita, y copia une inscription sépulcrale; et les moines y montrent encore, comme de son temps, l'image miraculeuse de la Panagia, qu'ils disent s'être envolée d'Athènes pour venir se fixer dans ce lieu, où elle voulait que son culte fût établi (1). Quant à la fontaine limpide dont parle le voyageur anglais, c'est tout bonnement une citerne taillée dans le roc,

(1) Chandler, qui saisit toutes les occasions de se moquer des superstitions des chrétiens orthodoxes, raconte fort au long ce prétendu miracle. Il devait cependant savoir que ces erreurs ne sont pas le fruit de leur religion, mais de l'imagination ardente des Grecs. Pouvait-il ignorer que les précepteurs de Thémistocles et de Platon racontaient, que *Minerve avait transporté le mont Lycabettus dans l'Attique, en le mettant dans les plis de sa robe, pour l'apporter depuis Pellène jusqu'au lieu où elle le laissa tomber.* Après cela, comment peut-on se moquer des modernes?



qui conserve, sans aucune intervention surnaturelle, les eaux des pluies, claires et fraîches pendant toute l'année.

Je commençai aussitôt à découvrir la longue file des cellules autrefois habitées par les frères Laures (1), dans lesquelles Michel Fourmont (2) ne trouva plus qu'un ermite. En parlant de ces ascétiques aux gens du pays, ils parurent étonnés, et un vieillard fut le seul que je trouvai au fait de leur histoire. Tout en discourant sur ce que je voyais, nous traversâmes la vallée; et dans dix minutes, nous arrivâmes au village de Saint-Georges. Nous y étions recommandés; on lut nos lettres, mais on nous fit un accueil glacial.

(1) Laures; c'est en parlant de ces cénobites que saint Éphrem a dit, *qu'ils vivaient dans les montagnes comme des sauges, qu'ils s'étaient établis comme des ramiers dans les lieux élevés, et qu'ils avaient attaché leur ancre d'espérance à la croix.* Παζόμενοι ὄρεσιν ὡς θῆρες, τρεφόμενοι ὡς περιστεραὶ εἰσι πετασθεῖσαι ἐν ὕψει καὶ τὰς σκηνὰς αὐτῶν ἔπηξαν ἐν τῷ σταυρῷ (St. ÉPHREM, t. I, p. 175, édit Rom. 1732; *Id.*, *Commentar. in Amos*, p. 268).

(2) Voici ce qu'en dit Fourmont, qui avait vu et décrit cette montagne avant Chandler : « Le mont Polyphengos n'est qu'un rocher escarpé et très-haut, sur lequel il y a trente-six églises ayant douze pieds de long sur huit de large. Comme aucune n'était entière, nous ne pûmes savoir leur hauteur. Toutes ont une cour, et au bout, une cellule de huit pieds en carré, avec une petite citerne. En montant depuis le milieu de la montagne, on trouve six terrasses, sur chacune desquelles il y a soixante grottes. FOURMONT, *Voyage manuscr.*, p. 304 et 305 (*bis*).

Il paraît que ce fut devant cette forteresse, ouvrage de la nature, que Mahomet II se trouva arrêté par les Grecs, lorsqu'il ravagea le Péloponèse. *Voyez CHALCOGONDYLE.*



On allait même nous refuser le logement, lorsque mon drogman; ayant reconnu un de ses amis, nous applanit les difficultés; de manière que l'hospitalité nous fut accordée.

Cet article étant réglé, nous demandâmes où étaient les Colonnes (c'est sous ce nom qu'on désigne Némée); et on nous répondit qu'on n'en savait rien. Nous insistâmes, et on ajouta *qu'il y avait si loin*; mais comme je montrai de l'argent, un jeune homme s'écria qu'il nous y conduirait dans moins d'une *heure de temps*. Nous lui donnâmes en conséquence un des chevaux de nos postillons, et nous partîmes. Notre chemin était à l'orient; dans un quart d'heure, nous eûmes dépassé le coteau qui réunit le mont Analipsis au mont Gavrias. Nous traversâmes ensuite un vallon couvert de vignobles; et après avoir doublé une seconde colline, nous arrivâmes, au bout de cinquante-cinq minutes de marche, dans le vallon solitaire de Némée.

Le temple de Jupiter était déjà dégradé lorsque Pausanias le vit; son toit était écroulé, et on en avait emporté la statue du maître des dieux. Un bois de cyprès ombrageait seul sa nef délaissée; mais il est probable que l'empereur Hadrien, restaurateur des jeux Néméens, dut faire quelques réparations à un édifice qui était regardé comme un des plus beaux de la Grèce. Je comptai encore à sa façade l'emplacement de six colonnes, dont il ne reste plus que deux, qui sont d'ordre dorique, avec leurs architraves. Je vis les tambours de plusieurs autres; et sachant que cet édifice, qui était dans les proportions du *Theseum* d'Athènes, avait été levé géométriquement



et dessiné par M. Fauvel, je me dispensai d'en prendre aucune mesure. A quelques pas de là, je remarquai les décombres d'une église grecque dédiée à la sainte Vierge, qu'on croit occuper l'emplacement du monument funèbre d'Archémore (1). Un vieux figuier couvre maintenant son sanctuaire délabré, où l'on célèbre encore chaque année, le 15 août, un panégryri, qui attire un concours nombreux de paysans des villages voisins. Ainsi aux mêmes lieux où se tenaient les jeux Néméens (2), présidés par les Argiens, se réunissent encore les enfants des Grecs; et s'ils ne poursuivent plus les couronnes distribuées aux vainqueurs des jeux, les échos, qui répétaient les acclamations des peuples réunis, redisent des harmonies plus sublimes. Ils répondent aux chants religieux des chrétiens de la Phliasie, qui demandent au Ciel, dans leurs humbles prières, *le Desiré des nations*, en invoquant *le règne de J. C.*, Βασιλεία τοῦ Χριστοῦ.

(1) Paus., lib. II, c. 15; Apollod., lib. III, c. 6, 54.

(2) Nemeases alias æstivas, hibernas alias, atque ipsarum singulas alternis annis peragi consuevisse, perspicuo, constantique scriptorum omnium testimonio erudimur. Ipsas vero primis, ac tertiis olympiadum annis celebratas esse Scaliger, Petavius, Dodwellus, cæterique scriptores omnes unâ veluti voce testantur. Eas tamen secundis et quartis adscribendas esse pluribus, et perspicuis etiam certisque Nemeadum exemplis ostendi: ut æstivæ quidem secundis olympicis annis, duodecimo Panemi Corinthii adeoque Hecatombæonis Attici die, agerentur: hibernæ vero in quartos olympiadum annos, itemque in duodecimum Gamelionis Attici diem inciderent.

CORSINI, *Fasti Attici*, t. II, p. 196.



Je demandai la fontaine Adrastène, et on me montra la source de Coutzomati, qui donne son nom au vallon de Némée. Du reste, je ne vis aucune trace du stade ni de la ville; et comme le jour baissait, j'eus beaucoup de peine à dessiner le cours de la rivière qui se jette dans le golfe de Corinthe. Mais je ne pus méconnaître, à sa forme particulière, qui est celle d'un autel élevé dans les airs, le mont Apésas, sur lequel Persée sacrifia, dit-on, à Jupiter; car dans les temps antiques, les hommes priaient sur des lieux élevés (1). Je ne fis qu'entrevoir le village de Coutzomati, qui est habité par vingt familles albanaises, dont la richesse consiste en vignobles et en troupeaux. Les ténèbres s'épaississaient, lorsque nous reprîmes le chemin de Saint-Georges, où nous arrivâmes au moment où la pluie commençait à tomber. Les éclairs seuls nous faisaient apercevoir les montagnes de l'Arcadie; le tonnerre grondait dans leurs flancs, et tout nous présageait une nuit épouvantable. Je craignais que cela ne dérangeât mes projets, lorsqu'un vent impétueux, qui s'éleva sur les dix heures du soir, dissipa les nuages, et me permit d'espérer pour le lendemain une journée favorable.

(1) *C'est leur coutume*, dit Hérodote (en parlant des temps où les hommes n'avaient pas encore fait les dieux à leur image), *d'immoler des victimes à Jupiter sur le haut des montagnes; et ils appellent de son nom, tout le circuit du ciel.* Ἐπὶ τὰ ὑψηλότατα τῶν οὐρέων ἀναβαίνοντες θυσίας ἔρδειν, τὸν κύκλον πάντα τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες.



CHAPITRE CXV.

Phliasie. Départ du village de Saint-Georges. Ruines de Phlonte. Indication de plusieurs monuments. Cours de l'Asope. Limites de la Phliasie.

Le village de Saint-Georges est divisé en deux quartiers groupés au penchant des mamelons qui se rattachent à la chaîne ondoyante des montagnes de la Sicyonië. Sa population, entièrement grecque, se compose de cent cinquante familles, qui ne sont pas gouvernées avec la même modération que celles des villages de l'Isthme, quoique soumises à l'autorité de Kyamil, bey de Corinthe. Cependant ce noyau des derniers enfants des Doriens mériterait une considération particulière, si on réfléchissait que leur race s'est perpétuée depuis la plus haute antiquité dans cette partie du Péloponèse. Phlias, fils de Téménus, qui fut un des Argonautes, avait donné son nom au pays qu'ils habitent (1), et qu'Homère distingue spécialement de l'Arcadie. Après le retour des Héraclides, la Phliasie fut envahie par les Doriens que commandait Rhégniades, descendant de Bacchus (2); et le dialecte des paysans actuels, ainsi que les excellents vins des coteaux de Saint-Georges, prouvent leur extraction dorique, autant que la protection particulière du fils de Sémélé envers leurs vignobles.

(1) Paus., lib. II, c. 12; Strab., lib. VIII, p. 382.

(2) Paus., *Ibid.*; Raoul-Rochette, *Hist. de l'Établiss. des col. grec.*, t. III, p. 27.



Le soleil éclairait à peine l'horizon, lorsque nous montâmes à cheval, pour aller visiter une caverne située une demi-lieue au nord, que les gens du pays croient avoir servi de retraite au lion de Némée (1). C'était, sans ajouter foi au récit des Phliasiens, qui tiennent cette histoire de la tradition, la seule chose qui me faisait quitter la route que nous devions suivre. Nous sortions de la maison de notre hôte, lorsque je remarquai sur un marbre enclavé dans l'escalier le nom d'Évancrite, EYANKPITOI; et comme j'appris qu'on avait trouvé ce linteau dans la plaine où nous devions passer, je conçus l'espérance d'y faire quelque découverte. Afin d'être plus libre dans mes recherches, on donna ordre aux conducteurs de nos bagages de prendre les devants, et de nous attendre à un caravansérail situé à deux lieues et demie de là, vers l'extrémité occidentale de la vallée de la Phlasié.

Libres de cet attirail, nous dépassâmes le second quartier du village de Saint-Georges; et après avoir marché droit au nord l'espace d'un mille, je commençai à trouver les soubassements de plusieurs édifices helléniques. Ils étaient trop considérables pour me permettre de penser qu'ils appartenaienent aux ruines de Bembina (2), que Chandler place de ce

(1) Pausanias place cet antre à quinze stades de Némée (lib. II, c. 15), un mille sept huitièmes. Ainsi ce ne pouvait être celui qu'on m'indiquait.

(2) Bembina. Βεμβίνα κώμη τῆς Νεμέας. Steph. Byz.; Strab., lib. VIII, p. 377; Plin., lib. IV, c. 6. Mais on donne aussi



côté. Bientôt nous traversâmes un torrent tributaire de l'Asope, et je retrouvai encore les fondements de plusieurs vastes enceintes que le soc de la charrue n'a pu démolir. Je suivis leurs encaissements, qui s'étendent jusqu'à la base du mont Gavrias; et comme je ne pouvais être sur l'emplacement de Bembina, ni sur celui de Némée, j'en conclus que je foulais les ruines de Phlionte.

Il fallut suspendre un moment mes explorations pour monter à la prétendue caverne du lion de Némée. Mon cicerone, qui était un maître d'école de Saint-Georges, semblait, à entendre son verbiage, savoir tout, et avoir hérité de la peau dont Hercule faisait sa parure. Nous arrivâmes, en riant de ses prétentions, à cette grotte, dans laquelle je ne vis qu'une excavation basse, bouchée d'un fagot d'épine servant de clôture pour y renfermer des moutons. Je commençais à plaisanter notre guide, lorsqu'en portant mes regards vers le haut de la montagne, j'aperçus à peu de distance une église ruinée. Je dirigeai aussitôt mes pas de ce côté; et en approchant, je fus étonné de trouver un temple qui appartenait aux beaux siècles de la Grèce. Je tenais Pausanias à la main; et en examinant le coteau qui s'incline du côté de l'Asope, je m'orientais, lorsque mon drogman, resté dans la plaine, m'avertit qu'il était au milieu d'une quantité considérable de ruines. Je

parfois l'épithète de *lion de Bembina*, Βερβινίτη; λέων, à celui qui fut tué par Hercule (not. 1 du liv. VIII de Strab., p. 251 de la traduction française).



me trouvais en conséquence dans la partie de Phlionte qui fut primitivement appelée Aréthyrée (1), et au sommet du mont Arantius, sur lequel les Phliasiens avaient bâti un temple à Hébé. S'il n'existe plus de traces du bois de cyprès qui couvrait ces hauteurs, je revois au moins l'édifice qui fut autrefois un asyle inviolable ouvert aux malheureux (2); il est assez bien conservé pour mériter l'attention des voyageurs, quoique aucun n'en ait parlé jusqu'à-présent. J'observai que, suivant leur usage, les chrétiens, qui en avaient fait une église, ont pratiqué une porte à l'occident dans la cella, et établi une rotonde sous le Pronaos, afin d'y placer le sanctuaire. Je mesurai quelques-unes des colonnes cannelées qui sont encore en place, auxquelles je trouvai dix-huit pouces de diamètre; j'en comptai quatre au fronton, et l'emplacement de trente-deux autour du monument, qui était d'ordre dorique. Je ne pus retrouver aux environs aucuns vestiges de l'enceinte consacrée à Cérès, ni de son temple; mais je reconnus les grosses murailles pélasgiques qui flanquaient le mont Coëlosse vers l'Asope, où elles formaient probablement un chemin couvert pareil à ceux d'Ambracie, d'Olpé et de plusieurs autres villes anciennes.

(1) *Iliad.*, lib. II, v. 571.

(2) Les réfugiés suspendaient aux cyprès des chaînes votives, emblèmes de leur délivrance. On appelait le panégyri qui s'y célébrait, *les jours au lierre*, parce qu'on en faisait des festons pour orner la porte du temple d'Hébé.

PAUS., lib. II, c. 12 et 13.



Phlonte (1), d'après ce que je voyais, dut avoir deux époques de constructions; et en cela, l'histoire s'accorde avec les ruines que j'avais sous les yeux. Je sortais de l'acropole qui fut la demeure des Pélasges, prédécesseurs des Doriens; et je suivis fortuitement la direction dans laquelle Pausanias indique un temple d'*Esculape imberbe*. L'aspect des lieux, embarrassés de pierres de taille, ne me donnait pas l'espérance de le découvrir, lorsque j'arrivai à sa cella, que je distinguai, à ses colonnes doriques et à ses mêmes proportions, pour celle d'un temple pareil à celui d'Hébé. A quelques pas au nord-ouest, j'en vis une troisième; et il est probable qu'avec plus de loisir, j'aurais retrouvé le théâtre. Telle est *de ce côté*, pour me servir d'une expression de Cicéron voyageant aux mêmes lieux que je visitais, la physionomie ou plutôt le *squelette* de Phlonte dans son état de désolation.

Au sortir des enceintes que je venais d'examiner, je crus entrer dans l'agora, en voyant un grand tombeau (2), ouvert il y a quelques années par ordre de Véli pacha, qui a fait enlever de Phlonte plusieurs marbres chargés d'inscriptions. A peu de distance, je traversai une des branches de l'Asope près d'un

(1) Phlonte, Strab., lib. VIII, p. 382; Apollon. Rhod., *Schol.*, lib. I, v. 115; Cic. *Tuscul. Quæst.*, lib. V; Diogen. Laert., *In Vitâ Speusippi*; *Id.*, *in Timon*.

(2) On voyait dans l'agora, ou place publique de Phlonte, le tombeau d'Aristeas, poète contemporain d'Eschyle et de Chérile, qui avait fait un nombre considérable de pièces de théâtre, et trente-deux farces ou satyres.



pont ruiné qui est d'une construction ancienne. Je ne cherchai pas, comme on peut bien se l'imaginer, l'endroit que les Phliasiens appelaient l'ombilic de la terre, dont ils regardaient leur ville comme le centre (1). Mais en avançant dans la plaine, je crus reconnaître les débris des temples d'Apollon et d'Isis, qui sont entourés d'une multitude de quartiers de marbre et de tombeaux anciens.

Mon guide prit congé de nous au bord de la rivière de Saint-Georges, que nous avons vue en entrant par le défilé du mont Polyphengos; et je relevai à gauche une ferme (Métochi) environnée d'arbres, qu'on peut prendre comme point de reconnaissance afin de dresser la carte de la Phlasié. Ce serait dans cette direction, vers le village de Panariti, qu'on pourrait chercher les traces de Coclé, qui dut exister dans le coude que forme l'Asope, avant d'entrer dans la Sicyonie. Comme je ne suivis pas la rive opposée de ce fleuve, je donne vaguement mon indication; et j'ajouterai même qu'il n'y a aucune ruine en vue le long des montagnes de gauche, que nous prolongeâmes pendant une heure et demie de chemin. A trois quarts de lieue de Phlonte, nous guéâmes une rivière venant du mont Gavrias, et une lieue plus loin, nous passâmes l'Asope sur un pont en pierre construit au-dessous du village de Botchica, ou Boudgicati.

(1) Paus., lib. II, c. 13. Cette folie était commune aux habitants de Delphes, ainsi qu'aux Hébreux, qui plaçaient le centre de la terre sur le Parnasse et à Jérusalem, comme les mahométans l'assignent maintenant à leur ville de la Mecque.



Nous retrouvâmes au caravansérail de Boutchica les gens de notre suite, qui s'étaient largement régalés du jus de la treille, pour dire adieu aux vins de la Phlasié. J'observai que la vallée d'où nous allions sortir réunit dans cet endroit les deux branches de l'Asope, qui viennent, l'une du mont Olovos, une lieue au nord, et l'autre du Soron-Oros, qui est à l'occident, mais un peu plus éloigné. Je me trouvais près d'un aqueduc moderne qui sert à porter des eaux à plusieurs moulins situés à sa décharge; et de là je promenai long-temps mes regards sur la Phlasié, vallée entourée de montagnes nues et grisâtres. Des bergers, campés à peu de distance, sous des huttes en clayonage, animaient, seuls avec leurs troupeaux, cette terre autrefois vivifiée par une population nombreuse. Leurs casquettes de joncs, surmontées de houppes, attachées sous leurs mentons avec des cordons flottant sur leurs épaules, me rappelaient la coiffure des pasteurs arcadiens et de ceux du Latium. Ils chantaient, et l'un d'eux fit entendre ce refrain, qui me rappela les temps de leur félicité pastorale : *Quel pays produit comme le nôtre du miel, des figues et du pain* (1)? Et les femmes, en faisant tourner rapidement leurs fuseaux, répondaient : *Enfants, bénissez le dieu tout puissant ; c'est lui qui nous donne ces trésors!*

(1) Cet enthousiasme respectable des Grecs pour leur pays a été remarqué dans tous les temps. *Quelle terre, ô Hipponice, produit du miel, des figues et du pain!* s'écrie un interlocuteur cité par Athénée, *Ὅχι δὲ γέγραφα φέρει τὸ μέλι, τοὺς ἄρτους, τὰ σύκα.*

ATHEN., *Deipnosoph.*, lib. III, c. 2.



CHAPITRE CXVI.

Arcadie. Mont Myrmingo-Longos. Villages de Scotini et de Condila. Amilos. Chemin de traverse entre Tricala et Tripolitza. Lac Stymphale, maintenant appelé Zaraca; ses sources. Distinction des deux villes de Stymphale. Aqueduc d'Hadrien. Gouffre de Zaraca. Alea, ou Lavca. Tricrènes, ou Castagna. Mont Géronte. Vallée de Phénéon. Rivière de Carya, ou Aroanius. Arrivée au monastère de Saint-Georges. Médailles.

Salut, ô bocages de l'Arcadie, terre chérie des dieux! Montagnes, asyle des Oréades, vallons aimés des pasteurs, plateaux odorants où Pan (1), les Dryades et les nymphes folâtraient aux chants de la bucolique innocente; sombres forêts qui couvrîtes de vos voiles mystérieux le cortège pudique de Diane, salut : *Et moi aussi j'ai vécu dans l'Arcadie!* Je me plairai toujours à redire ses sites enchanteurs, ainsi que la beauté naïve des Arcadiennes, aux yeux célestes et aux blondes chevelures, qui ne le cèdent en fraîcheur qu'aux nobles filles de la vieille Angleterre. Mes premiers souvenirs de la Grèce datent du temps

(1)

Pan deus Arcadiæ venit quem vidimus ipsi.

VIRG., *Eclog.* X, v. 26.

Son culte avait été apporté d'Égypte en Arcadie après la guerre de Troie.

HERODOT., lib. II, c. 145.



où je fus captif à Tégée. J'étais jeune alors ; et ma tête, quoique devenue chauve comme les cimes du Ménale, mais pleine de souvenirs, ne me permit pas de revoir ses croupes poétiques, sans une émotion mêlée de tristesse.

Les Arcadiens se regardaient comme le plus ancien peuple de la terre, et ils prétendaient que leurs ancêtres étaient établis dans les vallées de l'Erymanthe et du Ladon, avant que la lune eût marqué son cours dans le ciel (1). Xénophon, sans rapporter cette tradition, se contente de dire qu'ils étaient la seule nation de la Grèce à laquelle il fût permis de se vanter d'être indigène ; et c'est encore aujourd'hui la partie de la presqu'île où l'on retrouve des mœurs pastorales et une physionomie historique. Éloignées de la mer et de toute communication étrangère, les peuplades du mont Cyllène, des rives du Ladon et de l'Alphée, ont entendu mugir autour d'elles les hordes qui ont successivement envahi et désolé le Péloponèse, sans se mêler avec les conquérants. Leurs retraites et leur pauvreté n'ont pu tenter des dévastateurs avides ; et les Arcadiens, toujours bergers ou cultivateurs, n'ont été modifiés que par la religion chrétienne, dont la gloire fut et sera de régénérer la face du monde, destiné tôt ou tard à reconnaître l'évangile et à vivre dans la simplicité de ses lois.

(1) Les Arcadiens se regardaient comme *autochtones*, et qui plus est comme prosélénites, c'est-à-dire nés avant la lune. Ovide, en parlant d'eux, a dit : *Lunæ gens illa prior fuit.*

Fast., lib. II, v. 290.



Nous entrons dans la première chaîne des montagnes de l'Arcadie, en quittant le khan de Boutchica; et au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes le haut du mont *Myrmingo-Longos* (1), dont la région méridionale s'appelle encore maintenant *Soron-Oros*. Je vis à gauche, dans la partie la plus occidentale de la vallée de la Phlasié, qui est arrosée par la branche mère de l'Asope, le village de Galata, habité par quarante familles grecques. Nous marchâmes ensuite entre sommets vers l'occident pendant une demi-lieue, en suivant le cours d'un torrent qui verse ses eaux au midi du côté de la Tégéatide. Après l'avoir passé, nous mîmes trois quarts d'heure à gravir un sentier tortueux qui aboutit à une gorge cultivée dont j'ignore le nom. Nous avions à gauche les montagnes de Scotini et de Condila, qui sont remarquables par leurs sommets taillés en forme de table, comme celui du mont Apesas de Némée. Je me souvins que Pausanias place de ce côté deux bourgades appelées Scotine et Condylée (2); et mon drogman m'assura qu'il avait vu des ruines aux environs de ces hameaux, chose qui est confirmée par M. Dodwel (3). Comme notre position tenait à la géographie ancienne, je m'informai des distances, qui sont cotées à six lieues avec

(1) *Myrmingo-Longos*, le bois des Fourmis; *Soron-Oros*, montagne des Lézards.

(2) Paus., lib. VIII, c. 23.

(3) M. Dodwel dit qu'à quatre minutes de Scotini, il y a deux ruisseaux et des ruines. P. 146, *Itinerary of the Morea*.

Scotini est maintenant un village de dix-huit feux, et Condylé ne compte que huit familles chrétiennes ou quarante habitants.



Tripolitza, et à huit en montagne jusqu'à Tricala, bourgade moderne du mont Crathis, dépendante du canton de Corinthe.

Nous étions à l'entrée de la vallée de Scotini, qui aboutit à Mantinée, ville autour de laquelle rayonnaient toutes les routes de l'Arcadie. J'aurais voulu visiter ses ruines, en prenant le chemin qui conduisait à Psophis. Il est probable qu'en suivant cette direction, j'aurais inmanquablement retrouvé les positions de Paüs et de Sirée; car avec de la persévérance, on peut découvrir tout ce qui a existé; mais il fallait ajourner ces recherches. Nous traversâmes en conséquence la gorge de Scotini; et au sortir d'un défilé qui a une demi-lieue d'étendue, nous entrâmes dans la grande vallée de Zaraca (1).

Nulle contrée n'offre un spectacle plus lugubre que celui du bassin de Stymphale. Les montagnes sévères qui l'encaissent et son aspect solitaire annoncent qu'il fut de tout temps le séjour du deuil ou le repaire de quelques êtres dangereux (2). Aussi les

(1) Zaraca, ainsi appelé du mot grec *zarex*, gouffre, dans le dialecte arcadien, qui avait fait de *Σέπερα*, *Σέπερα*.

(2) Lord Byron, qui a voyagé dans la Grèce à-peu-près avec autant de succès pour les sciences que Cyrano de Bergerac dans la lune, aurait bien dû choisir le Stymphale pour y placer ses Vampires. Quels vers ampoulés (*sesquipedalia verba*) lui auraient inspiré un lieu aussi digne de son génie élucubratif? Je l'engage à visiter, s'il ne l'a pas fait, le Stymphale, afin de puiser quelque bon *cauchemar* poétique dans ses marais. Je ne fais cette observation au noble *Timon* de la Grande-Bretagne que pour le remercier du souvenir dont il m'a honoré dans les



mythologues avaient-ils imaginé d'y placer une espèce d'oiseaux qui ne se nourrissaient que de chair humaine (1), et d'y fixer la retraite de Junon après son divorce avec Jupiter (2). Le lac était extrêmement bas lorsque je le vis; mais le fleuve qui le traverse du nord au midi formait encore un volume d'eau stagnante large comme la Seine dans son plein. Je ne pus me détourner pour visiter sa source, qui se trouve auprès du village de Chionia (3), à l'endroit où l'empereur Hadrien avait établi la prise d'eau des hydragogues de Corinthe. Je connaissais ce grand aqueduc exécuté sur la ligne des montagnes de la Sicyonie, à travers lesquelles il décrit une courbe de près de quarante milles, à cause des sinuosités du terrain, et je dus à regret renoncer au désir de voir l'endroit où il commençait. Je manquai ainsi l'occasion de visiter les ruines de la nouvelle Stymphale (4),

notes de son *Chil Harold*, en le prévenant toutefois que je ne tiens pas plus à son suffrage qu'à sa critique.

- (1) *Uncisque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphalia colentes.*

LUCRET., lib. V.

De savants commentateurs voient dans ces oiseaux une allusion aux voleurs du Stymphale, qui sont encore communs de nos jours dans cette contrée.

- (2) Paus., lib. VIII, c. 22.

(3) Chionia, village moderne habité par vingt-cinq familles chrétiennes.

(4) Scylax in Arcadiâ; Ptolem., lib. III, c. 16; Herodot., lib. VI, c. 76; Strab., lib. VIII, p. 371 et 389; *Iliad.*, lib. II, v. 115.



que Pausanias prévient de ne pas confondre avec celle qui fut fondée par Stymphalus, petit-fils d'Arcas. Elle est en effet entièrement en construction hellénique, avec des restaurations romaines, tandis que l'ancienne offre une enceinte pareille à celle de Tirynthe. Nous tournâmes donc au sud-est, en faisant route sur une vase desséchée, qui n'est propre à aucune espèce de culture, à cause de sa nature froide. Je ne vis pas le moindre atôme de verdure dans toute l'étendue de la vallée que nous parcourûmes, en prolongeant la base du Mavron-Oros jusqu'au *Zaraca* (gouffre), dans lequel le Stymphale s'engloutit. Mais je pus mesurer sur les flancs des rochers la hauteur à laquelle les eaux montent en hiver, et j'estimai leur élévation moyenne à quatre brasses au-dessus de la partie la plus déclive de leur berceau. Cette accumulation, formée par les pluies, augmente depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps, et laisse, dans sa décrue entière, une fondrière pareille à celle du marais Achérusien de la Thesprotie. Après avoir divisé la vallée depuis Chionia, le Stymphale se recourbe à l'orient pour disparaître sous une voûte formée en arcade, qui donne entrée dans des souterrains inconnus que la nature a creusés au sein du Mavron-Oros. Je m'avantai assez près de cette caverne pour remarquer que le cintre, qui a environ douze pieds d'élévation au-dessus du courant, a été taillé de main d'homme dans quelques endroits (1), et qu'il existe au

(1) L'entrée du canal souterrain est une de ces issues ou dégorgeoirs ordinaires dans les pays de montagnes, qui forment



niveau du fond, un seuil formé par un banc de roche primitive. Les eaux, qui se gonflent pour le franchir, s'engloutissent et disparaissent à droite, en se brisant dans un abîme profond, au-delà duquel l'obscurité ne permet pas de rien distinguer.

Pausanias, qui mêle des prodiges à la plupart de ses explications, raconte que de son temps, les habitants de Stymphale éprouvèrent un déluge (suite de la colère des dieux), qui inonda la campagne dans une étendue de plus de quatre cents stades (1),

des vallées en manière d'entonnoir; et tout me porte à croire que cette bouche a dû être élargie de main d'homme. J'ai dit ailleurs comment les eaux du Stymphale reparaissent dans l'Argolide, près du lac Amphiarus, ou Mavrococla. J'observerai à cette occasion que Gédoyne a mal traduit le texte de Pausanias, et qu'il n'est pas question qu'on ait fait l'arcade comme il le dit, mais qu'on l'a simplement désobstruée ou élargie.

V. PAUS., lib. VIII, c. 22.

(1) Comme tout le monde n'a pas Pausanias sous la main, je crois à propos de rapporter l'historiette qu'il raconte à ce sujet : « La fête de Diane Stymphalienne, dit-il, était négligée; on n'y observait plus les cérémonies prescrites par l'usage; et pour punir ceux qui délaissaient son culte, l'arcade du Stymphale s'obstrua, de façon que cet événement donna lieu à une inondation. Sur ces entrefaites, un chasseur, qui poursuivait une biche, se jeta à la nage pour l'atteindre, et il la suivit jusqu'à ce que, arrivés au gouffre, ils y disparurent ensemble et s'y noyèrent. Les eaux alors se retirèrent, et dans moins d'un jour, le pays fut à sec. »

PAUS., *Ibid.*

C'est probablement par une semblable cause que fut occasionné le déluge qui obligea Dardanus de quitter l'Arcadie, etc. (V. Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. XXI, p. 343, N. B.)



à cause que le gouffre s'était obstrué. Sans recourir aux miracles, une meule de foin qui serait entraînée par une pluie d'orage suffirait pour engorger ce grand égoût; et les paysans, instruits du danger qu'ils courent en pareil cas, savent maintenant, comme je l'ai appris, enlever avec des crocs, les arbres et les immondices qui s'y accumulent.

Le chemin qui conduit dans la partie méridionale de la vallée, qu'on traverse pour se rendre du côté d'Aléa et de Phénéon, passe sur l'arcade même du gouffre du Stymphale. La chaussée, qui fut autrefois pavée, est maintenant hérissée de pointes de rochers, et tellement dangereuse, que les voyageurs prudents mettent pied à terre afin de ne pas tomber dans l'abîme, d'où il serait impossible au plus habile nageur de se tirer. Après avoir franchi ce pas, nous marchâmes au sud-ouest; et nous guéâmes la rivière d'Aléa, ou Lavca, qui se rend au gouffre, réceptacle général des eaux de la Stymphalide. Nous avons en vue le village de Zaraca, à la distance de quatre milles au nord-ouest dans le mont Sépia, et les ruines cyclopéennes de la vieille Stymphale, fondée par Temenus, fils de Pélasgus (1). Bientôt après, nous cotoyâmes une chaussée solide de quarante pieds d'épaisseur, dont la con-

(1) Il y avait deux villes, un lac et une montagne du nom de Stymphale. Hésychius semble mettre la chose en doute, quand il dit : *Στύμφαλος, πόλις ἢ ἕρος Ἀρκαδίας*. Mais Ptolémée est précis à ce sujet, et il désigne une montagne de ce nom : *Ὁ Στύμφαλος ἕρος*. Apollon., *Schol. ad lib. II, v. 1055*; Ovid., *lib. II, Fast. V, v. 27*; Polyb., *lib. II, c. 55*.



struction serait plus digne d'être un des travaux d'Hercule, que la destruction des oiseaux, ou, si l'on veut, des brigands qui infestaient cette contrée. Cette digue, suivant toute apparence, servait autrefois, comme elle le fait maintenant, de voie publique et de défense pour la partie méridionale de la vallée, contre les inondations du lac. Aussi remarque-t-on à cette extrémité du bassin de la Stymphalide des champs cultivés, jusqu'à la hauteur d'Aléa, ou Lavca. Ce village, que nous laissâmes une demi-lieue sur la gauche, ne conserve plus aucuns vestiges des temples de Minerve, de Bacchus, ni de Diane; et on n'y retrouve que quelques pans des murs pélasgiques, qui furent bâtis par Aleus, fils d'Aphidas (1).

Je vis dans la campagne plusieurs Arcadiennes occupées à recueillir les épis dorés du maïs; et comme elles paraissaient s'enfuir à notre approche, j'en demandai la cause à un papas qui nous accompagnait depuis quelque temps. Il ne répondait que par monosyllabes; et s'étant approché de moi, il me montra quatre hommes armés qui escortaient un cavalier. « Voilà, ajouta-t-il, le motif de la frayeur des paysannes. Ce personnage, qui est suivi de quatre Albanais, est le fils d'un des plus fameux chefs de bande de la Morée; et quoiqu'il ait *fait sa paix*, on le craint encore à plus de vingt lieues à la ronde. Mais il aime *les chapeaux*, car il a servi dans les îles Io-

(1) Paus., lib. VIII, c. 23. Il y a un chemin qui conduit de là par Basi dans la plaine de Tripolitza, ou Tégée.



« niennes. » En effet, Z....., qui nous reconnut, nous salua en faisant une profonde inclination, et continua tranquillement son chemin.

Le papas, rassuré par cette démonstration amicale, nous fit longuement l'histoire de tous les voleurs de sa connaissance, sans oublier la sienne, qui s'y rattachait. Il était, à ce qu'il nous apprit, de Castri (Hermione); et comme il avait une fille à établir, il allait quêter par monts et par vaux pour amasser sa dot; *car dans ce siècle d'égoïsme, dit-il, on ne marie plus les filles sans argent.* Et comme nous demandâmes ce qu'il fallait à sa sainteté pour se procurer un gendre, il s'écria qu'on lui demandait des nattes, des couvertures, un mulet, ou pour le moins un âne, et qu'il n'en serait pas quitte pour deux cents piastres.

Pendant que le papas continuait ses doléances, entremêlées d'anathèmes qu'il lançait contre la Papadia son épouse, qui ne lui avait donné que des filles, nous tournâmes à l'occident pour entrer dans la gorge de Castagna. Bientôt nous accostâmes une rivière bruyante, qui conflue avec celle d'Aléa; et nous dûmes la guérer pour arriver à un khan d'une malpropreté révoltante, où les hommes et les animaux habitent pêle-mêle sous un hangar. Comme nous nous établîmes au pied d'un arbre planté à la porte d'entrée de cette bauge infecte, je fus frappé de voir en face de nous trois grosses colonnes d'eau qui jaillissent, dans toutes les saisons, de la base du mont Sépia, et de les entendre appeler *Trimatia* par les



paysans. Il ne me fut pas possible de méconnaître les *Tricrènes*, dans lesquelles on supposait que les nymphes avaient lavé Mercure au moment de sa naissance. Ces jets d'eau naturels font maintenant tourner quelques moulins; et leur décharge se rend à la rivière de Castagna, qui conflue plus bas avec celle d'Aléa. Il faudrait rechercher aux environs le tombeau d'Épytus (1), ainsi que les restes d'un temple qu'on dit avoir existé de ce côté, et peut-être parviendrait-on à en découvrir quelques traces.

Nous étions, comme je l'ai dit, établis hors du caravansérail; et nous en partîmes sur les deux heures après midi, en remontant la gorge de Castagna. Nous gravissions probablement les mêmes montagnes où Apollon paissait ses bœufs *immortels*, que Mercure lui déroba (2). Les nuages s'amoncelaient, et tout présageait un orage, lorsqu'au bout de trente-huit minutes de marche, nous atteignîmes le haut du mont Géronte, à l'endroit appelé *Diasélos-tis-Castagnas*. Nous avons sur la droite le village de Castagna, qui est situé au milieu d'un bois de sapins et de châtaigniers; et j'appris que cette région était, comme autrefois, remplie de loups, de sangliers, ainsi que d'une quantité considérable de bêtes fauves.

Nous étions à l'extrémité de la Stymphalide, qui

(1) *Iliad.*, lib. II, v. 605; *Id.*, lib. VI, v. 590; Paus., lib. VIII, c. 16.

(2) Homer., *Hymn.*; Æschyl.; Callimach.; Horat., lib I, od. 10.



ne renferme plus que mille soixante-quinze habitants de race grecque (1), répartis dans quatre villages. Nous commencions à ressentir une espèce de tourmente; mais à peine fûmes-nous abrités par un rideau de sapins, que nous éprouvâmes du mieux. Les nuages s'élevèrent; et le soleil, qui brilla tout-à-coup, nous laissa voir sous nos pieds le riant vallon de Phénéon. Nous suivîmes, pour y descendre, pendant une heure et demie, les flancs du mont Géronte, ou Dgîra, qui est couvert de lisières de sapins, de genévriers et de pins, jusqu'à la zone où commence la culture. Parvenus à cette distance, nous traversâmes le village de Môcha, en laissant à un mille sur la droite un tchiftlik, ou zevgalatio, appartenant à Kyamil bey. Nous venions d'entrer dans les champs labourés, lorsque je relevai, trois milles au nord-nord-ouest, le hameau de Goûra, qui forme de ce côté l'extrême frontière des cantons de Corinthe, de Vostitza et de Calavrita.

Nous arrivâmes bientôt au fond du vallon de Phonia, territoire couvert de vignobles, traversé de sentiers; et nous marchâmes à l'ouest pour monter à

(1) *Villages de la Stymphalide.*

Chionia.	30 familles.
Lavca.	60 "
Zaraca.	75 "
Castagna.	50 "
TOTAL des familles. . .	215 .
<i>Id.</i> des individus. . .	1075



Zaracoula, bourgade qui se présente entourée de bosquets verdoyants. On était dans la saison des vendanges, qui sont tardives dans l'Arcadie; et les habitants les célébraient avec une sorte d'enthousiasme bachique. Pendant une demi-lieue de chemin, nous rencontrâmes plusieurs processions de gens portant des paniers de raisins, ou conduisant de longues files de baudets chargés d'outres remplies de vin. Parmi cette peuplade pastorale, dont les habitants redisent encore, à l'ombre de leurs bois, ou couchés sur la pelouse, les chants aimés du dieu d'Arcadie (1), nous vîmes des femmes charmantes. Leur visage, barbouillé de l'écume des raisins qu'elles avaient mangés, leur donnait le coloris antique des suivantes du fils de Sémélé; mais à leurs grands yeux bleus remplis de pudeur, à leurs chevelures blondes élégamment tressées, et à leur modestie, on voyait qu'elles n'appartenaient pas au cortège des Thyades. Leurs thyrses étaient des quenouilles chargées de coton; et leurs dithyrambes, des modulations mélancoliques, qui s'affaiblissaient quand nous approchions des lieux où les familles foulaient les grappes. Quelques Arcadiennes même s'éloignaient de notre route par timidité, tandis que d'autres nous saluaient en faisant le signe de la croix, pour montrer qu'elles étaient chrétiennes. Enfin, arrivés au bord de l'Aroanius, nous fûmes

(2)

Dicunt in tenero gramine pinguium

Pastores ovium carmina fistulâ;

Delectantque deum, cui nemus et nigri

Colles Arcadiæ placent. HORAT.



entourés par un groupe de Silènes aux joues rubicondes, qui nous demandèrent en bégayant, *d'où nous venions, ce que nous cherchions, et quels gens nous étions.*

Sans répondre à leurs questions, nous passâmes l'Aroanius, qui roulait alors des eaux chargées d'un limon cendré. Ce fleuve, maintenant appelé Carya (1), du nom d'un village de quatre-vingts familles grecques, traverse le vallon, dans un cours de cinq milles du nord au midi, depuis ses sources jusqu'à la base du mont Saïta (qui est l'ancien Sciathis), où il disparaît dans un gouffre souterrain moins grand que celui du Stymphale. On reconnaît au premier coup-d'œil, à la base des montagnes qui environnent le bassin de l'Aroanius, les traces des eaux lorsqu'il formait un lac; car elles sont aussi visibles que du temps de Pausanias, qui avait fait cette remarque. On sait que Phénéon avait été submergé, parce qu'on avait laissé encombrer le canal, ou, suivant les mythologues, à cause de la colère d'Apollon, irrité de ce que Bacchus, protecteur des Phénéates, lui avait enlevé le trépied sacré de Delphes (2). Le même phénomène allait se reproduire sans l'intervention des dieux. Déjà

(1) Sylburge et Gédoyne ont donc eu tort de vouloir corriger le texte de Pausanias, en substituant au nom de Carya (Καρυαὶ ζωπίον) le mot de Caphyes. Le nom de Carya existe, l'Aroanius le porte maintenant, et cette raison vaut mieux que des hypothèses. Celui de Lycouria, village près duquel le fleuve reparaît, est également historique et conservé jusqu'à ce jour. Enfin on y pêche encore, comme au temps de Pausanias, des poéciles ou truites.

(2) Plutarch., *De serâ vindictâ Numin.* Ce fut à Phonia que



les bas-fonds du vallon de Phénéon étaient envahis par un large marais, lorsqu'en 1812 Kyamil, bey de Corinthe, ayant fait nétoyer le Zaraca, ou égout, les eaux s'écoulèrent, et les terres furent rendues à l'agriculture (1).

La rivière de Carya, après avoir coulé pendant six milles dans un canal souterrain, reparait au village de Lycouria, d'où elle se rend au Ladon. Ainsi les sources et la renaissance de l'Aroanius étaient parfaitement indiquées par les anciens; et les noms des hameaux situés à son origine et à sa renaissance se sont perpétués jusqu'à ce jour sans aucune altération. C'est aussi, comme on voit, le second fleuve des vallons encaissés de l'Arcadie qui s'échappe par une issue souterraine. Comment les eaux, au lieu de se gonfler et de déborder en cascades par-dessus les montagnes, se sont-elles frayé des voies souterraines? voilà, je pense, ce qu'il serait difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante. Au reste, je re-

j'achetai la médaille qui rappelle cette particularité; je l'avais donnée à feu M. Dherman, et j'ignore où elle se trouve.

Argent. Bouclier béotien.

R. ΘΕΒΑΙΟΝ. Hercule marchant et tenant le trépied; le tout dans un carré creux.

(1) C'est à ce dégorgeoir qu'Hésychius donne le nom de *Ἐσθυσς*. Strabon (lib. VIII, p. 389) dit que lorsqu'il venait à s'obstruer, l'eau inondait la plaine, et qu'on le débouchait, comme cela se pratique aujourd'hui; de sorte que dans un de ces déblaiements, les environs du temple d'Olympie furent inondés par la quantité des eaux qui grossirent subitement le Ladon, et par conséquent l'Alphée, dans lequel il se décharge.



trouvais ici, comme dans la vallée du Stymphale et dans la Hellopie, où les lacs de Janina et de Labchistas, après s'être absorbés, forment la Velchis (1), un système particulier au pays de montagnes à base calcaire.

En quittant les bords de la rivière de Carya, nous suivîmes pendant un demi-mille un sentier bordé de haies, qui circule autour d'un coteau sur lequel est groupé le beau village de Zaracoula. Ses maisons, au nombre de plus de trois cents, qui sont ombragées de mûriers, de micocouliers et d'arbres fruitiers, me parurent un Élysée enchanté, comparativement à la solitude de la Stymphalide. Les oiseaux, qui se rassemblent sous la feuillée, mêlaient leurs concerts du soir au murmure des ruisseaux, dont la fraîcheur entretient une verdure éternelle dans ces lieux de paix et d'innocence. Je vis quelques jardins bien cultivés, et les Arcadiens de cette contrée me parurent les moins opprimés des chrétiens du Péloponèse.

Trois cents toises à l'occident de Zaracoula, je remarquai à gauche, sur une montagne de forme conique, mais aplatie au sommet, les ruines helléniques de Phénéon (2). Pausanias trouva cette ville dans un état de décadence tel qu'il n'en parle, ainsi que Strabon,

(1) T. I, c. XI de ce Voyage.

(2) *Iliad.*, lib. II, v. 605; Polyb., lib. II; Pausan., lib. VIII, c. 14; Plin., lib. IV, c. 6; Callimach., *Hymn. in Delum*, v. 71; Stat., *Thebaid.* IV, v. 291; Virg., *Æneid.*, lib. VIII, v. 165; Steph. Byz.



qu'afin de la ranger au nombre des places ruinées de la Grèce. Les souvenirs que rappelait la patrie d'Évandre et des rois pasteurs de l'Arcadie, n'avaient pu dès ce temps la sauver d'une destruction qui ne permet plus de reconnaître le stade, ni aucun de ses monuments, quoiqu'on retrouve encore une grande quantité de débris. Nous laissâmes, à peu de distance sur la droite, les restes d'un monastère dédié à saint Georges, qu'on a depuis transféré dans les étages du mont Cyllène, où il est peut-être bâti sur l'emplacement du temple de Mercure. Nous passâmes presque aussitôt une petite rivière tributaire de l'Aroanius, que je crois être le Porinas (1). Enfin à une demi-lieue de Zaracoula, nous parvînmes au couvent de Saint-Georges, qui est comme enseveli au milieu d'une forêt de platanes et de châtaigniers (2).

Les sectateurs de la vie orphique, qui s'abstenaient de l'usage des choses animées (3), n'en imposèrent pas long-temps au peuple par des austérités qu'on savait apprécier, lorsqu'on connaissait leur régime intérieur (4). Vainement ils avaient transporté leurs demeures dans des lieux éloignés, le désert ne

(1) Paus., lib. VIII, c. 15.

(2) Notre journée de marche depuis Phlionte avait été de onze heures; mais elle n'est comptée que pour dix par les voyageurs et les caravanes.

(3) Plat., *Epimenid.*, p. 975; et lib. VI *Leg.*, p. 722.

(4) C'est d'eux que Juvénal a dit :

Qui Curios simulant et bacchanalia vivunt.

Lib. I, *Satyr.* 2.



pouvait être animé que par les Orphées du christianisme; et la gloire de relever la Grèce était probablement réservée aux enfants de saint Basile. Nous trouvâmes l'igouménos debout dans la cour, appuyé sur le sceptre antique du sacerdoce. Il récitait la prière du soir, entouré des frères qui revenaient du travail des champs; sa voix appelait les bénédictions du Ciel sur leur commune retraite, en priant Dieu d'éloigner de leur sommeil *les phantômes et les vains songes* (1). L'économe chargé de nous recevoir nous conduisit à l'église, que je trouvai ornée d'une grande quantité de lampes, de lustres en argent ou en vermeil, et d'*ex-voto* offerts par les fidèles qui visitent l'église de Saint-Georges.

L'igouménos nous céda sa cellule, dans laquelle on alluma du feu, car le froid commençait à se faire sentir dans cette région des montagnes; et après m'être reposé un moment, je sortis accompagné d'un religieux, pour relever l'horizon, avant le coucher du soleil. Au moyen de ma boussole, je pris le gisement du défilé du mont Géronte, et je déterminai les coupes de cette montagne, dont j'avais exploré le versant septentrional du côté de la Sicyonie. Le moine qui me donnait les noms des positions m'apprit que la neige se conserve toute l'année dans la partie du *Diasélos* de Castagnas, et qu'on la tire de ses glaciers pour

(1) La même prière avait lieu dans la théurgie d'Orphée : *Détournez de vos initiés les vains phantômes, les terreurs paniques et les maladies contagieuses* (l'abbé SOUCHAY, *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XVIII, p. 7).



la transporter à Argos ainsi qu'à Tripolitza. Je pouvais esquisser les sommités septentrionales de cette chaîne, qui se rattache au Crathis par le ressaut de Kokino-Chôma, dans lequel est tracé le défilé appelé *Zaracoulo-Diaselos*. Je dessinaï à l'occident les faîtes qui s'embranchent avec le Chelmos jusqu'au sentier du *Chasseur* (Kinigou-Diasélos). Enfin sur un contrefort nommé Dordovana, qui s'élève comme un phare, je pus déterminer l'emplacement de l'acropole cyclopéenne de Caphyes. Ainsi les voyageurs futurs, en suivant les indications de Pausanias, que je donne avec les noms modernes, pourront retrouver, à l'intérieur ou à l'extérieur du cratère de Phonia, toutes les villes fondées par les fils de Lycaon, et lire, dans leurs débris cyclopéens (1), la vérité historique des temps qui précédèrent ou suivirent de près l'arrivée des dieux dans la Grèce. Enfin je complétois mes relevements au midi par celui de la projection des montagnes grisâtres d'Aléa et d'Amilos. Telle fut mon ébauche du bassin de Phénéon, à laquelle je pourrais rattacher les origines des principales colonies pélasgiennes qui sortirent de l'Arcadie, si un voyage permettait d'aborder une question de cette importance, ou plutôt si elle n'avait pas été savamment traitée par des écrivains du plus grand mérite.

(1) Toutes ces villes, ainsi que Mycènes, étaient attribuées aux Cyclopes venus de la Lycie ou de la Thrace. *Id.* Eurypid., *Iphigen. in Aulid.*, v 1500 et 1501; Strab., p. 224 et 234; Eustat., *In Homer., Iliad.*, lib. II, p. 286; Schol. Eurypid., *In Orest.*, v. 963.



Les Phénéates occupent maintenant douze villages, dont les principaux sont : Phonia, situé une demi-lieue au nord-est du monastère de Saint-Georges; Zaracoula et Carya, que j'ai fait connaître, ainsi que Gouira, Romaïco-Dasos, Ghiotza, Sévitza et Amilos, qui restent à décrire. Leur population, jointe à celle de quatre zevgalatioi ou tchiftliks, se monte à huit cent trente familles chrétiennes, évaluées à quatre mille cent cinquante individus chrétiens du rit orthodoxe. Pasteurs ou laboureurs, tous passent leur vie, comme aux siècles de Rhée, au sein des montagnes, contents de peu, et dignes d'avoir pour maîtres des princes paternels, au lieu de maîtres avides, qui ne calculent l'existence des hommes que par le produit de leurs travaux.

Tandis qu'on préparait le souper, je visitai les cellules, et un des domestiques me vendit une médaille en bronze (1) portant la tête d'Apollon, ou peut-être celle de Neptune Hippius, auquel Ulysse avait élevé un temple dans la vallée de Phénéon, en action de grâces de ce qu'il lui avait fait retrouver ses cavalles. Ce fut par cette découverte que je terminai une journée dans laquelle je recueillis plus de faits importants que je n'en avais souvent rassemblés après des mois entiers de recherches faites au milieu des montagnes de l'Épire, où tout est danger et fatigue.

(1) *Bronze.* Tête d'Apollon, ou suivant d'autres, de Neptune, laurée, à droite.

R. ΦΕΝΕΩΝ. Cheval paissant, à droite.



CHAPITRE CXVII.

Indication par distances depuis Phénéon jusqu'à la cascade du Styx appelée Mavro-Néro (eau noire). Départ du couvent de Saint-Georges. Défilé de Kinigou dans le mont Dordovana. Mont Cyllène, ou Chelmos. Halte au village de Platinder. Chemin par distances entre ce village et Tripolitza. Mont Priolita. Ruines de Clitor. Villages de Soudéna. Arrivée à Calavryta.

On tint conseil dans la soirée pour décider si nous monterions à Calavryta par le chemin qui conduit à la cascade du Styx, ou bien en prenant le *Saut-du-Chasseur* (Diasélos-tou-Kinigou), afin d'entrer dans la vallée du Ladon, en dirigeant à l'occident vers ses sources, pour pénétrer dans les hautes régions de l'Achaïe. Nous avions changé deux fois de chevaux de charge depuis Argos, et les agoïatis, déjà ennuyés de nous servir, se refusèrent avec une telle obstination à entrer dans les défilés de l'Acrathis, qu'il fallut nous décider à suivre le sentier qui conduisait anciennement de Phénéon à Clitor.

En tenant la route à laquelle il fallait renoncer, la distance depuis Saint-Georges jusqu'à Calavryta est évaluée à neuf heures et demie; tandis qu'en passant par celle de Clitor, nous avions quelque raccourci. Les choses étant arrangées dans l'intérêt de nos guides, je dus prendre des renseignements, afin d'ébaucher



au moins l'itinéraire qu'il m'était impossible de tracer d'après mes observations, de manière à le rattacher à un autre que je me proposais de faire à la cascade du Styx. Pour le moment, je me contentai de savoir que le sentier indiqué par Pausanias est le même qui est maintenant suivi par les paysans de Phonia, lorsqu'ils se rendent en pèlerinage à la Notre-Dame de Méga-Spiléon.

En partant de Zaracoula, on trouve, à une demi-lieue de distance sur cette route, des débris qui sont peut-être ceux du temple d'Apollon Pythius (1), qu'on a remplacé par une chapelle dédiée aux *asomates*, nom sous lequel les Grecs désignent les chérubins. On entre, à partir de cet endroit, dans les escarpements du mont Cyllène, qui ne nourrit plus d'ours, ni de merles blancs, comme au temps de Pausanias, mais des bandes de loups ou de lynx ; et dans deux heures de marche, on arrive au village de Sainte-Barbe. A sept milles de là, on passe au hameau de Solos, d'où l'on entre dans la vallée de Cloukinais, à l'extrémité méridionale de laquelle on voit la cascade du Styx, que je ferai connaître dans une autre partie de ce Voyage. Ainsi il est facile de juger que la cataracte du Styx n'est pas, comme le dit Strabon, près de Phénéon ; mais à plus de quatre lieues de distance en montagne, chose essentielle à remarquer pour rectifier le texte de ce géographe, qui ne donne qu'une approximation capable d'induire en erreur.

(1) Paus., lib. VIII, c. 15.



Nous passâmes la soirée à entendre des hagiologies et des histoires miraculeuses. Il fut question des Broucolacas (1), qui rôdent toutes les nuits autour du *Zaraca*; un des caloyers, alors absent, les avait vus cent fois dans sa vie. Le frère Constantin les entendait souvent crier; s'il avait été présent, il nous en aurait débité des merveilles. En disant cela, on fermait les portes, on se pressait comme si on eût craint *les esprits*; on croyait voir apparaître les Lycantrophes auxquels la Grèce, mère des fables, donna naissance, et dont les histoires, reproduites sous mille formes, plaisent et amusent dans tous les pays où elles sont racontées. Le prieur, qui rentra à trois heures de nuit, mit fin aux histoires des moines, en nous donnant sa bénédiction; et après avoir salué les images des saints, devant lesquelles il fit fumer l'encens qu'on leur offre chaque soir, il se retira pour nous laisser dormir.

Le lendemain, au point du jour, nous étions à cheval. La pluie, que nous redoutions depuis Athènes, commençait à tomber, ce qui n'empêcha pas les religieux de nous assurer que la journée serait belle; mais il en fut autrement. Afin de prendre le *chemin de gauche* (c'est le nom que lui donne Pausanias), nous descendîmes pendant un demi-mille au midi jusqu'au bord d'une rivière qui conflue avec l'Aroanius. Nous

(1) Broucolacas, esprits qui reviennent dans les fondrières. leur nom dérive de βροῦχο, *fange*, et de λάκκος, *mare* ou *eau croupissante*.



avions devant nous, sur un escarpement du Kinigou, Caphyes (1), qui est maintenant appelée Dordovana-Castron (ruine pélasgique), fondée par Caphye, père d'Anchise, et suivant d'autres, par Céphie. Nous tournâmes ensuite à l'ouest, en faisant route au milieu d'un abatis considérable d'arbres, auquel on avait mis le feu pour défricher des terres. Après avoir traversé cet espace, nous entrâmes dans la région des pins, dont les branches, déployées en forme de parasol, au lieu de nous abriter contre la pluie, nous inondaient quand nous les heurtions. Au bout d'une heure de marche, nous nous trouvâmes dans la région des sapins; et malgré le mauvais temps, je mesurai plusieurs de ces arbres, dont le tronc avait au-delà de cinq brasses de tour. Leurs branchages étaient si grands et tellement enlacés, que nous étions obligés de nous tenir couchés sur nos chevaux pour passer. Pour surcroît d'incommodité, le ciel semblait se fondre en eau; les torrents se gonflaient et coulaient de toutes parts, en entraînant des avalanches de gravier et de pierres. Souvent nous nous trouvions arrêtés par des arbres renversés; le sentier était éboulé, dans quelques endroits; les chevaux de bagage glissaient presque à chaque pas, et tombaient fréquemment. Nous étions dans un état déplorable. Les agoïatis priaient et blasphémaient tour-à-tour, en se recommandant à tous les saints, et en maudissant les *Francs* qui voyageaient avec un pareil temps, ainsi que les

(1) Paus., lib. VIII, c. 14; Polyb., lib. IV; Steph. Byz.



moines, qui nous avaient promis un ciel sans nuages. Vingt fois, ils se retournèrent vers le couvent, en lui faisant *les cornes*, sans oublier en même temps de demander pardon de leur irrévérence à saint Georges. Enfin, après deux heures et demie de fatigues, nous atteignîmes le faite du mont Dordovana, qui est la roche Caphyenne des géographes, et un des plus mauvais pas de la Morée. Nos guides convinrent alors qu'ils avaient eu tort de ne pas s'être acheminés par la voie du Crathis, et on nous dit la même chose ensuite à Calavryta. La bourrasque était trop forte pour me permettre de visiter les ruines de Dordovano-Castron, dont le nom dérive probablement de celui de Dardanus, qui avait, suivant Varron, reçu le jour à Phénée (1). Quant au *Défilé du Chasseur*, je n'y vis qu'un plateau inabrité, fermé en hiver par les neiges, et dangereux dans toutes les saisons, à cause des loups qui l'infestent.

Nous nous abritâmes sous les palmes d'un grand sapin; et après avoir repris haleine, nous descendîmes péniblement la montagne pendant une heure et demie, pour arriver aux sources de la rivière de Clitor, ou Priolyta, qui conflue avec le Ladon. Nous marchâmes ensuite pendant une lieue au sud-ouest, en traversant des forêts qui couvrent la base verdoyante du mont Cyllène, qu'on appelle ici Chelmos. Nous eûmes aussitôt en vue sur la gauche, à peu de distance, le village d'Arbouna, qui est situé entre

(1) Apud Servium in *Æneid.* lib. VIII, v. 168.



des sommets verdoyants; et nous fîmes de là une demi-lieue à l'occident pour arriver à Platinder. Comme la pluie redoublait, nous nous estimâmes très-heureux de trouver l'hospitalité dans une cabane, où l'on alluma du feu pour nous réchauffer.

Le village albanais de Platinder se trouve sur le chemin qui conduit de Patras à Tripolitza. Nous avons, à une lieue au sud-est, la montagne de Priolyta et le village de Carnési, qui est voisin des ruines de Clitor (1), dans lesquelles on trouve les restes d'un temple, des débris de colonnes, des tombeaux et quelques pans de murailles pélasgiques. La caverne, maintenant appelée Achillona-Spiléon (2), ne donne plus naissance à la fontaine dont les eaux dégoutaient, dit-on, pour jamais du vin ceux qui en buvaient. A trois quarts de lieue de cette grotte, on passe à Lycouria; et si on dirige ses recherches vers Catzana, on trouve d'autres ruines. La tradition porterait à croire que ce sont celles de Luses (3), où Mélampe guérit de la Nympholepsie les filles de Prétus, probablement en les plongeant dans les eaux froides de l'Olbius, plutôt qu'en les exposant devant l'autel de Diané, comme les Grecs en usent encore à l'égard des fous, qu'ils enchaînent dans les églises.

(1) Paus., lib. VIII, c. 17 et 21; Plin., lib. IV, c. 6.

(2) Achillona-Spiléon, caverne des Tortues. Vitruv., l. VIII, c. 3, parle de cette vertu particulière aux eaux qui en sortaient. Ovid., *Metam.*, lib. XV, v. 322; Plin., lib. XXXI, c. 2.

(3) Steph. Byz.; Paus., lib. VIII, c. 18; Polyb., lib. IV, c. 18; lib. IX, c. 29; Callim., *In Dian.*, F. P., v. 51.



C'est à cette distance que les géographes établissent la ligne de démarcation (1) entre le territoire des Phénéates et celui des Clitoriens. Dans l'intervalle que je viens d'esquisser, le Ladon reçoit la rivière de Priolyta, celle de Lycouria, et les torrents des cotaux de Catzana, qui précèdent les vallées occidentales qu'il baigne avant de se jeter dans l'Alphée.

Pendant que nous étions occupés à dîner avec nos provisions, nous reçûmes la visite d'un papas, duquel j'achetai une petite médaille en bronze de Tégée; et comme il n'y avait pas d'apparence de voir cesser la pluie, nous nous remîmes en route. Nous marchâmes donc au milieu des torrents pendant deux heures et un quart, en remontant une vallée spacieuse, à l'extrémité de laquelle on voit les sources du Ladon, que Pausanias place à soixante stades de Clitor, distance inférieure d'un sixième environ avec celle de mon estime. Nous étions en vue de trois villages situés au penchant du mont Chelmos, que les habitants nomment *Soudéna-Cato*, *Soudéna-Mezzano* et *Soudéna-Apano*. Je relevai leurs gisements à la distance d'une demi-lieue les uns des autres, et leur position, embellie de plants de muriers, de peupliers

(1) Depuis les moulins de Platinder, la route qui conduit à Tripolitza s'élève constamment vers le plateau de Tégée. La première rivière qui traverse ce chemin est celle de Clitor, qu'on passe sur un pont ombragé de beaux platanes. On suit, à partir de là, pendant trois lieues, la rive gauche du Ladon, qui se détourne à cette distance au S. O. Une heure S. E., khan de Dâra; trois heures S. E., Validi; deux heures et demie S., Tripolitza.



d'Italie, ainsi que de jardins remplis de plantes potagères, me parut charmante.

En continuant, comme nous l'avions fait depuis Platinder, à marcher à l'occident, nous franchîmes le dernier contrefort du mont Cyllène, ou Chelmos, qui se détache vers la chaîne de l'Érymanthe; et nous sortîmes du bassin des affluents de l'Alphée. Nous rentrions dans l'Achaïe, en laissant à droite le chemin qui conduit au *sempi* de Cloukinais et à la cascade du Styx. La plate-forme des montagnes où nous nous trouvions se compose d'un sol ferrugineux dépourvu d'arbres, où l'on aperçoit cependant quelques champs cultivés. Nous descendîmes de là à travers la région des pins; et dans une heure et demie de marche, nous arrivâmes à Calavryta. Notre journée avait été de huit heures, que nous trouvâmes très-pénibles, à cause des chemins et du mauvais temps.



CHAPITRE CXVIII.

Calavryta, château des Français. Indication des diverses routes qui aboutissent à cette ville. Départ. Itinéraire par le mont Panachaïcos, ou Voda. Retour à Patras.

Calavryta est la première ville de l'Achaïe, qu'on voit dans le bassin du Cérynite, à peu de distance de la rive droite de ce fleuve. On prétend que sa fondation ne remonte qu'au temps de l'invasion de la



Morée par Ville Hardouin, qui regarda sans doute l'entrée des défilés du mont Chelmos comme un passage assez important pour y bâtir un fort, dont les ruines, que quelques voyageurs ont prises pour celles de Cynèthe, se voient encore sur un escarpement des montagnes. On ne dit pas comment ce donjon fut abandonné, ni à quelle époque on bâtit au pied du mont Vélia, la ville actuelle (1), qui renferme deux mille cinq cents Grecs et trois cents Turcs. Quoique souvent administré par un voivode étranger, Calavryta forme un canton spécial dans la Morée, qui a son cadî particulier et un évêque suffragant de Patras. L'air de sa vallée, malgré sa hauteur, est fiévreux, à cause des marais formés par les débordements du Cérynite. La température, qui est extrêmement froide, ne permet pas d'y cultiver les orangers; la neige y couvre la terre pendant des mois entiers, et la tourmente force souvent les caravanes d'y stationner.

On peut, suivant les saisons, pour se rendre de Calavryta à Patras, choisir entre trois chemins différents. Le premier, et le plus commode, est celui de Vostitza, dont je ferai connaître la traverse, lorsque je décrirai le cours du Cérynite et le couvent de Méga-Spiléon, situé quatre ligues environ au nord de Calavryta. Le second est le sentier du mont Olénos, qui conduit par le monastère de Saint-Blaise, bâti aux sources du Mélas, et Nézéro, distant de quatre heures

(1) Phrantzès en parle comme d'une ville existante dès l'année 1450.

Lib. III, c. 22.



au sud-ouest, à Calenthistra, que j'ai décrit en traçant la topographie de cette partie de l'Achaïe.

Le temps s'étant rétabli pendant la nuit, nous partîmes au lever du soleil, en prenant, pour nous rendre à Patras, la route la plus directe, qui devait me faire recouper près de leurs sources toutes les rivières que j'ai énumérées dans mon itinéraire depuis le cap Rhium jusqu'à Ægium. A peu de distance de la ville d'où nous sortions, nous passâmes sur un pont délabré le Cérynite, qui roulait alors des eaux rougeâtres; et nous fîmes trois quarts de lieue en plaine à l'ouest-sud-ouest. A cette distance, nous étions au pied des montagnes nommées Goménizzé, que nous mîmes une heure et un quart à franchir, en faisant l'ouest, pour arriver dans le valon de Lapathès. Je comptai neuf villages répandus sur les coteaux de ce bassin verdoyant, et une multitude de ruisseaux, dont les eaux forment une rivière qui conflue avec le Cérynite. Nous passâmes son cours sur un pont en pierre de deux arches, et nous nous dirigeâmes de là au nord-ouest vers une tranchée appelée *Défilé du Massacre*. On me raconta que ce ravin de sinistre mémoire, enveloppé d'un bois ténébreux, était, il y a peu d'années, l'embuscade d'une horde de brigands, qui y furent cernés, et exterminés par une levée en masse des paysans, auxquels le visir de Morée avait donné l'ordre de courir sus.

Malgré la destruction de cette bande, il avait reparu quelques voleurs dans cette contrée sauvage; et au sortir du Défilé du Massacre, nous pressâmes



le pas de nos chevaux pour traverser une forêt, dans laquelle on arrive, au bout de cinq milles de chemin, à la belle fontaine du Despotis. Sa situation au fond d'une gorge boisée, ses eaux limpides, en feraient une halte délicieuse, sans le danger auquel on est exposé de s'y trouver surpris par les voleurs. Nos guides ne s'y arrêrèrent donc que le temps nécessaire pour se désaltérer; et nous suivîmes, à partir de là, pendant un demi-mille, le cours d'une petite rivière qui conflue plus bas avec le Sélinus. Nous ne tardâmes pas, en tournant à l'occident, à arriver au bord de ce fleuve, que nous guéâmes près d'un pont que sa hauteur et sa courbure rendent inaccessible aux bêtes de somme et même aux piétons, à cause du manque de culées pour l'aborder.

Après avoir passé ce gué, nous remontâmes durant un quart de lieue, par sa gauche, une rivière que nous traversâmes à cette distance sur un pont en pierre de deux arches, en laissant à une demi-lieue au midi le village de Mimica. Nous nous avançâmes de là sur un plateau sans arbres, pour venir faire halte au caravansérail de Saint-Jean. Nous étions, suivant l'estime des voyageurs, à six lieues de Calavryta, à pareille distance de Patras, et à quatre lieues seulement des glaciers du mont Olénos, dans lesquels le Sélinus prend ses sources.

Il fut convenu que nous laisserions nos bagages à la garde de nos domestiques; et nous partîmes dès que nous eûmes dîné, en coupant dans la direction nord-ouest un coteau pierreux, d'où l'on entre dans une forêt, que nous parcourûmes pendant près



de deux lieues. J'y remarquai les sources ou le cours de la plupart des rivières dont j'avais vu les embouchures dans le golfe de Corinthe, lorsque je me rendais de Patras à Vostitza. Débarrassés des rideaux de chênes et d'arbres, nous franchîmes un contrefort parallèle au mont Voda, qui forme une vallée dans laquelle je relevai les sites des villages de Mitopolis et de Topolova. Leur bassin cultivé, comme un de ces oasis perdus au milieu du désert, aboutit à un bois taillis, que nous traversâmes pour arriver à la fontaine Carita, station des voyageurs et rendez-vous des bergers, qui ont leurs campements dans les gorges du mont Panachaïcos. En examinant le terrain, je vis que la source près de laquelle nous nous étions arrêtés donne naissance au Bolineus, qui coule près du khan de *Lambir-ta-Ambélia*. J'apercevais, à travers une ouverture des montagnes, le port de Calydon et les montagnes de l'Étolie, qui formaient le fond de mon point optique.

Comme nous nous remîmes en route dès que nos chevaux se furent reposés, nous longeâmes pendant un quart de lieue les coteaux de Mitopolis, avant d'entrer dans un défilé creusé entre les sommets, qu'on suit pendant trois milles pour arriver au faite du mont Panachaïcos. Nous découvrîmes aussitôt le promontoire Araxe, qui se présente en forme de trident; Zante, Ithaque, Céphalonie, les côtes de l'Étolie et de l'Acarnanie jusqu'à Leucade. Nous laissâmes immédiatement sur la gauche le sentier qui conduit au monastère d'Omblos, pour prendre une rampe sinueuse entrecoupée de terrasses semblables



aux paliers d'un escalier, qu'on trouve placées à des distances presque égales jusqu'au bas du mont Panachaïcos. Nous arrivâmes ainsi d'étages en étages au pied des montagnes dans lesquelles nous n'avions pas cessé de marcher depuis Argos; et au bout d'une lieue et demie de chemin en plaine, nous entrâmes à Patras.

CHAPITRE CXIX.

Hiver de 1816. Passage de M. et M^me Liston à Patras. Arrivée du roi de Suède Gustave Adolphe dans cette ville. Voyage de S. A. R. la princesse de Galles, reine d'Angleterre, à Athènes et à Corinthe. Changement de visir. Peste de l'Arta. Mon frère se réfugie en Morée. Préparatifs pour mon voyage dans l'Élide.

L'hiver ne s'annonce point dans la Grèce par le deuil de la nature, précurseur des frimas et des neiges. A peine les premières pluies de l'automne ont-elles tempéré les chaleurs de l'été, que tout reprend une vie nouvelle. Les fièvres cessent, les hommes et les animaux retrouvent leurs forces abattues, les herbes et les plantes hâlées renaissent. La terre se couvre de fleurs; l'amaryllis, les *crocus* et des myriades de plantes automnales diaprent les vallées des plus riches couleurs. Les feuilles des arbustes reverdissent, et c'est seulement après le solstice d'hiver qu'un doux sommeil vient engourdir la nature.



Alors les ouragans, qui suivent dans d'autres parages le lever de la constellation de l'Aigle (1), bouleversent les forêts de l'Arcadie; les tonnerres, qui se réveillent dans le sein des nuages, répandent des torrents de pluie; et c'est là ce qu'on nomme l'hiver pour les plaines et les vallons du Péloponèse (2).

Cette température régnait depuis quelques jours, et les faîtes du Parnasse commençaient à se couvrir de neiges, lorsqu'une frégate anglaise jeta l'ancre sur la rade de Patras. Elle avait débarqué à Athènes M. l'ambassadeur Liston et son épouse, que nous vîmes arriver quelque temps après par le golfe de Corinthe. Philémon et Baucis retournaient en Écosse, comblés des bénédictions, et accompagnés des vœux de ceux qui les avaient connus. Les consuls s'empresèrent de leur adresser leurs hommages; et ce fut sous les auspices de ce couple vénérable, que je formai avec M. John Cartwright, consul d'Angleterre, les rapports d'une amitié qui contribua à me faire employer utilement la dernière année de mon séjour dans la Grèce.

Peu de temps après le départ de M. et M^{me} Liston, on eut avis que le roi de Suède, Gustave Adolphe, devait se rendre en Morée pour y attendre les firmans avec lesquels il se proposait de passer à Jérusalem. Il avait touché à Corfou, il se trouvait à Prévéza; et mon frère, qui l'avait vu à la cour d'Ali

(1) Voyez Calendrier des pontifes.

(2) Hippocrate désigne ces doux hivers par le nom de Μεζαίθρια, parce que c'est un mélange de jours pluvieux et serains.



pacha, me mandait que l'intention de l'ancien monarque était de descendre au consulat de France à Patras.

Le 1^{er} janvier 1816, le vaisseau qui portait le roi était en vue de nos atterages, manœuvrant pour doubler le promontoire Araxe; et le 2, il mouilla du côté de Pharès, de sorte que le prince ne débarqua qu'au coucher du soleil. Gustave Adolphe, en descendant aux rivages de la Turquie, ne venait point, comme Charles XII, agiter l'empire pour reconquérir un trône périssable. Aussi brave que son auguste ancêtre, mais plus résigné, ses vues n'aspiraient qu'aux consolations religieuses. Il ne souhaitait que de visiter le saint tombeau, avant de se renfermer dans l'obscurité de la vie privée. Ce furent les premières paroles que j'entendis sortir de sa bouche, et c'étaient, je crois, tous ses vœux. Je ne dirai pas quelles intrigues s'opposèrent à la pieuse intention d'un monarque, qui n'eut d'autres torts qu'une loyauté chevaleresque, trop étrangère à la politique de son siècle. Sans amis, sans même un serviteur fidèle, dernier appui des souverains trahis par la fortune, le descendant des Vasa, des Charles XII et du héros de Lutzen, qui expira dans les bras de la victoire, Gustave-Son renouça sans murmurer à sa dernière entreprise. Tranquille, comme le sage, au milieu de l'éroulement des temples des dieux, la paix de son ame ne fut pas altérée par la dernière atteinte que lui portait l'ingratitude. *Retournons, s'écria-t-il, en Allemagne. Que n'ai-je le bonheur de dire en France, ce serait la patrie de mon cœur. Mais...*



M. Barrik de Toulouse, enseigne de vaisseau, auquel j'avais donné l'hospitalité, depuis qu'il était réformé sans retraite et sans demi-solde, accepta l'honorable mission de veiller sur les jours du prince, et de l'accompagner jusqu'à Leipsich.

Ce fut le 12 janvier que Gustave-Son mit à la voile et reçut le salut royal des châteaux de Patras, derniers honneurs que l'Europe mahométane rendait à un monarque chrétien détrôné; et les pavillons des consuls de toutes les puissances furent arborés en signe d'adieu. Ainsi finit le voyage d'outre-mér d'un prince que ses infortunes rendront toujours recommandable, quand on jugera avec le respect dû au malheur celui dont le père périt de la main d'un assassin au milieu d'un bal, et dont la couronne ceignit le front d'un homme qu'il ne nommait qu'avec attendrissement son.... Je m'arrête (1).

(1) En lisant la note suivante, qui termine la relation de la révolution de Suède en 1809, écrite par lui-même, Gustave-Adolphe ne put retenir ses larmes : « Ce fut au bout de dix jours
 « que le roi fut transporté au château de Gripsholm, lieu qui a
 « servi alternativement de prison à des rois, à des princes, à des
 « seigneurs suédois, et, dans des temps plus heureux, de château
 « de plaisance. Ce ne fut qu'après douze semaines que le roi
 « eut le bonheur d'être réuni à son épouse le 6 juin. Six mois
 « après, le ciel daigna mettre un terme à la captivité du roi,
 « qui fut transporté à Carlskrona, où il s'embarqua avec sa fa-
 « mille, pénétré des sentiments de la reconnaissance la plus
 « sincère pour un oncle chéri, qui a déjà plus d'une fois rem-
 « pli envers son neveu les devoirs d'un père à jamais regretté,
 « et qui n'a jamais démenti les sentiments d'un vrai parent. »
 (*Anecdotes sur la guerre de 1808 entre la Suède et la Russie, et
 sur la révolution de 1809. Suisse 1814.*)



Gustave-Adolphe était la seconde tête couronnée que la Grèce avait vue depuis quelque temps aborder sur ses plages; car j'ai dit ailleurs comment la fille de Marie-Thérèse avait été traînée à Zante par les agents de la Grande-Bretagne, et avec quelle dureté elle y fut traitée pendant son séjour. Les souvenirs du noble caractère de cette reine n'étaient pas oubliés, non plus que son passage au cap Sunium, où le nom de CAROLINE est inscrit sur les colonnes du temple de Minerve. On faisait de douloureux rapprochements entre ces deux augustes victimes, lorsqu'on apprit l'arrivée de la princesse *Caroline* d'Angleterre à Athènes. Ce fut en débarquant au Pirée qu'elle apprit l'hymen de sa fille, hymen dont les roses devaient, hélas! être trop tôt changées en cyprès. C'était ainsi le troisième personnage que des calamités publiques ou privées poussaient vers les rivages de la Turquie, comme pour donner aux infidèles le spectacle des douleurs royales de la vieille Europe. Je dois taire les réflexions que faisait à ce sujet l'orgueil mahométan, et les peines qu'éprouvaient en les entendant les serviteurs des princes chrétiens chargés de soutenir l'honneur de leur pavillon chez un peuple accoutumé à mépriser les étrangers.

Vers la fin de l'hiver, on sut qu'il y avait eu une révolution de sérail à Constantinople. Le sultan avait renouvelé son divan, en faisant, suivant l'usage, étrangler ou en exilant ses principaux ministres. Par suite de cet événement, le pacha de Morée avait été destitué; et il sortit de Tripolitza, chargé des anathèmes ainsi que des trésors de la province. Il avait



fait pendre son médecin pour s'acquitter d'une forte somme d'argent qu'il lui devait; et il s'embarqua précipitamment dans le golfe d'Argos, afin d'éviter la rencontre de son successeur, qui aurait pu le rançonner.

L'espèce d'interrègne qui suit le déplacement d'un satrape jusqu'à l'installation de son successeur, fut marqué pour moi par une attaque des Laliotes contre le consulat de France, dans laquelle j'échappai miraculeusement à une vive fusillade dirigée contre un de mes janissaires. Dans d'autres temps, j'aurais pu exiger des satisfactions; mais des inquiétudes plus réelles m'accablaient alors. Des bruits sinistres relatifs à l'état de la santé publique dans l'Épire, circulaient; on disait que la peste, qui désolait la Chaonie depuis plusieurs années, avait pénétré à l'Arta; je tremblais pour mon frère, et ce ne fut qu'au bout de deux mois que mes vives sollicitudes se calmèrent, en le voyant arriver à Patras (1).

Après avoir passé quelques jours à nous consoler (car indépendamment des dangers, la peste nous faisait éprouver des pertes considérables), je fis les préparatifs de mon voyage dans l'Élide. Comme M. Cartwright se rendait auprès du nouveau visir à Tripolitza, avec son chancelier, M. Barthold, il fut convenu que je partirais pour les attendre à Pyrgos. Notre plan fut donc de remonter ensemble de là à Olympie, et de rentrer, par les défilés de l'Érymanthe, à Calavryta, afin de compléter la topographie de la haute région du Péloponèse.

(1) T. II, c. xxxvi de ce Voyage.



rale des empereurs turcs (1); et leurs vassaux durent se féliciter d'un pareil événement. Voulant les rendre heureux, ces nouveaux maîtres s'occupèrent à améliorer le sort des paysans, que de vaniteux paladins avaient foulés aux pieds. On vit donc bientôt s'élever de toutes parts des villages nombreux, et comme au temps de la fondation d'Élis (2), plusieurs peuplades se réunir pour bâtir, non loin du Pénée, une nouvelle capitale. Gastouni était le nom de cette ville fondée sous les auspices de la famille des Ottomans. On y voyait, au lieu de palestres et de théâtres, un vaste bazar et des magasins, qui annonçaient l'entrepôt du commerce de la Morée, de la Romélie et de plusieurs cantons voisins. Pendant la belle saison, sa plage était fréquentée par les vaisseaux de Marseille et de Venise, qui y échangeaient leurs marchandises contre des denrées du pays; et ce mouvement commercial répandait au loin la prospérité. Mais comme si l'homme était destiné, dans sa condition mortelle, à n'entrevoir que l'aurore du bonheur social, tandis que Gastouni florissait à peine, les éléments de sa ruine s'élevaient à côté de ses comptoirs. Dans moins d'un siècle, la famille des Ottomans s'était

(1) C'est à l'année 1300 qu'on rapporte l'origine d'Ottoman, fils de Zichius, qui était, dit-on, chaudronnier. Ce prince, doué d'un génie entreprenant, fut le premier sultan des Turcs. On lui attribue la prise de Sivas, ou Sébaste, et la conquête du royaume de Pont. Sa fin est marquée à l'année 1328.

PAUL. JOV., *De rebus Turcar.*, p. 654, edit in-8°.

(2) Strab., lib. VIII, p. 336.



amollie par les richesses, tandis qu'une horde de nouveaux centaures s'organisait au milieu des forêts du mont Pholoé. Les Schypetars de Lala, descendants des Mélinges, ou Ézérîtes (1), improprement qualifiés de Scytho-Slaves par les Byzantins, à moins qu'ils n'aient confondu les Albanais sous cette dénomination, s'étaient cantonnés, comme le disent ces écrivains, après leur défaite par Théoctiste, lieutenant de Michel III, à l'orient et à l'occident du Taygète (2), où ils fondèrent les colonies de Bardounia et de Lâla. Cette dernière peuplade, établie dans le mont Pholoé, qui est séparé du Taygète par tout le diamètre de l'Arcadie, avait augmenté sa population d'une colonie de Schypetars transportés de l'Iapygie acrocéraunienne, sous le règne de Michel Doucas, lorsqu'elle reçut un nouvel accroissement composé des débris des bandes envoyés en 1770 dans le Péloponèse. Forts de leur nombre et de leur audace, les Laliotes commencèrent alors à remuer, en harcelant les paisibles descendants d'Ottoman, qu'ils forcèrent à les prendre

(1) L'an de J. C. 846. Les Ézérîtes et les Mélinges, ainsi que cela est encore prouvé de nos jours par leur existence, étaient des tribus schypes établies à cette époque dans la Macédoine. L'évêché d'Ézéro, sur le lac de Sarigul (dans le sangiac du Romili-Valicy), est cité comme le quatrième siège suffragant de Larisse; et Mélénico, patrie des Mélinges, est compté au nombre des villes de la Macédoine.

Notit. Leon. imperat. Cantacuz. ap. Cedrenum, p 179.

(2) Les Byzantins s'expriment par des indications vagues que le voyageur seul peut rectifier, en retrouvant en place les peuplades dont ils désignent très-souvent les noms.



à leur solde, et bientôt après à rechercher leur amitié. Ce premier pas franchi, vis-à-vis d'hommes regardés jusques alors comme des brigands, fut suivi d'alliances par lesquelles on accorda en mariage aux chefs de Làla des filles du sang impérial; et cette condescendance, loin d'appriivoiser les Schypetars, ne servit qu'à leur donner de nouvelles prétentions. Ils profitèrent du crédit de leurs épouses pour susciter des querelles dans les familles auxquelles elles appartenaient. Les esprits s'échauffèrent. On en vint à des guerres ouvertes; on eut recours aux assassinats, au poison; de manière que dans peu d'années, la race mâle des Ottomans fut éteinte, et leurs propriétés passèrent aux agas de Làla:

L'Élide, qui n'est plus connue que sous le nom de Cazas, ou canton de Gastouni, comprenait, au temps de Pausanias, la côte de la Morée, depuis l'embouchure du fleuve Larissus jusqu'à la Néda, sur une longueur de vingt-deux lieues en ligne droite du nord au midi. Sa profondeur varie, comme autrefois, dans cette étendue, depuis deux jusqu'à huit lieues de rayon, en remontant vers l'Olénos, le Pholoé et les hautes vallées de l'Érymanthe (1). La plaine, qui

(1) La profondeur moyenne de l'Élide, dans l'intérieur des terres, doit se mesurer entre la base du mont Olénos et l'extrémité occidentale du lac Lâmi, que j'évalue à six lieues E. et O. Son grand diamètre est compris dans le parallèle de l'embouchure de l'Alphée, jusqu'au confluent du Ladon avec ce fleuve, qui est de neuf heures et demie de marche. Enfin sa petite dimension est dans la Triphylie, où elle varie entre un mille et deux lieues de rayon.



fut autrefois l'Élide proprement dite, forme le col de Gastouni; l'enclave de Pyrgos occupe le Cœlé; Miraca remplace la Pisatide, où fleurit Olympie; la Triphylie appartient au canton de Phanari; et celui d'Arcadia renferme le territoire des Caucones, que je crois être le territoire actuel de Soulima.

C'était dans ce nouvel ordre de choses que j'allais visiter l'Élide, lorsque je sortis de Patras, au mois de juin 1816, pour me rendre à Pyrgos, où j'avais donné rendez-vous à M. Cartwright, qui était parti depuis quelques jours pour Tripolitza. Après m'être reposé pendant la chaleur du jour au khan de Cato-Achaïa, sous la feuillée épaisse d'un saule pleureur qui ombrage la cour, je me remis en route vers les deux heures après midi avec ma petite caravane. Nous avons fait environ un demi-mille à l'ouest, lorsque nous guéâmes la rivière des SS. Apôtres, qui tombe dans le golfe de Patras; et nous dirigeâmes aussitôt au midi. J'avais au nord la chaîne du Mavron-Oros, qui se trifurque pour former les pointes du cap Pâpa, et à l'orient, les mamelons boisés de Pharès, lorsque nous entrâmes dans la plaine de Bacouma. Je cherchai inutilement des ruines sur ce plateau, qui est le parcours d'hiver des Albanais Zambatéi. Je ne vis que leurs cabanes en clayonnage recouvertes de chaume, qui étaient alors abandonnées, l'été les ayant rappelés avec leurs troupeaux de porcs et de moutons dans les hautes montagnes de l'Achaïe. J'avais, à la distance de huit milles à gauche par sa base, la partie du mont Olénos appelée Zambatéica; et je me trouvais par conséquent dans le



territoire des Dyméens, qui occupait un espace de cinq lieues environ d'étendue, dans ses différents diamètres, entre l'Achaïe et l'Élide. Je ne pouvais pas découvrir la mer extérieure, et mon horizon était borné au midi par des rideaux de chênes entremêlés d'arbustes odorants. Je fis une lieue au milieu des forêts pour arriver à une chapelle ruinée, où je remarquai des marbres provenant d'un édifice beaucoup plus ancien, au sujet duquel je ne pus obtenir aucuns renseignements. En revanche, mes guides me prévinrent que c'était un poste de voleurs; et ils m'engagèrent à le quitter, dans la crainte de quelque rencontre fâcheuse. Nous en partîmes donc; et à peu de distance, nous entrâmes dans une campagne couverte de vastes plantations de coton et de maïs. Les arbres s'éclaircissaient, la plaine se dégageait; et après un quart de lieue de marche, je laissai à cinq cents toises sur la gauche, le village des SS. Apôtres, près duquel la rivière que j'ai indiquée prend ses sources. En continuant d'avancer au midi, pendant un quart d'heure, j'eus en vue, une lieue à l'occident, Péra-Métochi, ferme appartenant aux moines de Méga-Spiléon, près de laquelle on trouve des eaux thermales qui ont la propriété de guérir les affections psoriques. Une lieue et un quart au nord-ouest, on m'indiqua des ruines ainsi que le village de Cavro-Stasi, renommé par ses pêcheries, au fond desquelles se décharge la rivière anciennement appelée Élisson (1). Nous vîmes quel-

(1) Paus., lib. VIII, c. 29.



ques bûcherons occupés à couper du bois de chauffage, qu'on transporte aux îles Ioniennes, à Malte, et jusqu'en Égypte. Enfin à vingt-cinq minutes de là, j'arrivai au bord du fleuve Mana, qui est probablement le Minyos des anciens (1). Nous le guéâmes au confluent de deux rivières qui se réunissent dans un seul lit, après avoir baigné la plaine d'orient en occident depuis Gomosto et le mont Zambatéica, où elles ont leurs origines. Je pouvais suivre, au moyen de sa bordure de lauriers roses, la projection du fleuve Mana, qui se décharge dans la mer, une demi-lieue à l'ouest de Péra-Métochi, après un cours de treize milles depuis ses sources. C'est aux rives de ce fleuve, qui portait anciennement, suivant toute apparence (lorsqu'il est réuni dans un seul canal), le nom de Larissus, qu'on assigne aujourd'hui les limites des cantons de Patras et de Gastouni, qui représentent l'Achaïe et l'Élide.

En quittant les bords du fleuve Mana, qui conserve de l'eau pendant toute l'année, je relevai, une lieue au sud-ouest, l'église de St.-Pierre-de-Counopolis (2). La position de cette chapelle au faite d'un coteau boisé, et les ruines qu'on trouve aux environs, font présumer qu'il y eut une forteresse hellénique désignée par Danville sous le nom de Tichos. Cette ex-

(1) Μινύος, ou Μινυήτιος. ORTEL., *Lexic. Geograph. Palmer*. Je pense que la rivière de Gomosto était le *Minyeus*, et celle du mont Zambatéica, qui est la plus éloignée, le *Larissus*.

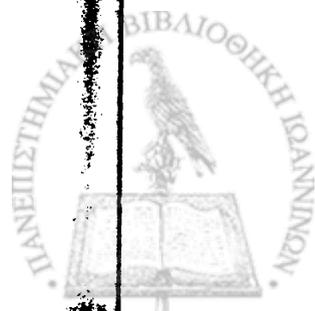
(2) Counopolis, la ville des Cousins, à cause de la quantité de ces insectes qui pullulent dans les marais voisins.



trémité de la Morée forme un des caps du golfe de Cyllène, et paraît avoir dû nécessiter l'établissement d'un poste d'observation pour les gardes-côtes.

Depuis que nous étions sortis des forêts, je suivais un tracé de route sillonné par des ornières; et j'en demandais la cause, lorsque j'aperçus deux paysans montés sur un chariot, qui m'expliquèrent ce dont mes guides ne voulaient pas me rendre raison. La forme de ce char, pareil à ceux qu'on voit sur les vases étrusques, n'a rien de commode pour les transports; et la moindre charrette vaut mieux que cet équipage informe, qui atteste l'enfance des arts. Il est également probable que pour la légèreté, l'élégance et la commodité, nos calèches sont bien supérieures aux tombereaux dont les roues brûlantes effleuraient la borne de la lice olympique. Enfin après avoir marché pendant une lieue et un quart depuis le fleuve Mana, entre des champs de seigle (βρώζα) et de lin, nous nous arrêtâmes au khan d'Ali Tchélébi.

Ma journée depuis Patras n'était que de huit lieues; mais comme la fièvre m'avait repris dans l'après-midi, je me trouvai tellement fatigué, que je ne pus aller plus loin. Le village voisin du caravansérail se compose de trente familles vassales des moines du couvent de Saint-Michel, qui est situé près de Vostitza. Un des caloyers, chargé de la perception des redevances féodales, y habite une espèce de tourelle gothique; comme seigneur châtelain, il perçoit les dîmes, et fait les fonctions de bailli au nom de sa communauté. Ce fief, car c'en est un, provient d'une donation faite par les Paléologues au monastère de



Saint-Michel auquel elle est restée, car des hommes adonnés au travail pouvaient seuls conserver une propriété située dans un pays insalubre. Je ne fus point admis dans la tour du noble cénobite, parce qu'on lui avait dit que j'étais anglais. Sa sainteté était trop irritée contre cette *race hérétique*, à cause qu'on venait d'établir une quarantaine de rigueur dans les îles Ioniennes, qui étaient désolées par la peste. Les lazareths, à l'entendre, étaient une invention diabolique; il fallait excommunier ceux qui adoptaient des mesures sanitaires. En effet elles gênaient, comme je le sus, le bon caloyer, à cause qu'il était, comme tous les riverains, intéressé dans le commerce de contrebande, que les lois de *contumace* repri- maient d'une manière préjudiciable à ses intérêts (1).

J'eus le temps, avant la fin du jour, de parcourir les bords fleuris d'une petite rivière tributaire du lac Lâmi, dont les eaux se déchargent dans celui de Nérovitza, qui communique par un goulet avec la mer. Ces lacs, qui se gonflent en hiver au point d'inonder le plateau d'Ali Tchélébi, quoique déjà diminués, étaient cependant encore accessibles aux bateaux pêcheurs; et j'évaluai, dans l'état où ils se trouvaient, leur grand diamètre à sept milles du nord-ouest au sud-est. Je regrettai que mon accès de fièvre, qui redoubla, ne me permît pas de m'em-

(1) Cet usage de faire le commerce, ainsi que la contrebande, est reproché par saint Éphremont aux moines de son temps, qui brocantaient et tenaient même des cabarets.

ST. EPHREM., *In Reprehens. sui ipsius*, p. 441.



barquer, afin de cueillir quelques-unes des plantes naïades dont leurs bords sont ornés. J'aurais voulu m'enfoncer dans les grands golfes de verdure formés par des arbres magnifiques que j'apercevais dans le lointain. Mais indépendamment de l'état où je me trouvais, les guides m'avertirent que l'air des lacs était si malsain, qu'on pouvait y contracter des maladies mortelles; et je renonçai à satisfaire une curiosité qui m'aurait été funeste.



CHAPITRE CXXI.

Route depuis Ali-Tchélebi jusqu'à Gastouni. Andravidia. Ruines de Cyllène. Gastouni. Ruines d'Élis. Emplacement de Pylos. Médailles des Éléens. État actuel de la population du plateau de l'Élide.

Avant le jour, je pressais mon départ; les cousins ne m'avaient pas laissé goûter un moment de sommeil; et dès que l'aube commença à poindre, je montai à cheval. A quelque distance du caravansérail, nous vîmes le soleil se lever dans tout son éclat entre les faîtes du mont Olénos, et nous donnâmes la chasse à quelques chevreuils, qui gagnaient leurs retraites, à mesure que la lumière éclairait les campagnes humides de rosée.

Depuis le parcours de Bacoûma, j'avais constamment voyagé en plaine; et une plus vaste étendue de plat pays s'offrait à mes regards, en avançant



dans l'Élide. Nous avons marché pendant vingt-cinq minutes, depuis le khan d'Ali-Tchélebi, lorsque je m'arrêtai au bord d'un ruisseau, pour prendre le gisement du village et du métochi de Manolada, situés un quart d'heure au sud-ouest, ainsi qu'une église bâtie par les empereurs grecs. Après avoir pointé ces positions, nous fîmes trois quarts de lieue pour arriver au fleuve Verga, qui prend ses sources dans la partie des roches Oléniennes, vulgairement appelées montagnes de Santa-Méri (Sainte-Marie). A l'aspect des lieux, je crus pouvoir décider que je retrouvais le Buprase; et je regrettai de n'avoir pas assez de temps pour rechercher la ville de ce nom qui exista sur ses bords (1). Comme les eaux étaient basses, nous guéâmes ce ruisseau; et dix minutes plus loin, nous passâmes la petite rivière de Psari, ainsi que quatre autres qu'on rencontre dans l'espace d'une lieue, et qui versent toutes leurs eaux dans le golfe de Clarence. Cette partie de la plaine est presque impraticable en hiver, à cause de ses fondrières; et quoique la saison fût très-belle, nous trouvâmes des pas encore difficiles à franchir. A dix minutes de la dernière des rivières, dont nous traversâmes les fanges remplies de sangsues qui s'attachèrent à nos chevaux, nous nous trouvâmes par le travers de Rétouni, village situé au bord de la mer. Je comptai à sa suite, sur les coteaux qui bordent la plage, Mazi, Léchéna, bourg de deux

(1) Βούπρασιν. *Iliad.*, lib. II, v. 615 et 619; Strab., lib. VIII, p. 340; Steph. Byz.



cents feux; et je relevai, au faite de la montagne qui domine le golfe Cyllénien, la forteresse abandonnée de Clémoutzi, ou Castel-'Tornèse, ainsi que le hameau de ce nom. Je dessinaï la projection d'une langue de terre couverte d'arbustes, qui s'avance en face du cap Hyrmina, en enveloppant les vastes pêcheries et les salines de Cotiki.

A deux milles de l'endroit où j'avais fait ces relevements, nous passâmes une rivière sur laquelle il y a des moulins; et en avançant une demi-lieue au midi, j'arrivai à Andravidia. C'est une opinion générale que ce bourg, qui est habité par soixante familles turques et autant de grecques, est situé sur l'emplacement de Cyllène. Cette remarque, confirmée par la distance que Pausanias fixe entre Cyllène et Élis (1), convenant à la position où je me trouvais, je m'appliquai à rechercher les ruines capables de justifier les renseignements historiques. Dans cette idée, je m'associai un maître d'école; et il ne tarda pas à me montrer la cella d'un édifice en brique, qui dut appartenir à un temple antique. Était-ce à celui de Mercure, de Vénus ou d'Esculape, qui étaient particulièrement honorés des Cylléniens? Je ne puis rien décider à cet égard, et il serait aussi difficile de dire précisément à quelle époque les chrétiens en firent une église dédiée à sainte Sophie.

(1) Paus., lib. VI, c. 26 (fixe cette distance à 120 stades ou 15 milles); Strab., lib. VIII, p. 337; *Iliad.*, lib. XV, v. 518; Mela., lib. II, c. 3; Thucyd., lib. I, p. 22; Tit.-Liv., lib. XXVII, c. 32; Steph. Byz.



Mon *cicerone*, qui me montra des colonnes et des chapiteaux en marbre, me raconta que les Turcs d'Andravida avaient jusqu'alors fait de vaines tentatives pour transformer cette basilique en mosquée. Une main divine avait constamment renversé leurs minarets; et le doigt de Dieu s'était si visiblement manifesté, que le sanctuaire placé sous l'invocation de la sagesse divine (τῆς ἁγίας Σοφίας) était resté au pouvoir des chrétiens.

A peu de distance de Sainte-Sophie, je vis une autre église de construction gothique bâtie par les Français, qui fut jusqu'au quinzième siècle la métropole des évêques latins institués peu de temps après la conquête de l'Élide par le duc de Montferrat (1). Enfin on me conduisit à quelque distance de là à une troisième église dont le portique était orné de colonnes, mais dont je ne pus visiter l'intérieur, parce que le papas, qui en avait les clefs, était alors absent.

Cyllène, se trouvant à une lieue environ de la mer, dut avoir un *léché* ou comptoir sur le golfe de Clarence. C'est sans doute pour cela qu'elle est qualifiée par les géographes de ville maritime (2). Je ne descendis point au port, qui est maintenant comblé;

(1) Andravitzza, ou Andravilla. Ses évêques furent :

Thomas Renda de Trépano	1291
Jean Tolon Catalan de l'ordre des frères mineurs . . .	1342
Augustin de Piombino de l'ordre de Saint-Augustin . .	1396

LEQUIEN, *Oriens Christianus*.

(2) Κυλλήνη ἐπίγειον Ἡλείων.

STEPH. BYZ.



et après avoir pris le gisement des villages que j'avais en vue, nous nous remîmes en route. En marchant au midi, je parcourus pendant trois quarts d'heure une campagne couverte de lins, qui aboutit au village de Cava-Sila, situé à la rive droite du Pénée-Éléen. Ce fleuve, que les modernes appellent *Potamitou-Gastouniou*, était guéable; et le bac sur lequel on le traverse pendant six mois de l'année venait de cesser son service, lorsque nous accostâmes ses bords. Nous dûmes donc le passer, ayant encore de l'eau jusqu'aux épaules de nos chevaux; et après avoir pris terre au-dessous du village de Bartholomeo, nous mîmes trois quarts d'heure, en dirigeant au sud-ouest, pour arriver à Gastouni.

Ptolémée indique une ville appelée Coryne, dans la partie de l'Élide (1) où la famille des Ottomans a fondé Gastouni. J'arrivais avec ce renseignement pour reconnaître l'emplacement d'une cité que d'autres géographes attribuaient à la Triphylie; mais comme je ne trouvai aucune trace d'antiquité, je dus me contenter d'explorer Gastouni. Cette ville, située à un mille de la rive gauche du Pénée et à une lieue environ de son embouchure dans la mer, se compose de quinze cents maisons bâties en terre, dont la majeure partie tombent maintenant en ruines. Les Schypetars Laliotes, qui ont succédé aux Ottomans, après avoir ruiné le commerce de Gastouni, lui portèrent une atteinte si fatale, qu'on n'y compte plus que deux

(1) Ptolem., lib. III, c. 16.



cents familles; de sorte qu'en parcourant ses quartiers, je crus presque visiter une ville qui avait éprouvé un siège. Ses habitants, jaunes et défaits; les places publiques, les rues, obstruées de décombres ou d'épais buissons de réglisse, arbuste qui infeste les campagnes, offraient l'image de la désolation. Ce fut au milieu de ces ruines et des halliers entremêlés de tithyales, que je pénétrai jusqu'à la métropole, dans l'espérance d'y découvrir quelques antiquités. Je lus sur le linteau de la porte d'entrée une inscription qui atteste que cette basilique fut construite dans le dixième siècle. Je trouvai dans la nef ce qu'on voit dans toutes les églises grecques, des peintures sans dessein et sans goût, telles qu'une vierge brune, un saint Georges à cheval, chose qui est d'obligation, ainsi qu'un enfer avec des évêques, des diables et des Turcs. Je remarquai aux bas côtés trois monostyles en marbre blanc tirés des ruines d'Élis. Mes guides m'assurèrent qu'elles venaient, ainsi que d'autres qui existent dans les bains publics, et les pierres employées à la construction des escaliers dans les maisons particulières, de cette ancienne ville, ou bien de Cyllène. La chose est d'autant plus probable, qu'il n'y a aucune espèce de carrières à Gastouni; et j'ai vérifié que depuis Pharès jusqu'à la vallée du Cœlé, on ne trouve pas de pierres propres aux constructions sur le plateau de l'Élide.

Comme j'avais le temps de faire des observations détaillées, je pus me convaincre que le docteur Chandler, et sur-tout son géographe, avaient travaillé dans les ténèbres, en traçant la partie de l'Élide.



que je visitais. Le voyageur anglais, après avoir doublé de nuit le cap Pâpa, sans avoir vu par conséquent les lacs Lâmi et Nérovitza, dit qu'il aborda au point du jour dans le golfe de Clarence. A peine a-t-il pris terre, qu'il donne aussitôt l'histoire de Cylène, dont il fixe l'emplacement sur une langue de terre basse et raboteuse. Passant de cette supposition à une autre aussi hasardée, il ajoute qu'elle fut remplacée par Chiarenza, ville renversée en 1447 par sultan Mourad, qui emmena *soixante mille* de ses habitants en esclavage. Comment un homme aussi judicieux que Chandler a-t-il pu entasser tant d'erreurs, et copier sur-tout sans critique les légendes turques, dans lesquelles il n'est jamais parlé que de chrétiens *pourfendus par milliers*, ou traînés en captivité? N'aurait-il pas dû, sur-tout après avoir visité la Grèce, savoir que ses plus grandes villes ne possédèrent jamais une pareille population? Quand cela même aurait été, avant de réserver un aussi grand nombre de têtes pour les courber sous le joug, ne fallait-il pas supposer qu'il y en avait eu autant d'abattues, car les Turcs ne font guère de prisonniers que quand ils sont las d'égorger? Il est plus naturel, afin de concilier les faits, de dire que Mourad emmena soixante mille captifs de l'Élide, dont l'embarquement eut lieu au port de Chiarenza, comme autrefois Paul Émile avait fait partir d'Oricum cent cinquante mille prisonniers épirotes, qui n'étaient pas pour cela des habitants de cette ville de l'Acrocéraune.

Chandler, ayant trébuché à son arrivée dans l'Élide, marque la suite de la narration de son voyage dans



cette province au coin du vague et de l'incertitude. Il dîne (chose qu'il omet rarement de rapporter) à un couvent qu'il oublie de nommer (1). Il laisse, en partant, sur la droite le village de Clémoutzi, au penchant de la montagne qui forme le cap Chélonates (2); et il ne parle pas de son château, qui est un point essentiel de reconnaissance (3). Le voyageur traverse ensuite le Pénée, et après trois heures de chemin, arrive à Gastouni. Cette description est sans doute peu précise; mais on se demande pourquoi M. Kitchin a placé deux rivières où il n'y en avait qu'une, et pour quelle raison il a mis le Selleïs près du Pénée. De cette manière, sa carte est fautive depuis cet endroit jusqu'à l'embouchure de l'Alphée, comme on s'en convaincra par la suite de ma topographie (4). Mais si les erreurs sont accumulées sous ce rapport, je reconnais avec plaisir l'observateur, lorsqu'il nous parle des vignobles, des champs de coton, de la plante qui donne l'adrage; et s'il n'eût pas oublié les lins, ainsi que les

(1) La Notre-Dame des Blaquernes (Παναγία Βλαγέρων), monastère desservi par quatre moines qui ont une dotation en terres de trois mille cinq cents piastres.

(2) Χελωνάτης ἄκρα, Strab., lib. VIII, p. 338; Pomp. Mela, lib. III, c. 3. *Chelonatas promontorium abest a Cyllene duo millia passuum.*
PLIN., lib. IV, c. 5.

(3) Clémoutzi, deux heures un quart O. N. O. de Gastouni.

(4) Le journal de Foucherot avait déjà servi à rectifier cette erreur occasionnée par un passage obscur de Strabon (not. 287, p. 494 de la trad. du tom. III de Chandler).



plants de mûriers, son tableau des bords du Pénée Éléen serait d'une couleur frappante.

L'itinéraire du voyageur vers Élis mérite aussi quelques rectifications. Ainsi j'observerai qu'en faisant route à l'orient de Gastouni, on arrive dans une demi-heure à Nausoulou-Bey, et une demi-lieue plus loin, au village de Saban-Aga. Le Pénée reçoit dans cet espace quelques torrents qu'on passe pour la plupart sur des ponts en pierre. A trois quarts de lieue de Saban-Aga, on traverse Boukiotis; et à pareille distance en avançant, Calivia, situé à la lisière des ruines d'Élis.

C'est sous le nom de Palæopolis qu'on désigne maintenant la ville d'Élis fondée sous les auspices de Jupiter Olympien. Composée primitivement de plusieurs hameaux (1), l'histoire nous apprend de quelle manière elle s'était successivement embellie de la pompe des arts, et nous ne savons que par tradition ses malheurs et sa ruine. La capitale de l'Élide, dont les peuples respectaient le territoire au point de déposer les armes dès qu'ils touchaient à sa frontière (2); Élis, qui vit naître Phédon (3), auquel Platon a consacré le dialogue de Socrate annonçant les dogmes sacrés de la divinité et de l'immortalité de l'ame; Élis n'est plus, comme Apollonie, que le

(1) Ἐλίς, Steph. Byz., ainsi nommée d'Élée, fils de Tantale. Paus., lib. V, c. 4; Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 32; Strab., lib. VIII, p. 336; Diod., lib. XI, p. 40.

(2) Strab., lib. VIII, p. 358.

(3) Aulugell., lib. II, c. 18.



séjour des pâtres; et cependant je ne la vis pas sans intérêt. Ses ruines, qui occupent une demi-lieue carrée en surface depuis la rive gauche du Pénée, commencent auprès du village de Calivia, et aboutissent vers l'orient au lieu appelé Palæopolis. Il me serait difficile de dire à quel tas de décombres appartient le Xyste, où l'on distribuait le prix de la beauté, ni le temple de Minerve, où les femmes qui étaient jugées les plus parfaites recevaient la couronne (1). Je cherchai avec aussi peu de succès l'hippodrome, le cénotaphe, les autels d'Achille (2); et ne pouvant former que des conjectures hasardées, je dirigeai mes pas vers l'acropole, située à peu de distance de Palæopolis. Je ne vis de ce côté qu'un soubassement carré en maçonnerie; mais je suis convaincu que si on pouvait fouiller dans certains endroits, on viendrait à bout de retrouver quelques restes des chefs-d'œuvre de Phidias et des grands maîtres qui avaient embelli Élis de statues et de bas-reliefs.

Libre d'explorer le terrain, en remontant le cours du Pénée une demi-lieue à l'est de Palæopolis, j'arrivai au village de Schiron, situé en face de Souli, bâti à la rive droite du fleuve, dont le cours est fréquemment entrecoupé d'attérissements. A peu de distance de là, je me trouvai au confluent de la rivière de Derviche-Tchélibi, que je crois être le Ladon d'Élide. C'est le long de sa rive gauche que sont cultivés en grande partie les raisins de Corinthe, qu'on récolte

(1) Athen., lib. XII, c. 2.

(2) Paus., lib. VI, c. 23.



dans le canton de Gastouni. A une lieue et demie est-nord-est, on trouve des ruines que je regarde comme celles d'Alesiaëum, place située sur le chemin qui conduisait d'Élis à Olympie, à travers les montagnes (1). En rétrogradant à l'ouest, on voit une campagne couverte de tuiles et de briques, indices aussi certains de l'emplacement des villes, que les ossements épars sur les campagnes le sont des champs de bataille, théâtre de l'aveuglement des hommes, qui couronnent de lauriers des tumulus qu'ils devraient arroser de larmes et couvrir de cyprès.

On chercherait inutilement à démêler quelques monuments au milieu des ruines de Pylos; mais on retrouve les sources du Ladon, qui traversait cette ville, dans la branche occidentale du mont Pholoé, dont le prolongement se termine au promontoire Ichthys. Je dus regretter de ne pas être arrivé quelques jours plutôt pour sauver des inscriptions écrites sur des marbres qu'on venait de convertir en chaux. Je ne poussai pas, dans ce moment, mes recherches jusqu'à l'origine du Pénée, qui prend ses sources sept lieues à l'orient dans les montagnes de Lâla, au-dessous du village de Doucas (2). Mais je ne perdis

(1) Lieu voisin de l'Amphidolide, où les habitants tenaient une foire tous les mois. Il était situé sur la route montueuse d'Élis à Olympie, et compté autrefois au nombre des villes de la Pisatide, Strab., lib. VIII, p. 341. Homère en parle comme d'une colline, *Iliad.*, lib. XI, vers 756 à 758; et le Scholiaste de Venise en fait une ville.

(2) Pour ne pas rétrograder sur mes descriptions, je crois à propos de consigner ici le gisement des sources du Pénée.



pas l'occasion d'explorer ses rives limoneuses, couvertes de lins et de moissons variées. Je vis encore que Chandler s'était trompé lorsqu'il affirme que le territoire gras de l'Élide ne convient pas au raisin de Corinthe. S'il s'était mieux informé, il aurait su que c'est le manque de capitaux qui empêche les propriétaires de cultiver ce fruit; et qu'il est dans l'intérêt des Moraïtes de s'y opposer, parce qu'en augmentant les récoltes de l'*uva passa*, ils en feraient nécessairement baisser le prix.

Je rentrai de mon excursion dans l'intérieur de

que je relevai dans un autre voyage : Sept heures E. d'Élis; zone secondaire du mont Pholoé; première branche du Pénée, source, six heures et demie E. N. E. d'Élis, bordée sur ses deux rives, de quatre milles en quatre milles, par les villages de Coumani, Bédéni, Caryès, Hadgidès et Piri; deuxième branche, distance, cinq milles E. S. E. entre sources. La rivière qu'elle forme est appelée Glypha et Cynthia. Son origine est près de Divris sur la route d'Olympie; on compte à sa rive droite, dans un cours de trois lieues, Calimani, Clidia, Hiéropétra; sur la rive opposée, Musaki et Louca. Elle reçoit des hauteurs d'Antroni un ruisseau, et ces eaux réunies confluent deux lieues plus bas avec le Pénée en face du village de Daoud. La troisième branche mère du Pénée coule de la partie des montagnes appelée Agioi-Pantès (Toussaints). Elle se forme de deux rivières distinctes, dont la première baigne la gorge dans laquelle sont situés les villages de Vervéni, Tzipiana et Bocovina. L'autre, appelée Képhalo-Vrisi, descend du mont Agioi-Pantès, et baigne la vallée où l'on voit Rénessi, Vathi, San-Marina, Giarmena, Agrapida-Chori, Xénia, et se réunit au Pénée, au confluent de Daoud. Enfin on pourrait à la rigueur regarder comme une quatrième branche, le Ladon-Éléen dont j'ai parlé.



l'Élide, à Gastouni, le 21 juin 1816, au moment où le soleil se couchait entre les montagnes de Céphalonie et de Clémoutzi. Mon horizon était borné douze lieues au nord-est par les faîtes les plus élevés de l'Olénos. Les coteaux du promontoire Araxe se confondaient, dans le lointain, avec les chaînes azurées de l'Étolie. Je trouvais l'Élide, ainsi éclairée, délicieuse; mais dès que le jour eut fini, des nuées de moustiques firent entendre leurs bruissements; et la brise ayant expiré, nous nous trouvâmes dans un bain de vapeurs étouffantes, qui changèrent mes idées.

Les primats, qui passèrent la soirée avec moi, m'apprirent que le canton de Gastouni, non compris l'arrondissement de Pyrgos, payait, tant au grand-seigneur qu'aux Laliotes et au visir de Morée, une somme annuelle de neuf cents bourses. Cette redevance, énorme pour le pays, est soldée en numéraire par une population agricole de vingt-cinq mille paysans répartis dans cent douze villages inscrits au cadastre du Cazas. Indépendamment de cette redevance, les chrétiens de l'Élide sont abusivement à la disposition des agas de Làla, qui exigent d'eux des corvées, pour cultiver des terres à leur profit, et pour emmagasiner ou transporter leurs grains, sans aucuns dédommagements.

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu retrouver dans l'Élide aucunes traces de ces métairies fortifiées dont les auteurs du moyen âge font mention; mais j'ai vu revivre, dans les institutions des seigneurs turcs, les traces des droits féodaux. Les paysans, comme attachés à la glèbe, ne travaillent que pour des



maîtres, occupés à thésauriser et à se faire des guerres pareilles à celles de nos anciens seigneurs châtelains, qui n'étaient pas moins braves sous le héaume qu'à détrousser les passants lorsqu'ils voyageaient sans sauf-conduit sur leurs terres.

Parmi les médailles recueillies dans mes tournées, je me contenterai de citer les plus remarquables, qui, sans être inédites, peuvent néanmoins intéresser les savants, et guider les recherches des voyageurs que le temps amènera dans l'Élide (1).

(1) *Bronze.* Tête juvénile imberbe, à droite.

R. La lettre H.

Bronze. Tête de Jupiter laurée, à droite.

R. ΦΑΔΕΙΩΝ, dans une couronne de lierre.

Argent. Tête de Junon, à droite.

R. Aigle debout, regardant à droite, entre les lettres [F A.

Argent. Tête de femme, à droite, couronnée d'un diadème orné de palmettes.

R. Foudre entre les lettres F A, au milieu d'une couronne de laurier.

Argent. Tête de Jupiter laurée, à droite.

R. Foudre, au milieu d'une couronne de laurier, avec les lettres ΦΑΔΕ.

~~~~~



## CHAPITRE CXXII.

*Route de Gastouni à Pyrgos. Rivières. Panagia-Scaphidia. Pundico-Castron. Selleïs, maintenant appelé Potamos-tis-Kyras-Langadi. Cœlé. Rade de Catacolo: Mouillage de Coraca. Emplacement de Myrtuntium, lac, eaux et terre sulfureuse. Arrivée à Pyrgos.*

La plaine dans laquelle j'entrai au sortir de Gastouni était alors parsemée de vastes champs de coton annuel, qui est peut-être la même plante que Pausanias appelle *byssus* (1). J'apercevais dans le lointain plusieurs villages entourés d'arbres, et je ne tardai pas à découvrir l'île de Zante, qui n'est plus l'ombreuse *Zacynthe*, mais un séjour toujours charmant, à cause de ses cazins, de ses bosquets d'orangers et de ses vignobles. Ses montagnes basses offrent un contraste frappant avec les faîtes élevés de Céphalonie. Je jouissais de leur perspective harmonieuse qui se rattache aux points de vue de l'Élide, lorsque après trente-cinq minutes de marche, nous passâmes le Pachista sur un pont en pierre. Ce ruisseau, qui porte à la mer les eaux de la plaine que nous venions de parcourir, arrose la partie septentrionale des champs de Ravlia et de Rouviato. Le premier de ces hameaux restant une demi-lieue, et le second un quart de lieue plus loin au sud-est,

---

(1) Paus., lib. V, c. 5.



nous arrivâmes dans une demi-heure au bord de la Pourleska, rivière qui a ses sources deux lieues et demie au levant d'hiver, dans les contreforts inférieurs du mont Pholoé. Nous suivions depuis quelques instants le rivage de la mer, qui est bordé de myrtes, lorsque nous rencontrâmes des Zantiotes, qu'une barque venait de déposer dans une calanque voisine où il y a un poste de douaniers. Nous étions à une lieue et demie de Derviche-Tchélébi; j'apercevais, à pareille distance au sud-est, Cortiki (1), près duquel passe le sentier qui conduit au monastère de Franco-Pidyma, situé sur la voie directe d'Élis à Olympie.

Une lieue au midi de la calanque, près de laquelle je faisais ces relèvements, nous arrivâmes en face du village de Pourleska. Nous traversâmes aussitôt la rivière de Cardama (2); et huit minutes plus loin, le Vouvo, qu'on passe sur un pont en pierre qui porte le nom particulier de Liaphyti. Le Vouvo, qui est, selon toute apparence, le même que le fleuve Jardanus, se jette dans la mer, au nord du monastère de Panagia-Schaphidia, bâti près de l'extrémité du cap Phéïa (3), qu'il ne faut pas confondre

---

(1) Cortiki. Près de ce village, on trouve des ruines; et c'est trois lieues plus loin qu'est situé le couvent de Franco-Pidyma, dont la fondation est attribuée à Villharduin.

(2) Cardama (*cresson*), village de trente-cinq familles grecques. À cinq minutes de sa rivière, on passe un ruisseau; et trois minutes plus loin, on arrive au Vouvo (*muet*).

(3) Ἄζρα Φεία, Strab., lib. VIII, p. 342; Thucyd., lib. VIII, IV.



avec le promontoire Ichthys (1), pointe plus méridionale, dont je parlerai bientôt.

Le monastère de Panagia-Scaphidia a pris son nom d'un village bâti à peu de distance, dont les habitants exerçaient autrefois le métier de fabricants d'auges en bois appelées *scaphidia* (2), et non pas, comme on l'a présumé, à cause d'un port de barques qu'on place au voisinage. La retraite des religieux, que Chandler vit au temps de sa splendeur, n'est plus habitée que par quatre caloyers et sept ou huit frères laïcs plongés, dit-on, dans la débauche. Cependant la mense abbatiale possède encore deux fermes, vingt paires de bœufs, autant de chevaux, et quinze cents moutons; ce qui serait suffisant pour relever le monastère, si le supérieur pouvait diriger les moines vers l'agriculture, base de l'institution religieuse des disciples de saint Basile.

c. 31. Il serait possible que les ruines voisines de Cortiki fussent celles de Phéia, qu'Homère place sur les bords du Jordan.

Φειᾶς πᾶρ τεύχεσσιν Ἰαρδάνου ἀμφὶ Πέεθρα.

*Iliad.*, VII, v. 135.

(1) Ἰχθύς. Strab., *Ibid.*; Thucyd., lib. II, c. 25; Plin., lib. IV, c. 5; Pomp. Mela, lib. II, c. 3; Xenoph., lib. VI, p. 598; edit. 1594.

(2) Le mot *scaphidi* n'est point employé dans le grec vulgaire pour désigner un *bateau*, mais une auge en bois dans laquelle on lave, on pétrit, et qu'on transforme souvent même en berceau pour y coucher les enfants. C'est le meuble essentiel de chaque famille. Il est toujours creusé dans un tronc d'arbre, et il y en a de toutes sortes de dimensions.



Nous laissâmes à droite le village de Scaphidia, pour entrer dans un défilé tracé entre les coteaux de la contrepente du mont Pholoé, qui sépare le plateau de l'Élide du Cœlé. Au bout de cinq minutes; nous aperçûmes à gauche le village de Coloni; et nous guéâmes la rivière Messalonghi (*de l'intérieur des bois*), qui conflue avec le Jordan. Nous avions de ce côté le village et la fontaine Messalonghi, qui est revêtue en maçonnerie solide; et à un quart de lieue de ses bords, j'arrivai au-dessous d'une chapelle qu'on m'avait indiquée comme remplaçant un temple de la plus haute antiquité. J'y montai avec difficulté, à cause de l'escarpement sur lequel elle est située; et je n'y trouvai pas le moindre vestige d'antiquité. Mais pour prix de mes fatigues, j'eus la vue entière de l'Élide, du cours du Selleïs, de l'embouchure de l'Alphée et de la côte entière de la Triphylie, jusqu'au promontoire Cyparissia de Messénie. Je plongeais sur le cap Ichthys, qui est défendu par la forteresse appelée Pundico-Castron, ouvrage attribué au sir de Villharduin.

Dès que j'eus terminé le relevé des points principaux que je dominais, je cherchai à rentrer dans ma route; et ce ne fut pas sans peine que je rejoignis mes guides, à cause de l'inégalité du terrain, qui me les avait fait perdre de vue. Aussitôt que nous fûmes réunis, nous descendîmes dans un chemin creux nouvellement réparé, qui aboutit au fond de la vallée du Cœlé. J'avais à gauche, sur la montagne, Alépouchori; et à notre droite, à un mille de distance, Myrta, qui a pris son nom de Myrtun-



tium (1), ville dont l'emplacement est facile à reconnaître, à cause des quartiers de briques et de marbre qui sont épars dans la campagne.

La côte de Catacolo, qui s'étend depuis le promontoire Ichthys jusqu'à l'embouchure de l'Alphée, est tellement défigurée sur toutes les cartes, que les géographes n'ont pas fait mention de Pundico-Castron, qu'ils auraient dû prendre pour point principal de reconnaissance. Quelques-uns même ont confondu ce château avec celui de Clémoutzi, ou Castel-Tornèse; et c'est Kitchin, le premier, qui a su distinguer le cap Phéïa du cap Ichthys. Mais comme s'il eût voulu expier cette découverte, il place sans discernement Pyrgos au nord de Letrinus, et il jette une confusion telle sur le restant de la topographie de cette contrée, qu'il semble avoir travaillé sans discernement. Une description aussi positive que simple va rectifier l'état des lieux, qui se rattachent à une observation du savant capitaine Gauthier, auquel nous sommes redevables d'avoir déterminé astronomiquement l'embouchure de l'Alphée.

Au midi du château de Pundico-Castron (2), on trouve, à peu de distance, le village de Scaro-Chori (3), près duquel il existe des pans de murs

---

(1) Strab., lib. VIII, p. 341, place cette ville sur la route de Dyme à Elis, à 70 stades de cette dernière; mais n'y a-t-il pas erreur dans le texte? Au reste, je rapporte ce qui existe.

(2) Pundico-Castron, château des rats. On dit que ce nom lui vient à cause de la ressemblance du cap sur lequel il est bâti, avec un de ces animaux.

(3) Scaro-Chori, village de la *Tourbe*.



et quelques fragments de pavés en mosaïque, qui ont fait autrefois partie de thermes ou bains d'étuves. Des vieillards se rappellent encore d'y avoir vu des chambres voûtées; mais quel nom portaient anciennement ces ruines? on l'ignore, et je ne me permettrai pas de rien décider à cet égard. Les paysans, qui connaissent les propriétés de leurs eaux sulfureuses, s'y baignent afin de se traiter des affections cutanées, et ils frottent leurs bestiaux, pour les guérir du farcin, avec les boues qu'ils prennent près de ces sources.

Voilà ce qu'on remarque de particulier dans cette partie de la plage occidentale du Cœlé. La rade de Catacolo, qui commence au midi du cap Ichthys, ainsi que les lacs, les pêcheries et les salines, sont séparés de la haute mer par un banc de récifs terminé par des attérissements et des bancs de sable, qui finissent à peu de distance de l'embouchure de l'Alphée. Cette grande lagune prend au nord le nom de Catacolo, et au-dessous celui de Corax, qui sont les deux mouillages fréquentés par les vaisseaux. Vers le midi, on voit le lac de Casta, où l'on recueille des roseaux qu'on emploie au lieu de lattes pour soutenir les tuiles dont on couvre les maisons. Ce marais, qui est un peu reculé à l'orient, verse ses eaux dans l'étang de Mouria, qui se prolonge jusqu'au-dessous du village de Saint-Jean, près duquel on reconnaît les ruines de Létrinus. Au-delà et toujours au midi, commencent les salines de Pyrgos, qui, avec celles de Léchéna près de Cyllène, de Pharès, de Cranidi dans l'Hermionide, et de



quelques plages de la Laconie, fournissent aux besoins de la Morée. Celles de Pyrgos donnent un muriate de soude à base terreuse imprégnée de soufre, qui est nuisible à la santé; mais la misère des paysans les oblige de s'en contenter.

En poursuivant ma route par le chemin ordinaire des voyageurs, je passai sur un pont en pierre, à peu de distance d'Alépouchori, une rivière qui coule des montagnes voisines. Un quart de lieue au-delà, je laissai à gauche le village de Xérochéra, ayant en vue, une demi-lieue au midi, celui de Cazzarouni. Mon horizon était entièrement libre du côté de la mer. Je parcourais une campagne composée d'un terreau noirâtre où l'on fait très-souvent jusqu'à deux récoltes par an, quand les pluies et les irrigations secondent les efforts des laboureurs. J'admirais la beauté des moissons qui couvraient alors la plaine, lorsqu'à trois quarts de lieue de la rivière d'Alépou-Chori, je guéai celle qu'on appelle *Potamos-tis-Kyras-Langadi* (Fleuve de la Dame de la Vallée), qui conflue avec la première; et je pense que c'est au cours réuni de ces deux rivières qu'on peut donner le nom de Selleïs Éléen. A peu de distance de ses bords, je laissai à gauche le village de Gioïa; et à une demi-lieue de là, j'arrivai à Pyrgos, dont la distance avec Gastouni est cotée à quatre heures de chemin pour un cavalier, et à cinq et demie pour les piétons.



## CHAPITRE CXXIII.

*Pyrgos. Écoles tenues dans les églises. Ruines de Létrinus. Embouchure de l'Alphée. Emplacement du temple de Diane Alphéenne ou Alphéionie. Bac d'Agolinitza. Pêcheries. Population. Revenus particuliers du col de Pyrgos. Arrivée de M. Cartwright, consul de S. M. B. Inscriptions recueillies par lui à Tripolitza, aux ruines de Tégée, et à Mégalopolis.*

Pyrgos n'était, il y a cinquante ans, qu'un amas de cabanes en clayonnage couvertes de roseaux, groupées auprès d'une tour; et Chandler prétend que ce fut à cause de cela que ce village prit le nom qu'il porte maintenant. Les choses ont bien changé depuis ce temps : de vastes et belles maisons ont remplacé la cabane du pauvre; et l'humble hameau de Pyrgos est maintenant la plus belle ville de la Morée. L'air, plus salubre que celui de Gastouni, y a attiré la majeure partie de sa population grecque, qui a été suivie du métropolitain, auquel le patriarche a permis de joindre aux titres canoniques d'Oloros et de Gastouni, qu'il portait, celui de Pyrgos. Enfin l'agriculture et le commerce ont fait de la majeure partie des habitants de Pyrgos des négociants renommés dans la province et à l'étranger.

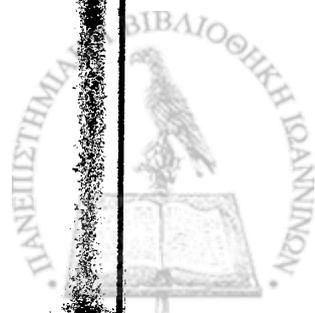
La ville, elle mérite ce nom, bâtie sur une éminence, où l'on a trouvé dernièrement de grands souterrains remplis d'ossements, se compose de neuf



cents maisons habitées par mille familles grecques, qui forment, avec les ouvriers (τεχνίται) et les marchands étrangers (ξένοι πραγμάτευται), une population de sept mille individus. Indépendamment de quelques belles fabriques, on y remarque deux églises qui se décorent chaque jour avec plus de goût qu'on ne pourrait espérer dans un pays dépourvu d'artistes, ainsi qu'une maison commode pour l'évêque, qui jouit d'un revenu annuel de vingt mille piastres. Ces ouvrages ne pouvaient venir que d'une population chrétienne, qui regarde comme un de ses plus grands avantages le bonheur de n'avoir point de Turcs établis à domicile dans le lieu qu'elle habite. Je vis, comme à Sicyone, les petites écoles tenues dans une église, sous la direction d'un papas, et par ce moyen, les enfants placés, dès leur tendre jeunesse, sous les yeux du Seigneur. Ils apprennent ainsi, avec les premiers éléments des lettres, à bénir le dieu qui donna aux hommes des *voix articulées* pour chanter ses louanges; et le divin maître, qui appelait à lui les enfants, *sinite parvulos ad me venire*, les réunit encore autour de ses autels pour y puiser une instruction simple et édifiante. L'évêque se trouvait présent à leurs exercices; et lorsque je me présentai, un chœur d'adolescents chantait l'épode qui termine le chant connu, dans les premiers siècles du christianisme, sous le nom de *Palinodie* (1). « Dieu puissant, disaient-ils, le

---

(1) Voyez saint Justin, saint Clément et Eusèbe.



« ciel forme ta couronne, dans laquelle le soleil  
« brille entre des millions d'astres, comme un saphir  
« placé sur le diadème des rois de l'Orient. Assis sur  
« un trône d'or, des milliers d'anges infatigables  
« obéissent au moindre signe de tes volontés. Tes  
« pieds touchent la terre, et ta droite atteint jusqu'au-  
« delà des bornes de l'Océan. A ton aspect, les plus  
« hautes montagnes tremblent, et les mers frisson-  
« nent dans leurs abîmes. Immortel, trois fois saint,  
« Dieu fort, dont le firmament est l'ouvrage; toi  
« que tout annonce, éclaire et protège tes en-  
« fants. »

Je revins à la métropole avec l'évêque, qui prit séance parmi les primats du canton, afin de juger plusieurs procès, et de répartir les impôts dus au souverain. Je connus, par les registres publics, que l'arrondissement de Pyrgos, quoique compris, pour l'administration de la justice, dans le cazas de Gastouni, a ses rôles d'imposition, de caratchs et de douanes fixés séparément. Le nombre des villages (1) qui sont habités, en y comprenant le chef-lieu, par dix-sept.

---

(1) Les villages dépendants de Pyrgos, que je n'ai pas énumérés dans mon itinéraire, sont placés dans les positions suivantes : De Pyrgos, une heure et demie S., Agolinitza, à la rive gauche de l'Alphée; du même point central, une heure N. N. O., Coliri; d'*id.*, une heure un quart N., Lambeti; d'*id.*, Agios-Giorgi, N. N. E., trois quarts d'heure. Ceux situés à droite du fleuve restent à la distance d'une demi-lieue les uns des autres, comme on le verra dans le chapitre suivant.



cent dix familles chrétiennes (1), ainsi que leur prospérité, faisaient craindre d'y voir établir un cadî et un voivode, qui ne manqueraient pas d'y attirer des familles turques, dont la présence troublerait l'harmonie qui règne chez cette peuplade respectable.

Pendant mon séjour, dont la durée fut d'une semaine, je parcourus les environs de Pyrgos, qui sont plantés de vignobles dont le produit donne, année commune, cent mille barils de vin (2), qu'on regarde comme le meilleur de la Morée. Chaque soir, je venais me reposer sous de vastes vergers de mûriers ou dans des jardins remplis d'une quantité considérable de plantes potagères. J'examinai le lieu où l'on avait trouvé des catacombes; et cela me fit penser qu'il avait dû exister une ville ancienne aux environs.

(1) *Tableau de l'arrondissement de Pyrgos.*

|                               |              |
|-------------------------------|--------------|
| Scaphidia . . . . .           | 50 familles. |
| Aïiani (Anc-Letrinus) . . . . | 50           |
| Mertia . . . . .              | 50           |
| Scaro-Chori . . . . .         | 100          |
| Gioïa . . . . .               | 50           |
| Agios-Giorgi . . . . .        | 50           |
| Lambéti . . . . .             | 60           |
| Coliri . . . . .              | 100          |
| Agolinitza . . . . .          | 200          |
| Pyrgos . . . . .              | 1000         |

TOTAL . . . . . 1710

(2) Le baril est de cinquante oques ou soixante-quinze de nos bouteilles ordinaires.



Quelques pans de murs, confirmant mes idées, me permirent de croire que j'avais retrouvé la Pylos d'Homère, dont *le vaste Alphée séparait le territoire* (1), comme il divise maintenant celui de Pyrgos d'Agolinitza, bourg compris dans sa juridiction, quoique situé à la rive gauche de ce fleuve. Cette remarque fut pour moi un trait de lumière qui me servait à expliquer un des points les plus embarrassants de la géographie ancienne. J'avais retrouvé la Pylos d'Élide, et je revoyais peut-être les traces de la Pylos Triphylienne, à cinq quarts de lieue de l'embouchure de l'Alphée, sur la rive droite de ce fleuve, qui ne se décharge plus dans la mer *entre le midi et le couchant* (2), mais droit à l'occident. Ainsi, comme l'observait judicieusement Strabon, les possessions de Nestor s'étendaient, d'une part dans la Pisatide, et de l'autre dans la Triphylie, sur les deux rives de l'Alphée (3), puisqu'il était possesseur de la Lépréatide. D'après cette hypothèse, je pouvais expliquer, comme l'a fait le même auteur, la route du vaisseau

(1) Strab., lib. VIII, p. 350, fait allusion au vers d'Homère :

Ἀλφειῶ, ὅς τ' ἐνρὸ ῥέει Πυλίων διὰ γαίης.

*Du vaste Alphée qui coule à travers le pays des Pyliens.*

*Iliad., lib. V, v. 545.*

(2) Strab., lib. *id.*, p. 353, et se jette dans la mer de la Triphylie.

(3) Strab., p. 350, la surnomme *Pylos triphyliaque*, ou *Arcadique*, non qu'elle fût située dans l'Arcadie, mais parce que la Triphylie relevait probablement alors de cette province.



de Télémaque à son retour vers Ithaque (1); et me convaincre que les anciens ont le mérite de nous guider sûrement dans la découverte des villes les plus ignorées de la Grèce. Assuré de cette position, autant qu'on peut l'être par le raisonnement, je partis de ce point, qui est celui de Pyrgos, afin de rechercher Létrinus, dont Pausanias fixe l'emplacement à cent vingt stades d'Olympie et à cent quatre-vingts d'Élis (2). Il ne restait plus que quelques maisons de cette ville fondée par Létréus, fils de Pélops, lorsque cet historien la visita; et je devais tout au plus m'attendre à retrouver la poussière de ses ruines. Arrivé au village de Saint-Jean (Aïiani), on me montra cependant quelques chapiteaux d'ordre ionique en marbre, qui firent peut-être partie du temple de Diane Élapbéenne, dont les Létriens avaient enseigné les mystères aux Éléens. Les paysans m'assurèrent qu'ils avaient vendu des inscriptions gravées sur pierre à des étrangers; et ce fut là tout ce que je pus apprendre au sujet d'une ville qui n'eut jamais une grande célébrité dans la Grèce.

Dès le moment de mon arrivée à Pyrgos, mes regards s'étaient portés vers l'Alphée, que les modernes appellent Orphéa et Roushia. J'apercevais du haut de la galerie de mon logement les barques mouillées dans son lit; et comme un enfant de la Grèce imbu

---

(1) *Odyss.*, lib. XV, v. 295 à 297.

(2) *Pans.*, lib. VI, c. 22; c'est-à-dire quatre heures et demie d'Olympie, et six heures trois quarts d'Élis, distance conforme à celle de mes relevés.



de ses traditions mythologiques, un prestige enchanteur m'attirait au bord des ondes amoureuses de ce fleuve. Ce ne fut cependant, à cause des chaleurs excessives, qu'au bout de trois jours, qu'il me fut possible de satisfaire ma curiosité. Comme le soleil baisait, nous sortîmes de Pyrgos, en faisant route à l'occident jusqu'à la petite rivière de Létrinus, qui verse dans l'*Orphéa* le dernier tribut des eaux de la *sainte Élide*. Au-delà de ses bords couverts de lauriers roses, de myrtes et de réglisse, nous marchâmes durant une lieue au sud-est, ayant à droite les salines de Saint-Jean. A cette distance, nous nous trouvâmes à l'ouest d'un étang d'eau douce, qui se décharge dans la mer quand il est grossi par les pluies. Comme nous étions dans la saison des sécheresses, je trouvais son dégorgeoir obstrué par les sables, au milieu desquels était échoué un monoxylon servant de bac pour passer sa décharge en hiver. La partie extérieure de la grève était couverte de troncs d'arbres apportés par les vagues, de touffes d'agnus-castus, de harylle, de giroflée de mahon, et de plantes communes aux rivages de la Grèce. Enfin, à quelques pas de là, nous nous arrêtâmes aux hangars qui sont bâtis à la rive droite de l'Alphée, pour déposer les planches et les ouvrages de charpente qu'on exploite à Olympie. Les équipages des barques ancrées près de cette rive, qui est leur mouillage, m'ayant aperçu, s'empressèrent de venir à ma rencontre. C'étaient la plupart des marins ioniens que j'avais autrefois protégés dans les ports de l'Épire, lorsque j'étais consul-général de France à Janina. Ce fut à qui m'offrirait sa barque



pour me promener sur l'Alphée; et je choisis la plus légère, afin de sonder la grande passe du fleuve, dans laquelle je m'enfonçai avec un pilote expérimenté.

L'Alphée, qui prend sa source dans les montagnes de l'Arcadie, après avoir traversé le territoire de Phrixa, la Pisatide et la Triphylie (nouvelle preuve que cette contrée s'étendait sur ses deux rives), se jette, dit Strabon (1), dans la mer de Sicile, entre Phéia et Pitane. Malgré le vague de cette détermination relativement à son embouchure, je ne tardai pas à m'orienter. Si je ne cherchais plus le gouffre où ce fleuve disparaissait pour mêler, après un cours sous-marin, ses eaux à celles d'Aréthuse (2), ni les prodiges de l'Élide enchantée par les fictions des poètes, j'avais au moins pour me guider les tableaux éternels de la nature. J'entrai donc dans l'embouchure de l'Alphée; où la sonde rapporta de trois à cinq brasses fond de vase jaune. Je pénétrai de là entre quelques îlots; mais j'essayai vainement, en rétrogradant, de remonter par la rive gauche de ce fleuve, que je trouvai innavigable, à cause de son peu

(1) Strab., lib. VIII, p. 343. Il est probable, comme l'observent les traducteurs de ce géographe, p. 159, not. 2, t. III, qu'il faut lire Hypane, au lieu de Pitane, parce que cette dernière place appartenait à la Laconie, tandis que la première est rangée par Polybe (lib. IV, c. 77) dans la Triphylie, et que son témoignage est confirmé de celui de Strabon, p. 344.

(2) Strab., lib. VI, p. 27; Virg., *Æneid.*, lib. III, v. 692; Cic. in Verr., lib. IV, c. 53; Diodor., et Moschus, *Εἶδ.* VIII:

Ἄλφειος μετὰ Πίσαν ἐπὶ κατὰ πόντον ὁδεύη,  
ἔρχεται εἰς Ἀρέθουσαν. . . .



de profondeur. Je vis sur la berge des hommes qui arrivèrent à portée de pistolet de notre barque, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Nous avons trois vaisseaux galaxidiotes mouillés à la distance de deux milles par dix brasses de fond; et j'appris d'un des subrécargues que du lieu où je me trouvais jusqu'à deux lieues au large, on peut jeter l'ancre par-tout, suivant leur expression, par vingt-cinq et trente *orgyes* de profondeur.

Comme nous revînmes aux hangars où je m'étais embarqué, nous y prîmes un renfort de rameurs, afin de remonter le fleuve, qui décrit une courbe au midi, au fond de laquelle je débarquai près des pêcheries d'Agolinitza. Je vis la plage couverte des bois de construction tirés d'Olympie, qu'on transporte à Hydra et dans plusieurs îles de l'Archipel; et je me rendis de là à un caravansérail, où je trouvai des Zantiotes qui me conduisirent à la chapelle de la vierge *Orphéa* (Παναγία Ὀρφαια), bâtie sur l'emplacement du temple de Diane Alphéionie. J'ai découvert un grand nombre de villes et de monuments dans la Grèce; mais je n'en ai jamais vu un seul mieux indiqué, ni plus reconnaissable que cet édifice. A la multitude d'arbres qui l'entourent, je crus entrer dans le bois sacré d'Artémise. Les lagunes voisines m'annonçaient que je touchais au *Nymphæum* de la Triphylie, et les coteaux d'Agolinitza me rappelaient le mont Masticia (1), d'où descendaient les Théories pour célé-

---

(1) Strab., lib. VIII, p. 343.



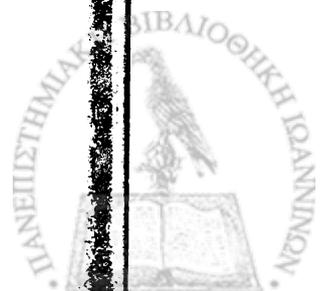
brer les fêtes Samiques (1). La chapelle, construite des débris de l'*Artemisium* (car elle est bâtie en pierres de taille bien équarries), au lieu des peintures de Cléanthe (2) et d'Arégon, qui y avaient représenté la prise de Troie, ainsi que la naissance de Minerve, et Diane portée sur un griffon, n'offre plus qu'une vierge et quelques saints grossièrement ébauchés. Les peintres n'avaient pas mis leur nom à ce barbouillage; mais en revanche, celui qui venait de faire réparer la nef à ses frais, n'avait point oublié d'instruire le public de son œuvre pie, au moyen d'une inscription gravée sur le marbre, par laquelle les saints lui souhaitent, en récompense, de *longues années et des prospérités infinies*. J'examinai les murs, le sanctuaire et les cintres, qui sont construits en pierre porique, sans y trouver rien d'intéressant.

Après avoir visité la chapelle de la vierge d'*Orphéa*, je vins à pied, par la rive gauche de l'Alphée, jusqu'à son embouchure. Les bateliers, qui s'amusaient à pêcher à la ligne, me dirent que le banc sur lequel ils exerçaient leur industrie n'était formé que depuis peu d'années. Ils ajoutèrent qu'avant cet atterrissement, les bâtiments du port de cinquante à quatre-vingts tonneaux entraient dans le fleuve, tandis que les barques de quinze à vingt tonneaux n'y pénétraient plus qu'avec difficulté. On m'avait dit la

---

(1) Les fêtes Samiques, ou Samiennes, qui se célébraient sous les auspices de Neptune, avaient lieu avant les trèves, ou *échekiries*, qui précédaient l'ouverture des jeux olympiques.

(2) Plin., lib. XXXV, c. 3.



même chose à Pyrgos; et je commençai à soupçonner que l'Alphée, comme tous les fleuves torrentueux, avait pu avoir une décharge différente de celle qui existe.

Je réfléchissais sur cette probabilité, lorsqu'en remontant à l'orient du caravansérail d'Orphéa, je vis au fond de l'anse où j'étais débarqué l'ancienne embouchure de l'Alphée, qui se jetait ainsi dans le *Nymphæum*, ou pêcheries d'Agolinitza. Je reconnus les couches de cailloux et de gravier qui avaient obstrué cette bouche primitive des eaux, qui plaçait le temple de Diane Alphéionie, dans des temps reculés, à sa rive droite, tandis qu'il se trouve maintenant à sa gauche. Je fus confirmé dans mes observations, en regagnant le rivage boréal de l'Alphée, où je vis un autre canal qu'il creuse chaque année dans la campagne de Pyrgos, de manière qu'il se confond en hiver avec l'étang d'eau vive voisin des salines de Saint-Jean, et qu'il se fraiera de ce côté un nouveau passage dans la mer.

Je ne pus, avec ce qui restait de jour, entreprendre de visiter les pêcheries d'Agolinitza, que je ferai connaître dans mon voyage de la Triphylie et de la Messénie. Mais je fus étonné d'apprendre que leur ferme, qui était louée, du temps de Chandler, au prix de cinq cents piastres, s'élève maintenant au taux exorbitant de soixante bourses. Cette somme, ajoutée au revenu des seules douanes de l'Alphée, rapporte maintenant au voivode de l'Élide deux cents bourses ou cent mille piastres, égales à cent mille francs environ de notre monnaie.



Au retour de mes promenades sur l'Alphée, je vins m'embarquer au bac, maintenant affermé huit cents piastres par les primats de Pyrgos, qui en affectent les revenus à l'éclairage des églises de leur ville. Je remontai ensuite à Pyrgos; et en rentrant à mon logement, j'y trouvai M. Cartwright, qui revenait de Tripolitza avec une suite nombreuse. A son passage à Tégée, à Mégalopolis et à travers la Messénie, il avait fait une ample moisson d'objets d'antiquité et d'inscriptions, qu'il me communiqua, afin de les faire connaître dans mon Voyage.

Nous soupâmes ensemble au logement qui lui avait été assigné; et nous convînmes ensuite, pour remplir le but que nous nous étions proposé, qu'il enverrait ses bagages à Patras, par la voie directe de l'Élide. Débarrassés de cet attirail, ainsi que des domestiques et des chevaux de main, il fut décidé que nous partirions le surlendemain pour Olympie, afin de remonter de là, par la vallée de l'Erymanthe, à Calavryta, d'où nous descendrions à Patras, après avoir visité le monastère de Méga-Spiléon.



INSCRIPTIONS

RELEVÉES PAR M. JOHN CARTWRIGHT,  
 Consul de S. M. B. à Patras.

*A Tripolitza, sur une fontaine.*

ΘΗΡΙΝ . . . . . ΗΠΠΟΝΟΣ ΠΟΛΙΣ ΤΕΓΕΑΤΩΝ ΑΡΕΤΑΣ  
 ΕΝΕΚΕΝ.

*Dans une maison particulière, sur un cippe sans figures.*

ΚΛΕΑΝΔΡΕ ΑΜΗΝΕΑΣ ΦΙΛΕ ΕΝΘΑΔΕ ΧΑΙΡΕΤΕ.

*Dans une autre maison.*

ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ ΝΙΚΑΣ  
 ΕΚΧΡΥΣΟΥ ΦΕΡΕΙ.

*A Palæo-Episcopi (Tégée), sur un cippe.*

ΦΙΛΟΛΟΕΥΣ  
 . . . . .  
 ΕΑΥΤΟΙΣ  
 ΟΥΡΒΑΝΕ . . ΧΑ . . . . .  
 ΕΥΦΡΟΧΥΔΙΕ . ΧΑ . . . . .

*Sur un cippe.*

ΚΑΛΛΙΚΟ  
 ΧΑΙΡΕ

*Sur un cippe.*

ΙΕΡΗ . . . . . ΤΗΣ . . . . .  
 ΙΠΠΙΤΑ . . . . . ΠΟΛΙΤΑΙ  
 ΠΕΡΙΔΑΟΣ ΣΙΜΩΝ  
 . . . . . ΔΕΞΙΑΕΥΣ ΟΙ ΣΤΡΑΤΗΓΟΙ.

*Sur un cippe.*

ΠΟΛΥΝΡΕΤΕΙΑ ΑΡΙΣΤ . . . . .  
 ΝΕΟΚΑ . . . . .

*Sur un cippe.*

ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΧΑΙΡΕ.



*Sur un haut-relief représentant Hercule.*

..... ΘΗΠ .....  
 ..... ΟΕΑΙ ..... Θ  
 ..... ΝΕΝΟΜΑΝ .....  
 ..... ΠΕΚΕΤΥΤΟ .....  
 ..... ΤΗΜΟΝ ..... Ν  
 ..... ΡΑΤΕ Ι ΤΑΙΕ ..... Β  
 ..... ΔΙΝΒΟΥ  
 ΔΑΙ Σ ΗΡΑ  
 ΚΑΕΣ ΘΗ  
 ΡΟΚΤΟΝΕ.

*A Piali, près Tégée.*

ΝΙΚΙΑΣ ΚΑΒΑΝΑΡΟΣ  
 ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΗΣΑΣ  
 ΑΝΕΘΗΚΕ.

*A Sinano, ou Mégalopolis, sur un des ponts de l'Alphée.*

..... RI Δ AVG Δ ET Δ CIVITATI ITA  
 ..... VT Δ R-K-O HIS EPATIANAE  
 ..... ΤΑΙΡΙΣCIS Δ ΠΟΝΤΕΜ Δ FEGIT.

*Au-dessous.*

..... ΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΚΑΙ ΤΗ ΠΟΔΕΙ  
 ..... ΡΙΣΚΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ ΓΕΦΥΡΑΝ.

*On lit sur la même pierre.*

..... ΚΑΘΩΣ  
 ..... ΑΓΑΘΟΣ ΔΟΓΜΑΤΩΝ ΣΥΝΕΔΩΚΕ ΦΩ  
 ..... ΕΑΥΤΟΝ ΤΟ ΕΠΙΝΟΜΙΟΝ ΚΑΙ ΒΑΔΑΝ..  
 ..... ΕΧΕΙ ΘΡΕΜΜΑΤΩΝ ΔΙΑ ΒΙΟΥ.



## CHAPITRE CXXIV.

*Route de Pyrgos à Olympie. Cours de l'Énipée, du Dalion, de l'Achéron, du Parthénias, du Cythérius et du Cladée. Noms modernes de ces rivières. Aspects du pays.*

Nous partîmes de Pyrgos pour Olympie, peu de jours après le solstice d'été, époque où l'on célébrait autrefois, tous les quatre ans (1), aux bords de l'Alphée, des fêtes instituées par Hercule. Vingt siècles plutôt, nous aurions rencontré sur notre route ce que le monde connu avait d'hommes avides de gloire, qui se rendaient à Olympie pour obtenir des palmes, des éloges publics ou des mentions honorables. Nous aurions vu les enfants de la Sicile, avec les coursiers superbes envoyés par les rois d'Agrigente et de Syracuse, qui se destinaient à entrer dans la lice; les athlètes, les poètes, les orateurs et les archithéores (2), se dirigeant vers ce panégyri, où les nations alors civilisées députaient l'élite de leurs ci-

---

(1) Les jeux olympiques se célébraient tous les quatre ans, comme cela est mentionné par le Schol., sur le 35<sup>e</sup> vers. de la III<sup>e</sup> Olymp. de Pindare. Γίνεται ὁ ἀγὼν, ποτὲ μὲν διὰ τεσσαράκοντα ἐννέα μηνῶν, ποτὲ δὲ διὰ πενήκοντα, ἔθεν καὶ ποτὲ μὲν τῷ Ἀπολλωνίῳ μηνί, ποτὲ δὲ τῷ Παρθενίῳ ἐπιτελεῖται.

(2) Archithéores, députés qui représentaient les états de la Grèce. Ils étaient chargés d'exposer sous des pavillons superbes les vases d'or, d'argent, et les objets d'industrie, etc., sortis des ateliers de leurs plus fameux artistes, ou de leurs manufactures.



toyens, afin de gagner la couronne d'olivier, *distinction aussi glorieuse pour les Grecs que l'honneur du triomphe l'était pour un Romain* (1). Je faisais ces réflexions, en suivant le *chemin de la plaine*, que les habitants d'Élis préféraient à celui des montagnes, à cause; sans doute, que ce dernier était impraticable aux chars. Au silence profond qui régnait sur la campagne, on aurait cru que les hérauts envoyés par les hellanodices (2) venaient de proclamer le décret qui suspendait les hostilités dans la Grèce (3). Mais le calme qui régnait autour de nous, au lieu d'être celui de la paix, n'était plus que la monotonie de la solitude. A la place du concours des peuples couronnés de fleurs et précédés de chœurs de musique, on n'apercevait, à de grandes distances, que des groupes de moissonneurs occupés à entasser des gerbes; et l'écho qui répétait jadis les dithyrambes de Pindare, ne répondait plus qu'aux chants barbares de quelques chevriers albanais, ou bien au bruissement des cigales.

Nous venions de quitter Pyrgos au moment où le soleil blanchissait les faîtes des montagnes de l'Arcadie. Je consigne ce souvenir, car j'ai pris note de

(1) Cic., *Tuscul.*, lib. II; et in *Orat. pro Flacco*.

(2) Hellanodices, juges des jeux publics.

(3) A l'approche de la célébration des jeux, on annonçait, par la proclamation d'un décret, la cessation générale des hostilités. Les troupes qui auraient osé pénétrer sur le territoire sacré étaient condamnées à une amende de deux mines (180 fr.) par soldat (ESCHIN., *De fals. leg.*, p. 397; PAUS., lib. V, c. 20; DIOD., lib. XIV; THUCYD., lib. V, c. 49).



toutes les circonstances d'une journée dont les moindres détails sont classiques. Mon ami M. Cartwright tenait la montre en main, pendant que je faisais mes relevés. Ainsi à dix minutes de la ville, nous passâmes sur un pont en pierre une petite rivière, et neuf minutes plus loin au sud demi-quart est, une seconde; qui, après s'être réunie à la précédente, se rendent ensemble à l'Alphée. Si la rivière qui coule entre Létrinus et Pyrgos (que j'ai indiquée dans le chapitre précédent) est l'Énipée, je pouvais conjecturer que nous venions de passer le Dalion et l'Achéron, qui baignent la partie occidentale de la Pisatide; car le fleuve ne reçoit à cette distance aucune rivière par sa rive gauche, ainsi que l'avait imaginé d'Anville. Je présume que le gisement de ces ruisseaux au septentrion de Pylos, pourrait guider les voyageurs de manière à leur faire retrouver l'emplacement d'Hypana et de Typanea (1), qu'on connaissait encore du temps de Strabon. Le sentier qui tourne brusquement à l'orient nous conduisit dans dix minutes en vue de Barbaséna (2), village qui donne son nom à une gorge bordée de micocouliers et remplie de vignobles. Nous entrions dans la partie des montagnes habitée par les Schypetars; et ceux que la cu-

---

(1) Strab., lib. VIII, p. 344.

(2) Barbaséna, restant N. quart O. un mille; l'étendue de sa vallée est d'une lieue N. S. sur une demi-heure de diamètre. Serait-ce à ce défilé que les Byzantins auraient donné le nom de Barbosténa? je fais cette remarque, quoique j'aie développé ailleurs mes raisons.



riosité avait attirés sur notre passage s'empressèrent de saluer le sieur Pasqualigo d'Arcadia, notre guide, qui avait été long-temps le médecin et l'oracle de l'innocente population de cette contrée.

Nous avons fait une lieue depuis Pyrgos, lorsque nous commençâmes à côtoyer l'Alphée, en face du monastère de Panagista, qui est situé sur la rive gauche du fleuve. Nous dirigeâmes bientôt au nord-est pendant dix minutes, en traversant un défilé flanqué de mamelons coniques plantés de pins odorants, de lentisques ou de myrtes; et au sortir, nous nous trouvâmes en face du hameau de Volantza (1). Nous fîmes un quart d'heure au milieu des vignobles pour arriver de là à Coucoura (2), dont le vallon est en partie arrosé par la Linitza, que je crois être le Cythérius, qui a ses sources deux lieues et demie au nord-ouest, près du village d'Avoûra, où l'on découvrirait peut-être les ruines de Dyspontium. Nous pénétrions dans le territoire immédiatement soumis aux Laliotes, Schypetars avides, qui ont réduit à une condition également servile les chrétiens et les mahométans soumis à leur autorité.

En partant des bords encaissés et blanchâtres de

(1) Volantza, village de soixante familles albanaises mahométanes, bâti à la rive gauche de l'Alphée.

(2) Coucoura, village de quarante-cinq familles albanaises. Sa vallée est baignée par un ruisseau qui conflue avec la Linitza. On sait qu'il y avait dans l'Altis un autel dédié à Diane Coccoca (Paus., lib. V, c. 15). Ne serait-il pas possible qu'il eût été consacré par une peuplade de ce nom, à laquelle les habitants de Coucoura ont succédé?



la Linitza, nous laissâmes presque aussitôt à main droite vers l'Alphée, dont nous étions éloignés de dix minutes, le village et la tour de Stréphi (1), situés à l'extrémité d'une gorge qui présente de toutes parts une culture riche et variée, ainsi que des paysages enchanteurs. Notre estime de route, à cette distance, était d'une heure cinquante-deux minutes au pas ordinaire du cheval depuis Pyrgos. Il est probable que la rivière qui baigne cette vallée est le Cythérius (2), dont les eaux forment, à quelque distance plus bas, un marais traversé par une chaussée percée d'arches. Une demi-lieue au nord, j'apercevais Crécoutis (3); et un quart de lieue en avançant à l'est-nord-est, nous laissâmes, à un mille sur la gauche, Platano (4), qui envoie un ruisseau à l'Alphée. Le vallon dans lequel ces hameaux sont bâtis s'ouvre vers le fleuve en face de Béchro, village situé sur sa rive droite.

Nous entrâmes immédiatement dans une troisième vallée, qui est celle de Phlôca (5), bourg albanais, près duquel on trouve une église ornée de colonnes d'ordre dorique. Les habitants de cette contrée, qui ont embrassé la religion mahométane, confondent les

---

(1) Strephi, soixante-dix familles chrétiennes.

(2) Cytherius. Strab., lib. VIII, p. 356; Paus., lib. VI, c. 22. Il faudrait rechercher dans cette vallée l'emplacement de Salmoné.

(3) Crécoutis, cinquante familles mahométanes et chrétiennes.

(4) Platano, vingt-deux familles chrétiennes, une demi-heure N. de notre route.

(5) Phlôca, cinquante-six familles mahométanes.



souvenirs du culte de leurs ancêtres avec celui qu'ils pratiquent machinalement. Ainsi tous accolent, sans savoir pourquoi, des noms turcs à ceux des saints, en s'appelant, par exemple, *Ali-Jean*, *Moustapha-Constantin*, *Soliman-Panagioti*; et les femmes portent vulgairement les noms de *Fatmé-Catherine*, *Aïsché-Marie*, etc. Après avoir traversé la vallée de Phlôca, nous pénétrâmes dans un défilé ombreux, au débouché duquel je relevai, sur la rive gauche de l'Alphée, Cagna (1), et trois quarts de lieue plus haut à l'orient, Cato et Apano-Macrisia (2). Nous fîmes route ensuite sur une falaise couverte de champs cultivés, qui se terminent au bord du fleuve; dont la rive est ombragée par une bordure magnifique de platanes. Enfin au bout de trois heures seize minutes de route depuis Pyrgos, nous descendîmes dans le lit de la rivière de Stavro-Képhali. C'est sous cette dénomination qu'on désigne maintenant le Cladée (que les anciens révéraient à l'égal de l'Alphée), qui coule au milieu d'une contrée sauvage, depuis les hauteurs de Chélidoni jusqu'à Olympie, que son cours sépare du village maintenant ruiné d'Antilalo, dont le nom même ne tardera pas à être entièrement ignoré des paysans.

Au souvenir d'Olympie, je me sentis pénétré d'une sorte de respect religieux. J'avais mis pied à terre à la rive gauche du Cladée, et je marchais en cherchant

---

(1) Cagna, dix familles grecques.

(2) Apano-Macrisia, quarante familles grecques arcadiennes; Cato-Macrisia, vingt.



les restes des monuments qui ornaient autrefois cette contrée. Le soleil répandait sa lumière éclatante sur l'Altis; sa chaleur faisait pétiller les chaumes, au milieu desquels je ne rencontrais que des débris usés de vétusté, lorsque j'arrivai au bord d'un encaissement terminé par une terrasse en talus de forme elliptique. Un Albanais, assis sur sa pente, me dit que je voyais le *Pilalistra*, ou *lieu des courses*; et c'était effectivement le stade que je retrouvais. La voix d'un hellanodice, sortie du fond de la tombe, ne m'aurait pas frappé plus vivement que celle de cet enfant du désert de la Pisatide, qui s'offrit de nous montrer *les ruines de l'antique ville des Hellènes* (1). Ayant accepté son offre, il nous guida, croyant bien faire, vers un tombeau turc éloigné d'un mille environ à l'orient; et cette erreur fut cause que je manquai tous les objets intéressants. Comme la chaleur était extrême, et qu'il fallait partir d'un point fixe, nous dûmes remettre nos observations à un moment plus favorable. Nous résolûmes donc de monter au village de Miraca, où nous trouvâmes notre logement préparé dans la tour de l'aga, qui avait donné ordre à ses vassaux de nous traiter le mieux possible.

---

(1) Τὰ γὰρ ἁλίσματα τῆς παλίας χώρας τῶν Ἑλλήνων. Ce fut sous cette désignation qu'il nous indiqua Olympie.



## CHAPITRE CXXV.

*Étendue de la Pisatide. Ruines d'Olympie. Démonstration, par les monuments, de l'existence d'une ville dans cet endroit. Hippodrome. Stade. Théâtre. Pont du Cladée. Restes et indication de plusieurs édifices. Partie de la ville située à l'orient des deux lices, aqueduc, tombeaux. Mont de Saturne. Conjectures sur l'Altis. Idée précise du territoire d'Olympie. Inscription d'un casque antique.*

Après avoir décrit le plateau de l'Élide et la vallée du Coélé, il me reste à parler de la Pisatide, qui comprenait une partie du territoire actuel de Pyrgos et des villages de Lâla. Les auteurs anciens comptent dans cette contrée, dont Olympie faisait partie (1), huit villes, qui furent : *Dyspontium* (2), Salmoné (3), Héraclée (4), Pise, avant sa réunion à Olympie, avec laquelle elle confondit son nom dans la suite (5);

(1) Πισάτις, ἧς ἡ Ὀλυμπία μέρος. STRAB., lib VIII, p. 337.

(2) Δυσπόντιον, Strab., *Ibid.*; Paus., lib. VI, c. 22; Steph. Byz.

(3) Σαλμώνη, Strab., *Ibid.*; Eustath., *In Homer., Odys.* I, v. 235; Steph. Byz.; fondée par Salmonée, grand-père de Nestor. Diod. Sicul., lib. IV, c. 68.

(4) Ἡράκλεια, Strab., *Ibid.*; Paus., *Ibid.*; Steph. Byz.

(5) Πίσα, *Id. Ibid.*



Épina, ou Arpina (1), Epitalium (2), Phrixa (3), et Cycésium (4).

Quelques auteurs ont mis en question l'existence d'une ville anciennement appelée Pise ou Bise, prétendant que c'était le nom d'une contrée, et non pas d'une cité particulière (5). Mais Pindare, Pausanias et Étienne de Byzance parlent si positivement de Pise (6), que les partisans de l'opinion contraire s'appuieraient inutilement du témoignage de Strabon même qui rapporte ce fait, sans paraître y ajouter foi. Ainsi il faut partir du principe que Pise fut une des villes du canton qui portait son nom, afin d'entrer dans la discussion d'une des topographies les plus importantes de ce Voyage.

Les poètes ont chanté l'Alphée; les philosophes ont aimé à promener leurs rêveries sur ses bords mytho-

(1) Ἄρπινα, Strab., lib. VIII, p. 337; Steph. Byz.

(2) Ἐπιτάλιον, πόλις τῆς Τριφυλίας. Steph. Byz.; Polyb., lib. IV. C'est la même qu'Homère appelle Θρόον et Θρούεσσα. Cette partie de la Triphylie se trouvait comprise dans la vallée de l'Alphée, quand ce fleuve se déchargeait directement au milieu des pêcheries d'Agolinitza.

(3) Φρίξα, cinquante stades d'Olympie. Phérécide la range au nombre des villes de l'Arcadie; Steph. Byz. *Et cela devait être, puisqu'elle existait sur la rive gauche de l'Alphée, qui formait la limite naturelle de l'Arcadie.*

(4) Strab., *Ibid.* ut supr., et Steph. Byz.

(5) Pindar., *Olymp.*, od. VIII; Paus., *Eliac.*, lib. I, c. 10; Steph. Byz.

(6) Strab., lib. VIII, p. 356.



logiques; et les savants modernes se sont souvent transportés en idée au lieu d'une scène illustrée par tout ce que l'antiquité eut de mémorable. *Olympie*, primitivement connue sous le nom de *Pise* (1), et célébrée sous cette dénomination par les poètes et les historiens (2), fut consacrée aux dieux immortels dès que les hommes sortis de la barbarie eurent formé des sociétés. Les écrivains de l'antiquité nous apprennent que *Pise* était située près d'une source dont elle portait le nom (3), et qu'ayant été détruite par les *Éléens*, ses habitants transportèrent leurs demeures au milieu d'un bois d'oliviers voisin de l'*Alphée* (4). Ce fut à cette seconde ville fondée par les *Pisans* que s'attacha le nom d'*Olympie*, comme on le trouve consigné dans *Ptolémée*, où elle est appelée *Olympie-Pise* (5); surnom qui porte *Cellarius* à ajouter que dans la suite des temps (6), on ne fit plus mention de *Pise*, parce que sa dénomination était précédée, suivant *Étienne de Byzance*, de celle d'*Olympie*.

A ces mots, j'entends un savant académicien re-

(1) Ὀλυμπία ἢ πρότερον Πίσα λεγομένη.      STEPH. BYZ.

(2) Herodot., lib. II, c. 7; Pindar., *Olymp.*, 2, 3, 8, 13, etc.

(3) Πίσα, πόλις καὶ κρήνη τῆς Ὀλυμπίας. STRAB., lib. VIII, p. 356.

Πίσαν εἰ ἔδειξέ μοι πολέμῳ καθέλων.      PAUS., lib. I, c. 10.

(4) Ἄλλ' ὃ Πίσας εὐδένδρον ἐπ' Ἀλφειῷ ἄλσος.

*Olymp.*, od. VIII, antistroph. 1.

(5) Ὀλυμπία Πίσσαι.      PTOLEM., *Geogr.*, lib. III, c. 16.

(6) Historici Pisæ nullam rationem habent, sed tantum  
Olympiæ.      CELLAR., lib. II, c. 13.



produire l'assertion de Pauw, en disant « qu'il n'a jamais existé de ville d'Olympie, ni de peuple olympien; qu'il n'est question nulle part de ses murs, de ses fortifications, de ses places, de ses finances, de ses lois, ni de son sénat (1). » L'auteur, passant de ces faits, qu'il met en principe, quoiqu'ils soient en question, pour développer son système, expose une suite de raisonnements pour prouver son assertion, sans avoir remarqué que Pise et Olympie formèrent une seule et même ville. Cette confusion dans les choses serait inexplicable, si on ne savait pas que des géographes ont pu confondre Élis avec Olympie, quoique la distance entre ces deux places soit de cent vingt stades (2), par le chemin le plus court. Ainsi on peut se tromper de bonne foi quand on n'a pas vu les lieux; et j'avoue que j'ai long-temps aussi partagé l'opinion de Pauw, qui tenait à un fait grammatical. Mais je crois pouvoir maintenant démontrer qu'il exista une ville à Olympie fondée par les Pisans, sur la rive droite de l'Alphée, près du territoire consacré par Hercule, et peut-être antérieurement à ce héros, au culte de Jupiter Olympien.

J'avais lu presque tout ce qu'on a écrit sur Olympie, dont plusieurs voyageurs ont parlé, et qui n'a été décrite par personne. Je tenais en main un plan de ses ruines, qui m'avait été remis par M. Fauvel, lors de mon séjour à Athènes; et je n'attendis que la fin de

---

(1) Philologue, par J. B. Gail, t. I, p. 155. Voy. Recherch. philosoph. sur les Grecs, part. III, § v, vers la fin.

(2) Quatre lieues et 1340 toises.



la grande chaleur, pour commencer mes recherches. Il était environ trois heures après midi lorsque nous descendîmes de Miraca, en marchant au sud-ouest. Nous étions arrivés au pied des montagnes, dont la pente finit à cinq cents toises du centre du village, lorsque nous fûmes arrêtés par la vue d'un aqueduc en brique, qui portait les eaux d'une source voisine, dans la partie d'Olympie située à l'orient du stade. La découverte de cet hydragogue, dont il n'existe plus que quelques piles, ainsi que l'indice d'un canal tracé sur le flanc des montagnes, me fit présumer que je ne devais pas être éloigné de la fontaine Pisa. Mais avant de rechercher cette source, la direction de notre marche me conduisit aux tombeaux que j'avais déjà examinés. Je vis aux environs un emplacement couvert de tant de quartiers de brique et de pierre porique, qu'il me fut impossible de méconnaître l'emplacement d'une ville ancienne. Malgré les chaumes, les herbes et les moissons qui couvraient la rive droite de l'Alphée, je distinguai les soubassements de plusieurs maisons d'une place probablement non murée (chose facile à concevoir, puisque son territoire était sacré), qui dut avoir quatre cents pas de diamètre moyen. À cette extrémité de la gorge, car les prétendues plaines de Pise ou d'Olympie n'existent que dans l'imagination de ceux qui ont mal interprété le mot *pédion* (1); Pise, ou Olympie, comme

---

(1) Πεδίον. Cette expression, employée par Pindare, *Olymp.*, od. X l. v. 39, ne signifie pas une plaine, mais le lieu de la



on voudra l'appeler, aboutissait, au couchant, à l'hippodrome; vers le midi, à la rive droite du fleuve; au septentrion, à une chaîne de montagnes; et elle se terminait à l'orient par un espace qui était probablement consacré aux sépultures.

Comme cette partie du territoire d'Olympie n'était pas indiquée sur le plan de M. Fauvel, je mesurai l'étendue des décombres qui couvrent les bords de la petite rivière de Miraca. Je déterminai en même temps le gisement de son embouchure dans l'Alphée, à l'est d'un banc formé par des terres d'alluvion. Je venais probablement de retrouver la Pise olympienne, ainsi que le cours de la source qui lui donna son nom, et son bois d'oliviers, dont les premiers plants furent apportés par Hercule du pays des Hyperboréens (1). Les tombeaux me parurent, comme ceux de Nicopolis d'Épire, revêtus en stuc et être de l'espèce des sépulcres appelés *sub asciâ dedicati* (2); ce qui prouverait qu'ils sont romains. J'en vis plusieurs couverts de dalles de marbre sans épitaphes; et les paysans nous dirent qu'il y en avait eu autrefois avec de grandes pierres portant des

---

course, comme un champ de bataille, signifie le lieu où s'est passée une action entre deux armées de terre ou de mer, sans être pour cela un champ.

(1) Pindar. citat. a Paus., lib. V, c. 7.

(2) Ces sortes de tombeaux, creusés à cinq pieds de profondeur, étaient revêtus en stuc étendu avec la doloire, comme ceux décrits par Fabretti, *Inscript.*, p. 205; et Filippo della Torre, *Monument. veter. Antii*, p. 22 et 356.



lettres, mais qu'ils étaient détruits. Cette révélation ne nous laissa que des regrets, car toutes les tombes que nous trouvâmes, muettes comme les cendres de ceux qu'elles renferment, n'apprennent rien au voyageur.

La ville d'Olympie (1) fut redevable à l'empereur Hadrien d'un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables étaient des bains qui portaient son nom, d'un vaste amphithéâtre, d'un lieu destiné à la course des chevaux, qui avait environ deux stades de longueur, et d'un sénat plafonné en bronze pour les magistrats romains. Ce récit de Pausanias prouvait, à mon avis, l'existence d'Olympie comme ville, puisqu'elle avait des thermes, un sénat, et par conséquent une magistrature distincte des ministres des autels, et des hellanodices, qui présidèrent aux jeux, aussi long-temps qu'ils furent célébrés sur le bord de l'Alphée. Je venais de découvrir l'emplacement

---

(1) Je sais que le mot *πόλις* (ville) ne se trouve nulle part appliqué à Olympie; mais il est sous-entendu, au point que Sylburge, Amasée et Gédoyne lui donnent ce titre. Barthélemi l'emploie avec confiance, quand il dit : « Nous arrivâmes à Olympie, ville également connue sous le nom de « Pise, située sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline qu'on appelle mont de Saturne. » Polybe en parle comme d'une station militaire, ainsi que Tite-Live. Valère Maxime, la cite dans le récit du Voyage de Pythagore en Grèce; ce qui a fait dire à Cellarius que c'était une ville, et que Pise n'était plus comptée pour rien. (Voyage d'Anacharsis, c. XXXVIII; Polyb., lib. IV, c. 10; Tit.-Liv., lib. XLV, c. 38; Cellar., lib. II, c. 13.)



d'une ville; et sans m'attendre à revoir l'Olympie du siècle d'Iphitus, je pensai que j'allais retrouver au moins celle des Grecs déjà subjugués par les Romains, et par conséquent plus de restaurations du temps de la conquête que d'édifices helléniques.

Nous avons dépassé la rivière de Miraca, qui était alors sans eau; et nous marchions depuis près de dix minutes à pied, lorsque notre guide nous fit observer au milieu des chaumes, les traces de l'hippodrome. J'avais des doutes, en voyant quelques débris d'une espèce d'encaissement par lequel il était terminé. Mais en prolongeant la partie méridionale du mont Saturne, je reconnus clairement la carrière, théâtre antique des ambitions qui n'aspiraient qu'à l'honneur d'une couronne d'olivier, tant la gloire avait alors d'empire sur des hommes uniquement enflammés de ses beautés immortelles (1). La longueur de cet enclos destiné à la course des chars et des chevaux, diffé-

---

(1) Le vainqueur était proclamé par un héraut au son des trompettes; on l'appelait par son nom, auquel on ajoutait celui de son père et de sa ville. Après avoir été couronné de la main d'un hellanodice, on lui donnait un festin splendide au prytanée; ce qui prouverait, contre l'autorité de Pauw, qu'Olympie avait des finances pour subvenir à ces sortes de dépenses, et que c'était une ville, puisque le prytanée et le feu sacré caractérisaient, comme on le sait, les métropoles et les colonies. En retournant dans son pays, ses concitoyens venaient au-devant du vainqueur, et le recevaient en pompe, persuadés que sa gloire rejaillissait sur eux. Il n'avait plus à craindre, après ses succès, la pauvreté, ni ses tristes humiliations; et on éternisait son triomphe par des statues.



rait autant (1) des autres hippodromes de la Grèce, que la statue de Jupiter de celles des hommes; et sa grande dimension était de six cents mesures, déterminées d'après le pas d'Hercule. Ces renseignements, bons pour le temps où ils étaient écrits, ne nous apprendraient rien sans les éclaircissements qui nous ont été transmis par les poètes et par les historiens de l'antiquité. Mais quelle était la distribution de l'hippodrome olympique et la forme de sa barrière? voilà sur quoi quelques savants ont fait des efforts d'esprit, sans avoir franchi la borne contre laquelle leurs hypothèses ingénieuses se sont brisées.

Les dissertations de Follard, de Barthélemi, de Visconti et de la Borde, ainsi que les mémoires d'un grand nombre d'érudits, avaient précédé celui de Choiseul Gouffier sur l'hippodrome d'Olympie, lorsque cet académicien, aidé d'un plan de M. Fauvel (2), se crut à même d'*effleurer* une question résolue depuis long-temps dans quelques-uns des points qu'il discute. Ne suffisait-il pas en effet d'avoir consulté Pausanias, pour répéter que la longueur de l'hippodrome était le diaule, ou double stade, c'est-à-dire cent quatre-vingt-neuf ou, plus exactement, cent

---

(1) Aulugell., *Noct. Attic.*, lib. I, c. 1.

(2) On se demande pourquoi M. Choiseul ne nomme pas M. Fauvel dans son Mémoire sur Olympie, et s'il se croyait dispensé de le citer, parce qu'il avait payé ses ouvrages. Il devait savoir que les travaux des Chevalier, des Casas, des Fauvel, etc., ne se soldent point en argent; et que des artistes attachés à un homme titré ou non sont ses collaborateurs, et non pas des mercenaires.



quatre-vingt-dix toises; et que l'étendue de la course entière se composait de quatre stades (1), depuis le point de départ jusqu'au retour à la barrière au-dessus de laquelle s'élevaient, comme je le dirai bientôt, les sièges des hellanodices? Enfin en consultant un auteur moderne (2), chacun peut savoir que l'hippodrome d'Onomaïs, ou d'Olympie, avait un stade de largeur; et à l'aide des éclaircissements donnés par Burette, Gédoyne et quelques autres, on connaît ses subdivisions, qui étaient marquées par des bornes plantées comme on en trouve sur nos grandes routes, afin d'indiquer les fractions de lieue (3). Guidé par ces documents, et muni du plan de M. Fauvel, je n'eus pas de peine à m'orienter. Mais je trouvai que l'hippodrome, au lieu de deux cent trente toises (treize cent quatre-vingts pieds), qu'il lui donne, en avait quatorze cent dix. Cette différence entre nos deux estimates, et celle de Pausanias, m'étonnait; et je ne tardai pas à rectifier une erreur capable de m'égarer beaucoup plus loin.

(1) Τὸ δ' ἵππικὸν διάστημα τεσσάρων ἦν σταδίων.

PLUTARCH., *In Solone.*

(2) Un grammairien, que M. Sarran dit avoir lu manuscrit, donne un stade de largeur à l'hippodrome d'Olympie.

ED. BERNARD, *De Mensur. et Ponder. antiq.*, lib. III, numer. 25.

(3) Ces sortes de colonnes étaient des signaux, qu'il ne faut pas confondre avec la borne Τέρμα. Gédoyne pensait que le compte, κρ.πτῆρ, était le tiers du stade, et il part de là afin de justifier le titre de Δωδεκάκρ.πτων, donné aux vainqueurs à la course des chars, par Pindare ainsi que par Sophocle., *In Electr.*, v. 692, 714 et 749.



L'hippodrome, enveloppé au septentrion par la chaîne du mont de Saturne, sur les flancs duquel on reconnaît les traces des banquettes où s'asseyaient les spectateurs, est borné à l'occident par un terrain soutenu d'un revêtement en brique, dans lequel étaient pratiquées les *carceres*, ou *remises* des chars. A la partie méridionale de cet exhaussement, je remarquai l'entrée de la carrière, à l'orient de laquelle s'élevait la barrière. Au midi, je suivis le tracé d'une chaussée, qui formait un exhaussement mitoyen entre le stade voisin de l'Alphée et l'hippodrome, dont l'extrémité orientale était terminée par un talus et un fossé, dans lequel s'échouaient ou se retiraient les chars dont les conducteurs ne parvenaient pas à franchir la borne. Enfin, avec de l'attention, je crus distinguer la *spina* (espèce de trottoir large, autant que j'ai pu en juger, de quinze toises), qui était, suivant Pausanias, ornée d'autels votifs et de monuments rangés dans toute la longueur de l'hippodrome, que cette arête séparait en deux parties égales.

Après avoir remarqué ces points principaux de l'hippodrome, je commençai à examiner en détail la chaîne du mont Chronos, sur lequel Saturne et Jupiter avaient des *hiérons*, ou autels à ciel ouvert (1); et je ne pus m'empêcher de comparer les temps passés avec ce que je voyais. Chaque pas que je faisais sur le territoire consacré par Hercule Idéen (2) me rap-

(1) Paus., lib. V, c. 13; *Voyage d'Anacharsis*, c. 38.

(2) Hercule, au retour de la guerre de Colchos, fit un



pelait le souvenir des époques héroïques de la Grèce. J'assistais en idée à ce moment où les poètes invoquaient Saturne et Jupiter descendus dans la lice pour y disputer l'empire du monde; je pensais aux fêtes olympiennes, instituées par le vainqueur des Titans, qui avait vu combattre Apollon contre Mercure, et décerner au fils de Latone le prix de la course et du pugilat. Je me représentais les sacrifices offerts par les Éléens (1), qui faisaient remonter leurs fastes agonistiques jusqu'au déluge de Deucalion (2), quoiqu'ils n'eussent de comput positif qu'à partir du siècle

---

pacte d'alliance avec ses compagnons d'armes, par lequel ils se promirent mutuellement secours. Ils choisirent un endroit dans la Grèce pour y célébrer des jeux et pour y tenir une assemblée générale en l'honneur de Jupiter Olympien. Le lieu adopté par Hereule fut la partie de l'Élide voisine de l'Alphée, qu'il consacra à Jupiter, sous le nom d'Olympie, où il établit des courses de chevaux et des jeux gymniques.

DIOD., lib. IV, c. 54, p. 97.

(1) C'est ce moment solennel par lequel on ouvrait les jeux, qu'a peint le chantre des *Trois Ages*, quand il dit :

Déjà des Éléens fument les sacrifices,  
 Dans les flancs des taureaux on cherche les auspices;  
 Le peuple est à genoux; et, du pied des autels,  
 Ce cantique sacré s'élève aux immortels :

« Dieux, n'abandonnez pas cette auguste contrée;  
 « Les remparts de Corinthe en défendent l'entrée;  
 « Les mers, les vastes mers l'embrassent de leurs flots,  
 « Et nos fertiles champs sont peuplés de héros.  
 « Achevez votre ouvrage en sauvant la patrie, etc.»

*Les Trois Ages, ou les Jeux Olympiques*, chant I, p. 36 et 37, par M. Roux, chef de division au ministère des affaires étrangères.

(2) Deucalion, 1580 ans avant J. C.



d'Iphitus (1), qui rétablit les jeux dont l'origine était attribuée aux immortels. Je ne pouvais guère espérer de trouver de constructions du beau temps des Grecs; et je ne vis effectivement dans les maçonneries en brique que des restaurations, qui sont probablement l'ouvrage d'Hadrien.

La muraille qui est adossée au mont de Saturne, en s'étendant le long du terre-plain, est de cette espèce; et comme elle est couverte par un rang d'arbres, il faut passer derrière leurs massifs pour l'examiner. On y voit cinq loges de quatorze pieds de profondeur sur onze mesurés depuis le niveau du sol jusqu'à la clef de la voûte, et une sixième moins creuse que les autres. Ces bouges voûtés sont ce qu'on appelle *carceres*; et s'ils étaient destinés à remiser des chars, il faut avouer que leur grandeur n'avait rien qui réponde aux quadriges, ou attelage de quatre chevaux, par lesquels quelques-uns étaient enlevés dans la carrière. Comme les chars antiques étaient petits et légers, on concevra difficilement qu'ils ne fussent pas brisés au moindre choc; car le moyen qui les mettait en action était tellement supérieur à leur masse, qu'on est embarrassé d'expliquer, à moins d'un poids supérieur à celui d'un homme, de quelle façon ils pouvaient conserver l'équilibre. Au reste, les caveaux qu'on nomme les *remises*, étant en forme de niches, peuvent être encore regardés comme les sièges des agonothètes, ou juges des jeux, qui se trouvaient ainsi

---

(1) Iphitus, 884 ans avant J. C.



à la gauche de la barrière, et comme incrustés dans une muraille de soixante-dix pieds d'étendue. Telle est mon opinion particulière sur les *carceres*, opinion que les savants sauront rectifier, mon but étant de dire ce qui est, plutôt que d'écrire une dissertation académique, dans laquelle je pourrais m'égarer.

Il en sera de même de mes conjectures au sujet de l'*Aphésis*, ou barrière, que Gédoyn place dans le *Dromos*, à la droite de l'hippodrome, et à laquelle il donne, ce me semble, à tort, une ouverture de quatre cents pieds. Si on se rappelle en effet que la largeur de l'hippodrome était d'un stade ou quatre-vingt-quatorze toises et demie, et que cet espace se trouvait divisé en deux par une *spina* ou terrasse de quinze toises de large, qu'il faut défalquer par moitié de l'espace libre pour chaque *allée* réservée à la course, il restera de chaque côté trente-neuf toises trois quarts, et par conséquent une barrière de deux cent trente-huit pieds et demi, au lieu de cinq cent soixante-sept d'ouverture. La chose est d'autant plus probable, que le terrain, qui est soutenu par la muraille adossée au mont *Chronos*, s'abaisse brusquement au niveau de l'arène, précisément vers le milieu de la carrière, pour donner une entrée libre aux chevaux et aux chariots dans son *allée* méridionale. Dans tous les cas, la barrière, qui était l'ouvrage de Cléetas, fils d'Aristoclès, pouvait encore être un ouvrage merveilleux, lorsqu'en s'enfonçant, à la manière de nos machines de théâtre, elle faisait, vraisemblablement au moyen d'un contrepoids, élever une aigle de



bronze sur un autel construit en briques crues, qui était placé à l'extrémité occidentale de l'hippodrome (1).

A ce signal, les jeux commençaient, et les athlètes prenaient leur essor d'occident en orient pour tourner, en laissant à gauche, la borne, qu'il fallait écarter; car si on y manquait, on était forcé de se jeter à droite sur le penchant du talus, afin de laisser le champ libre aux autres concurrents (2). Parvenus à cette distance, ils avaient parcouru le diaule, ou espace de deux stades, et il en restait deux autres à faire, en revenant d'orient en occident le long de la montagne de Saturne, pour arriver aux niches en maçonnerie, qui étaient peut-être les sièges des juges. Telles sont les conjectures que je formai sur le terrain, où l'on retrouverait probablement, en fouillant, les emplacements du tombeau d'Endymion, de l'autel d'Hippodamie et de la chapelle de Cérès *Chamyne*. Je serais porté à placer le *Taraxippus* au nord-est de l'hippodrome, à cause d'un rocher, qui, déblayé de ses attérissements, devait être l'épouvantail des coursiers. La partie orientale de l'hippodrome était, lorsque je le

---

(1) La barrière n'était ailleurs, et sur-tout dans le stade, qu'une simple corde tendue dans la largeur de son diamètre (Paus., *Eliac.*, lib. II, p. 503, édit de Chunius). Quelquefois elle était de bois, et on la laissait tomber, comme le dit Lucien, au moment où les athlètes entraient dans la carrière (*In Timone*).

(2) On fléchissait en décrivant une courbe vers la borne pour la doubler sans la tourner; c'est ce qui signifie γρίζουσαι ou ζίζουσαι, comme l'observe de la Barre (*Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XIII, p. 612 et 613).



vis, converté de blés, qui m'empêchèrent de faire d'autres recherches. Je revins aux niches, à côté desquelles nous gravâmes au milieu d'un fourré épais, et en nous accrochant à des branchages pour monter au haut du terre-plain. Au lieu de l'octogone, que Pausanias place de ce côté, et du hiéron, qui formait une saillie dans l'hippodrome, ou qui plutôt *le dominait*, je ne vis que des champs labourés et un terrain de niveau avec la rive gauche du Cladée, borné au septentrion par le faite culminant du mont de Saturne.

Afin de procéder méthodiquement, nous tournâmes au midi; et à peu de distance, en suivant une route tracée par les charpentiers, qui embarquent leurs trains de bois de construction sur l'Alphée, nous descendîmes dans le stade. Cette enceinte, où s'exécutaient les courses à pied, est située au bord immédiat de l'Alphée, dans un terrain de quinze pieds plus bas que celui de l'hippodrome. Je m'aperçus que la chaussée qui soutenait les terres au nord, en se prolongeant fort loin à l'orient, avait occasionné l'erreur de M. Fauvel et celle que j'allais commettre, en donnant au stade une longueur plus considérable que celle qu'il devait avoir. Ainsi, en cherchant à me rendre compte de ce que je voyais, j'aperçus que cette terrasse, reconnaissable dans une étendue de quatre mille deux cent trente pieds, tout en séparant le stade de l'hippodrome, servait en même temps à empêcher les inondations de l'Alphée. Je crus même reconnaître, au milieu des éboulements du terrain, qu'elle encaissait une troisième lice, qui est peut-être le *vaste amphithéâtre* dont Hadrien avait



décoré Olympie. Je pus calculer approximativement que l'hippodrome, exhaussé par la terrasse mitoyenne, en était flanqué dans une étendue de quatorze cent dix pieds, somme excédant de deux cent soixante-dix pieds la longueur du diaule mesurée sur la *spina*, qui était la vraie longueur du stade; ce qui laissait vers la barrière et la borne, c'est-à-dire aux deux extrémités de l'hippodrome, un espace libre, que je suppose de cent trente-cinq pieds.

La distance à laquelle aboutit la chaussée mitoyenne du stade et de l'hippodrome, m'avait conduit à un bois d'oliviers, au milieu desquels on ne connaît plus l'oléastre *aux belles couronnes*, mais où l'on voit des débris d'habitations, que le soc des laboureurs n'a pas encore totalement effacés. Je revins de là en côtoyant l'Alphée, qui dégrade chaque année le stade, qu'il menace de détruire, pour se frayer une nouvelle embouchure dans le Cladée. Je m'arrêtai à l'extrémité occidentale de cette seconde arène, qui est de forme demi-circulaire et enveloppée par un talus de douze pieds d'élévation à son extrémité occidentale. Un paysan venait de nous vendre un casque en bronze recueilli dans l'Alphée après la décrue des eaux, sur lequel je copiai une inscription très-bien conservée (1). Un autre nous présenta une cuirasse en bronze; et celui qui la possédait avait précédemment

---

(1) *Inscription copiée sur un casque trouvé à Olympie, en 1816.*

ΘΙΑΡΟΝΟΔΕΙΝΟΜΕΝΕΟΣ  
 ΚΑΙΤΟΙΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ  
 ΤΟΙΑΙΤΥΡΑΝΑΓΟΚΥΜΑΣ



trouvé deux autres casques, dont l'un portait le mot ΟΠΛΟΜΟΜΑΧΟΣ, ainsi qu'un disque en bronze (qu'on me montra au mois d'août suivant à Pyrgos) du poids de huit livres, sur lequel on lisait le mot ΣΟΛΟΣ (1). D'après les renseignements que nous donnèrent les paysans albanais, je suis certain qu'on pourrait faire à Olympie une collection archéologique de la plus grande importance.

L'Alphée, qui coule dans toute sa largeur devant le stade, a formé au milieu de son lit des îles de gravier et de limon entremêlés d'arbres détachés des montagnes, qui divisent son cours en deux branches principales, dans le temps des basses eaux. La plus éloignée de nous formait, à la distance de deux cents toises, une courbe au-dessous du village de Rassa (2), bâti à quelque distance de la rive gauche du fleuve, dans une anse couronnée par les montagnes de l'Arcadie. Comme Danville et ses copistes se sont avisés de placer Olympie sur cette rive du fleuve, et de faire couler le Cladée du midi au septentrion, ce qui est l'opposé des faits, je m'informai s'il s'y trouvait des ruines; et j'appris qu'il n'y en existait aucunes, ni rien qui eût même l'apparence d'un ruisseau.

Après nous être désaltérés dans l'Alphée, nous

---

(1) Ce disque, sur lequel était écrit en vieux caractères le mot ΣΟΛΟΣ, avait sept pouces et demi de large, et au centre, cinq diamètres environ, de l'épaisseur de ses bords, ce qui le rendait très-difficile à lancer, plutôt à cause de la manière de le saisir que sous le rapport de son poids.

(2) Rassa, village de quinze familles albanaises mahométanes.



montâmes sur le plateau compris entre ce fleuve, le Cladée, les lices et le mont de Saturne. Nous entrions ainsi dans l'Altis, nom employé par Pindare pour désigner le bois consacré à Jupiter. Là se trouvait une vaste galerie historique où les peuples ambitionnaient de placer les statues de ceux de leurs concitoyens auxquels la palme olympique était décernée. On ne voyait de toutes parts que des images des dieux et des héros (1). Des trophées ou des chars de triomphe décoraient les moindres tertres. Des casques et des boucliers d'or étaient suspendus aux voûtes, aux portiques et sous les péristyles des temples. On lisait à chaque pas des décrets et des consécration gravés sur des tables de marbre ou de bronze. Des colonnes étaient chargées de perpétuer des traités de paix ou d'alliance placés sous la sauvegarde des dieux vengeurs du parjure, et qui, pour cela, n'en étaient pas plus *religieusement* suivis ni respectés. Les mentions honorables, les pompes décernées aux athlètes, aux peintres et aux littérateurs; les apothéoses qui plaçaient les héros dans l'Olympe *aux*

---

(1) Pausanias, qui ne parle que des statues érigées aux dieux et aux athlètes les plus célèbres, nous donne la liste de plus de cinq cents faites par des premiers artistes contemporains de ceux auxquels étaient décernées. On pouvait, par ce moyen, connaître l'histoire de l'art. On voyait son enfance dans les ouvrages des élèves de Dipône et de Scyllis; ses progrès dans ceux de Calamis, de Canacchus et de Myron; sa perfection dans les œuvres de Phidias, d'Alcamène, d'Onatas, de Scopus, de Praxitèle, de Polyclète, de Lysippe, de Pythagore de Rhegium; et sa décadence après cette époque.



*vastes demeures*, se mêlaient, se confondaient et s'entassaient de générations en générations dans cette enceinte ouverte à tous les genres d'illustration et de gloire. Mais tant d'éclat était loin cependant d'égaliser le Jupiter auquel Phidias avait su donner *l'éclat de la puissance, la profondeur de la sagesse, et la douceur de la bonté*. Voilà ce que nous apprennent les dithyrambes de Pindare et les récits des écrivains qui avaient vu la splendeur d'Olympie, splendeur à laquelle on refuserait d'ajouter foi, en considérant la désolation où je la trouvais réduite. Si l'hippodrome et le stade m'avaient retracé quelques souvenirs du passé, l'Altis *aux beaux oliviers* ne m'offrait au contraire qu'un vignoble négligé, quelques figuiers rabougris, ou des champs couverts d'épis maigres et à moitié flétris. Je m'avançai avec précaution vers la berge de l'Alphée, à cause du terrain miné par les eaux, pour voir les tambours amoncelés des dernières colonnes du temple de Jupiter Olympien, qui s'étaient écroulées dans le fleuve pendant l'hiver précédent. Je distinguai à fleur d'eau un fragment de pavé en mosaïque, et la profondeur à laquelle il se trouvait me permit de fixer à dix-huit pieds l'accumulation des attérissements qui recouvrent de ce côté les ruines d'Olympie. Ainsi se justifie en même temps la remarque de Pausanias, lorsqu'il dit que le temple de Jupiter était situé dans un lieu bas et marécageux (1).

---

(1) Paus., lib. V, c. 11.



En remontant soixante toises au nord de l'Alphée, je vis une voûte en brique séparée en deux compartiments par un mur de cloison. A cent cinquante pas de là, dans la même direction, je remarquai la cella en pierre porique d'un temple, indiqué dans le plan de M. Fauvel, comme étant celui de Jupiter Olympien. En réfléchissant que les dimensions de cet édifice, ouvrage de Libon, étaient de quatre-vingt-quinze pieds de large sur deux cent trente de long, je vis qu'ils ne pouvaient se rapporter à cette ruine; et je présume que ce devait être plutôt le temple de Junon. Le péristyle dont il était environné est maintenant remplacé par des poiriers à feuille d'oléastre, qui semblent avoir été plantés symétriquement comme pour remplacer les colonnes. Je m'aperçus qu'on avait récemment fouillé aux environs et dans l'intérieur de ce temple, mais probablement sans succès, parce que les excavations n'avaient pas été poussées à une assez grande profondeur.

A peu de distance de la ruine, que j'appellerai le temple de Junon, j'arrivai au point de démarcation entre la partie jadis marécageuse de l'Altis et celle du terre-plain, qui s'étend au niveau de l'hippodrome. Je reconnus encore à cette hauteur la continuation de la chaussée qui séparait le stade de l'hippodrome, en se prolongeant jusqu'au Cladée. Avec le secours de Pausanias, je me crus autorisé à placer de ce côté les *trésors*, espèces de magasins qui, dit-il, ne renfermaient que des objets de peu de valeur. Enfin à peu de distance, nous arrivâmes en face



d'Antilalo (1), village entièrement détruit. Son nom moderne, qui signifie *écho*, me fit présumer que c'était vis-à-vis qu'on proclamait les vainqueurs. Nous avons inutilement cherché l'écho vers le stade ainsi que dans l'Altis, et nous essayâmes avec aussi peu de succès de le retrouver de ce côté. En vain nous fîmes crier nos guides et nous tirâmes des coups de fusil; l'écho qui répétait sept fois la voix des hérauts et les acclamations du peuple, l'écho, anéanti sans doute par la chute du portique qui opérait ce phénomène, resta muet à nos bruyantes provocations (2).

A soixante pas plus haut, en remontant au nord (car le terrain s'élève dans cette direction), je vis un théâtre construit dans un enfoncement du mont de Saturne. Sa position, parallèle au village d'Antilalo, qui était situé sur la rive droite du Cladée, me fit croire que c'était l'endroit où l'on discernait les couronnes, en chantant les refrains de l'hymne d'Archiloque. A peu de distance, je vis des voûtes en brique, que les paysans appellent les bains, et qui sont probablement les restes des thermes d'Hadrien. En regardant de cette distance le point culminant du mont de Saturne, je n'aperçus aucunes traces de l'autel élevé dans les airs, auquel on montait par

---

(1) Les paysans ne se souviennent plus de ce nom; et le meunier seul du Cladée s'en rappela quand je lui parlai d'Antilalo, en m'assurant qu'il avait encore vu ce village.

(2) Il y avait à *Olympie* (le mot *ville* paraît sous-entendu) un portique voûté qui répétait sept fois les cris ou acclamations.

PLUTARCH., *Apophthegmat.*, p. 1013, édit. Louvain. 1573.



de vastes escaliers, quoique le soleil éclairât parfaitement cette coupole couverte de pins. Nous fîmes environ deux cents pas à l'occident pour descendre au moulin du Cladée, qui est adossé aux piles d'un pont très-ancien construit en brique. Cette rivière, maintenant appelée Stavro - Képhali, coule au fond d'un canal enveloppé par des bords de quarante pieds d'élévation; et ses eaux brisent contre des fragments de marbre, de pierres de taille ou de briques d'une grande dimension. En suivant sa rive gauche, j'observai qu'elle fut anciennement revêtue d'un parapet construit en pierres équarries et jointes sans ciment, comme dans les bâtisses désignées sous le nom de *tringos* (1). Cette remarque me conduisit à une autre, savoir, que l'Alphée, qui détruit maintenant le stade, fut autrefois contenu et rejeté par une digue vers le village de Rassa, c'est-à-dire du côté de l'Arcadie.

---

(1) Paus., lib. V, c. 12, dit positivement : Καὶ λίθων τε θριγκῶ περιέρχεται; ce que ses traducteurs ont rendu par *maçonnerie en pierres sèches*. Mais cette version est vague, puisque l'auteur a voulu désigner un parapet qui s'élevait à hauteur d'appui. Le même écrivain s'explique à ce sujet, quand il dit que l'hiéron de Diane Protothronienne avait une semblable balustrade : Λίθου θριγκῶς ἐστὶν ὑπὲρ τοῦ Βωμοῦ, etc. (*Phocic.*, lib. X, c. 38). C'était aussi le revêtement et le parapet du gouffre par lequel Hercule avait enlevé Cerbère des enfers : Περιέρχεται μὲν δὴ πάντα θριγκῶς λίθων (*Corinth.*, lib. II, c. 25). C'était encore le revêtement du tombeau d'Ophelte et de l'autel qu'on montrait à Némée : Ὀφέλου τάφος περὶ δὲ αὐτὸν θριγκῶς λίθων, καὶ ἐντὸς τοῦ περιβόλου βῶμι (*Corinth.*, lib. II, c. 15). Enfin c'était la maçonnerie de l'*Heroum* d'Inus, qu'on faisait voir à Mégare : Ἰνουῦς ἐστὶν Ἡρώων, περὶ δὲ ἐπ' αὐτὸ θριγκῶς λίθων. PAUS., lib. I, c. 42.



Par ce moyen, le mur d'encaissement de la rive gauche du Cladée (car il n'y en a jamais eu à sa droite) était une continuation de la chaussée qui défendait la partie basse de l'Altis contre les inondations. Par suite de ce raisonnement, ce que j'avais pris pour des attérissements formés au midi du temple de Jupiter Olympien, que les eaux couvrent maintenant en entier, sont des portions de la chaussée qui était destinée à réprimer les invasions de l'Alphée à l'époque des grandes eaux.

En considérant la forme tumulaire des coteaux d'Antilalo, je serais tenté de placer à la droite du Cladée les tombeaux des Arcadiens. Le temps ne me permit pas de faire des remarques de ce côté, et nous rétrogradâmes vers le théâtre, en cherchant, sans y réussir, à reconnaître la place de Pélops et la voie des pompes. Fatigués de notre excursion, nous montâmes à cheval près d'un lieu uni comme une aire, que nous appelâmes, de notre propre autorité, le Gymnase. Nous nous disposâmes ensuite à remonter à Miraca, en suivant la vallée comprise entre le versant septentrional du mont de Saturne, et une montagne parallèle, qui est peut-être l'ancien Olympe de la Pisatide. Chemin faisant, nous donnâmes des noms aux buttes et aux sites les plus remarquables qui frappaient notre attention. Ainsi il nous plut de fixer l'emplacement de l'atelier de Phidias sur un tertre situé au milieu de la vallée, où les charpentiers scient et équarrirent les bois de construction destinés pour les chantiers d'Hydra. En calculant d'après la distance hypothétique du théâtre et du gym-



nase, nous pouvions supposer que nous n'étions pas éloignés du *Leonidium*, ou palais habité par les préfets de Rome, chargés, comme tous les magistrats de cette espèce, de l'administration de la ville et de la province qui en relevait. Ces conjectures nous portèrent à rechercher la *Voie-Secrète*, et nous crûmes l'entrevoir dans un défilé étroit et ombragé de pins, qui aboutit à l'hippodrome. Nous n'essayâmes pas d'y pénétrer; mais il est probable qu'en examinant attentivement ses détours, on y retrouverait les soubassements des chapelles de Lucine, de Vesta, et peut-être les restes de la colonne d'Enomaus. Nous donnâmes le nom d'autels des douze dieux à une rangée de socles (1) placés à l'entrée du défilé (2); et en explorant le terrain que nous parcourions, nous ne pûmes douter que ce vallon ne dut être la partie la mieux habitée d'Olympie. Son éloignement des bords malsains de l'Alphée, qui sont infestés de myriades de moucheron et d'insectes, ses sources, l'air balsamique qu'on y respira dans tous les temps, y avaient sans doute attiré les plus riches habitants.

Nous sortîmes de cette vallée bordée de pins, en franchissant un contrefort qui rattache le mont Chro-

---

(1) Paus., lib. V, c. 13. Il y avait six autels.

PINDAR., *Olymp.* V, a Psaumis.

(2) Pise et Olympie sont encore désignées comme appartenant à une même ville, quand Hérodote dit qu'il y a aussi loin de la mer à Héliopolis que d'Athènes (où il y avait aussi un autel des douze dieux) à Pise, et jusqu'au temple de Jupiter Olympien. Ainsi quand on disait Pise, on entendait Olympie et réciproquement.



nos au mont Olympe; et nous entrâmes aussitôt dans une gorge baignée par un ruisseau tributaire de l'Alphée. Le chemin que nous suivions nous conduisit à une fontaine appelée l'*Abreuvoir* (Ποτίστειρον) (1), nom duquel était, dit-on, dérivé celui de Pise. Je vis deux chapiteaux d'ordre dorique, et de grandes pierres de taille à la gauche du ruisseau qui sort de cette source, à l'endroit où les femmes de Miraca ont établi un lavoir. C'était l'indice de quelque ruine que les blés, les herbes, les fougères et les haliers m'empêchèrent de découvrir. Nous fîmes quelques circuits pour examiner le terrain; et comme le soleil commençait à baisser, nous prîmes un sentier sinueux tracé dans le flanc d'une montagne, qui fut peut-être anciennement appelée Ossa. Nous marchions depuis huit minutes au milieu d'un fourré épais de rosiers, de viornes, de myrtes et de romarins, lorsque nous arrivâmes à une fontaine revêtue en maçonnerie, que je reconnus pour être celle dont les eaux étaient autrefois portées par un aqueduc à Olympie. Cette observation complétant mes recherches, je fus, autant qu'on peut l'être, convaincu que la première Pise exista sur le plateau élevé de Miraca (2). Le ruisseau qui baigne la vallée que nous venions de traverser, et dont le cours est considérable en hiver, m'expliqua pourquoi quelques géographes ont dit

(1) On disait anciennement Ποτίστρα, qui avait la même signification.

STRAB., lib. VIII, p. 355.

(2) Quant à la ville de Pise, on la montre sur une hauteur située entre deux montagnes qui s'appellent, comme celles de la Thessalie, Ossa et Olympe.

STRAB., lib. VIII, p. 355.



que *le fleuve* séparait Pise d'Olympie (1), à cause qu'ils ont été trompés par le nom de *potamos*, qu'on donnait aux moindres cours d'eau, et qu'ils ne connaissaient pas la rivière de Miraca. Ce fut par cette découverte que je terminai mes reconnaissances depuis le moulin du Cladée jusqu'à Miraca, dans une course au très-petit pas qui dura une heure trois quarts. Nous trouvâmes notre souper servi sur la pelouse, où nous passâmes la soirée à nous entretenir de ce que nous avions vu et à faire des projets de fouilles, qui ne se réaliseront probablement jamais.

En résumant ce que je viens de rapporter, et les recherches faites non-seulement dans les écrits des anciens, mais sur les lieux, je ne balance pas à dire qu'il exista anciennement une ville à Olympie. Mais quelle fut l'époque de sa fondation? nous ne pouvons l'assigner qu'à celle de la destruction par les Éléens de la première Pise, dont les habitans transportèrent leurs demeures au milieu d'un bois d'oliviers voisin de l'Alphée. Avant cette colonie, l'hiéron de Jupiter avait attiré des pèlerins dans la gorge solitaire de la Pisatide; et une foire commerciale (2) γ

---

(1) Danville et ceux qui l'ont copié placent, par suite de ce mal-entendu, Pise à la droite de l'Alphée, et Olympie en regard, sur la gauche de ce fleuve.

(2) C'est pour cela que les auteurs latins nomment les jeux olympiques *le commerce* ou *la foire* d'Olympie. *Olympiorum initium autorem habuit Iphitum Eleum. Is eos ludos, mercatumque instituit* (Velleius Paterculus, lib. I). Cicéron assure que dès le siècle de Pythagore, une foule d'hommes ne s'y rendaient que pour trafiquer.



existait antérieurement à l'établissement d'un stade environné de talus et de bornes. La fête solennelle (1), dans laquelle Corœbus remporta le prix de la course, vit sans doute encore Olympie ornée d'autels rustiques. Mais après la première guerre de Messénie, lorsqu'on institua le prix du *Diaule*, et dans les olympiades suivantes, où l'on établit le penthalte, la lutte et les courses des chars, les cérémonies prenant un nouvel éclat presque à chaque cycle, on commença à embellir de monuments la rive fangeuse de l'Alphée. Ce ne fut cependant, malgré sa célébrité, qu'après la soixante-dixième olympiade (2) qu'on y vit briller le chef-d'œuvre de Phidias, fils de Charmidès, qui créa ce Jupiter dont le froncement des sourcils ébranlait les dômes immenses du ciel; et que les échos du Cladée répétèrent les sons de la lyre de Pindare.

Pise et Olympie avaient depuis long-temps, comme *Lutèce* et *Paris*, confondu leurs noms, lorsque, au lieu de mendiants qui accouraient à l'oracle de Jupiter (ainsi qu'ils le font encore aux chasses de nos reliques), afin de se nourrir des restes des *hécatombes parfaites*, dont les hiérophantes s'engraissaient, une plus noble population vint habiter le territoire sacré d'Olympie. Ce fut alors qu'on bâtit un logement pour la famille de Phidias, qui était chargée de veiller à la conservation de la statue de Jupiter. Les ministres des autels eurent leurs pres-

---

(1) La première olympiade répond à l'an 776 avant J. C.

(2) LXX<sup>e</sup> olympiade, 500 ans avant J. C.





qu'éclata cette guerre du Péloponèse, où toute la Grèce se partagea entre Sparte et Athènes, qui se disputaient la gloire de présider aux jeux olympiques? Olympie avait une tout autre importance que celle d'un hiéron et d'une fête religieuse. Indépendamment de ces considérations, qui suffiraient pour justifier mon hypothèse, j'aperçois dans cette ville une autre colonie que celle des manœuvres, des vicimaïres et des valets attachés au service des prêtres ou des magistrats. Où peut-on présumer qu'étaient fondus les statues, les trophées et les chars de triomphe en bronze qui couvraient l'Altis et le mont de Saturne, si ce n'est sur les lieux? Phidias avait établi son atelier au bord du Cladée, et il est probable que les autres artistes en avaient fait de même. Serait-il plus raisonnable de croire que les statuaires, qui animaient le marbre et l'airain, apportaient leurs chefs-d'œuvre tout faits d'Athènes, de Sicyone ou de Corinthe? et dans ce cas, ne devrait-on pas s'étonner que les anciens n'en aient rien dit? Auraient-ils omis de nous instruire de quelle manière les républiques et les villes envoyaient les colonnes sur lesquelles étaient écrits les traités d'alliance, les prières, les vœux et les consécérations, qu'elles plaçaient sous la sauve-garde de Jupiter? Sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, poètes hymnographes, enfin la brillante élite des enfants d'Apollon, habitaient et avaient leurs ateliers ainsi que les demeures de leurs familles dans la vallée d'Olympie. C'était à la vue des temples toujours ouverts aux innombrables théories, aux accents des chœurs de musique, et par une inspiration



propre aux lieux de grands souvenirs, que leur imagination s'exaltait pour produire les ouvrages que le génie seul enfante. Enfin je tirerai une dernière conséquence de la nature des lieux, qui, étant peu accessibles aux chars, ne permettaient d'y apporter les objets d'un grand poids qu'au moyen de radeaux, et en remontant l'Alphée, dont le cours était *alors* navigable en hiver jusqu'à cette hauteur. On y voiturait ainsi les blocs de marbre, car il n'en existe pas de carrière aux environs, parce qu'il y a moins d'inconvénients à traîner une masse qu'on ne craint point de briser, qu'une statue susceptible d'être endommagée par le moindre choc. Quant aux ouvrages en airain d'une grande dimension (il y en avait beaucoup), il est naturel de croire qu'ils étaient fondus sur place; et il est à remarquer que parmi les objets trouvés jusqu'à-présent à Olympie, on n'y a presque encore découvert que des bronzes.

On objecterait en vain qu'après les jeux, dont la durée était de quatre jours, Olympie devenait déserte; car cette observation, quoique fondée, n'est véritable que relativement à l'état extraordinaire de cette ville pendant les jeux. Les marchands, qui s'y rendaient même de l'Égypte, en vertu d'un traité conclu avec les Éléens sous le règne de Psamnès, fils de Nécus, et les autres étrangers y laissaient sans doute, en se retirant, un vide considérable. Mais il y restait toujours le cadre d'une population qu'on peut comparer à celles de Sinigaglia, de Beaucaire, ou plutôt de Lorette et de Saint-Jacques de Compostelle, quand les foires qui accompagnent les fêtes patronales sont



passées. Comme dans ces hiérons du christianisme, il y avait toujours à Olympie des ministres des autels qui s'occupaient de faire la banque (1), ainsi que de chanter les offices; et il n'était pas nécessaire d'attendre le retour des panégyris, pour être admis à négocier ou à présenter des offrandes aux dieux. Les Éléens y immolaient tous les jours des victimes à Jupiter Olympien, et on y célébrait des sacrifices solennels au retour de chaque néoménie. Ainsi il y existait constamment un concours plus ou moins grand de pèlerins, qui venaient accomplir des vœux particuliers; offrir des dons, ou brocanter avec les prêtres. Par conséquent, il y avait nécessité absolue d'entretenir des hôtelleries pour les recevoir; et, comme je l'ai dit, il y exista une ville afin de subvenir aux besoins des personnes attachées à l'administration publique et au service des temples. Voilà ce que font présumer l'aspect d'Olympie et les raisonnements appuyés sur les récits des anciens. Quant à l'époque de l'abolition des fêtes, on serait porté à croire qu'elles ne cessèrent que vers le cinquième siècle de notre ère, si on en juge par le reproche que saint Jean Chrysostome adressait aux chrétiens de son temps, de préférer ces solennités à ses sermons, auxquels il les conviait (2).

---

(1) Les prêtres de Jupiter donnaient de l'argent à intérêt aux étrangers, et ils en prêtèrent même à Apollonius de Tyane, qui, comme tous les *aventuriers* de son espèce, n'était pas indifférent aux profits de l'agiotage. Ils prêtaient aussi à des villes et à des provinces (Thucyd., lib. I, p. 49; Demosthen., *Advers. Midias*, p. 561).

(2) Saint-J.-Chrysost., *Homel. V, adv. Hæbr.*



Il n'est pas facile de justifier le choix de l'emplacement d'une ville aussi célèbre qu'Olympie; et on concevrait difficilement, sans un motif religieux tel que la manifestation d'un oracle, pourquoi on plaça ses premières habitations dans les marais de l'Alphée. Il est probable qu'en cela les fondateurs du culte de Jupiter, comme tous les chefs de secte, *se cachaient*, et qu'ils étaient bien éloignés de prévoir que leur autel rustique deviendrait le centre d'une ville et des fêtes les plus éclatantes de la Grèce. Ainsi le hasard fixa la position d'Olympie au fond d'une gorge mal-saine et brûlante, où la vue est bornée de tous côtés par un horizon de montagnes sourcilleuses (1); et l'usage l'y maintint contre toute raison.

Les habitants actuels, que des considérations religieuses n'attachent plus aux bords de l'Alphée, ont établi leurs cabanes au lieu où, suivant toute apparence, exista la première Pise. Ils y jouissent de

---

(1) Cet emplacement est décrit en termes équivalents par Lucien, dans son discours intitulé, *Hérodote ou Aétion*, lorsqu'il se compare à l'historien lisant ses ouvrages devant les Grecs assemblés aux jeux olympiques : « De même, dit-il à ses auditeurs, je vous trouve réunis. J'ai devant moi l'élite de chaque cité de la Macédoine. Nous sommes dans l'enceinte d'une ville du premier ordre, mais non à la manière de Pise, dans ses vallons étroits, sous ses tentes, dans ses cabanes sombres, au milieu de ses insupportables chaleurs. »

Un ancien disait à ce sujet, qu'il aimerait mieux être condamné à travailler dans les boulangeries de la Grèce qu'à assister aux jeux olympiques.

On sait que le philosophe Thalès y mourut asphixié par la chaleur.

DIOGEN. LAERT., *In Vit. Thales.*



l'éclat du soleil avant qu'il éclaire le stade, et longtemps après qu'il a cessé de briller pour la gorge encaissée où fleurit Olympie. Éloignés des bords fiévreux de l'Alphée, ils respirent un air sain sur le plateau de Miraca, sans pouvoir cependant s'y soustraire aux poursuites des essaims des moustiques, qui font le tourment des villages situés près des eaux, ou bien à la lisière des forêts. Le sieur Pasqualigo, notre guide, qui connaissait le pays, s'était pourvu de mousquitières en gaze de Calamate, que nous trouvâmes tendues dans le grenier où nous nous retirâmes, après avoir soupé en plein air. Malgré cette précaution, qui valait mieux que l'intervention d'Apollon *Apomyos* (1), notre gîte était si mauvais, que nous devançâmes le retour de *la divine aurore*, pour sortir de ce hangar. La lune éclairait encore les coteaux de l'Alphée et les forêts d'Olympie, lorsque nous descendîmes de la tour de l'aga; et en attendant le lever du soleil, nous déjeûnâmes afin de prendre des forces pour nous rendre à Psophis.

---

(1) Apollon *Apomyos*, le chasseur des mouches, avait un autel à Olympie sous cette dénomination.



## CHAPITRE CXXVI.

*Potamographie de l'Alphée. Indication de plusieurs villages situés dans la vallée du Cladée. Départ de Miraca. Ruines de Palæo-Phanaro. Mont Pholœ. Lála. Aperçu sur cette colonie albanaise. Vallée de la Dogana. Mont Divris. Arrivée à Tripotamos. Ruines de Psophis.*

Les géographes qui ont tracé le cours de l'Alphée placent ses sources dans le mont Borée d'Arcadie, à l'occident de Tégée et au-dessus d'Aséa, bourg dépendant de Mégalopolis (1). Partant de là pour énumérer les rivières qui forment son cours, ils nomment le Thinnus ou Thisus; le Gathéate, qui reçoit le Carnion; le Parrhasius, que le mont Lycée alimente de ses sources; et l'Héliston, dont les eaux baignaient le pays des Tricolons. En poursuivant leur description, ils citent le Lusius et le Gorthynius, qu'on confond parfois sous un même nom; le Ladon, l'Érymanthe, l'Iaon, le Cladée, le Cythérius, le Triton et l'Énipée, qui cumulent les eaux d'une multitude de ruisseaux et de torrents, à l'époque de la fonte des neiges, ou lorsque Jupiter Pluvieux ouvre les cascades de l'Olympe pour féconder les campagnes pendant la saison de l'hivernage.

L'Alphée, qui s'appelle maintenant Orphéa et Rouphia, privé de son nom poétique, ainsi qu'un héros

---

(1) Strab., lib. VIII, p. 343.



dépouillé de ses couronnes et de ses palmes, prend son origine au mont Davria, non loin de l'autel de Borée, où sa source n'est plus désignée que sous la dénomination vulgaire de Képhalo-Vrisi. Grossi de la rivière d'Aloni-Sténo, qu'il reçoit au-dessous de Cartérolis, il arrive à Mégalopolis, dont les ruines ne sont plus habitées que par la faible population du village de Sinano. Après avoir arrosé ce plateau, il s'accroît, en coulant au nord-ouest, du tribut des rivières de Sainte-Marie, de Sapo-Lividia, de Sabascia et de Léontari, dont les sources existent dans les montagnes qui forment la ligne de séparation entre les versants de l'Arcadie et de la Laconie.

Au sortir de la vallée de Sinano, l'Orphéa entre dans le territoire de Caritène; pays antique des Tricolons, toujours abondant en moissons et riche en troupeaux. Après avoir passé sous le pont qui conduit à Caritène, le fleuve reçoit, par sa rive droite, l'Astycolos, ou rivière de Hadgi-Oglou; et toujours du même côté, l'Agaphthys lui envoie les eaux des torrents des montagnes de Gorthys. Au-dessous d'Anargyri, s'ouvre la vallée de Phanari, qui envoie, par une rivière de ce nom, tous les ruisseaux de l'Alvana ou mont Évan, dans le lit de l'Alphée, dont les bords élevés expirent à l'ouverture de la vallée du Ladon.

Cette rivière, qui est maintenant appelée Laudôna, prend, comme je l'ai dit, son origine au mont Lampée, chaîne qui sépare son bassin de celui du Cérynite (1), et reçoit les affluents des villages de Lusi, de Poria,

---

(1) T. IV, c. cxviii de ce Voyage.



de Pyrgos, de Néminitza, de Palæo-Pyrgos, qu'on croit être l'ancienne Méthydrum, et de Cernès. Par une vallée presque parallèle, mais plus septentrionale, le Ladon grossit encore son cours de l'Aroanius et de plusieurs autres ruisseaux, avant de s'accroître du tribut des rivières de l'Arcadie septentrionale ou Cisalphéenne, que je vais faire connaître par mon itinéraire à travers le mont Pholöé et l'Érymanthe, jusqu'à Tripotamos, ou Psophis.

Miraca, où nous déjeûnions tandis qu'on chargeait nos bagages, est un village de quarante familles albanaises mahométanes, assimilées aux raïas pour le caratch, le miri et les corvées. Les femmes, qui ne sont pas assujéties au voile ni à la réclusion du harem, vaquent aux travaux de la campagne, et ne font aucune difficulté de se laisser voir même aux étrangers. J'appris que la plupart des hommes, qui ne sont pas circoncis, ne se rendent aux mosquées de Lâla, car ils n'en ont pas dans leur village, qu'à l'époque des solennités du bayram; et qu'avec des mœurs simples, cette peuplade peut être considérée comme professant un déïsme sans dogmes.

Nous quittâmes Miraca au moment où le soleil commençait à éclairer les vallées de l'Arcadie; et nous marchâmes sur la plate-forme des coteaux couverts de myrtes et de lentisques, jusqu'à l'entrée d'une gorge arrosée par un ruisseau dont le nom ne m'est pas connu. Descendus en plaine, nous ne tardâmes pas à arriver au bord de la Doritza, autrefois appelée Leucyanias, qui formait la limite entre la Pisatide et l'Arcadie. Nous avions en face, à la rive



gauche de l'Alphée, le village de Palæo-Phanaro, situé près des ruines de Phrixa. Comme le gué était praticable, nos guides offrirent de nous y conduire à ce hameau (1); mais cela nous aurait écartés de notre route, et nous ne pûmes accepter leur proposition.

Après avoir passé la rivière qui prend ses sources deux lieues au nord près du village de Doritza (2), je cherchai inutilement sur ses bords les restes du temple de Bacchus Leucyanite, qui y fleurit; mais je ne vis en sa place qu'un pauvre village de six cabanes. Notre route avait varié depuis Miraca de l'est au nord, lorsque nous tournâmes subitement au nord-ouest, en nous éloignant de l'Alphée. Nous commençâmes aussitôt à gravir les croupes du mont Pholoé, qui sont couvertes de pins déployés en forme d'ombrelles; et après une heure de marche, nous atteignîmes le plateau de Vinitza. Cette première terrasse, qu'on trouve en s'élevant dans les montagnes, me parut d'un effet admirable. Les rochers qui la bordent au couchant, taillés de mille façons bizarres, environnés de chênes, d'andrachnés et d'arbres magnifiques, nous présentaient les paysages les plus pittoresques. Je voyais dans leurs em-

---

(1) On passe en hiver l'Alphée au moyen d'un monoxylon, à cette distance, qui est d'une lieue et demie depuis Miraca. Palæo-Phanaro est un tchiftlik de vingt-cinq familles vassales des agas de Lâla.

(2) On compte dans la vallée de Doritza les villages de Carriès et de Loutrou situés sur la rive gauche de sa rivière, et Némouta à la droite.



brasures de grandes scolopendres, des touffes de saxifrages tomber en guirlandes, et dans les intervalles, des ponts de rosiers sauvages couvrir des ruisseaux limpides. Nous apercevions, à travers les déchirures des montagnes, des lointains mystérieux, des grottes, des élysées, et les sites les plus ravissants de la fraîche Arcadie. Une odeur suave parfumaient les airs. Les rossignols, qui avaient abandonné depuis plusieurs mois les plaines de l'Élide, recommençaient sous ces nefs de verdure leurs amours et leurs mélodieux épithalames. A chaque pas, nous changions de scènes, d'orchestres; et nous marchâmes d'enchantements en enchantements jusqu'au second plateau du mont Pholoé, qui aboutit au village de Vinitza. Vingt-cinq familles albanaises habitent cette retraite environnée de myrtes et de chèvre-feuilles, dont les ombrages couvrent une multitude de sources tributaires du Leucyanias, qui coule dans une vallée inférieure à celle du Cladée.

Sans nous arrêter à Vinitza, nous remontâmes le cours du Leucyanias pendant une demi-heure sous une voûte épaisse d'arbres, pour atteindre la troisième croupe du mont Pholoé. Nous eûmes de là une vue partielle de la gorge du Cladée, dans laquelle on compte six villages habités par des Albanais mahométans (1); et à quelque distance plus haut,

---

(1) Lousitza, une heure O. du khan de Potho; du précédent, un tiers d'heure S. E., Palæo-Chori; ruines à une église dédiée à saint Georges, colonnes; d'*id.*, une demi-heure, Chéli-doni; d'*id.*, une demi-heure S., Stavro-Képhalo, à la rive droite



je découvris le vallon de Pyrgos, le Cœlé, la baie de Catacolo, ainsi que les vastes plaines de l'Élide. Nous nous trouvions dans la partie la plus élevée de la voie montueuse d'Élis à Olympie, qui est encore fréquentée par les courriers, auxquels elle offre un raccourci d'une demi-journée de marche lorsqu'ils se rendent de Gastouni à Tripolitza.

En dirigeant au nord-nord-est, nous laissâmes, à une demi-lieue sur la gauche, le khan de Potho; et je relevai à droite le cours de l'Alphée, au confluent d'Aspra-Spitia, où il reçoit le Ladon. Comme notre horizon se développait à mesure que nous montions, j'aperçus encore Olympie, les pêcheries d'Agolinitza et la côte entière de la Triphylie jusqu'au cap Coryphasium. Enfin je pris le gisement du pic d'Alvana, qui signale l'emplacement de Phygalis, restant à la distance de dix lieues au sud demi-quart ouest.

Après avoir fait sommairement ce relevé et plusieurs autres qui ne peuvent figurer que sur une carte de détails, où ils seront un jour employés, nous arrivâmes aux premières maisons de Lâla. Cette colonie albanaise, dont j'ai parlé ailleurs, dut son accroissement aux bandes de Schypetars, qui, après avoir désolé la Morée depuis 1770 jusqu'en 1779, échappèrent aux poursuites du Capitan pacha chargé de réprimer leurs brigandages. J'ai dit par quels moyens ces nouveaux habitants du mont Pholoé parvinrent

---

du Cladée; d'*id.* à sa rive gauche, une heure S. O., Calivakia; d'*id.*, une heure S. O. à sa rive gauche, Chionia; d'*id.*, une demi-heure, Antilalo, village ruiné.



à envahir l'Élide, et je ne dois pas omettre de prévenir qu'ils tendent à se rendre maîtres un jour de l'Arcadie et peut-être du Péloponèse entier. La ville qu'ils habitent, comme celles des Schypetars de l'Épire, présente, à de grandes distances, de vastes séraïls et des maisons crénelées, situées hors de la portée du fusil les unes des autres. Les quartiers distingués en *pharès* et subdivisés en familles sont gouvernés par des gérontes ou vieillards, qui ont dans les débats publics une influence relative à leurs richesses et au nombre des *palicarîs* ou soldats attachés à leur service. Chaque habitation possède un terrain entouré de palissades, qui est planté en cerisiers, dont le nombre est tel, que Lâla approvisionne les marchés voisins de leurs fruits et de confitures appelées *vichna*, qu'on fait avec des cerises non greffées. Comme dans toutes les colonies albanaises, les Laliotes, qui n'ont jusqu'à-présent réussi que par l'audace, étant en proie à des haines irréconciliables, seraient facilement subjugués par un visir capable de gouverner la Morée avec fermeté; et si Véli pacha, imbu des maximes de son père, se fût maintenu au poste de Tripolitza, il est probable que l'anarchie de Lâla serait maintenant soumise. On me montra les restes du palais d'Ali Pharmaki, le plus puissant des beys du mont Pholoé, que Véli a fait incendier en 1810. Tout tremblait à son nom, et on convient qu'il aurait réduit cette peuplade avec autant de succès que le vieux Ali, son père, a soumis les autonomies albanaises de l'Épire.

Lâla occupe une surface de plus de trois milles, sur une largeur de deux milles; l'air et les eaux y



sont d'une excellente qualité, et on y compte un grand nombre de vieillards. La population, qui est mahométane, joint à une fierté naturelle la santé la plus vigoureuse; des générations robustes succèdent à des pères forts et courageux. Nous vîmes quelques échantillons de cette superbe espèce d'hommes; et plusieurs femmes, attirées par la curiosité, s'approchèrent assez pour nous laisser voir qu'elles étaient en général blondes. Les jeunes gens, hautains et dédaigneux, n'avaient pas l'air de nous regarder; et nous fûmes traités avec l'indifférence que nous désirions, dans une ville où je ne conseille pas à un chrétien d'entrer sans une puissante recommandation.

Nous nous éloignâmes de Lâla, en dirigeant au nord-est. Nous étions, d'après l'estime de notre route, à deux lieues et demie de Miraca; et nous mîmes vingt-cinq minutes à traverser un vallon dépouillé d'arbres, dont le grand diamètre s'étend du nord au midi. J'aperçus, une lieue et un quart environ à l'occident, le village chrétien de Douca, fondé dans le quatorzième siècle par une colonie d'Acrocérauniens de Ducatès. Nous entrâmes ensuite dans le défilé de Riza-Coumani; et après une demi-lieue de chemin entre des coteaux plantés de chênes clair-semés, nous entrâmes en plaine. Le plateau sur lequel nous débouchions s'appuie, dans le lointain, au mont Olénos, à travers lequel il existe un chemin qui conduit, dans seize heures de marche, à Patras. On nous engageait à le suivre pour aller nous reposer à Coumani; mais comme cela nous aurait écartés de notre route, nous tournâmes à l'orient. Nous mar-



châmes pendant une lieue et demie dans cette direction, au milieu d'une forêt dont la circonférence embrasse plus de dix lieues; et il était environ midi, lorsque nous vîmes faire halte à la source (de *Divrista-Ambélia*), des vignes de Divris.

Nous nous établîmes sous un platane connu des voyageurs qui fréquentent cette contrée dangereuse, et à portée d'un ruisseau, où nous nous désaltérâmes en dînant avec nos provisions. Nous n'avions rencontré personne depuis Lâla; et quelques paysans occupés à labourer, auxquels nous voulûmes parler, ne se laissèrent pas approcher à portée de la voix. J'avais sous les yeux un terrain couvert de quartiers de briques; mais la fatigue ne me permit pas de faire des recherches assez complètes pour décider que ce soit, comme on pourrait le croire, l'emplacement de l'ancienne Pholoé (1), dont parle Étienne de Byzance.

Comme nous étions extrêmement harassés, nous fîmes la sieste, et nous ne remontâmes à cheval qu'à deux heures après midi, persuadés que le restant du jour suffisait pour nous éclairer jusqu'à Psophis. Nous gravîmes en partant un débris de chaussée pavée et un coteau rocailleux, en prolongeant pendant vingt-cinq minutes le bord d'un vaste précipice, qui est le réceptacle des eaux de cette solitude. J'esquissai la projection de la montagne noirâtre et aride de Disdaki, qui, après avoir bordé la rive gauche de ce gouffre, expire brusquement au bord du Ladon, qu'on entend

(1) Φολόη, πόλις Ἀρκαδίας ἀπὸ Φολοῦ τοῦ κενταύρου.

STEPH. BYZ.



mugir au fond des abîmes. A cette distance, nous descendîmes durant une demi-lieue, en laissant sur la gauche, le village de Divris, pour guéer un ruisseau de ce nom. Nous employâmes ensuite plus d'une heure à contourner une haute montagne boisée, qui finit en face du confluent de la Dogana avec le Ladon, dont les rives sont formées par les escarpements des montagnes. Nous passâmes bientôt après une seconde rivière appelée Divris, et vingt minutes plus loin, une troisième portant le même nom, qui confluent toutes avec la Dogana, dénomination corrompue du Diagon (1), qu'il ne faut pas confondre avec l'Haon, ainsi que l'ont fait les traducteurs de Pausanias.

On aperçoit, dans la moyenne région de la montagne qui borde la rive gauche de la Dogana, le village de Péra, et une demi-lieue plus loin au nord, celui de Paragous. Sur la droite de la rivière où nous marchions, nous trouvâmes la fontaine du Domestique (Koupélo-Vrisi) (2), dont l'eau est de mauvaise qualité; et vingt-cinq minutes plus loin, nous arrivâmes au torrent de Longo-Patima, qui forme la ligne de démarcation entre les cantons de Gastouni et de Caritène. Une demi-lieue au nord-est, nous passâmes sur un pont en pierre la rivière de

---

(1) Paus., lib. VI, c. 21.

(2) La récapitulation du chemin parcouru depuis Divris-ta-Ambélia me donnait à cette distance deux heures et demie de marche au pas de caravane.



Martinitza (1), au-delà de laquelle on trouve le torrent de Noussa. A pareille distance, nous guéâmes celle de Livardgiou; et après avoir prolongé la rive droite du Scoupi-Découmi, nous nous arrêtâmes au magasin de Tripotamos.

## CHAPITRE CXXVII.

*Démarcation entre le mont Pholoé et l'Érymanthe. Rivières confluentes de la Dogana. Ruines de Psophis. Route jusqu'au mont Lampée, ou Zembi. Monastère de St.-Théodore.*

Le voisinage des glaciers de l'Érymanthe nous fit éprouver un froid piquant pendant la nuit que nous passâmes au magasin de Tripotamos. Nous n'avions plus à craindre, comme au voisinage de l'Alphée, les piqûres des moustiques; mais en revanche, nous fûmes assaillis par une multitude de rats. Ces animaux, qui paraissaient enragés, fondirent sur nos provisions, dévorèrent nos habits; et, quoique armés de bâtons pour repousser leurs hordes, nous ne trouvâmes de repos qu'en allant nous établir sur le préau pour attendre le jour. Les paysans assuraient qu'ils n'avaient jamais vu autant de rats; ils en concluaient que l'année serait stérile en grains, et leur prédic-

---

(1) Martinitza, une demi-heure N. du pont; sa rivière sort de quatre fontaines qui ne tarissent pas pendant les chaleurs de l'été.



tion fut justifiée par la disette qui eut lieu à la fin de 1816.

Comme nous n'avions rien de mieux à faire jusqu'au lever du soleil, nous déjeûnâmes aux flambeaux, avec des truites de l'Érymanthe, qu'on nous avait apportées la veille; et dès que l'horizon se fut éclairci, je repris mes travaux.

Les anciens divisaient la région des montagnes de l'Arcadie qui avoisinent l'Élide en deux parties distinguées sous les noms de Pholoé et d'Érymanthe. D'après cette remarque, les géographes s'accordent à comprendre sous la dénomination de Pholoé (1) les étages qui s'étendent depuis Divris, en s'étendant vers Olympie et le Coélé, jusqu'aux promontoires Phéïa et Ichthys. Dans cette hypothèse, le Chimmarrus serait la rivière de Noussa (2); le Livardgiou, l'Érymanthe; et les rivières de Scoupi et Découmi sembleraient correspondre au Tragus et à l'Arsénus, dont la réunion forme l'Isménus aux

(1) Pholoé, ville et montagne. Plin., lib. IV, c. 6; Ovid., *Fast.*, lib. II, v. 273; Stat., *Theb.*, lib. X, v. 228; *Id.*, *Achill.*, lib. I, v. 168; Strab., lib. VIII, p. 336, 338 : *Καὶ ἡ Φολοῶν δ'ὑπέρκειται τῆς Ὀλυμπίας ἐγγυτάτω ἔρος Ἀρκαδικῶν*, p. 357. Audessus d'Olympie est encore le Pholoé, montagne d'Arcadie. Il en est si près, que ses pieds sont censés appartenir à la Pisatide. Si Pauw observe que le nom de ville ne se trouve nulle part accolé à celui d'Olympie, on peut lui répondre que celui de Χώρα, *contrée* ou *pays*, n'y est pas joint ici, ce qui prouverait qu'on en a parlé comme d'une ville.

(2) Νουσσα signifie, dans l'idiôme actuel des Arcadiens, un canard; ainsi *Noussa-Potamos* veut dire *la rivière des canards*.



ondes pures. Je hasarde ces conjectures; car si, dès le temps de Strabon, la plupart des noms anciens étaient altérés ou changés, à plus forte raison il est difficile de se reconnaître au milieu de la nomenclature barbare des modernes.

Notre guide, qui était un homme intelligent, me dit qu'en remontant la vallée arrosée par le Scoupi, on arrive, dans vingt-cinq minutes de marche, au village d'Alopéki. Un quart de lieue plus loin au sud-est, on retrouve les traces d'une voie pavée dont on suit les restes pendant dix minutes, et qui se termine aux moulins de Versiki. Enfin la gorge finit une demi-lieue au-delà à un endroit où l'on voit les ruines d'un temple qui fut peut-être celui de Minerve Coria (1), au-dessus duquel on découvre le hameau de Découmi. A un quart de lieue nord-ouest de ce village, on aperçoit celui de Scoupi, situé sur un rocher, où l'on trouve des murs et des colonnes qui semblent avoir appartenu à l'antique Paos (2). L'ouverture de la vallée où je me trouvais est terminée par un coteau boisé, et la prairie que je foulais me retraçait en miniature le beau plateau du mont Lingon. Là, comme sur le Pinde, les narcisses, les violettes, le muguet confondaient leurs parfums; la verdure était celle du printemps dans sa fraîcheur, qui embellissait cette retraite de l'Arcadie, lorsque

---

(1) Paus., lib. VIII, c. 21.

(2) Paos et Sira étaient deux bourgades voisines situées sur les confins du territoire des Clitoriens et des Psophidiens.

PAUS., *Ibid.*, c. 23.



les plaines de l'Élide n'offraient plus que des chaumes et des guérets arides.

Je mesurais des yeux les croupes de l'Érymanthe, qui s'enchaîne avec l'Olénos; j'apercevais ses vallées romantiques; je plongeais sur sa rivière limpide (1); je jouissais de l'aspect de ses forêts chéries de Diane; j'avais devant moi le tableau d'une des scènes les plus riantes de l'Odyssée, auquel il ne manquait que le cortège brillant des dieux qui ont abandonné la Grèce; car tout était en place, et les peupliers blancs de la Thesprotie me rappelaient jusqu'au passage d'Hercule (2) sur cette terre d'historique mémoire. Nous n'étions qu'à quelques pas de Psophis; et personne, excepté nous, ne savait plus dans l'Arcadie le nom de cette ville, orgueilleuse d'avoir donné le jour à Aglaus, que l'oracle de Delphes déclara plus heureux que le roi de Lydie. Je m'orientai au moment où le soleil colora de roses les dernières neiges de l'Érymanthe. Les vents, endormis dans le sein des forêts, se réveillèrent en agitant doucement les feuilles; et les oiseaux entonèrent l'hymne matinal qui annonçait le retour de la lumière.

Allons à Psophis, dis-je à mon ami Cartwright; et nous nous acheminâmes à pied, en descendant la rive droite de l'Isménus (3), qui se perd dans

(1) Ἐρύμανθος ἕρος καὶ πεταμὸς, Steph. Byz.; Πολίς, Paus., *Ibid.*; Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 801.

(2) Paus., *Ibid.*, c. 24.

(3) Et celer Ismeneos cum Psophæo Erymantho.  
OVID., *Metam.* lib. II.



le cours ombreux de l'Érymanthe, dont les rives sont couvertes de rosiers et d'aube-épine (1). Nous nous arrêtâmes, chemin faisant, à examiner un *sacellum* situé au confluent des deux rivières; et nous montâmes ensuite vers l'entablement des coteaux sur lequel exista Psophis, qui était bâti au-dessous de Phégia, séjour de sa colonie fondatrice. Les anciens prétendaient que cette ville était située au centre du Péloponèse, à l'occident de l'Arcadie, non loin des frontières des Achéens (2). A ce sujet, Cellarius (3), qui s'imaginait probablement connaître mieux le pays que Polybe de Mégalopolis, crie à l'inexactitude, sans réfléchir que les cartes de la Morée dont il s'est servi n'étaient que des *à-peu-près* pour guider les yeux des lecteurs qui étudient l'histoire, plutôt que des travaux positifs. Pour moi, je trouvais Polybe d'une exactitude rigoureuse; et en voyant les lieux, je demeurai au contraire persuadé que la partie du voyage de Pausanias qui traite de Psophis, avait dû être tronquée (4), car je n'y reconnus point sa précision ordinaire.

J'avais fait mes relevés généraux sur les parties principales de notre horizon, lorsque nous arrivâmes

(1) Nexilibusque plagis sylvas Erymantidis ambit.

ONID., *Métam.* lib. II.

(2) Κεῖται τῆς μὲν συμπάσης Πελοποννήσου κατὰ τὴν μεσόγειαν αὐταῖς δὲ τῆς Ἀρχαδίας ἐπὶ τοῖς πρὸς δυσμὰς πέρασι, συναπτέουσιν τοῖς περὶ τὰς ἐσχάταις κατεικοῦσι τῶν προσεσπερίων Ἀχαιῶν.

POLYB., lib. IV, c. 70.

(3) Cellar., *Geograph. Antiq.*, lib. II, c. 13, p. 1224.

(4) Voyez Paus., lib. VIII, c. 25.



au pied du rempart, qui, comme mur de revêtement et d'enceinte, flanquait la ville, dans une étendue de deux cent cinquante toises. Sa coupe, mesurée sur cette ligne, représente un tétragone régulier, défendu aux angles seulement par des tours carrées qui formaient un rentrant, sans dépasser en dehors le niveau du mur d'enceinte. Je remarquai un de ces bastions, dont la construction, comme celle du rempart, est en pierres de taille superposées par assises régulières. A trois cents pas de l'angle occidental de la ville, j'arrivai à la cella en pierre d'un temple autrefois entouré d'un péristyle de quatorze colonnes en marbre blanc. Était-ce celui que Pausanias dit avoir été consacré à Vénus Érycine? je l'ignore. En dirigeant de là au nord-ouest, je trouvai les restes d'un second temple; et avec la description demi-fruste de Pausanias, je restai convaincu que nous étions à Psophis. Ce dernier édifice était entouré d'un péristyle dont les colonnes avaient quatorze pouces de diamètre. La hauteur des blés nous empêcha de faire d'autres découvertes, et j'eus même quelque difficulté à reconnaître le soubassement de la partie du rempart qui s'étendait le long de la base du mont Érymanthe.

Arrivés à cette distance, notre guide me fit remarquer, au couronnement d'un mamelon aride, une acropole en maçonnerie cyclopéenne, qui est sans doute Phégée, qu'on disait avoir été fondée par le frère de Phoronée sur les ruines d'Érymanthe. Il est probable qu'elle fut délaissée, lorsque les habitants, plus nombreux, bâtirent Psophis à mi-côte au bord



de la plaine que baigne le fleuve Érymanthe. La porte de cette forteresse, appelée *Vigla* par les paysans, étant fermée par un mur de pierres sèches, nous renoncâmes à gravir une hauteur assez considérable, pour voir de plus près la ville de Phégée (1). Je m'en dédommageai en poussant mes recherches au midi de Psophis, où je trouvai des constructions, ainsi que l'emplacement d'un théâtre.

Après cette excursion, nous rentrâmes dans l'enceinte de Psophis, d'où nous sortîmes par une porte ouverte à l'orient. A peu de distance, nous passâmes devant une butte isolée du corps principal de la montagne, où l'on nous montra un *tumulus* des Hellènes, au sujet duquel les paysans racontent des histoires merveilleuses. Pour moi, je crus y reconnaître le site du monument funéraire d'Alcméon, qui était entouré de cyprès (2), ainsi que cette butte l'est encore maintenant. Comme il n'y a pas d'arbres de cette espèce dans toute la vallée de l'Érymanthe, il est probable qu'ils se sont reproduits sur ce terrain, comme pour marquer jusque dans la postérité la plus reculée le tombeau d'un parricide. Une destinée particulière semble donc avoir conservé des monuments funéraires, tandis qu'elle a abandonné aux coups des barbares les plus beaux ouvrages des hommes. Mycènes possède encore les sépulcres de l'exécrable famille

(1) Φηγέως δ' ὁ ἀδελφὸς τοῦ Φορωνέως ἔκτισε πόλιν Φήγειαν, ἢ πρὶν Ἐρύμανθος ἐκαλεῖτο, ὕστερον δὲ Ψωφίς ὠνομαστάθη.

CHARAC., *Hellenic*. IV,

(2) Paus., lib. VIII, c. 24.



des Atrides, et l'on n'y connaît plus l'Héroum sur lequel ses premiers habitants sacrifiaient aux immortels; les cyprès de Psophis indiquent la sépulture d'Alcméon, aux lieux où l'on chercherait en vain les monuments admirables de Promachus et d'Échéporus (1). Ainsi le temps, qui a effacé le sanctuaire d'Éleusis, l'école de Platon, le tombeau de Socrate, a respecté le dernier asyle de quelques scélérats fameux; et les cendres d'un meurtrier reposent en paix aux bords de l'Érymanthe, où l'on reconnaît à peine les restes de Psophis.

En partant de la butte aux cyprès, nous commençâmes à remonter, par sa rive droite, l'Érymanthe ou fleuve de Livardgiou; et dans trois quarts d'heure de marche, nous passâmes aux magasins (ἀμπυπαρία) où l'on ramasse les produits de la dîme impériale de cette vallée. Le village de Livardgiou nous restait une demi-lieue à gauche dans la montagne, et je pense qu'on peut assigner à ce hameau la démarcation entre le mont Érymanthe de sa partie orientale, qui prenait à cette hauteur le nom de Lampé. Cette chaîne la plus élevée de l'Arcadie s'agrandit en s'embranchant avec le Cyllène et le Crathis, qui forment le noyau principal des montagnes du Péloponèse. Mon horizon visuel était borné du côté de l'Achaïe par les dernières neiges du Lampé (2); au levant, par la zone

(1) Paus., lib. VIII, c. 24.

(2) ..... Candensque jugis Lampea nivosis.  
*Thebaid.*, lib. IV, v. 290.

Lampus mons, Plin., lib. IV, c. 6. Pars Erymantli montis



bleuâtre des montagnes de Mélissi, qui séparaient jadis le territoire des Psophéens de celui des Clitoriens. Nous marchions dans cet encadrement, en faisant route au nord-est, au milieu d'un vallon fertile arrosé par la rivière Trivadi, dénomination que l'Érymanthe prend à cette distance, et qu'une de ses branches conserve jusqu'à Sopoto, bourgade florissante, où les Grecs ont fondé un collège.

Nous laissâmes Sopoto une lieue environ à l'orient, en traversant un bas-fond sur une chaussée hordée de saules. Les paysans qui travaillaient étant accourus à notre rencontre, une jeune Arcadienne s'approcha avec confiance; et après m'avoir long-temps examiné pendant que j'écrivais mes notes, elle rompit le silence pour me demander, « quand les maux des  
« Grecs finiraient; combien de temps encore ces  
« campagnes seraient possédées par des maîtres impi-  
« toyables. » Ce langage, dans la bouche d'une femme de l'Érymanthe m'étonna; et comme je lui répondis en montrant le ciel, elle fit le signe de la croix et s'éloigna. Alors un vieillard, qui était présent, s'écria : *Nos espérances ne reposent donc que dans l'avenir!* Il allait continuer, lorsque, d'autres paysans étant survenus, je ne trouvai moyen de me débarrasser de leurs questions qu'en leur distribuant quelques pièces de monnaie, qui ne parurent pas les consoler du ton évasif de mes réponses.

A un quart de lieue de l'ouverture de la grande

---

Δόμπερα. Apoll., lib. I, v. 122; Cellar., *Geograph. Antiq.*, lib. II, c. 13, p. 1221.



vallée de Sopoto, nous passâmes au village de Lycouri, dont les environs sont baignés par une multitude de ruisseaux. A quinze minutes au nord de ce hameau, nous guéâmes la rivière de Drovolo, qui reçoit les ruisseaux de Dessini et de Coméniani, villages situés une lieue au nord-est dans les montagnes. A l'endroit où ces courants d'eau se réunissent dans un même lit, ils prennent le nom de *Fleuve de la Grande Source*, ce qui me porterait à croire qu'ils sont l'origine véritable de l'Érymanthe. Nous avons au nord plein le faite culminant du mont Lampée, appelé Zembi, dont les deux principaux sommets sont désignés sous les noms de Caprivani et de Libounia.

En poursuivant notre route au nord-nord-ouest, nous accostâmes, au bout de huit minutes, une autre rivière bordée de peupliers blancs; et à égale distance plus haut, nous atteignîmes le village de Saint-Anastase. Nous n'eûmes que quelques pas à faire pour arriver à la grande source qui est appelée *Mána* (la Mère). En montant, à partir de là, un sentier tracé en spirale sous une voûte de chênes verts, nous employâmes un quart d'heure pour parvenir au monastère de Saint-Anastase, qui embrasse le couronnement d'un pic, auquel on arrive par une espèce de galerie aérienne.

On nous avait aperçus de loin, et le prieur nous attendait à la porte de l'église, où il nous introduisit pour présenter nos offrandes à saint Théodore, protecteur de cette retraite religieuse. Après cette cérémonie, nous entrâmes dans la cour, où nous



trouvâmes les moines occupés à rebâtir un mur d'enceinte renversé par un tremblement de terre qui s'était fait ressentir, quelques jours avant, dans toute l'Achaïe et à Sainte-Maure, ville que je crois minée par un volcan destiné à l'engloutir. Enfin on nous conduisit dans une cellule remplie de provisions et de peaux, qui exhalaient une odeur hircine. Cette espèce de *cambuse* était cependant la chambre du supérieur, et le seul endroit logeable du couvent, dont les réduits et les corridors étaient d'une telle malpropreté que je n'ose en parler.

Nous dînâmes avec nos provisions; et pendant le repas, nous fûmes l'objet de la critique des bons pères, qui étaient scandalisés de nous voir manger du jambon à cause qu'on était dans le carême des apôtres, qu'ils observaient à cette époque. En vain nous leur représentâmes que la règle de notre église ne nous astreignait pas à leurs abstinences, ils souriaient avec dédain; et nos raisons ne leur parurent bonnes que lorsque nous donnâmes quelques sequins à saint Théodore. Ils convinrent alors que nous étions de très-bons chrétiens. Ils nous servirent le meilleur vin de leur cellier; ils offrirent de nous faire rôtir de la volaille, et ils poussèrent la courtoisie jusqu'à nous présenter des fleurs et des bouquets de roses. Nous fûmes sensibles, comme nous devons l'être, à ces politesses; mais la plus grande grace que nous firent ces honnêtes caloyers fut de se retirer pour nous laisser faire tranquillement la sieste.



## CHAPITRE CXXVIII.

*Départ du monastère de St.-Théodore. Sources du Cérynite. Description de sa vallée. Couvent des frères Laures. Arrivée à Calavryta.*

La vallée du Cérynite, qui conduit à Calavryta, devant être rattachée à mon itinéraire depuis Phénéon jusqu'à cette ville (1), je me préparai à continuer scrupuleusement mes recherches, afin de ne rien laisser à désirer sur une région qui est commune à la frontière de l'Arcadie et à celle de l'Achaïe. J'avais consulté ce que Pausanias et Strabon disent au sujet de cette contrée (2); et après nous être suffisamment reposés, nous partîmes du couvent de Saint-Théodore. Nous mîmes quarante minutes à gravir le mont Zenbi, en franchissant des ressauts couverts de champs de seigle qui montaient en épi et de buissons d'aubépine dont les fleurs ne faisaient que d'éclorre, quoique nous fussions au commencement de juillet. Parvenus au plein sommet de la montagne, nous eûmes une vue bornée au nord-ouest par la région neigeuse de l'Olénos, et à droite par le Chelmos. Ainsi nos regards ne planaient dans le lointain que sur les montagnes de l'Arcadie occidentale, dont les coupes présentent le spectacle d'une mer agitée par la tempête.

Après avoir contemplé ce tableau, nous prîmes

(1) T. IV, c. cxvii de ce Voyage.

(2) Paus., lib. VII, c. 25; Strab., p. 385, 386.



le défilé appelé *Sarpénico - Diasélos*, et nous mêmes trois quarts d'heure pour descendre dans la vallée de Calavryta. Nous nous trouvions, à cette distance, hors de la région des sapins, et nous vîmes, au milieu d'un groupe de chênes verts, la fontaine *Théophania*, qui donne naissance au Cérynite. A huit minutes de ses bords, nous laissâmes à droite le village de Théophania; et nous passâmes auprès d'une église ruinée (1), environnée d'un bois religieux, qui est le rendez-vous d'un panégyri qu'on célèbre à la fête des rois. Bientôt nous arrivâmes au confluent de deux ruisseaux qui se confondent avec le Cérynite; nous dirigeâmes de là au nord-ouest vers Candéla (2), village situé dans le mont Olénos; et au bout d'un quart de lieue, nous guéâmes le Cérynite. Nous fîmes route ensuite pendant trois quarts d'heure en vue du bourg de Kerdessi, restant à gauche, parallèlement au métochi de Lavras, qui est situé au nord. En poursuivant notre route à l'occident, dans la direction d'un pont sur lequel on passe le Cérynite, afin de se rendre dans la vallée du Mélas, je comptai deux Zevgalatios habités par cinquante familles grecques qui cultivent les coteaux voisins d'un marais fangeux, et les rizières de ses bas-fonds. Enfin, un quart de lieue plus loin en tournant

(1) On prétend que cette église a remplacé un temple appelé Theophania. Le culte des dieux de Samothrace aurait-il existé dans cette contrée? Voy. Diod., lib. V, c. 48 et 49.

(2) Candéla, dix-sept minutes O. de Théophania; seize minutes N., gué de Cérynite.



au nord, nous laissâmes à gauche le village de Visôca, et nous entrâmes dans la vallée de Calavryta.

Nous trouvâmes à ce détour une belle fontaine revêtue en maçonnerie solide, située en face d'un pont en pierre de cinq arches bâti sur le Cérynite, qui est grossi à cette distance par la réunion d'une multitude de ruisseaux. Dans la nouvelle direction que nous tenions, nous mîmes quinze minutes pour arriver en vue du monastère de Sainte-Laure, qu'on aperçoit dans le mont Vélia. Je sus que cette chartreuse était encore habitée par cinquante frères Laures, ou trapistes (1), soumis à une règle austère; et trois quarts de lieue plus loin, nous entrâmes à Calavryta.

Nous logeâmes chez un primat grec de la connaissance de M. Cartwright, qui ne crut pouvoir nous témoigner mieux la joie de nous posséder qu'en brisant sa vaisselle après chaque service, et en buvant dans un vase énorme pour porter nos santés. Elles furent si souvent répétées, que cet hôte bruyant, qui criait et chantait à tue-tête, tomba dans un état complet d'ivresse et de démence telle, qu'il aurait vo-

(1) Suidas, au mot *laura*, dit qu'il signifie *trappe*, στενωπὸν; et il ajoute : *La laure est une cellule étroite des moines; Καὶ λαῦρα ἢ στενὴ κατοικία τῶν μοναχῶν.* De là vint le nom de *laures* ou *trappes*, qu'on donna à ces monastères, comme on le voit dans les histoires de saint Sabas et de saint Euthyme. Quelques-uns de ces cénobites surnommaient par humilité leurs cellules *étales* ou *mandra*. Quant aux frères Laures, ils se logeaient à l'étroit pour se conformer à ce passage de l'écriture : *Entrez par la porte étroite, εἰσέλθετε διὰ τῆς στενῆς πόλης; car la voie du Ciel est laure ou étroite, στενωπὸς.*

Ann. J. Pont. ad c. xxxi J. Cantacuz.



lontiers mis le feu à sa maison, pour nous donner le bouquet de la fête. Aussi, dès le lendemain, nous pensâmes à quitter ce gîte, afin de visiter le couvent de Méga-Spiléon, avant de rentrer à Patras.

## CHAPITRE CXXIX.

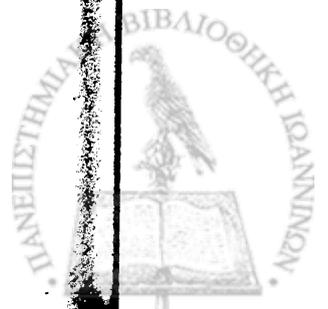
*Route de Calavryta au couvent de Méga-Spiléon.*

*Cynétha, ou Kerpéni. Mont Vrachni. Aperçu sur la topographie de la haute région du mont Chelmos. Styx, ou Mavronéro. Méga-Spiléon. Cours du Búra. Monastères de Saint-Nicolas, de la Sainte-Trinité et d'Agia-Móni. Retour à Patras.*

Le chemin qu'on prend en sortant de Calavryta, pour se rendre au couvent de Méga-Spiléon (*la Grande-Caverne*), nous ramena au bord du Cérynite, qu'on passe deux fois, dans un quart de lieue, sur des ponts en pierre. A quarante-cinq minutes du dernier, nous vîmes le confluent de la rivière de Lapatès avec le fleuve, à l'endroit où elle débouche entre des montagnes rougeâtres. La liberté, conservée dans cette région montueuse, y a attiré une colonie grecque, qui a fondé le Kerpéni au voisinage d'une ville qu'on croit être l'antique Cynétha d'Arcadie (1). Cette bourgade, où les chrétiens

---

(1) Κυνάιθα πάλαι Ἀρκαδίας. Steph. Byz.; Paus., lib. VIII, c. 19; Polyb., lib. IV, c. 18; Plin., lib. IV, c. 6.



respirent, est le séjour d'été des primats de Calavryta, et le lieu de refuge ordinaire de ceux qui se dérobent à l'oppression. L'air y est tellement pur, que les habitants assurent qu'on n'y éprouve jamais les atteintes de la peste. Mais c'est encore un de ces faits qui se répètent sur parole; et Kerpéni est moins redevable d'un pareil avantage à sa position qu'à la police de ses magistrats, qui ont soin, dans ces jours calamiteux, de former des cordons, afin de s'isoler des lieux affligés par l'épidémie.

Nous avons à gauche un large torrent qui sillonne le flanc du mont Vrachmi, chaîne occidentale du mont Chelmos, qu'on remonte dans une direction opposée, pour se rendre à la cascade du Styx. J'ai dit ailleurs (1) quelle route on doit suivre, à partir de Phénéon, afin d'arriver par les villages de Sainte-Barbe et de Solos à l'enclave que les modernes appellent Kloukiñais. Si on fait ce chemin en sens inverse, en partant de la rive droite du Cérynite, dans deux heures et demie de marche, on passe au village de Mezzérouli, où l'on voit une source qui envoie ses eaux au fleuve Crathis. Un quart de lieue au midi, on trouve Péristéra, bourg de quatre-vingt-dix familles grecques; un mille plus loin, on aperçoit Chalkiana, et à pareille distance, dans la même direction, Vounari, village de cent familles chrétiennes. Parvenu à cette hauteur, si on tourne au midi l'espace d'un mille, on arrive à la cascade du

---

(1) Voyez t. IV, c. cxvii de ce Voyage.



Styx, qui est appelé par les modernes *Mavronéro*, ou l'*Eau-Noire*. Les sources qui forment cette chute d'eau sont reconnaissables en ce qu'elles se trouvent, comme le dit Pausanias (1), sur le plateau le plus élevé et le plus abrupte du mont Cyllène. Placées à trente pas l'une de l'autre, elles font à leur sortie deux ruisseaux isolés, qui se dégorgent par autant d'égouts différents, sur la pente du rocher, où elles glissent comme un ruban, en formant dans leur chute une colonne d'eau, ou, si l'on veut, d'écume, dont la masse se perd au fond d'un précipice. A quelques pieds au-dessus du gouffre, on remarque une grotte de laquelle jaillit une rivière souterraine, qui se perd dans le même réceptacle, d'où elle débouche à peu de distance en plaine, sous le nom de Carpathi. Bientôt après, elle se mêle au Crathis, dont les eaux glaciales (2) arrosent la vallée de Kloukinais, dans laquelle on compte huit villages grecs.

Le merveilleux de la fable semble participer à l'immortalité, car tout ce que les anciens ont dit des qualités malfaisantes du Styx est encore répété par les paysans. Le fleuve infernal, qui a son origine dans la région des nuages, est pour eux un objet de ter-

---

(1) « Non loin de Nonacris (bourg ruiné dès le temps de Pausanias, et dont on ne connaît plus l'emplacement), le mont Cyllène lance un des sommets les plus élevés que j'aie vus; et de cette hauteur dégoutte l'eau du Styx. »

PAUS., lib. VIII, c. 18.

(2) C'est à cause de cela que Théocrite qualifie le Crathis de fleuve aux ondes froides.

Idyl. V.



reur, à cause de ses eaux, qui n'ont cependant rien de plus extraordinaire que celles de toutes les sources froides. La vallée qu'elles arrosent, pareille aux pâturages du Pinde, nourrit des troupeaux, produit du blé, et convient aux vignes qui réussissent dans plusieurs de ses aspects méridionaux.

En reprenant ma narration au torrent de Vrachmi, d'où je me suis écarté afin de faire connaître le Styx, nous entrâmes dans un chemin flanqué de montagnes qui bordent le Cérynite; et après deux heures de marche depuis Calavryta, nous aperçûmes le monastère de Méga-Spiléon. Comme on ne faisait encore que de construire le pont, nous passâmes le fleuve, ayant de l'eau jusqu'aux sangles de nos chevaux. Nous prîmes ensuite un sentier tracé en forme de rampe; et après avoir traversé un ruisseau d'eau vive, nous arrivâmes au pied d'un rocher taillé à pic, dans lequel on voit la grande caverne et le monastère de l'Assomption, qu'elle renferme. Tandis que nous prolongions la façade extérieure de cet édifice, les moines et un grand nombre de pèlerins parurent aux fenêtres pour nous saluer. Arrivés à l'extrémité méridionale, nous pénétrâmes, par une voûte obscure, dans l'intérieur de la grotte; et le sous-prieur, qui nous attendait à l'entrée du vestibule, nous conduisit au chœur. Ce cérémonial fini, il nous montra le soleil, la lune, et une aigle à deux têtes, exécutés en mosaïque sur le pavé de la nef, ainsi que les portes en bronze de l'église, qui sont ornées des bas-reliefs d'un style médiocre, représentant divers sujets de l'écriture sainte. Après un coup-d'œil donné



à ces objets, il nous fit monter au troisième étage, où les frères servants avaient préparé notre logement. Au ton qui régnait parmi les religieux, il ne fut pas difficile de nous apercevoir que nous avions affaire à d'autres hommes qu'aux sales caloyers de Saint-Théodore. Quoiqu'on fût dans le carême des apôtres, on nous servit du gras; et ce fut à notre prière qu'on se désista de nous donner un festin.

Ce début était trop obligeant, pour ne pas nous flatter qu'on mettrait de l'empressement à satisfaire notre curiosité. Aussi j'appris des religieux que leur couvent, qu'il faut comparer, pour s'en faire une idée, à une vaste maison enchâssée dans une caverne, repose sous une voûte d'environ cent vingt pieds de hauteur, depuis le niveau du sol jusqu'à l'ogive. L'ouverture est fermée, dans toute sa largeur et jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, par un mur de façade, dans lequel sont pratiquées les fenêtres des divers étages; et qui vient s'appuyer aux extrémités sur les angles du rocher, où l'on a pratiqué du côté du midi la porte d'entrée. Cette espèce de souterrain obscur et voûté est fermé à son entrée par une herse recouverte de lames de fer, et défendu au moyen d'un épaulement percé de quarante meurtrières placées le long du rocher, de manière à battre en flanc et par derrière ceux qui tenteraient une attaque à coups de hache, afin de briser la porte. C'est en débouchant par cette casemate, qu'on se trouve de plain-pied au premier étage et en face de l'église de la Vierge, que les moines nomment *Catholicon*. Cet oratoire, que je visitai de nouveau lorsque nous nous



fûmes reposés, pourrait à peine être comparé à une chapelle de nos basiliques ordinaires. J'aperçus, à la lueur d'un faible crépuscule, quelques fresques et une multitude de simulacres dorés, dont on me dit les noms, que je n'essaierai pas de répéter. Comme nous desirions voir l'image miraculeuse de la Vierge, on ouvrit, avec le plus grand mystère, une niche à double fond, pratiquée au côté droit du sanctuaire; et après avoir soulevé un voile, on nous montra un bas-relief couleur de pâte de réglisse, plus digne d'être l'ouvrage de quelque pâtre du mont Cyllène que celui de saint Luc, auquel on l'attribue. Malgré son style grossier, nous témoignâmes un très-grand respect pour cette relique, qui est sans doute aussi authentique que les miracles qu'elle fait chaque jour. On nous dit, et cela est écrit dans un livret, qu'elle fut découverte dans la caverne par une princesse du sang impérial de Constantinople, nommée Euphrosine, qui habitait le village de Zachloros, situé de l'autre côté du Cérynite. Puis en entrant dans les détails des prodiges qu'elle opéra, les moines nous répétèrent ce qu'on dit partout au sujet des madones trouvées par des chevriers. Ainsi le lecteur me permettra de lui faire grace de ces histoires, qui se passèrent vers le huitième siècle. Deux cents ans après, le monastère avait acquis une grande célébrité. Si on acceptait encore des gâteaux et les prémices des moissons, on était devenu assez éclairé pour préférer des legs pieux tels que des fermes et des maisons rurales, qu'on annexa à la mense abbatiale. Mais sa plus grande richesse vint des terrains incultes conquis



par le plus saint des droits (je veux dire le travail), que les moines mirent en rapport, et qu'ils adjoignirent à leur territoire pendant quatre cents ans de constance et de fatigues.

Ils étaient parvenus à un point de splendeur remarquable, lorsque, vers le commencement du quatorzième siècle, les Turcs, qui s'avançaient vers la Morée, obligèrent les moines de la Thessalie et de la Phocide à se réfugier dans le mont Cyllène. Les derniers essaims de ces cénobites, et les hommes de lettres qui avaient inutilement cherché un asyle dans leurs cloîtres, les suivirent dans cette retraite, où ils apportèrent les ouvrages des écrivains de l'antiquité. Chaque jour, des manuscrits rares grossissaient la bibliothèque de Méga-Spiléon, qui possédait, à ce qu'on assure, les comédies de Ménandre, les tragédies de Sophocle, d'Euripide, des historiens, etc., lorsqu'un incendie arrivé en 1400 détruisit ce dépôt précieux. Par un zèle facile à expliquer, on sauva l'image miraculeuse de la Vierge, les *ex-voto* et les reliques, sans s'embarrasser de disputer aux flammes les trésors renfermés dans la bibliothèque. Revenus de cet événement, la charité des fidèles pourvut à la restauration du monastère; et les moines qui échappèrent du sac de Constantinople en 1454 formèrent un nouveau dépôt de manuscrits à Méga-Spiléon; mais il eut le sort du premier, par un incendie arrivé au commencement du dix-septième siècle. Enfin ce fut après cette seconde catastrophe que la chartreuse, dont on sauva encore l'image et les reliques, fut reconstruite telle qu'on la voit maintenant.



Les moines, qui me racontaient ces vicissitudes, ne me laissèrent point ignorer de quelle manière ils avaient échappé aux ravages occasionnés par la guerre de 1770, qui fit une solitude de la Morée. Un des pères, qui semblait, à sa fraîcheur, pareil au laurier toujours vert du Tempé, triompher comme lui des années, nous dit de quelle manière un nouveau Fénelon avait sauvé le couvent. Ce prieur vénérable, qui n'avait pris conseil que de son cœur, loin de mêler les ressentiments de plusieurs siècles d'outrages à ceux des chrétiens exaspérés par l'ivresse de quelques succès, exhorta les moines à devenir les protecteurs des mahométans. Tous, sortant à sa voix des cellules du mont Cyllène, la croix à la main, se firent jour à travers les bandes armées des Grecs. Aussi éloquents que terribles, sous leur armure évangélique, à force de prières et de menaces, ils parvinrent à arracher à la mort toutes les familles turques de Calavryta. Ils leur donnèrent asyle dans le monastère de Méga-Spiléon; et après les avoir ainsi soustraites à la fureur du peuple, ils les guidèrent à travers l'Achaïe; ils devinrent leurs bateliers pour traverser le golfe, et ils ne les quittèrent qu'après les avoir déposés au port de Crissa, où le pavillon ottoman flottait, tandis que l'insurrection était générale dans la Morée.

Cette action, digne des beaux jours de l'église, ne resta pas sans récompense. Les Turcs, qui retombèrent bientôt après sur la Morée avec les forces réunies des Albanies, de la Macédoine et de la Thessalie, n'oublièrent pas la conduite généreuse des moines de Méga-Spiléon. A peine leur général eut-il



pris terre dans la presqu'île, qu'il envoya un drapeau et des sauf-conduits, afin de garantir le monastère de l'Assomption ainsi que ses religieux; et cette grace fut le signal de nouvelles œuvres de charité. A la faveur de leurs passe-ports, les moines se portèrent au quartier-général; et par leurs instances jointes à des sacrifices pécuniaires, ils arrachèrent à la mort ou à l'apostasie un nombre considérable de chrétiens. Une grande partie de l'Achaïe leur fut redevable de n'être pas ravagée, et la partie montueuse de l'Arcadie attribua son salut à leur pieuse sollicitude. Dans ces jours de désolation, la religion fut donc le seul appui des malheureux; et les Turcs de Calavryta se rappellent encore avec reconnaissance qu'ils durent l'honneur et la vie de leurs familles aux cénobites du mont Chelmos.

Tel fut le récit des moines, qui, après nous avoir montré leurs reliquaires, les *ex-voto*, ainsi qu'un grand nombre de lampes en or, en vermeil et en argent, nous invitèrent à visiter les chapelles ainsi que les cellules de leur monastère. Je n'entreprendrai point d'énumérer les détours des escaliers et du labyrinthe que nous parcourûmes pour nous rendre aux autels de sainte Euphrosine, inventrice de l'image miraculeuse, de l'archange saint Michel et des trois Hiérarques, qui sont placés dans des réduits ténébreux. Nous parcourûmes aussi plusieurs galeries pratiquées devant les cellules des religieux et des pèlerins. Nous y vîmes de jeunes enfants occupés à effeuiller des roses, dont les pétales sont employés à faire des conserves; d'autres qui épluchaient des légumes secs,



et des frères laïcs dont le métier est de tailler et de coudre des cilices ou des toges monacales (1).

Nous descendîmes ensuite au réfectoire situé au rez-de-chaussée; et en passant, on nous fit remarquer, près d'une fontaine qui jaillit du rocher, un autel taillé dans un pilier à l'endroit où la pieuse Euphrosine trouva la sainte image. En tournant à droite, nous passâmes sous une voûte, noircie par la fumée, qui conduit à la cuisine, au milieu de laquelle s'élève un âtre carré pareil à un hiéron ou plutôt à un foyer du Tartare. Des arbres entiers y brûlaient pour chauffer des chaudières énormes élevées sur des trépieds de fer (πύροστια). Les *calefats* chargés de la préparation des aliments, et les *frères boulangers*, furent les seuls êtres que nous trouvâmes au fond de ce souterrain. Les derniers se consacrent à ce travail, qui fait partie du noviciat (2), dans l'idée que cette pénible condition est une œuvre expiatoire des péchés mortels.

Comme il faut tout voir en pareil cas, nous descendîmes au cellier. Les Albanais, qui connaissent

---

(1) Les vêtements des moines se font presque toujours dans leurs communautés. Les fondateurs d'ordres monastiques ne donnèrent primitivement aux religieux que des habits de paysans. Saint Athanase dit, en parlant des vêtements de saint Antoine, qu'ils consistaient en un cilice, deux peaux de brebis et un manteau de cuir (Athan., *In Vit. S. Anton. apud Ros.*, p. 59). Saint Hilarion ne portait qu'une cape de poil de chèvre (Hier., *In Vit. S. Hilar.*, p. 75).

(2) Dans l'institution monachale de saint Basile, il y avait des frères boulangers. St. ΕΡΗΜ., t. I, p. 321, edit. Rom. 1732.



tous les gîtes où ils trouvent *franche lipée*, ne tarissent pas en éloges au sujet de l'hospitalité du couvent de Méga-Spiléon ; et ils placent au premier rang de ses merveilles *la cave bien fournie* des bons pères. Ils célèbrent, dans leurs chansons, les moindres particularités de ce *paradis des buveurs*, et jusqu'au nombre des degrés de l'escalier par lequel on y descend. Je ne connais pas la célèbre tonne de l'abbaye de Fulde ; mais je n'ai jamais vu dans la Grèce deux aussi grands tonneaux (1) que ceux qu'on nous montra. Le plus ancien, appelé *Angélique*, contient, à ce qu'on dit, huit cents barils vénitiens ; et le second, qui est surnommé *Stamato*, au-delà de mille. L'un et l'autre ont été construits dans cet antre, qui est garni d'une quantité considérable d'autres futailles, dont les moindres contiennent au-delà de vingt-cinq pièces, mesure de Bourgogne. Les religieux nous assurèrent qu'ils récoltaient la quantité de vin nécessaire pour remplir ces amphores colossales dans un rayon de cinq à six lieues de leur couvent ; mais qu'ils vendaient celui de leurs fermes éloignées, ainsi que sept cents milliers environ de raisin de Corinthe provenant des vignobles de l'Acrathis, qui donne l'*uva passa* de première qualité, quoiqu'un voyageur moderne ait écrit qu'on ne trouve pas un seul cep sur ses coteaux.

Après avoir exploré le souterrain, les moines nous firent traverser le couvent, d'où nous sortîmes pour

---

(1) Les tonneaux furent de tout temps un objet important dans les abbayes.     Voyez ST. EPHREM., t. II, p. 123.



nous rendre à un plateau situé à l'occident, qui est le lieu ordinaire de leur récréation. En dehors de la porte, ils nous montrèrent une espèce d'hospice (Ξενοδόγιον) où ils reçoivent les Turcs (1) et les Juifs. Ils nous dirent que c'était aussi le pied-à-terre des étrangers qui arrivent au couvent lorsque le soleil est couché; car, après cette heure, la règle exige que la porte et la herse de la grotte soient fermées. La retraite est annoncée par le glas d'une cloche dont les échos répètent les sons à une distance considérable. On prie pendant ce temps pour les voyageurs; et ceux qui se présentent quand l'heure est passée, sont reçus par un tourier du dehors, qui est chargé de pourvoir à leurs besoins. Comme, dans une place de guerre, on fait des rondes à l'extérieur, tandis qu'on veille au-dedans; enfin, en cas d'attaque, on pourvoit à la défense de la porte au moyen d'un détachement d'hommes armés, qui sont choisis entre les caloyers laïcs.

Nous passâmes le même ruisseau que nous avons vu en montant au monastère. Les pères nous firent remarquer plusieurs moulins situés sur ses bords; et, au milieu des vignes qu'il arrose, les chapelles de la Sainte-Trinité, de Saint-Antoine, et celle de Tous-les-Saints. Nous franchîmes ensuite une barrière pour entrer sur un beau plateau orné de cyprès entourés

---

(1) Les visirs et les gouverneurs turcs, auxquels on n'ose rien refuser, sont les seuls hommes non chrétiens que les moines admettent dans leur couvent, par la crainte d'encourir leur animadversion, s'ils les refusaient.



de rosiers alors fleuris, qui présente un cirque nivelé et sablé entouré de boulingrins. Avant de nous y laisser promener, on nous conduisit à un kiosque, où l'on nous pria d'inscrire nos noms sur une colonne en bois, afin de les y graver ensuite au ciseau. M. Cartwright y dessina le sien, et j'y inscrivis aussi le mien en français ainsi qu'en caractères grecs; et ils furent aussitôt copiés sur l'*album* de la communauté. En quittant le belvédère, nous vîmes nous asseoir sur des bancs de gazon placés symétriquement autour de cette place, dont le centre est occupé par une église qui est celle du cimetière de la communauté. « Voilà, nous dit un des religieux, le port où nous arrivons après les orages de la vie. Avant que Véli pacha nous eût permis de bâtir ici un oratoire, nous enterrions nos frères sur les hauteurs qui dominent notre monastère; et nous les possédons maintenant au sein de notre famille. Nous venons chaque jour auprès de leurs tombeaux mêler à nos délassements le souvenir des vérités éternelles qu'ils nous annoncèrent pendant le cours de leur vie périssable. »

En retournant au couvent, on nous indiqua une grotte superposée à l'ogive de la grande caverne, dans laquelle il y avait autrefois deux chapelles sous l'invocation de l'Ascension et de saint Jean Théologue. On y montait au moyen d'une échelle en corde; mais la méchanceté, qui empoisonne tout, ayant publié que cette excavation était remplie de trésors, les moines ont abandonné depuis long-temps ces autels, qui ne sont plus fréquentés.



Les religieux qui nous avaient accompagnés, ayant voulu assister à notre repas, je profitai de cette circonstance pour m'informer de la règle de leur ordre. « *Prier et travailler*, voilà, dirent-ils, nos préceptes (1). Il y a peu d'hommes parmi nous qui n'aient pas persisté dans cette règle, avec d'autant plus de ferveur que chacun est libre de se retirer, s'il ne se sent pas assez de forces pour l'observer. « Nous récitons des offices aux différentes veilles de la nuit, et quelques-uns de nous poussent l'austérité jusqu'à coucher sur la dure (2). On célèbre la liturgie à l'aurore, et la cloche nous appelle ensuite au réfectoire pour prendre le repas du matin, car nous ne travaillons qu'après avoir mangé le pain de douleur (3). Les plus âgés de nos *hiéromonachi* (moines investis du sacerdoce), qui passent leur vie dans l'observance du jeûne expiatoire (4), restent au mo-

(1) Quelques moines étaient exempts du travail des mains les lundi et mardi de chaque semaine.

ST. EPHREM., t. I, p. 315.

Au reste, cette obligation est telle, que le mercredi et le vendredi on ne donne pas de vin au réfectoire, afin que ceux qui en veulent boire ces jours-là soient obligés de travailler, pour gagner de quoi en acheter.

(2) *Ἐνθά*, St. Éphrem., *Vit. Beat. Abrah.*, t. II, p. 17.

(3) Suiyant le précepte. *Cantic. grad. Salomon*, Ps. CXXVI, v. 2.

(4) Le jeûne expiatoire existait aussi chez les païens. Il y en avait en l'honneur d'Isis (Hérodote., lib. II, c. 40). On en observait un de dix jours pour être initié aux mystères de Cybèle (Arnob., lib. V; Clement. Alexand., *In Protrep.*). On



« nastère pour chanter les offices. La table est com-  
 « mune (1), et les aliments sont les mêmes pour tous,  
 « excepté dans le cas de maladie. Alors on permet  
 « l'usage du gras, qu'on sert à ceux qui en ont be-  
 « soin dans l'intérieur de leurs cellules, où nous n'en-  
 « trons ordinairement que pour nous livrer au som-  
 « meil. Les amendements apportés à nos réglemens  
 « primitifs, et les décisions relatives à notre disci-  
 « pline, après avoir été discutées en chapitre, n'ont  
 « force d'exécution qu'autant qu'elles sont confirmées  
 « par un *rescript* signé de la *plume d'argent* de nos  
 « patriarches (2). Dans l'ordre habituel de nos exer-  
 « cices, chacun se rend au lieu qui lui est assigné  
 « pour travailler, d'où on revient pour chanter les

---

ordonnait par-fois un jeûne général qui s'étendait jusqu'aux animaux domestiques, comme le firent les Lacédémoniens (*Aristot. OEconom.*). Eumolpe et Érechtée l'avaient introduit dans les Thesmophories et les cérémonies d'Éleusis (*Athen.*, lib. VII; *Plutarch., In Vit. Demosth.*). La vie des pythagoriciens était un carême continu.

(1) Le prieur seul a le privilège de manger dans son appartement.

(2) Plume d'argent; allusion faite à l'usage dans lequel sont les patriarches de signer leurs encycliques avec une plume de ce métal, ou bien de roseaux de Perse (*calamus orientalis*). Le sceau qu'ils apposent à leurs mandemens est en cire noire. Il représente la Vierge avec le monogramme MP ΘΣ, et l'enfant Jésus I. C. XC., portant dans les rayons de sa couronne, Ω ΩΝ, *celui qui est*. Il y a un autre cachet synodal pour les affaires expédiées par la daterie du patriarche. Celui-ci est rond et divisé en quatre parties, sur lesquelles on lit : *Les serviteurs, le patriarche grec de Constantinople, et les métropolitains du synode, siégeant dans la capitale.*



« vèpres, qui sont suivies du souper; et la journée  
« se termine par la prière appelée *Complies*.

« Nous avons des frères employés à la surveillance  
« et aux travaux de nos fermes. Quelques-uns sont  
« préposés au défrichement des terrains vagues, d'au-  
« tres à la garde des troupeaux, dont la laine filée  
« ou tissée par leurs mains sert à notre habillement  
« et à celui des pauvres. Nous ne revoions ordinai-  
« rement ces ouvriers évangéliques qu'aux grandes  
« solennités de l'année, où nous nous réunissons, au-  
« tant que possible, afin de chanter ensemble les  
« louanges du Seigneur. »

Après ces renseignements, qu'on trouve épars dans les statuts des ordres monastiques, le père qui portait la parole nous donna quelques détails sur la police intérieure de la communauté. Il nous dit comment les cénobites se battaient par-fois entre eux (1), les châtiments qu'on infligeait aux délinquants, en les punissant par la prison, les fers et la bastonnade; les pénitences imposées pour des délits légers; et les moyens employés afin de maintenir la concorde entre des êtres qui, quoique religieux, sont, malgré cela, des hommes que la grace ne rend pas également parfaits. *Tels sont nos réglemens, ajouta le caloyer; mais pour les athlètes de la foi, les victoires sont séparées des couronnes par un grand intervalle de temps* (2).

(1) Les moines se battaient très-anciennement entre eux, comme le rapporte saint Éphremont (t. I, p. 328). On les punissait aussi des fers, de la prison, etc. (*Id.*, t. II, p. 275).

(2) Saint Jean Chrysostôme, *Panegyrique de saint Julien*, t. III.



L'article des finances étant une corde délicate à toucher, je me gardai de faire des questions à ce sujet. Je me contentai de savoir que les recettes couvrent les dépenses, et que nos riches abbayes, qui étaient devenues de véritables retraites d'épicuriens, en employant leurs richesses à leur destination légitime, au lieu de les dissiper en festins, auraient difficilement fait face aux frais de l'hospitalité qu'exercent les moines de Méga-Spiléon. Les religieux de cette retraite, sans registre à double partie, pour calculer les dépenses ou les recettes, et sans ostentation, ne comptent leurs jours que par de bonnes œuvres, et n'ont pour principe d'économie qu'une charité fervente qui s'occupe des malheureux. *Le père de famille*, répètent-ils, *blâme le zèle indiscret de ceux qui veulent séparer l'ivraie du bon grain.* Ainsi un étranger, quelle que soit sa religion, son pays et sa langue, ne frappe point en vain à leur porte. On ne demande à personne son pays, sa croyance, ni son nom, pour lui tendre une main secourable; et sur-tout on ne s'informe pas quand il partira. Chrétien, Turc, Juif, Bohémien, ou Pyrolâtre, qui se présente reçoit toujours du pain à discrétion, une ration copieuse de vin, des olives, des légumes, du fromage, mais rarement de la viande, article au demeurant peu essentiel aux Orientaux. Il arrive par-fois qu'on découvre dans des recoins des pauvres ou des malades, et le lazare délaissé obtient, ainsi que l'étranger, des secours d'autant plus généreux, qu'il paraît plus infortuné. Tant de soins ne sont pas perdus pour les religieux, et il est rare qu'on abuse de leur hospi-



talité. Les Turcs ont des égards pour des hommes chez lesquels ils trouvent d'inépuisables aumônes. Les Grecs croiraient offenser le ciel, s'ils prenaient au-delà de leurs besoins; et les fidèles comme les infidèles se respectent assez pour ne pas être indiscrets, ni exigeants. Il n'en est pas ainsi du patriarche et des chefs de l'église orthodoxe, qui rançonnent souvent les caloyers de Méga-Spiléon, à titre de redevances, de secours et d'emprunts déguisés sous tous les prétextes ignominieux que le fisc met en pratique pour arracher jusqu'au denier de la veuve. Les religieux n'ont pas toujours échappé avec un égal succès à l'avidité des pachas de la Morée, et l'opulence qu'on leur suppose leur a valu plusieurs avanies. Mais ces calamités éphémères, loin de porter un coup fatal à la sainte Thésbaïde, n'ont servi qu'à augmenter sa prospérité. De nouveaux déserts ont été cultivés pour faire face aux dépenses, et les caloyers de Méga-Spiléon se sont soutenus par un esprit qui a surmonté des difficultés capables de renverser tout autre établissement qu'une communauté religieuse. La tradition leur a indiqué la voie qu'ils doivent suivre, en persévérant dans le travail et la charité. Qu'ils soient donc fidèles à leurs institutions! Que leurs mains endurcies ne dédaignent jamais le hoyau! Qu'ils ne confient point à des mercenaires l'honorable soin de diriger le soc orné des palmes de la religion! Qu'ils restent étrangers aux vanités du siècle, tous les cœurs leur sont acquis; et l'ennemi même du nom chrétien n'approchera qu'avec respect d'une retraite sancti-



fiée par la pratique des vertus, à l'ombre desquelles ils prospéreront.

Comme il n'y avait pas le même inconvénient à s'informer de la bibliothèque que des finances, nous obtînmes sans difficulté la permission de la visiter. Nous ne devons pas nous attendre à y découvrir beaucoup d'objets précieux; et ce fut sans un grand intérêt que nous descendîmes dans ce souterrain, qu'on pourrait appeler le tombeau (*Βελιόταφος*) plutôt que le conservatoire des livres. Nous le trouvâmes dans un désordre complet : les byzantins, les pères, les philosophes, étaient entassés pêle-mêle; et, à chaque volume qu'on exhumait, nous étions aveuglés par la poussière. Nous parvînmes cependant à démêler un assez beau manuscrit des évangélistes, écrit sur parchemin; et peut-être aurions-nous exhumé quelque autre livre, si on ne nous eût pas pressé de rendre visite au prieur, qui nous attendait.

Ce vieillard, que nous trouvâmes dans sa chambre, où il était retenu par une affection arthritique, nous parla de ses infirmités avec la prolixité ordinaire aux Orientaux, qui aiment à raconter leurs maladies réelles ou factices à tout venant. Il nous apprit que ceux qui restaient, comme lui, à poste fixe au couvent, étaient généralement affectés de rhumatismes; et le fait est très-croyable, d'après l'humidité de la grotte qu'ils habitent. Nous nous apercevions, quoique nouvellement arrivés, que cela devait être ainsi, par les symptômes d'un rhume, que nous dissipâmes en retournant nous asseoir au kiosque.

Ce fut dans un dernier entretien avec les moines



que j'obtins ce qui me manquait de renseignements relatifs à la topographie du mont Cyllène. J'attendais l'instant de retourner en France; ainsi je dus me contenter de recueillir les distances de la route qui conduit de Méga-Spiléon à Vostitza (1). Ils me donnèrent également des détails circonstanciés sur le cours du Bura, qui prend ses sources dans le mont Chelmos, cinq lieues environ au sud-est de Diacovto. Ils me racontèrent de quelle manière les monastères de Saint-Nicolas, de la Trinité, et de Sainte-Monique, qui étaient habités par des religieuses, furent dévastés en 1770, et comment ces pieuses colombes furent égorgées au pied des autels de leur céleste époux. Tels furent nos derniers entretiens avec les pères, que nous quittâmes avant le coucher du soleil, pour retourner à Calavryta.

---

(1) Route de Méga-Spiléon à Vostitza, un tiers d'heure O.; de Méga-Spiléon, Zachloros, 50 familles grecques; une demi-heure N. O., Douméni, 100 f. g., mont Phtéri; deux heures N. O., Mamoucha; deux heures N., Troupia-tis-Agias-Irénis; deux heures N. O., Vostitza.



## CHAPITRE CXXX.

*Aperçus sur les mœurs publiques et privées des Turcs.*

Avant de terminer mes descriptions, il convient de présenter quelques notions sur les mœurs, les usages et la diététique des mahométans ainsi que des chrétiens de la Turquie d'Europe, en les considérant sous un point de vue où ils n'ont été qu'imparfaitement observés jusqu'à ce jour. Après cet exposé rapide, je donnerai la statistique de la Morée, et l'état de la marine marchande ottomane, de manière à ce qu'on sache désormais à quoi s'en tenir sur l'état de la Grèce. Enfin on jugera, d'après ces tableaux, que, connaissant les hommes et les choses, j'aurais pu entrer dans beaucoup d'autres détails qu'il n'est pas temps de mettre au grand jour.

La plupart des voyageurs qui ont écrit sur les Turcs, ayant pris leurs modèles à Constantinople, n'ont fait connaître qu'un peuple modifié par l'esprit de la cour, et calqué sur le type de la capitale. D'autres, se contentant de définir l'essence illégitime (1)

---

(1) Le pouvoir despotique est non-seulement illégitime, mais humiliant pour la souveraineté, si on sait distinguer l'autorité royale du faux air de grandeur de la tyrannie. Le roi doit être élevé dans des principes généreux, tandis que l'homme né despote doit être nourri dans l'ignorance. Son destin est d'être livré à l'incapacité et à une basse mollesse; ses plus grandes affaires sont les intrigues des femmes de son sérail. Comme



du gouvernement despotique, sont partis de ce principe pour peindre les mœurs qu'ils supposent devoir s'adapter à ses caprices orageux, sans examiner celles de la nation soumise à son influence. Quelques-uns ont décrit le sérail, prison fastueuse où les femmes gémissent sous le poids des chaînes dorées d'un luxe barbare. Un petit nombre ont parlé de la cour et des grands, et ceux-ci n'ont apprécié que la partie phosphorescente de la nation, race altière et rampante, polie et perfide, par-tout redoutée et par-tout méprisable, parce qu'elle regarde la nation comme une proie destinée à assouvir ses insatiables besoins. C'était dans les provinces qu'il fallait pénétrer, afin de découvrir l'action du gouvernement, et de bien juger les Turcs ainsi que les Grecs dans la position où ils se trouvent placés sous le joug de l'arbitraire, et les uns relativement aux autres.

C'est là qu'on voit le Turc, sous son enveloppe tartare, doué d'un esprit rusé, d'un tact exquis et d'une mémoire active, toujours sur ses gardes vis-à-vis des siens, et sur-tout de l'étranger. Froid, dédaigneux et mélancolique, la discrétion, qui lui a

---

mille imperfections le rendent méprisable, il est forcé de vivre sous l'empire des cunuques, et d'abandonner le soin de son état à un visir (*Traité des corps politiques et de leurs gouvernements*, lib. II, c. 5).

C'est cet individu considéré en général que Racine a peint en disant :

Indigne également de vivre ou de mourir,

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

(*Bajazet, Tragéd.*)



été donnée comme une sorte d'instinct, le guide dans ses rapports particuliers, où l'on ne remarque presque jamais de colère ni d'emportement. Si on pénètre dans sa pensée, on y reconnaît l'empreinte des préceptes de son législateur, qui semble avoir fermé la source des scandales, en interdisant tout raisonnement sur les dogmes; et en ôtant ainsi beaucoup de sujets de controverse qui divisent trop souvent les peuples civilisés. La défense des jeux de hasard, l'interdiction de l'usage du vin, et la reclusion des femmes, expliquent à leur tour la cause du calme apparent des Turcs. Mais qui peut étouffer le germe de tant d'autres passions; serait-ce le despotisme, sous l'influence duquel on n'ose parler? Il n'en est pas ainsi, car la crainte, au lieu de rendre les hommes sages, les porte à dissimuler, et ne les conduit qu'à la fausseté, qui est le dernier terme de la perversité sociale.

La parole ne semble donc avoir été donnée aux Turcs que pour déguiser leur pensée. En public ou en particulier, tout n'est que feinte; et, comme on n'éclaircit rien par la discussion, les récits les plus absurdes, les contes des Mille et une Nuits, ont parmi eux l'autorité de l'histoire, qui n'est qu'un tissu de fables (1). Cette foi transcendante, qui n'examine rien, fait qu'il n'y a ni action, ni vie morale entre les hommes. Les liaisons sont éphémères; l'amitié a la froideur de

---

(1) L'histoire turque, écrite avec l'emphase et l'exagération orientales, n'est qu'un tissu de folies devant lesquelles pâlieraient la Chronique des quatre fils Aymon, et les merveilles de la Bibliothèque-Bleue.



la politesse; et il n'existe entre des cœurs détrempés ni épanchements, ni même de simples confidences. On existe et on meurt dans une sorte d'apathie ou de terreur qui ne permet pas à l'homme, lorsqu'il touche au terme de la vie, d'articuler une plainte, ni d'exprimer une volonté. *Si j'en revenais*, disait un mourant, *je serais perdu*; et cette pusillanimité d'un homme qui a un pied dans la tombe flétrit toutes les ames. Aussi l'Écriture sainte, en parlant des Orientaux, qui ont été de tout temps soumis à des maîtres absolus, ne les qualifie-t-elle que du titre d'*esclaves*; et il est probable qu'ils ne prendront jamais rang parmi les nations. Le despotisme et la peste, emblème de Typhon, sont nés et se perpétuent au sein de la lâche inertie des Asiatiques, dont la vie n'est qu'un long opprobre.

Vainement dirait-on que la noble qualité d'homme n'a pas été totalement effacée par l'influence de la théocratie et du pouvoir des sultans. On objectera que les *premières castes de l'état* (1), expression consacrée dans le code des Orientaux, cultivent les

---

(1) Les castes de l'état (distinction inventée dans l'Inde, berceau de toutes nos erreurs) sont au nombre de cinq, déterminées par les statuts religieux des musulmans.

1° Les *Schérifs* ou *Émirs*, descendants supposés de Mahomet, et les hommes de loi *Foukahhas* (la robe);

2° Les *Rououïka*, ministres et principaux employés (l'épée);

3° *Evrath Soukiyé*, bourgeois et musulmans vivant de leur fortune ou de leur industrie (tiers-état);

4° *Hissas*, bas peuple et gens de condition serve (prolétaires);

5° *Ziménys*, les tributaires (vilains).



sciences qu'on enseigne dans les collèges (1). On prouvera enfin, par les écrits de quelques poètes et d'un petit nombre de moralistes, que le nom de *sagesse orientale* n'est pas un mot vide de raison (2). Les mêmes phénomènes eurent lieu dans les grandes monarchies asiatiques, et cependant la masse du peuple y forma toujours une multitude esclave et féroce, pareille à celle qu'on voit prosternée dans la poussière. Nous répondrons que la morale sans action repose dans les livres, et que les lois écrites sont sans force dans l'Orient, parce qu'il n'y existe

---

(1) Médressés ou collèges. On y enseigne la grammaire, la syntaxe, la logique, la morale, la science des allégories ou rhétorique, la théologie, l'alcoran, les lois et oracles du prophète, en accompagnant les leçons, qu'on donne en psalmodiant, du bruit des castagnettes et des tambourins.

(2) Quelques proverbes suffiront pour justifier ce qu'on allègue; mais malheureusement ce sont des maximes de pure ostentation plutôt que de pratique :

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Un homme instruit est comme l'or fin, qui a cours par-tout.

Quiconque n'apprend pas un métier à son fils ne fait point autrement que s'il lui enseignait la filouterie.

Qu'un souris du monarque ne vous enivre pas; sa bouche laisse entrevoir les dents du lion.

Nous sommes à la place de ceux qui nous ont précédés et de ceux qui viendront après nous; voudrait-on s'établir entre deux néants?

Deux derviches dormiront sur une natte de roseaux, et deux rois ne sauraient vivre ensemble dans un quart du monde.

Malheur à ceux qui multiplient les lois; *il pleurera sur eux des filets.*



aucun sentiment généreux pour protéger le faible, et nulle tendance de la part des sujets vers la civilisation, qui pourrait seule amener une opposition légale. L'ambition et l'envie, qui sont les grands mobiles du cauteleux musulman, en lui montrant les hommes comme des êtres avilis, n'en font que l'objet de ses calculs, afin d'arriver au pouvoir, dans lequel il ne voit que le moyen de gagner de l'argent. Rien ne lui coûte pour monter aux dignités, et il semble né pour elles dès qu'il a revêtu la pelisse d'honneur (1).

Le Turc, devenu puissant, n'en dissimule pas moins, parce qu'ayant précipité, par des moyens violents, celui qu'il remplace, il se trouve à son tour suspendu au bord de l'abyme. Il est donc préparé à l'évènement qui doit tôt ou tard le frapper; mais le fatalisme, sur lequel il se repose, fait qu'un grand meurt rarement de la maladie des ministres disgraciés. Son sang ne s'enflamme point par l'effet d'une ambition répercutée, ainsi qu'on pourrait en citer des exemples chez nous; il se console avec l'or qu'il a mis en réserve, il espère; et, accoutumé aux vicissitudes orageuses du despotisme, il envisage dans l'avenir un meilleur ordre de choses pour ses intérêts. Cependant s'il doit succomber, si sa tête est dévouée, comme *cela était écrit de toute éternité*, le Turc conserve jusqu'au dernier période du malheur un courage stoïque digne de la plus sainte des causes.

---

(1) L'usage de donner des pelisses, des cafetans et de l'argent aux grands de l'empire faisait partie du cérémonial de la cour des empereurs grecs.

LE BEAU, *Hist. du Bas-Empire*, t. XV, liv. LXXIV.



Dans les rangs ordinaires de la société, on retrouve la même physionomie morale; mais les formes, n'étant pas aussi obligées, laissent prendre un autre essor au caractère national. Les visirs et les grands, qui ont maintenant assez de raison pour ne plus s'étrangler avec le cordon qu'on leur envoyait, ont donné l'exemple au peuple d'une résistance salutaire; et la *visibilité* du souverain, requise comme condition pour régner (1), est en quelque sorte de rigueur dans l'application des sentences capitales, où il faut la présence d'un officier public. On ne se laisse donc plus égorger avec une soumission stupide; mais l'absence des lois fait que les individus s'attaquent par la calomnie, et s'assassinent en traîtres. Un pacha immole, par humeur ou par caprice, le premier venu; et le Turc, en général, ne paraît pas plus ému d'arracher la vie à son semblable, que de tuer une pièce de gibier.

On a donc eu tort de dire que les mahométans étaient philanthropes, et en examinant de près, on verra qu'ils n'ont pas plus de titres à la tolérance et à l'hospitalité. Cependant les voyageurs, qui se sont copiés, assurent le contraire, sans réfléchir qu'une religion, fondée avec le glaive par des hommes qui traduisaient le *compelle intrare* en criant *meurs ou crois*, ne pouvait avoir pour base la charité, qui constitue la tolérance. Les sectateurs d'un pareil culte étaient tout au plus capables de cacher leurs arrière-pensées sous le voile

---

(1) La visibilité du souverain est une des conditions prescrites aux sultans, et qui constitue le règne de fait.

F. D'OHSSON, *Cod. Polit.*, p. 5.



des concordats et des capitulations qu'ils concédaient, lorsqu'ils voyaient trop d'inconvénients à frapper. Comment a-t-on pu, sans cela, se méprendre sur leurs principes, en voyant la dépopulation de la Grèce, et les ravages de quelques provinces de l'Europe civilisée, qu'ils ont dévastées en haine du nom de J. C. (1) ? Si les preuves historiques n'existaient pas, j'énumérerais les métropoles et les basiliques converties en mosquées, et je montrerais les chrétiens frappés de mort civile dans tout l'Orient. Mais je me contenterai de demander à ceux qui ont préconisé la Turquie, de quelles épithètes on les y a salués (2), et aux *Francs*

---

(1) Les Turcs, à la sollicitation des Vénitiens excités par le pape, ayant attaqué et pris d'assaut Otrante, le 26 juillet 1480, passèrent au fil de l'épée douze mille soldats ou habitants de cette ville; et en dispersèrent ou traînèrent dix mille en esclavage. Ils scièrent le gouverneur ainsi que l'évêque par le milieu du corps, etc.

DARU, *Hist. de Venise*, lib. XVIII, t. II, p. 512 et 513.

On montre encore une église appelée la *Chiesa degli Martiri*, remplie des ossements des chrétiens qui périrent dans ce massacre. Depuis ce temps, la ville d'Otrante ne s'est pas relevée d'une catastrophe provoquée par la politique de Venise, dont le gouvernement n'est plus, et par Rome, à laquelle il ne reste, pour se laver de ses fautes, que de canoniser les victimes de sa politique.

(2) Les Turcs prodiguent aux étrangers les qualifications odieuses d'*immanzis*, hommes sans foi et sans loi; *kéavour*, infidèle; *kiopék*, chien, etc.; et il ne faut pas croire que le peuple seul agisse de cette façon. Je pourrais, à ce sujet, dire comment les monarques chrétiens sont qualifiés dans le conseil d'état du grand-seigneur; mais le respect m'impose le devoir de garder le silence.



établis dans l'empire ottoman, à quels titres ils y sont tolérés (1); et le problème sera résolu.

On pourrait objecter, avec mon ouvrage à la main, que la Grèce est cependant couverte de monastères, d'églises et de chapelles; mais est-ce à la tolérance que sont dus ces établissements? Il n'était pas plus au pouvoir des conquérants d'anéantir le christianisme, qu'à tous les persécuteurs qui les avaient précédés; et ce fut par cette loi éternelle qui a fixé les limites du pouvoir, que les barbares se trouvèrent arrêtés, comme les flots de l'Océan le sont par les dunes qui ressèrent son enceinte; et les vaincus durent ainsi à Dieu seul la conservation de leur culte. Les Turcs, devenus généreux quand ils eurent assouvi leur fureur sur les chrétiens (2), et qu'ils en eurent diminué le nombre de manière à ne craindre désormais rien d'eux, les attachèrent à la glèbe sous le titre de raïas (3). Alors ils durent permettre à ceux

---

(1) Voyez c. 3 du *Code politique*, par D'Ohsson. Les Musulmans doivent même s'abstenir de voir les étrangers, suivant ces paroles de l'Alcoran : *O fidèles, ne formez point de liaisons avec les chrétiens, les juifs, ni les impies. Celui qui les prend pour amis devient semblable à eux, et Dieu n'est pas le guide des pervers.* Enfin les Turcs qui désireraient fréquenter les Francs en sont empêchés par la crainte de l'opinion publique qui repousse l'étranger.

(2) Suivant les lois mahométanes, toutes les conquêtes sont à l'entière disposition du souverain, qui est maître du sort des peuples vaincus. V. c. 3, *Usséra, Code militaire D'Ohsson*, p. 35.

(3) Le même code consacre le droit d'égorger les prisonniers de guerre, de réduire en esclavage tous les individus enlevés



qu'ils enchaînaient de conserver leurs autels; et depuis l'époque des conquêtes par les mahométans, si on en excepte les pays gouvernés par Ali pacha et ses fils, ou quelques îles de l'Archipel, il n'a pas été construit une seule église dans toute l'étendue de l'empire ottoman. On ne souffre même de relever celles qui s'écroulent qu'à prix d'argent et dans des occasions d'allégresse publique, telles qu'une victoire éclatante ou la naissance d'un sultan (1). Alors le patriarche des Grecs, le catholicos des Arméniens, le kakam des Juifs, le grand cèdre des Parsis, le destour-destouran des Ignicoles, le mana des Manichéens de Bassora, peuvent réédifier leurs églises, leurs synagogues, leurs pyrées et leurs oratoires.

La prétendue tolérance des Turcs n'est donc qu'une affaire d'intérêt en principe, et une opération fiscale dans ses conséquences. Leur charité tant vantée n'est pas plus pure. Celle de quelques mahométans d'une piété exemplaire les porte quelquefois à léguer des biens ou des capitaux pour l'entretien des fontaines publiques. D'autres font bâ-

---

à la nation ennemie, militaires ou citoyens des deux sexes, et jusqu'aux regnicoles qui se seraient révoltés. Ce n'est que depuis l'époque de sa décadence, qu'on a vu la Porte rendre ses prisonniers de guerre, à la paix. *Ibid.*, p. 37 et 38.

(1) Suivant ce précepte de l'Alcoran : *Il n'est permis de construire chez nous ni synagogues, ni églises, ni temples nouveaux, mais bien de réparer les anciens, et de les rebâtir, pourvu que ce soit sur le même sol.* Le commentateur ajoute qu'on ne doit employer à la lettre que la même terre, les mêmes pierres et les mêmes matériaux qui ont servi aux anciens édifices religieux.



tir des caravansérails, des médressés ou collèges; et quelques-uns poussent la sollicitude jusqu'à fonder des distributions d'aliments pour les chiens de leur quartier (1). Malgré cette charité, qui s'étend jusqu'aux animaux, aucun Islamite n'a osé violer les convenances, en instituant des maisons de secours ou des aumônes en faveur des chrétiens malheureux. Ainsi leur bienfaisance, comme leur philanthropie, est entachée de *spécialité*, parce leur législateur a apporté *l'épée* et non *la paix* sur la terre.

L'hospitalité pratiquée sous la tente par les Orientaux, n'est plus en Turquie qu'une étiquette triviale. Si la porte d'un grand ou d'un homme riche est ouverte aux derviches, qui bravent le mépris et les convenances, jamais un seigneur n'accueille que son égal. On n'offre plus le banquet de la fraternité, mais le pain de l'aumône; au mahométan pauvre; qu'on relègue avec les domestiques, qui lui permettent, souvent avec dédain, de reposer sous un portique ou dans une écurie. Voilà à quoi se réduit maintenant l'hospitalité des Turcs. Mais quel est le véritable orthodoxe (*sunny*) qui voudrait recevoir chez lui un chrétien dépourvu de titres et de recommandation? Parfois même la plus haute protection ne l'emporte pas à cet égard sur les préjugés. « Vous brûleriez plutôt notre ville, disaient les habitants

---

(1) On sait que les chiens sont vagabonds et vivants par hordes dans toutes les grandes villes de l'empire ottoman; et quoique les Turcs les regardent comme immondes, ils pourvoient à leur subsistance, et leur font bâtir des chenils.



« de Livno (1) à deux Français porteurs de firmans  
 « du grand-seigneur et d'ordres du visir de la pro-  
 « vince, que de loger chez nous. Vous êtes des im-  
 « purs (cassres), et ceux qui vous ont introduits  
 « dans nos murs mériteraient d'être pendus. » Cette  
 réponse d'une peuplade barbare est la pensée de  
 tout Musulman, et le mouphti lui-même ne la  
 désavouerait pas : ainsi je demande encore où est  
 l'hospitalité. Un vrai croyant, qui ne voit que des  
 ennemis de Dieu dans les individus étrangers à sa  
 secte (2), demande chaque jour au Ciel, *que la mai-  
 son de Harb (la chrétienté) soit divisée, qu'elle se dé-  
 chire par ses mains, et qu'elle périsse comme Sodome  
 et Gomorrhe* (3). Tels sont les vœux d'un peuple  
 tout entier établi à nos portes, qu'on s'efforce de mé-  
 connaître. Un voyageur a été bien accueilli par un  
 pacha; un homme, tel que Choiscul-Gouffier, a été  
 fêté dans les bosquets de Crète par un aga qui at-  
 tendait de lui des présents; et l'un et l'autre pro-  
 clament, en thèse générale, que les Turcs sont hospi-

(1) Cette aventure est arrivée à M. David, consul-général de France à Travnik et maintenant à Smyrne, ainsi qu'à mon frère, lors de leur passage par Livno, en février 1807.

(2) On ne doit le salut à l'infidèle (dit le prophète) que par ces mots mystérieux : *Paix à qui suit la voie du salut*; et ce n'est pas commettre une injure de l'appeler ennemi de Dieu (*ya adou-oullah*).

(3) Je souhaite, me disait un jour Mouctar pacha, que Bonaparte extermine les Autrichiens et les Russes, et après cela, que lui et son armée puissent crever. Ce desir est celui d'un bon Turc; quant au mot *crever*, il est consacré par tout homme religieux, pour exprimer *la mort* d'un chrétien.



taliers. Pourquoi ne dit-on pas qu'ils sont généreux? cela serait aussi vrai que de vanter, ainsi qu'on le fait, leur luxe et leur magnificence. Quelque voyageuse, non moins croyable que lady Montague, pourrait attester qu'ils sont galants; et j'en connais d'assez bonnes pour affirmer qu'ils sont sensibles. Chacun parle suivant ses passions; mais la sévère vérité, qui juge les faits sans prévention, affirmera toujours que le mahométan est dur, altier, méprisant, avide, faux et menteur. L'œil des Orientaux en général a quelque chose de sinistre, et celui du Turc joint à cette expression celle de la férocité. Fixez ses regards, vous verrez sa pupille pivoter comme le balancier d'une montre; et au feu sombre qui l'anime, vous reconnaîtrez le vieil ennemi du nom chrétien. Si parfois le sourire tempère l'action terrible de ses yeux, son ton hautain, le son de sa voix, vous révèlent bientôt qu'il traite avec ce qu'il nomme un *djaour*; et en le fréquentant, vous reconnaîtrez à vos dépens que l'Européen se compromet toujours, lorsqu'il se familiarise avec un Turc (1).

Si les peuples du continent ont remarqué qu'on trouve rarement un Anglais deux jours de suite de la même humeur, ils éprouveront à cet égard un plus grand mécompte par rapport aux Turcs. Chez le premier, comme chez le barbare, cette inconsé-

---

(1) Les Hébreux avaient un pareil dédain pour tous les étrangers, qu'ils appelaient *Giores* (I Esdras, 9), quand même ils avaient embrassé le judaïsme; et les Turcs en usent de même avec les étrangers et les renégats, ou *περδουτοι*.



quence morale tient à une fausse idée de grandeur et de suprématie que l'un est forcé d'oublier dans le monde, et que l'autre ne perd jamais, parce qu'elle est fondée sur un principe absolu qui porte que le mahométan est *l'élu de la création*.

Pour expliquer comment il s'est trouvé des hommes qui se sont distingués dans les lettres parmi les Orientaux, il faut dire qu'ils n'étaient plus Musulmans dans l'acception rigoureuse de cette dénomination. Ils n'admettaient pas les principes des vrais croyants, en prétendant que tout est contenu dans l'Alcoran. Saadi, dont les poésies sont les délices des amis des muses; Hafiz, émule d'Anacréon, qui chanta le vin et les roses, ainsi que plusieurs autres poètes aimables; sortis de cette méditerranée sauvage, auraient été mis en pièces par les disciples armés d'Omar et d'Aboubekre. Mais si on trouve des poètes dans l'Orient, on n'y rencontrera jamais des philosophes tels que Locke, parce que l'esprit humain ne se déploie dans toute sa force qu'au milieu des sociétés policées.

C'est donc l'aveugle fanatisme, plus fatal encore à l'homme que le pouvoir absolu, qui est le fléau des des conceptions de la raison; et tout annonce que le Turc serait aimable sous une plus douce influence. Jugez-le par l'instinct qu'il met à choisir avec goût, quand il le peut, l'emplacement de son domicile. L'oiseau n'a qu'une seule manière de faire son nid; le Turc en a plusieurs pour varier les jouissances de sa demeure et de sa famille. Son palais, sa cabane ou ses kiosques dominant toujours un horizon de mer, le cours d'un fleuve, une vallée ombreuse, où quel-



ques lointains romantiques. Pensif et mélancolique, la pipe à la bouche et la lyre à la main, quand il est jeune, et tel que je l'ai vu aux bords du Pénée ou dans les bocages de la riante Thesprotie, chaque jour ramène le mahométan aux lieux qu'il a contemplés depuis son enfance, pour les revoir, quoique toujours les mêmes, avec un plaisir toujours nouveau. S'il chante, c'est pour lui seul; il s'amuse sans prétendre plaire à personne. Plus âgé, il savoure, avec la fumée de son narguilet (1), les douceurs du calme; le repos devient son élément; et la mort, qu'il considère sans effroi, n'est pour lui qu'un sommeil inaltérable.

Telle est l'image du mahométan dans ses habitudes. Propre dans ses vêtements, sobre dans son régime, ponctuel dans ses exercices religieux, monarque au sein de sa famille, il existe plein de lui-même, presque toujours pour lui seul; et sa vie pourrait être regardée, à beaucoup d'égards, comme l'existence monachale la plus douce. Cependant cet être, apathiquement indolent, est loin d'avoir des idées conformes à sa tranquillité. Chaque individu, rempli des prétentions de sa haute capacité, ayant devant soi la carrière ouverte à l'ambition, se croit destiné à toutes les fonctions; et cette erreur est le résultat du despotisme, qui nivèle à sa façon, comme le fait la démocratie. Un Turc, quel qu'il soit, riche ou pauvre, sur la pourpre ou dans la poussière, accueille avec transport les souhaits qu'on lui fait de devenir grand-visir, amiral ou pacha; et il répond naïvement qu'il est

---

(1) Espèce de pipe persane.



propre à tous les emplois que la volonté du souverain lui destinera. Il prendra donc le commandement d'une armée, l'administration des finances et les rênes du gouvernement public, avec autant d'assurance que si on lui confiait la direction d'un troupeau de moutons, ou le soin d'une basse-cour. *Les titres*, disent les Turcs, *confèrent les talents*; comme ailleurs *la naissance fait le mérite*. Mais ce qui prouverait en quelque sorte cette assertion pour eux, si les résultats pouvaient justifier une absurdité, c'est que de pareils hommes, avec un sens droit, ont souvent donné le change à de très-habiles négociateurs, et déjoué les intrigues les plus compliquées. A la vérité, ils ne gagnent plus de batailles. Byzance ne voit plus ses flottes remorquer les vaisseaux arrachés aux chrétiens, et leurs pavillons traînés dans les ondes de la Propontide. Mais cela tient moins aux choix des hommes qu'aux institutions négligées qui ont transformé une milice guerrière en une populace séditieuse, dont les armes ne sont redoutables qu'aux maîtres qu'elle se donna au temps de sa gloire. Il est arrivé et il arrivera aux Turcs ce que doivent éprouver tout souverain et tout peuple qui manquent à leurs devoirs les plus essentiels, quand ils oublient les lois conservatrices de l'autorité et les institutions nationales, sans lesquelles il n'existera jamais de roi ni de société politique. L'anarchie les dévore, voilà leur mal; et je pense qu'on ne sera pas tenté d'en attribuer la cause aux progrès des lumières, contre lesquelles *les portes* de l'ignorance ne prévaudront jamais, car les bons princes encourage-



ront toujours les sciences et les lettres, dans l'intérêt des peuples et du trône, dont l'alliance est consacrée de toute éternité.



## CHAPITRE CXXI.

### *Habitudes, diététique, préjugés, état social des Turcs.*

Les Turcs se nuancent, quoiqu'ils soient au fond les mêmes, suivant le climat des provinces qu'ils habitent. L'Asiatique ne soupire qu'après le repos; une molle oisiveté fait les délices de l'homme riche de la capitale, qui n'est pas employé dans les affaires publiques. Le sommeil et la conversation coupent uniformément le cours de l'existence monotone de ceux qui vivent de leurs-rentes. *Quel temps fait-il cette année?* demandent ces sortes d'automates aux esclaves, qui leur racontent des histoires fabuleuses; et bientôt après, ils se replongent dans leur apathie, comme le lâche qui se rendort au milieu d'un songe. Si parfois cependant ils veulent sortir, lorsqu'on les a portés tout essoufflés sur quelque butte d'où ils peuvent contempler le bosphore ou la campagne, ils croient avoir fait le plus courageux effort que peut leur inspirer la curiosité. Ils végètent, à moins que *la haine* ne les arrache à leur engourdissement. Comme cette passion est le vice capital de l'*indolence*, dont l'instinct est de ne se croire jamais légèrement offensée, il en résulte que, n'ayant pas assez de force pour repousser une injure, ou pour la pardonner,



de pareils hommes conservent des ressentiments qui éclatent souvent avec une violence inopinée.

Le mahométan qui habite la Thrace ou la Macédoine a des goûts plus élevés et plus nobles que l'habitant de la capitale, parce que, moins observé, il peut impunément être homme. La liberté a donné une trempe particulière à son esprit, qui a cessé d'être avili par l'influence du despotisme, des femmes et des eunnaques. Meilleur époux, fils plus tendre, il pratique avec régularité les devoirs que lui imposèrent la nature et la religion. Aussi voit-on rarement l'habitant voisin de l'Hémus et des plaines d'Amphipolis ou de Larisse, épouser plusieurs femmes à-la-fois; et les enfants, d'autant plus unis entre eux qu'ils sont issus d'un même sang, accomplissent avec amour les devoirs d'honorer leurs parents, qui leur sont imposés ailleurs par les lois (1). Il est rare, de leur côté, que les pères, à moins d'intérêts commandés par des raisons majeures, disposent de la volonté de leurs enfants pour les marier avant d'avoir atteint l'âge de majorité (2), temps où ils sont libres d'approuver ou de rejeter les choix qu'on leur propose.

---

(1) Indépendamment de l'obéissance et de la soumission, les enfants doivent à leurs père et mère de fréquentes visites. S'ils n'habitent pas le même lieu, ils sont tenus de les aller voir, au moins une fois tous les sept ans. En cas d'empêchements légitimes, ils sont obligés de suppléer à cette omission par des lettres pleines de tendresse, auxquelles ils doivent joindre quelques présents. Manquer à ce devoir, c'est pécher contre Dieu et la nature.

*Code civil, c. 4.*

(2) Le père a le droit de marier à son gré ses enfants mi-



Chéris de leurs parents qu'ils honorent, les jeunes Turcs des contrées de l'Europe que j'ai citées ont aussi plus de noblesse dans leurs goûts. Le plaisir de la chasse fait partie de leurs délassements, ainsi que la lutte et le jeu du dgérid, image des tournois chevaleresques. Moins civilisés, et par conséquent plus braves, les Musulmans macédoniens, épirotes et illyriens ont encore des mœurs plus fortes et mieux prononcées. Cependant l'homme riche, et eux-mêmes quand ils peuvent se dispenser du travail, ce qui a lieu dès que leurs revenus suffisent à leurs besoins, ont un penchant inné pour le repos; et, comme les Romains dégradés par le luxe, les Turcs se plaisent en général à oublier qu'ils ont des jambes.

C'est parmi cette nation qu'est mis en pratique le doux repos vanté par l'Italien, *il dolce far niente*. Tous ceux qui peuvent exister exempts de besoins, se lèvent, selon les saisons, un peu avant le soleil; et après une courte prière (1), chacun commence la

---

neurs, sans qu'ils puissent réclamer contre cet acte de son autorité.

Quant aux enfants majeurs, fils ou filles, il ne peut les marier qu'avec leur consentement. *Code civil, c. 5.*

Les anciens Grecs disposaient plus tyranniquement de la main de leurs enfants; et dès qu'un mariage était calculé, il était conclu. Un homme ordonnait, par son testament, que sa fille ou sa veuve épouseraient tel ou tel individu. Démosthènes cite plusieurs exemples de pareilles résolutions; et il rapporte comment son propre père avait légué sa veuve à un des tuteurs de ses enfants; ainsi les Turcs n'ont pas la priorité dans ce genre d'abus.

(1) Les Turcs ont cinq prières canoniques : 1° *Salat subhân*, à



journee en savourant la fumée d'une pipe et en buvant une tasse de café sans sucre. Après ce déjeuner ambrosiaque, les hommes en place donnent audience; et les gens du monde reçoivent ou font des visites. On sert le dîner régulièrement vers midi (1); et quinze minutes suffisent pour manger des viandes rôties (2), du pain mal cuit, et un plat de riz bouilli (pilaf), qu'on présente au dessert. La *sieste* suit ce repas; on se réveille pour prier; on croupit le restant du jour, qu'on termine par le souper, qui est suivi de la dernière prière légale. Alors cessent les bruits de la ville; les portes qui closent les rues ou les quartiers sont fermées, et le guet seul peut sortir, afin de veiller à la tranquillité publique (3).

---

l'aurore; 2° *Salat zuhlhr*, à midi quelques minutes; 3° *Salat assr*; vers trois heures après midi; 4° *Salat maghrib*, au coucher du soleil; 5° *Salat ischa*, une heure et demie après le coucher du soleil.

(1) Dans un ménage turc, il y a toujours trois tables séparées : celle du père de famille, qui mange seul; la seconde pour les enfants mâles, auxquels le respect ne permet pas de s'asseoir à côté de leur père; enfin une troisième pour la femme, qui vit retirée dans le harem. Les tables sont des plateaux en cuivre étamé, et quelquefois en vermeil, autour desquels il ne peut se ranger que trois et au plus six personnes.

(2) Ces viandes sont du mouton ou de l'agneau. La volaille est de médiocre qualité; et les paysans, qui sont dans l'usage de la souffler pour la faire paraître grasse, la détériorent et la gâtent par ce procédé, qui a de graves inconvénients en temps de peste.

(3) Dans les grandes villes de l'empire, on ferme à la nuit tombante, par des barrières, toutes les rues à de petites di-



A l'exception du temps de rhamazan, pendant lequel on passe les nuits en fête, comme il n'y a ni spectacle, ni bals, ni concerts, plaisirs qui sont déclarés profanes, chacun, renfermé chez soi, se couche, sans imaginer qu'on puisse faire rien de mieux que de dormir, quand il est nuit. En cela, les Turcs, dont le réveil est marqué par l'apparition du soleil, et qui mesurent leurs occupations d'après sa durée, suivent une vie toute naturelle, et dorment quand les ténèbres, couvrant la terre, les invitent au repos.

Ceux qui travaillent de leurs mains (c'est le petit nombre chez une nation militaire), sobres par nécessité, divisent aussi leur nourriture en deux repas, qui se composent de pain mal cuit, de riz, de végétaux et de fruits acerbes. Ils se dédommagent de la privation du vin que la loi leur impose, par le café et l'usage de la pipe, qu'ils portent à l'excès. Les derviches, les mendiants et les dévots, comme les Thraces qui s'enivraient autrefois avec la fumée de certaines plantes vireuses, cherchent d'autres compensations dans les narcotiques. Le peuple en général trouve à suppléer d'une manière quelconque aux objets défendus par la diététique religieuse que leur imposa le prophète, qui avait emprunté des Juifs la majeure partie de ses prescriptions (1).

---

stances, afin d'empêcher les communications. Cette mesure de sûreté a pour but de prévenir les émeutes, en tenant les bourgeois cernés, et d'isoler les quartiers de manière à les empêcher de se soutenir en cas de révolte.

(1) Suivant les préceptes de Mahomet, on regarde comme



A la vérité, les mahométans ne sont pas aussi attachés à la lettre de l'écriture, que les Hébreux; et comme on est moins observé dans les provinces qu'au sein de la capitale, ce qui est le contraire dans l'Europe civilisée, la vie y est par conséquent plus abondante. Ainsi on ne craint pas de se souiller en mangeant du lièvre, du gibier et des tripes; le poisson avec ou sans écaille fait partie des mets usités; on sert sur les tables des écrevisses, des langoustes, des homards; enfin on boit publiquement du vin dans les tavernes et les caravansérails. Mais le Turc qui use de cette boisson sait rarement s'arrêter dans un juste milieu; et le principe une fois violé, il est rare qu'il ne se dégrade pas par l'ivrognerie. C'est pourquoi on voit presque partout les galiondgis (matelots), les spaïs et la soldatesque, gens en général adonnés à la boisson, être les auteurs des désordres publics, et les instruments des révoltes qui affligent les villes principales de la Turquie. Plus dissimulés, les hommes des classes supérieures et les cagots, qui ont la passion du vin, boivent en cachette, à l'insu de leurs serviteurs et de leurs femmes, dont la passion pour les liqueurs fortes est d'autant plus violente, qu'elles ont moins de moyens de la satisfaire. On peut dire à

---

immonde la chair des oiseaux voraces, des animaux carnassiers, des reptiles, de la tortue, de l'éléphant, du porc, de l'âne, du mulet, des amphibies, et les coquillages. On doit s'abstenir du sang, des parties naturelles, des reins et des entrailles de tous les animaux. On ne peut manger de gibier que lorsqu'il est tué avec certaines pratiques légales.



un petit nombre d'exceptions près, que la loi du prophète contre le vin est, parmi les Musulmans, la plus mal observée de tous ses préceptes religieux. Leur goût même à cet égard est tellement dépravé, qu'ils boivent avidement de l'eau-de-vie imprégnée de canelle et de piment. C'est enfin, comme je l'ai vu quelquefois, une bonne fortune pour ces palais de bronze de vider des flacons d'eau de Cologne, de lavande et de la reine de Hongrie, qu'ils trouvent un breuvage délicieux, parce qu'il leur brûle les entrailles; et chez eux, comme parmi les sauvages, l'ivresse est le bonheur suprême.

Les oulémas et les ascétiques, qui se conforment au texte de l'écriture, cherchent des sensations plus fortes que celles du vin dans l'opium en nature, dont l'effet leur cause des extases ravissantes. Vainement l'autorité a sévi contre cette espèce de débauchés qu'on appelle *tériakis*; plusieurs ont souffert les derniers supplices plutôt que de s'abstenir d'une drogue qui fait leur félicité. Le mépris public, auquel on les a voués depuis, n'a pas eu plus d'empire sur eux que les efforts de l'autorité et les avertissements de la nature. Leur tête vacillante, la perte de leur barbe, l'alopecie, la chute des ongles et les périostoses les préviennent inutilement de leur destruction; les jouissances qu'ils éprouvent leur font braver la mort, qui les mine en détail. Ils creusent avec transport le tombeau qui doit les engloutir, et rien ne peut les détourner d'un appétit funeste par lequel ils sont subjugués.

Si le goût pour les boissons et les substances enivrantes est dominant parmi les Orientaux, leur esprit



n'aime pas moins à se repaître d'une autre espèce de nourriture décevante, qui est la magie. Les inventeurs de cette science ambiguë, qui comprenait dans ses attributions la religion entendue à leur manière (1), la médecine des empiriques et l'astrologie des jongleurs, étaient sans doute loin de prévoir les conséquences qu'on tirerait un jour de leurs visions. Les Turcs, qui n'ont adopté de cette grande fable surnommée magie, inventée par Zoroastre, que la honteuse imposture (Γοητεία), qui dérive de l'astrologie judiciaire et de la divination, sont les esclaves des plus viles superstitions. Ils chargent, dès le berceau, leurs enfants d'amulettes, de chiffres mystérieux, de devises cabalistiques; et ces êtres, livrés aux femmes, ne sortent de leurs mains que pour tomber entre celles des derviches qui dégradent leur raison en leur inculquant une croyance ridicule. La tête remplie d'erreurs et le cœur dépravé par le fanatisme, le mahométan entre alors sur la scène du monde; mais, au lieu de se placer sous l'empire du destin, que ses dogmes lui enseignent, il cherche sans cesse à pénétrer ses fins. Il ne fait et n'entreprend rien sans recourir aux interprétations des songes ou *éphialtes* (2), et aux avis des négromanciens. Pour construire un vaisseau ou pour bâtir une maison, on

(1) Μαγεία ἐστὶ τῶν θεῶν θεραπεία. PLAT., *In Alcibiad.*, I.  
Cœlitum antistita colendique eos ac venerandi gnara.

APUL., *In Asin. aur.*

(2) Ἐφιάλτης, *cauchemar*, produit par l'atrabile et les mauvaises digestions.



interroge les astrologues ; on les consulte dans les maladies, à l'époque des naissances, à celle des mariages ; et la nation ne se compose ainsi que de *sorciers*, ou de gens qui se croient *ensorcelés*. Le prince et les sujets investis de l'autorité ne prennent jamais de résolution spontanée, si ce n'est pour tuer ou pour détruire, de pareilles actions étant réputées sans conséquence. Chacun a ses talismans ; l'année se compose de jours blancs, et de jours noirs ou apophrades. Le mardi est fatal à ceux qui commencent un voyage, parce qu'il renferme une mauvaise heure qu'on ne connaît pas ; enfin l'islamite a ses nuits saintes. Dans certaines occasions, on s'adresse aux faquirs, qui devinent par l'eau, au moyen de l'épée, ou bien avec des miroirs, dans lesquels ils disent voir les objets, quoique ayant les yeux bandés (1). Mais les plus renommés de ces charlatans sont les planétaires, que Lucien et Apulée avaient livrés au mépris public, sans pouvoir cependant détruire leur crédit.

Le mal était trop invétéré, et il est tellement enraciné chez les mahométans, qu'il y existera aussi long-temps que le despotisme auquel ils sont condamnés. Leur vie est une longue nuit partagée entre le repos et les rêves mensongers. Ils portent le désordre et les incohérences de leurs idées dans leur style (2), comme dans leurs actions ; et ils campent

---

(1) *Vid.* Beroaldi Præfat. in Asin. aure. Apulei.

(2) Pour ceux qui ne connaissent pas le style oriental, je crois à propos d'en publier un échantillon, capable de donner une idée de ce qu'on a écrit et de ce qu'on écrira jusqu'à la



sur la terre, à la manière des Tartares, pour consommer sans rien laisser de durable.

Les Turcs, bien différents en cela des Maures, qui ornèrent l'Espagne de monuments magnifiques, n'ont fait que détruire. On ne voit de toutes parts, à l'exception de quelques mosquées bâties, d'après les ordres des sultans, par des Grecs et des Arméniens, que les traces de leurs ravages; et il ne restera d'eux sur le sol qu'ils habitent que quelques fontaines publiques et le vain luxe des tombeaux. Leurs villes se renouvellent tous les vingt-cinq ans; et comme les générations de l'Orient, dont elles ont la durée, leur physionomie, toujours la même, n'offre ni amélioration, ni perfectionnement pour les commodités, ni sous le rapport des arts.

consommation des siècles, dans ce genre immuable de pathos qui est le style de la diplomatie du pays des Mille et une Nuits.

*Protocole d'une lettre de l'empereur Mahomet III au Sha Séfi Abas I, roi de Perse.*

A l'éminent en dignité, le sublime en majesté, l'égal de Houcheuk en sagesse, et de Darius en perspicacité; nouveau Siavech, émule de Kéikiaous en prévoyance, des Cosroës en vélocité; non moins intrépide que Sandjar, magnifique comme Féridoun, et aussi judicieux qu'Afrasiab; le paisible possesseur du siège des Dariens, l'ornement du trône qu'il occupe, la perle inappréciable de la mer de primatie, la huppe panachée du parterre des vertus, le diadème de la botanique des têtes couronnées, le roi de l'échiquier de la science du gouvernement, le principal distique de l'ode de la gloire, le premier fleuron de la couronne du bonheur, le très-glorieux Sha Abas puisse-t-il être en permanence dans la voie de la direction vers la foi!



Le volcanique Orient, immuable dans ses institutions, n'offre de changements que parmi les individus. Là, sous l'empire du pouvoir absolu, j'ai vu, dans le terme de douze années de séjour, deux sultans égorvés au milieu des séditions, une foule de mouphtis déposés, de visirs suprêmes décapités ou exilés. Malgré ces catastrophes, le colosse se soutient comme ces rochers délabrés qui menacent les passants de leur chute depuis des siècles, mais dont la masse ne peut être culbutée que par un tremblement de terre (1).

Le temps, qui moissonne rapidement les individus, s'arrête devant les usages les plus futiles; et la mode, qui change presque aussi périodiquement que les saisons, la physionomie de l'Europe chrétienne, est fixée invariablement chez les Turcs. La barbe, les larges simarres, les coiffures élevées, la majesté des costumes des sociétés patriarcales, se sont conservées et dureront autant que les Orientaux, dont l'esprit rend si petit tout ce qui paraît grand au premier

---

(1) La durée des empires despotiques est due à leur vaste étendue; car les petits tyrans n'ont jamais fait que paraître et tomber, tandis que son propre poids rend une masse difficile à ébranler. La crainte au-dedans est trop servile, la puissance des grands trop dépendante et passagère, pour rien innover. Un soulèvement général, possible dans un petit état, est impraticable dans un grand empire. La révolte qui éclate d'un côté est accablée à l'instant par l'aveugle obéissance des provinces qui ne sont pas du complot. Enfin la nature de ces gouvernements est de durer jusqu'à ce que quelqu'un se présente pour les conquérir.

*Des Corps politiques et de leurs Gouvernements, t. II, c. 3.*



coup-d'œil. Ils n'apprennent, ils n'oublient, ils ne changent et ne modifient rien. Les castes et les corporations ont leurs couleurs, leurs bonnets et leurs chaussures déterminés par des statuts; de façon que, tout étant réglé, rien ne se perfectionne, parce que rien ne peut varier. On est vêtu comme on l'était au temps de la conquête, et comme on le sera tant qu'il existera des sociétés politiques.

L'imprimerie, qui a formé une des plus étonnantes époques dans l'histoire du monde, n'est qu'un être idéal parmi les Turcs; et cette invention est même regardée comme une hérésie par les vrais orthodoxes, qui ne veulent lire que des ouvrages manuscrits. On n'a pas rejeté avec un égal dédain l'usage de la poudre et des armes à feu, parce que, depuis Amurath et Mahomet II, qui s'en servirent dans leurs guerres, on les considère comme une invention nationale. L'emploi des bombes avait quelque chose d'assez amusant et de trop meurtrier, pour ne pas être adopté par un peuple destructeur. Aussi existe-t-il un corps de bombardiers (comparadgis) en Turquie. Mais comme on a conquis l'empire par le sabre, on prétend le défendre avec cette arme; on rejette en conséquence la baïonnette, et on s'en tient aux vieilles routines pour la tactique et la stratégie. Ainsi on n'a jamais pu parvenir à créer des troupes réglées, et on raisonne à ce sujet, à Constantinople, comme le faisait notre noblesse long-temps après l'invention de la poudre, lorsqu'elle soutenait la prééminence des hommes d'armes sur l'infanterie qui éleva les Romains à la domination universelle.



Si les grands détails de police sont stationnaires ou négligés en Turquie, on croira facilement que l'ordre intérieur de l'état est à-peu-près celui des sociétés barbares. On ne sait pas, dans tout l'empire, ce que c'est que la poste aux lettres; et la correspondance n'a lieu qu'au moyen de Tatares ou courriers, que les grands et les négociants expédient à leurs frais. Les particuliers attendent le passage d'une caravane pour lui confier leurs lettres; et comme il n'y a ni noms de famille pour les individus, ni désignation de rues dans les villes, ni indication de domiciles par numéros, il faut s'adresser à quelque personne de connaissance, et c'est un pur hasard quand une lettre parvient à sa destination. La suscription porte : *A Moustapha, Ali, Constantin, Christos, etc.*; et pour cela l'individu n'en est pas plus facile à découvrir. Il arrive souvent qu'il y a dans un même quartier trente personnes qui portent l'un de ces noms; alors on est réduit à spécifier la profession, et jusqu'aux traits de la physionomie, afin de donner un signalement approximatif au porteur d'une dépêche. Ainsi on mettra sur une adresse : *A N. le borgne, la barbe noire, le louche, le boiteux, le bossu*; et comme il y a plusieurs hommes d'un même nom atteints d'infirmes pareilles, une lettre passe dans vingt mains, est lue et relue par autant de gens, afin de savoir si elle est pour eux, et n'arrive souvent pas à celui auquel elle était destinée. On passe des années sans entendre parler de ses parents ou de ses amis; les liens de famille se relâchent, et les souvenirs s'affaiblissent. On existe d'abord dans le vague; on



devient enfin indifférent ou insensible aux rapports qui font le charme le plus doux de la vie, et dont la continuité console des maux de l'absence.

Comme il n'y a pas d'état civil dans la Turquie, il résulte, indépendamment du défaut de noms de famille, que personne ne connaît son âge. On a entendu dire qu'on était né à l'époque d'une guerre, d'une famine ou d'une peste (car les annales du despotisme ne se comptent que par des désastres publics), arrivées dans tel ou tel temps; et on part d'une de ces dates vagues pour compter ses années. Les femmes sur-tout s'empressent d'en oublier le nombre; et on répond ordinairement à celui qui s'informe de l'âge d'une personne, en disant qu'on ne sait pas *une pareille chose*. Cette insouciance fait que la chronologie des mahométans est plus que douteuse; et leur histoire ne repose en conséquence que sur des *computs* sans critique (1).

Les archives de l'état forment à leur tour un chaos indigeste; les greffes des tribunaux, comme les oracles de la Sibylle, ne sont écrites que sur des feuilles volantes. Ainsi partout l'*usage continué* constitue le *droit*; et les testaments, par lesquels on cherche à soustraire une partie de ses biens en faveur de ses héritiers, sont la plupart du temps illusoires, par défaut de mi-

---

(1) L'histoire ancienne des Turcs comprend six époques : I<sup>re</sup> Ils fixent le déluge à l'an 2242 de la création; II<sup>e</sup> la naissance d'Abraham à l'an 3323; III<sup>e</sup> la mort de Moïse à l'an 3868; IV<sup>e</sup> la mort de Salomon à l'an 4443; V<sup>e</sup> la naissance de J. C. à l'an 5584; VI<sup>e</sup> l'hégire à l'an 6216, dans la cinquante-troisième année de Mahomet, et la treizième de son apostolat.



notes conservées dans les notariats et de bureaux d'enregistrement. On ne tient acte ni des mariages, ni des décès; et le juge qui prononce un divorce, après avoir rendu sa sentence, reçoit ses épices, sans s'inquiéter de la conservation d'un contrat qui intéresse une famille. On condamne un homme à mort avec une plus funeste indifférence; et la justice, qui est toute prévôtale, ne dresse jamais de procès-verbal de ces sortes de décisions; enfin un visir fait souvent pendre un homme sans s'informer de son nom.

Les cadis, qui, comme tous les juges en général, devraient être un bien négatif dans l'état social, sont, en Turquie, une véritable calamité (1). On négocie auprès d'eux le rachat des crimes, et jusqu'aux bienséances de cruauté, dans l'application des peines. Ainsi quelques corps de l'état réclament les privilèges qu'ils ont d'être étranglés sans être attachés au gibet, d'avoir la tête tranchée comme gens d'épée; et un voleur de grand chemin se croi-

---

(1) Comme les charges de judicature et tous les emplois se vendent à l'encan, la propriété et la vie des citoyens sont livrées à l'arbitraire. On voit, comme au temps des bailliages et des justices seigneuriales, trois suffrages, et souvent celui d'un seul homme, rendre des arrêts, nuls sans doute par leur nature, mais malheureusement réels dans leurs effets, puisqu'on a l'atrocité de les exécuter comme s'ils étaient rendus par la bouche de la vérité, ou selon la voix de l'Éternel. Par un autre abus, il n'y a pas d'appel en matière criminelle, tandis qu'on peut recourir à un autre tribunal contre tout jugement en matière civile; de sorte que les intérêts et l'argent sont plus sacrés que l'existence d'un peuple qui semble tenir son code de la main même de l'iniquité.



rait *déshonoré*, s'il était puni du supplice d'un larron obscur, au lieu d'être empalé. Tel est l'état de l'avisement de l'homme dans ces malheureuses contrées, où le sort l'a placé sous le poids de l'ignorance, de la terreur, et d'une servitude avilissante. L'atrocité politique y confond plus qu'elle ne le fait ailleurs les crimes avec les fautes, et les fautes avec les erreurs, de manière à faire regretter la vie sauvage à celui qui réfléchirait sur sa position. Enfin les lumières, filles du Ciel, repoussées par les lois de Mahomet et de ses califes, qui voulurent, à l'exemple de Moïse, créer un peuple à part, s'éteignent en touchant aux frontières des Osmanlis.

Tant de voyageurs ont donné des aperçus sur les femmes turques, que je craindrais de répéter ce qu'on sait, en faisant connaître leur condition. L'empire de la beauté, par lequel toute société se civilise, semble avoir perdu ses droits devant les lois mahométanes, où il n'est question du sort de la plus belle moitié du genre humain, que pour stipuler son esclavage et sa dégradation. L'amour eût réparé ces injustices; mais la violence et le désordre sont toujours là où sa douce influence ne se fait pas sentir. Le prophète, ainsi que les théologiens qui voulaient justifier l'esclavage des Indiens, en leur refusant une ame, afin d'être en droit de les opprimer; le prophète n'a considéré les femmes que comme des êtres de reproduction; et ses sectateurs, pour suivre ses préceptes, n'élèvent guère le sexe qu'ils enchaînent au-dessus des individus matériels. En vain dira-t-on que les Turcs chantent l'amour, que leurs poésies res-



pirent cette passion sacrée ; jamais un pareil sentiment ne peut s'allier avec l'esclavage auquel ils condamnent l'objet de leurs transports. Les grilles, les verroux, les cunuques, attestent moins en cela la jalousie que la bassesse qui porte l'opresseur à ne voir dans sa noble compagne qu'une créature purement physique, qu'il aime par calcul, qu'il estime quelquefois comme la mère de ses enfants, mais loin de laquelle il place ses jouissances et ses plaisirs, qu'une aberration infâme lui fait rechercher dans son propre sexe. Mais les droits de la nature ne sont jamais violés nulle part, sans porter atteinte à l'ordre social. Les peuples immoraux de l'Orient, ainsi que les sauvages qui outragent le sexe, ne connaissent pas l'amour ; et en négligeant son culte, ils se perdent dans l'abîme où s'engloutissent les talents, la gloire, les sciences, les vertus, sources de la prospérité publique. Les Turcs ont ôté aux femmes leur influence, et ils sont devenus sombres, altiers, dissimulés et féroces. Ils les ont séparées de la société, et la société est tombée parmi eux dans la barbarie ; parce que la morale est et sera à jamais l'ouvrage de la beauté, qui a reçu du ciel l'auguste mission de rendre les hommes généreux, compatissants, et d'en faire des braves, non comme les héros d'Homère ou les farouches Romains, mais à la manière des personnages illustres que l'Europe chrétienne compte dans ses fastes.



## CHAPITRE CXXXII.

*Mœurs, idées religieuses et préjugés des Grecs.*

On reconnaît le Grec, ainsi que les monuments de sa patrie, à son type historique, à la grace des idées brillantes qu'il conserve; et comme ces torses mutilés de l'école de Phidias, où l'on retrouve néanmoins l'empreinte du beau idéal, on distingue, dans les traits du peuple *deux fois subjugué*, la noble origine dont il est descendu. Ce caractère particulier, qui n'a pas frappé la plupart des voyageurs, acquiert un intérêt plus touchant, quand on réfléchit à la tristesse et aux inquiétudes qui flétrissent l'âme des Grecs tous les jours de leur existence. On est étonné comment, après tant de vicissitudes et de métamorphoses cruelles, les descendants des Hellènes, privés du nom glorieux de leurs ancêtres, froissés par toutes les révolutions qui ont affligé l'Orient, se sont perpétués en corps de nation. Enfin on est émerveillé de voir avec quelle constante résignation ils ont fait tête à l'oppression, et sont parvenus à conserver leurs mœurs nationales, avec les débris de leur langue harmonieuse et les caractères inventés, dit-on, par Cadmus, qui servaient à l'écrire, antérieurement au siècle d'Homère.

Ce point de vue, sous lequel l'homme sans prévention doit juger les Grecs, me conduit, avant d'entrer dans les détails des faits que j'ai recueillis, à passer succinctement en revue les siècles écoulés, afin de rappeler ce que furent les Hellènes, avant de dire ce que sont leurs descendants, en laissant à décider ce



qu'ils pourraient devenir, si leur condition actuelle était améliorée.

Les premiers hommes établis dans la Grèce avaient, suivant Plutarque, attaché la gloire à la force physique. Ils employaient cette qualité brutale à massacrer, à détruire, ou à réduire leurs semblables en servitude; et ces êtres féroces ne regardaient la vertu et la justice que comme l'expression de la faiblesse. Ennemis du travail, ils trouvaient plus commode d'enlever les moissons que de cultiver les terres pour en recueillir les fruits. D'autres se nourrissaient du labeur des hommes qu'ils avaient attachés à la glèbe. Ceux qui n'avaient pas de serfs se faisaient brigands, et la fatigue d'une excursion leur donnait parfois le moyen d'exister pendant une année. Telle fut la nature perverse des prétendus héros dont les *Eupatrides* de Sparte se glorifiaient de descendre. Ce qu'ils racontaient de leurs illustres ancêtres, dont les *tanières héroïques* furent les cavernes du mont OËta, avant qu'ils eussent envahi la vallée de l'Eurotas et asservi les habitants de Hélos, ressemble à ce que disent nos vieux chroniqueurs des Francs, qui eurent leurs *huttes saliques* dans les forêts de la Germanie, jusqu'au temps où la faim les en chassa pour conquérir les Gaules et usurper les terres de leurs habitants.

L'histoire de la barbarie des Gaules et de la Grèce n'a que ce trait de ressemblance. Les dieux qui succédèrent aux chefs des tribus pélasgiques, étant arrivés dans la Grèce, loin de consacrer le droit du plus fort par leurs préceptes, rapprochèrent les hommes en leur insinuant des idées sociales; et le



premier autel, au lieu de servir de pilier pour sceller l'anneau de la chaîne destinée à garotter les hommes, devint le signe auguste de la civilisation. Alors la mythologie, dédaignant de s'envelopper de ténèbres redoutables, anima la nature en peuplant le ciel, la terre et les éléments, des bienfaiteurs de l'humanité. Jupiter, placé au trône de l'Olympe, fut proclamé le maître des dieux. Junon, assise à ses côtés, présidait à l'Hymen, qui était lui-même divinisé. Bacchus et Cérès (1) fécondaient les campagnes échauffées par Apollon, surnommé *l'ancien des siècles* (2); et les peuples chantaient les hymnes de l'amour et de la reconnaissance envers les dieux. Les forêts, les coteaux et les campagnes retentissaient tour-à-tour des refrains de l'innocente bucolique, ou des cantiques des laboureurs qui invoquaient Pan et les divinités champêtres. On effeuillait des roses et des fleurs dans le sein des Naiades, pour les remercier du cristal limpide de leurs eaux. On attachait des guirlandes aux rochers en l'honneur des Oréades, et on sacrifiait sous les nefs des bois aux

---

(1) Bacchus présidait à la verdure ainsi qu'à la fleur des arbres, et on lui sacrifiait à ce titre sous le nom de *Phloïus*. Il était uni par un culte commun avec Cérès surnommée *Anésidore*; et les Eumolpides les appelaient *surveillants de la nourriture des hommes* (Plutarch., *Sympos.*, lib. V, p. 683; *Ibid.*, lib. IX, p. 745; Aristid., *Orat.* IV).

(2) Platon, qui l'appelle *Horus* et *Soleil*, lui donne le titre de *fils de Dieu, seul égal à son père*. C'était chez les Égyptiens l'*Osiris, vainqueur du serpent*; et parmi les philosophes, *la force divine, l'ancien des siècles, l'ame du monde* (*Vid.* Amm. Marcell., *Ælian.*; Plutarch., *De Iside*, p. 377; Macrob., *Somn. Scipion.*, lib. I, c. 18).



mystérieuses Dryades. Les Pans, les Égipans avaient leurs grottes garnies de mousse, dans lesquelles on venait dormir afin d'obtenir des songes heureux. Amphitrite, Neptune, Salacia, les Tritons, Éole et les Vents étaient révéés sur les promontoires, ainsi qu'aux attéragés redoutés des marins. Enfin les dieux infernaux avaient leurs autels dans les cavernes, au fond desquelles les Pythonisses se retiraient afin d'évoquer les ombres, ou pour se pénétrer du dieu qui remplissait leur sein de son souffle prophétique.

Tels étaient les pôles autour desquels roulait la religion qu'Hésiode avait empruntée des Égyptiens. Mais, indépendamment de cette théogonie générale, chaque classe de la société possédait ses dieux tutélaires. Les navigateurs invoquaient les divinités des profondeurs de la mer, et le feu mystérieux qui voltige autour des mâts des navires pour annoncer la fin des tempêtes. Le guerrier appelait à son secours Mars, Pallas, la Terreur; et le Spartiate comme le Romain sacrifiaient à la Peur. Les artistes adressaient leurs prières à Minerve et à Vulcain. Les poètes, couronnés de lauriers, suppliaient les Muses, Phœbus à la lyre d'or, la Mémoire et le fils de Maïa, de les inspirer, et de diriger leur génie. L'amant offrait des myrtes, des roses et des colombes à la déesse d'Amathonte, pour se la rendre propice. Bacchus, révéé dans toutes les parties de la Grèce, avait ses orgies (1). Enfin les foyers chômaient, dans des fêtes de famille, leurs dieux domestiques. Ainsi l'illusion

---

(1) C'était le dieu suprême des Grecs; il inspirait les hommes,



régnait par-tout, l'erreur était divinisée; tandis que les vertus bienfaisantes, l'amour conjugal, la consolante charité, l'humilité plus résignée que les prières boiteuses d'Homère, n'avaient ni temples, ni culte, parmi les Athéniens, quoiqu'ils eussent *un roi des sacrifices* (1), qui ne fit pas toujours respecter l'autel de *la miséricorde*.

Sous l'influence des divinités du paganisme, la Grèce fut donc ce qu'elle devait être, illustre par le génie plutôt que par le bon sens de ses habitants; célèbre par les lettres, brillante par les arts, et corrompue comme les dieux qu'elle adorait. On vit en conséquence s'élever dans son sein, à côté des poètes, des historiens, des artistes et des guerriers, enfants de la patrie, une philosophie incertaine, qui ne cherchait qu'à justifier les vices ou les faiblesses; et parmi tous les sages de l'antiquité, on ne peut pas en citer un seul comme modèle de perfection. Le levain des passions humaines entachait leur morale et la plupart de leurs actions. Pythagore ne fut qu'un visionnaire rigide et imposteur (2), dont la morale était peut-être

---

les femmes; et Aristophane prétend que les politiques même d'Athènes délibéraient le verre à la main. *Ἑλληνισίας*, v. 135.

De là le surnom d'*Évelpides*, qui fut donné aux Grecs, parce qu'ils voyaient sans cesse l'avenir sous un jour favorable.

(1) L'archonte appelé *roi des sacrifices*, était plutôt un inquisiteur d'état qu'un ministre des dieux.

Voy. ANDOCIDE, *Traité des Mystères*, p. 65.

(2) Ce misérable charlatan se prétendait formé d'une substance plus noble que le reste des hommes. Il racontait à ses disciples que son ame était celle d'Æthalide, fils de Mercure;



plus dangereuse que celle d'Épicure (1). Aristide-  
le-Juste fut adonné aux vices réprouvés par la na-  
ture (2); Socrate, déclaré le plus sage des hommes  
par l'oracle de Delphes (3), était superstitieux, et  
l'ami des plus cyniques débauchés d'Athènes (4);  
Platon, qui raisonne parfois comme un fanati-  
que (5), fut entaché des vices de son maître; Xé-  
nophon n'était pas exempt du même reproche (6);  
Aristote ne passa jamais pour vertueux; Dion était

---

qu'il avait été Euphorbe au siège de Troie, puis Hermotime;  
enfin un pécheur de Délos, nommé Pyrrhus, et qu'il était des-  
cendu vivant aux enfers. (*Voyez Iamb., Vit. Pythagor.; Plut.,  
Sympos., lib. IV; Ælian., Var. Hist., lib. IV, c. 17; Diog.  
Laert., lib. X, § 4 et 6; Ovid., Metamorphos., XV, v. 160 et  
seq.; Lactant., De falsâ Sapientiâ, lib. III, c. 18; Tertullian.,  
De Animâ, c. 15 et 28.*)

(1) On a remarqué, dit Pauw, que jamais aucun des épicu-  
riens ne fut accusé d'impiété, qu'ils vivaient sans procès, et  
que leur union était un objet d'admiration.

*Recherch. philosoph., part. III, §. 7.*

(2) Plutarch., *In Aristid.*, p. 319.

(3) Plat., *Apolog.*, t. I, p. 21. Vandale prétend que cet oracle  
est faux et supposé. *De Oraculis*, diss. II, p. 197.

(4) Plat., *De Rep.*, lib. I, p. 327, et *in Sympos.*; Arr., *De  
Epictet.*, lib. II, c. 18; Lucian., *Amor.*, p. 683.

(5) *Voyez son livre X<sup>e</sup> de la république, où il ordonne de  
traduire en justice comme impies ceux qui nient la divinité des  
planètes. Ainsi, dès ce temps, on poursuivait les hommes pour  
cause d'opinions métaphysiques. Ce qui ne tombe pas sous les  
sens tombait sous le glaive des lois, mais sans pouvoir subjugu-  
er, comme cela arrivera toujours, la puissance invincible des  
consciences, dont les persécutions font le plus beau triomphe.*

(6) Laert., lib. II, § 48, cum notis Aldobrandini.



l'ami et le conseiller de Denis-le-Tyran (1); Timoléon fut accusé de cruauté (2); et Phocion se présente presque seul dans l'histoire pour réhabiliter les grands hommes de l'antiquité.

Les derniers enfants de la liberté n'étaient plus; et la Grèce, courbée sous le joug des Romains, dégénérait, lorsqu'un grand moyen de restauration morale et politique lui échut en partage. Le *dieu inconnu* venait d'être annoncé aux juges de l'Aréopage; l'évangile pouvait être propagé sans la dialectique des écoles, qui avaient énervé la Grèce; et le monde alors connu aurait dû une illustration sans tache aux descendants des Platon et des Miltiade régénérés par le baptême. Mais comme on avait à combattre le polythéisme protégé par l'autorité, les premiers pères de l'église, au lieu d'annoncer la vérité dans sa simplicité, entrèrent dans la lice en prenant les couleurs de leurs adversaires. Les graces de la parole et du style se conservèrent donc pendant cette première période, parce que les nouveaux docteurs voulaient prouver que les principes de l'évangile se trouvaient dans les ouvrages des philosophes. Mais cette manière répréhensible (3) de procéder dégénéra bientôt

(1) Cornelius Nepos, *In Vitâ Dionis*.

(2) Plutarch., *In Vitâ Timoleonis; et Corn. Nepot.*

(3) C'était le sentiment de plusieurs savants tels que Vossius, qui dit à ce sujet : *De Steuchio Eugubino equidem ita judico, male eum mereri de religione christianâ, quando mysteria ejus cognita fuisse docet antiquis gentium philosophis* (Ger. Voss., epist. 108). Érasme pense de la même manière (epist. 34, lib. XXVI; et Brucker, *Hist. philosoph.*, t. IV, p. 565).



en futilités, lorsqu'on partit de là pour comparer Jésus-Christ au soleil, l'incarnation à la naissance de Minerve (1); et la confusion des choses ne finit qu'après l'abolition de l'idolâtrie. On cessa nécessairement alors d'écrire contre les payens, qui avaient depuis long-temps admis dans leurs *laraires* l'image du Christ (2), dont ils rejetaient la doctrine. Mais malheureusement on cessa aussi d'étudier les anciens, et le langage devint barbare comme les arts, qui n'eurent plus à représenter, au lieu des formes antiques des dieux, que des saints affublés de costumes grossiers ou bizarres. Cependant les idées populaires furent loin de suivre cette marche décroissante. Toujours brillantes d'enthousiasme, celles des Grecs, quoique devenus chrétiens, restèrent remplies des souvenirs de l'idolâtrie. Les saints, dépouillés de thyrses et de lyres, remplacèrent les demi-dieux; et la Panagia, qu'on substitua par-tout à la bonne déesse, ainsi que les images des héros de la légende, reçurent des hom-

---

(1) *Vid.* Budæum, *De Asse*, etc., lib. V, p. 760, 761; Lugduni 1542.

(2) Les payens furent tentés plusieurs fois de faire l'apothéose de J. C. Si l'on en croit Tertullien (*Apolog.*, c. 5), Tibère avait proposé de le mettre au rang des dieux. Lampride (*Alex.*, c. 29, etc.) prétend qu'Hadrien lui avait fait bâtir des temples; qu'Alexandre Sévère avait dans sa chapelle domestique les images de J. C. et d'Abraham, avec celle d'Orphée. Saint Augustin (*De Hæres.*, c. 8) assure que Marcelline, compagne de Carpocrate, possédait dans son oratoire les portraits d'Homère et de Pythagore avec ceux de J. C. et de saint Paul. Il y aurait un ouvrage curieux à faire sur ces premiers temps, pour voir le passage de la religion ancienne au christianisme.



mages qui ne sont dus qu'au créateur. Cet amalgame de superstitions mythologiques et chrétiennes ne fut pas aperçu par l'école nouvelle, qui, n'ayant plus à disputer contre les philosophes payens, tourna bientôt ses armes victorieuses contre elle-même. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le chaos des Byzantins, pour voir l'état malheureux des hommes de leur âge, livrés aux discussions de la théologie, symptômes des siècles d'ignorance qui troublèrent l'état après avoir divisé l'église. Enfin on arrive à l'agonie des lettres et de l'empire, qui s'éteignaient ensemble, lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople.

Quatre siècles se sont écoulés depuis cette grande catastrophe; et c'est après ce laps de temps que les voyageurs retrouvent les Grecs dans la fausse position où l'injustice du sort les a réduits. Ils voient un peuple asservi; et, au lieu de le juger avec le respect dû au malheur, en cherchant à démêler la noble étincelle du feu sacré qui existe dans son ame, ils épient ses défauts, pour se dispenser de le plaindre. Ils l'accusent de lâcheté, parce que, soumis à l'arbitraire, il se présente dans une attitude servile devant des maîtres sans pitié. Ils le taxent de mensonge, comme si l'opprimé devait la vérité à ses tyrans. Ils oublient que les serments fallacieux, les politesses équivoques et la dissimulation sont excusés parmi les courtisans; et ils ne veulent pas tolérer de pareils défauts quand ils sont commandés par l'impérieuse nécessité. Ne devraient-ils pas plutôt s'étonner comment il existe encore quelques traces de vertu et d'honneur parmi les Grecs? Ne faudrait-il pas admirer



enfin comment ils sont restés chrétiens, quand ce nom est un signe de réprobation, et l'apostasie un moyen d'émancipation et de fortune.

A la vérité on trouve par-tout le Grec, riche ou investi du pouvoir, hautain, orgueilleux, arrogant. On entendra même cette espèce d'hommes parler de liberté, non pour améliorer le sort de leurs concitoyens, mais afin de se substituer aux Turcs (1). Ces vices sont ceux d'un affranchi qui a pris les mœurs de ses maîtres; et ces êtres, haïs du peuple, ne méritent que le mépris public ainsi que l'éternité du despotisme auquel ils doivent une importance qu'il détruit, en les dévorant eux-mêmes. Mais en voyant une nation à laquelle nous devons les beaux-arts et une partie de notre illustration sociale; en la voyant enchaînée, et n'ayant que des larmes à lui donner, j'ai pleuré sur son sort... On accuse le Grec de fourberie; mais adressez-vous à sa conscience, dirai-je à ses détracteurs, et vous verrez s'il sait même dissimuler. Demandez à cet homme courbé sur la charrue, ou bien au matelot qui manœuvre péniblement la rame, qui il est. Son front, hâlé par le soleil, se relève pour attester qu'il est *l'homme de la croix*; et il répond sans hésiter : *je suis chrétien* (εἶμαι Χριστιανός). Jamais il n'a balancé à prendre ce titre glorieux, même devant l'ennemi de la foi. Il ne dit plus qu'il est Grec, mais Romain (Ῥωμαῖος), ajoute-t-il en soupirant,

---

(1) Ut imperium evertant, libertatem præferunt; si perverterint, libertatem ipsam aggredientur.

TACIT., *Annal.*, lib. XVI, c. 22.



comme s'il sentait plus vivement l'injure ancienne de peuple conquis, que la dénomination de Raïa, sous laquelle il est désigné parce qu'il est obéissant par principe de religion.

Cet outrage temporaire n'empêche pas que le peuple *deux fois subjugué* ne participe encore à son origine hellénique, par ses idées. Quoiqu'il n'appartienne au sol paternel que pour *travailler et souffrir*, ce territoire, qu'il chérit, et qu'il appelle sa *douce patrie* (γλυκὴ πατρίδα), lui inspire les plus tendres émotions. L'Épirote belliqueux, le Macédonien brave et réfléchi, le paisible Thessalien, l'Acarnanien féroce, l'Étolien vagabond, l'Achéen querelleur, le Corinthien inhospitalier, le laborieux Argien, les peuplades anarchiques de la vallée de l'Eurotas et du Taygète, le doux Messénien, l'Éléen spéculateur, et les familles pastorales de l'Arcadie, quoique de tempéraments différents, ont des habitudes et des superstitions communes qui leur donnent un air de famille. Aucuns d'eux ne revoient sans émotion le retour des saisons, qu'une longue suite de fêtes patronales varie par des *panégryris* et des plaisirs, que le culte orthodoxe joint toujours à ses solennités (1).

Tout célèbre dans la nature (répètent les descendants malheureux des vainqueurs de Salamine et de Marathon) les louanges de l'Éternel. Les voix en-

---

(1) La religion orthodoxe justifie ainsi ce que dit Apulée de celle des anciens Grecs : *Ægyptia numina ferme plangoribus, græca plerumque choreis, barbara autem strepitu cymbalistarum et tympanistarum et choraulorum coluntur.* *De Deo Socratis*, p. 49.



tendues ou mystérieuses des êtres visibles et invisibles chantent le Chérubim (1), que les anges, les Trônes, les Vertus et les Dominations redisent dans le ciel. Ainsi donc se reproduit la tradition d'Apollon Musagètes (2) et des filles de mémoire, qui formaient des chœurs éternels de musique dans l'Olympe, au milieu des harmonies de la nature entière, qui répondait à leurs hymnes perpétuels.

Ce qui est beau et bon vient de Dieu par le ministère des anges et des saints, qui ont succédé aux génies et aux demi-dieux. La Vierge, comme Vénus, ouvre les portes de l'aurore; les quarante saints ramènent les rossignols et le printemps; saint Nicolas calme les tempêtes (3); saint Georges protège les laboureurs et les moissons (4); les bergers recommandent leurs troupeaux à saint Démétrius, qui est plus débonnaire que Pan (5); et il n'est pas de nom

(1) Chérubim est le *sanctus* infini des mystiques.

(2) Apollon Musagètes, ou chef et conducteur des muses.

(3) A Corfou, c'est le thaumaturge saint Spiridion qui a ce privilège. On sait, car les papas le disent et l'assurent, qu'il sort toutes les nuits quand la mer est orageuse, afin de guider les vaisseaux au port. Comme il marche alors sur les flots, on trouve des algues dans ses bottes, qui sont des reliques dont on fait un commerce assez lucratif, ainsi que de ses vêtements et de ses chaussures, qu'on a soin de renouveler souvent.

(4) Les Turcs même ont le plus grand respect pour saint Georges, qu'ils appellent *Djirjis*. Suivant leurs traditions, il fut supplicié à Mossul, où il mourut et ressuscita jusqu'à trois fois.

(5) *Fid. Erasm., Chiliad. III, cent. 7; Polit. Miscell., c. 38.*



inscrit dans la légende, auquel on n'attribue quelque influence heureuse. Tout est prodige chez les Grecs; et les Lycaoniens, qui voulaient offrir des sacrifices à saint Paul, qu'ils prenaient pour Mercure (1), à cause de son éloquence, revivent dans tous les habitants de la terre classique.

Les limiques, la peste, les tonnerres, les tremblements de terre, sont attribués aux esprits issus du mauvais principe, qui est le *Diable*. A ce nom, qu'on ne prononce que par des antiphrases (2), le Grec le plus intrépide n'est pas rassuré: heureusement qu'on a pour l'éloigner une recette infailible, l'*encens* (θυμίαμα) (3). On connaît aussi des formulaires, afin de détourner les calamités de la grêle; mais, pour conjurer la peste, il faut une main toute divine. L'imagination du peuple, égarée dans ces jours de désastre, ne voit que des fantômes épouvantables. On a recours aux reliques (4);

(1) Act. Apost., 14, 11.

(2) Diable, Διάβολος, calomniateur. Les Grecs le surnomment άνεμος, le vent; άερίας, l'obscurité; ξυμφορά, le malheur; κακός, le méchant; άναθεματισμένος, l'anathématisé; εκείνος ' ποϋ είναι έξω και μακρυά, celui qui est en dehors et loin d'eux; ό πλανήτης, le vagabond; ό τάδε, le tel.

(3) Les anciens, en pareil cas, avaient recours aux fèves brûlées, dont la fumée faisait fuir les génies et les lémures.

(4) Pendant la peste de l'Arta, une nuée de missionnaires de la Thessalie arrivèrent dans cette malheureuse ville avec la langue de saint Paul, les dents de saint Bélisaire, et la ceinture de la Vierge. Ces précieuses reliques n'arrêtèrent pas l'épidémie: les porteurs de la ceinture et de la langue périrent avec leurs talismans; mais les dents de saint Bélisaire procurèrent



et les Turcs, qui sont imbus des préjugés des Grecs, dont ils ne diffèrent, dans cette contrée, que par la circoncision, s'adressent à leurs cheïks (1) pour repousser un fléau contre lequel la science divine même d'Hippocrate ne connaissait pas de remède.

Les fièvres périodiques sont attribuées à des influences malignes dont on croit deviner les symptômes dans les aspects de certains phénomènes atmosphériques. Il est d'autres maladies qu'on attribue à l'envie. Ainsi il faut se garder d'admirer la beauté, ou de parler de la bonne santé d'un individu ou d'un animal, à moins de *cracher* ensuite et de prononcer le mot *scordon* (ail), afin de détourner le mauvais œil (2).

en revanche plus de deux cent mille piastres à ceux qui les possédaient, et par lesquels le denier de la veuve fut ravi.

(1) Cheïk Jousouf, dont j'ai parlé précédemment, fut, au dire des Turcs, celui qui sauva alors Janina. Il ordonna à la peste, qu'il rencontra aux portes de la ville, couverte d'un drap mortuaire et portant un tablier vert, de se retirer sous peine d'être lapidée. On ne doute pas de ce conte; et les Janiotes ont cela de commun avec les habitants d'Éphèse, qui assuraient avoir été guéris du *mal sacré* par Apollonius, dont l'œil perçant découvrit la peste sous la figure d'un mendiant, qu'on chassa de la ville à coups de pierres.

PHILOSTRAT., lib. IV, c. 15; et lib. V, c. 7.

(2) Les anciens crachaient pour détourner l'œil de l'envie (Petron., *Satyr.*, p. 805). *Hoc peracto carmine, ter me jussit exspuere, terque lapillos conjicere in sinum.*

Pline dit que c'est un remède efficace pour ranimer la stupeur des membres, que de cracher dans son sein et de se frotter les paupières supérieures avec de la salive (lib. XXVIII, c. 4). Et Théocrite prétend que c'était un moyen infallible de détourner un maléfice. Τρίς εις ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον (Eid. VI).



On fiche le clou d'un cercueil à la porte d'une maison dont on veut écarter les revenants. On écrit le nom de telle ou telle infirmité sur un papier triangulaire, qu'on attache à l'entrée de la chambre d'un malade, dans l'intention de l'en débarrasser. On tire des augures du chant des pleureuses à gages (1). On brise un pot au moment où l'on transporte un mort au cimetière. On frémit au tremblement d'une feuille, au cri d'une chouette; et l'orfraie répand l'alarme dans tout un quartier, quand ses cris interrompent le silence des nuits. Si un lièvre croise le chemin d'une caravane, elle fera halte jusqu'à ce qu'un passant, qui ne l'a pas vu, coupe le charme en frayant la route. On craint d'entendre braire un âne lorsqu'on est à jeun, de rencontrer un papas ou un moine au lever du soleil, parce qu'on doit nécessairement tomber de cheval dans la journée, ou éprouver quelque malheur imprévu. Les éclairs à l'orient sont redoutés des laboureurs. Les éclipses sont regardées comme des annonces de calamités; et à l'époque de l'apparition de la grande comète, les deviches de la Turquie pronostiquèrent la chute d'un conquérant.

Les superstitions populaires se reproduisent jusque dans les signes. Si quelqu'un étend la main en présentant les cinq doigts, on se croit ensorcelé et on s'écrie : *Μὴ μὲ φασκελώσης; ne me charme pas.* De là

---

(1) Ces pleureuses d'office étaient salariées comme des musiciennes (Jér., 9 — 12; St. J. Chrysost., *Homel. II au peuple d'Antioche*).



sans doute est venue cette plainte touchante, exprimée par un des pasteurs que Virgile a mis en scène :

Nescio quis teneros fascinat agnos.

(*Je ne sais quel mauvais génie charme mes agneaux.*)

Les cinq doigts sont également une expression de mépris, une incivilité et une injure. On se demande même excuse en prononçant le nombre de *cinq*, qui est de mauvaise compagnie et de plus mauvais augure, parce qu'il exprime un indéfini réprouvé par les cabalistiques.

Il est aussi dangereux de parler de cornes (*kérata*), dont il faut même éviter d'articuler le nom. Vainement dirait-on aux Turcs que c'est l'emblème de la force; aux Juifs, que Moïse, en descendant du mont Sinaï, parut avec des *cornes* sur le front; et aux Grecs, que l'écriture appelle *les bras de la croix* (τὰ κέρατα τοῦ σταυροῦ), *les cornes de la croix*; ce nom seul est pour tous les Orientaux un outrage sanglant. Un mahométan évitera de fouler aux pieds des cornes éparses sur son chemin; un Grec recule d'horreur devant un limaçon; un Juif crache dans son sein en voyant le bois d'un cerf; et le mot de *kératas* (cornu) est l'insulte la plus grave qu'on puisse faire à un individu quelconque. Sa personne, sa femme, ses enfants participent à un affront plus cruel pour lui que d'être appelé faussaire, voleur et assassin, injures regardées comme des bagatelles, si on les compare à celle de *kératas*. Le nom de lièvre (*taouchan*), que les Turcs donnent aux habitants des îles de l'Archipel, ne leur est pas moins odieux



qu'il ne l'était aux habitants de Rhégium, que Denise-Tyran avait forcé de représenter cet animal sur leur monnaie, en signe de lâcheté (1).

Les songes, qui tiennent le second rang après la magie des signes et des mots, font aussi le tourment d'un chacun; et le sommeil, au lieu d'être le terme des agitations, devient l'occasion de mille inquiétudes pour la tête ardente d'un Grec. A-t-on rêvé d'un pappas, d'un ours ou d'un âne, c'est le diable qui s'est montré, et avec lequel on est en commerce. Il est apparu afin de suggérer quelque mauvais conseil, ou pour induire dans une démarche funeste, comme le mauvais songe qui se présenta à Agamemnon pour le tromper (2); et il sème toujours la discorde dans les familles. Mais heureux celui qui voit dans son sommeil un Turc! c'est l'emblème d'un bon génie. Un fleuve, une eau limpide, annoncent une vie longue et fortunée; et telle est la faiblesse d'un peuple frappé par le malheur, qu'on s'afflige sérieusement lorsqu'on est visité par des songes consolateurs ou agréables.

La nature offre également aux Grecs d'innombrables illusions. Si les Graces et Vénus, couronnées d'anémones (3), ne se jouent plus au bord des claires fontaines, elles sont remplacées par d'autres génies qu'on

(1) Suid., *in voce* Λαγώς Π. Τ. Κ. Apostol., cent. XI, § 72, cent. XVII, § 15; Jul. Poll., lib. IX, c. 6, § 84.

(2) *Iliad.*, lib. II, v. 8 et 9.

(3) Les Graces, appelées Églé (l'éclatante), Euphrosyne (la joyeuse), et Thalie (la fraîche, *viridans*), étaient filles de Jupiter et d'Eurynome. On les disait plus jeunes que les Heures, et compagnes de Vénus. Ovide, qui répète cette mythologie,



appelle Anaraïdes. On les voit, semblables à des calipyges ingénues, agaçant les bergers, qu'elles enlèvent sans retour, lorsqu'ils sont assez imprudents pour se livrer à leurs séductions. Ainsi disparut Hylas dans les bras des Naiades (1), lorsque les Argonautes cherchaient sous d'autres cieus une terre nouvelle et des trésors, en bravant des mers inconnues. De même Narcisse se consuma dans le cristal des Nymphes *Laurentes*; et périrent encore, suivant le dire des modernes, les amants des séduisantes Anaraïdes, qui sont aussi perfides que dangereuses (2). C'est cependant à ces sources, décorées du titre d'Agiasma par les chrétiens, que se renouvelle l'hydromancie. Si, comme au bord des fontaines de la Phocide, on n'y interroge plus les sorts, en écoutant le murmure des eaux, on croit, en s'y désaltérant aux jours des panégyris consacrés par la religion, y trouver un remède contre les maladies. L'aphétor (3) d'une humble chapelle bénit, au nom du vrai Dieu, ces piscines du Parnasse et du Pinde; et les enfants des Grecs, persuadés alors que les Anaraïdes leur deviennent propices, y trouvent souvent, tant la foi est puissante, des remèdes à leurs infirmités.

Les Exotiques rappellent les sorcières thessaliennes, qui métamorphosaient en animaux les hommes aux-

donne l'épithète de *rapides* aux Heures, qu'il fait ministres d'*Horus* ou du Soleil.

(1) Hygin., v. 645 à 650; Nonnus Dionysiac., lib. II, v. 90.

(2) *Voy*, Théocrite, *Idyl.* XIII; Virgil. *Eclog.* VI.

(3) Ἀφῆτωρ, espèce de prêtre d'Apollon.



quels elles donnaient des breuvages magiques. Habitantes des cavernes, des lieux arides et des solitudes, on croit les entendre mêler leurs voix rauques aux hurlements des loups ou bien aux glapissements des jacals; et leur nom seul, qu'il est dangereux de prononcer, occasionne des malheurs. Elles forment des unions monstrueuses avec les broucolacas, dont les corps, frappés d'excommunication, ne peuvent se dissoudre dans le tombeau (1).

Tels sont les esprits sinistres, amis des ténèbres; mais, en revanche, le printemps a ses sylphes légers et aimables. Dès que les violettes commencent à orner les rives de l'Achéloüs et de l'Aréthon; quand la douce haleine du zéphyr ranime les orangers et les myrtes de la Cassiopie ou des bords du Pamissus; lorsque l'Élide et la Messénie se parent de fleurs, comme les nouvelles épouses qui ceignent alors le bandeau nuptial, d'autres esprits animent la nature. Les *télonia*, qu'on dit être les âmes des enfants morts sans baptême (2), quittent les limbes, an-

---

(1) Cette idée, que les corps des excommuniés ne pourrissent pas, a long-temps fait fortune. « On retrouva le cadavre de l'antipape Benoît XIII tout entier dans la forteresse de Paniscole, au royaume de Valence. »

Voy. CAPERONIER, *Bibliothec. German.*, t. XVIII, p. 60.

(2) Virgile fait allusion à cette croyance relative aux enfants qui mouraient pendant l'allaitement :

Quos dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos  
Abstulit atra dies et funere mersit acerbo.

*Æneid.*, lib. VI.



ciennement appelés Èrèbe (1), et reposent dans les vapeurs légères du matin. La mère qui pleure le fruit chéri de sa tendresse, croit entendre ses accents mêlés aux vents sonores du midi; elle tressaille au bruissement des feuilles, qui se confond avec ses soupirs, et au murmure des ruisseaux, dont le cours est l'image de la vie fugitive de celui que quelques instants ont vu exister et mourir. Elle gémit comme l'oiseau auquel on a enlevé ses petits; et, pour apaiser les *télonia*, elle brûle de l'encens aux pieds de la Vierge mère, qu'on doit parer de roses blanches, afin de la rendre propice à l'offrande de la piété.

Pendant les quarante jours qui suivent la fête de la résurrection, les âmes affligées dans le sein d'Abraham (2) errent au milieu des prairies. Les abeilles,

---

(1) Èrèbe (Èρεβε). Ce n'était point, comme on peut le voir dans Homère (*Iliad.*, lib. XVI, v. 327), un lieu de supplices, mais seulement désagréable, à cause des ténèbres. On y trouvait les palais de la Nuit, du Sommeil et de la Mort. Après l'Èrèbe, on arrivait à l'enfer; et au-dessous dans le tartare, où il n'y avait que des dieux condamnés à une prison perpétuelle. Ainsi les anciens avaient, comme nous, leurs trois degrés de prisons catachthoniennes; et sous d'autres noms, les limbes, le purgatoire et l'enfer.

(2) Les Grecs admettent un état mixte de peines pour les âmes des pécheurs non réprouvés (*ἀχιλασμέναι*); ils prient pour les morts et rejettent le purgatoire. Leurs liturgies semblent supposer que les âmes des damnés ne seront pas toujours en enfer, et ils répètent comme nous : *Qu'elles soient délivrées de la gueule du lion, que le tartare ne les absorbe point, et qu'elles ne tombent pas dans le lieu des ténèbres.* Quelques docteurs croient, avec



les papillons, le lampiris ailé, sont les enveloppes de ces esprits, qui viennent se désaltérer dans les corolles brillantes des fleurs. C'est alors aussi que les nuits sont saintes et harmonieuses pour les fidèles. Les rosées ont des vertus particulières qui guérissent les affections cutanées. Enfin le passage de la nymphe du mois de mai, qu'on annonce en couronnant de fleurs les portes des maisons (1), est le signal d'une espèce de *rogations*, qu'on célèbre en se promenant sur les coteaux, pour respirer l'*air régénéré*, qui est regardé comme un spécifique contre les fièvres.

L'été et l'automne sont remplis par des panégyris; et l'hiver, avec ses nuits ténébreuses, traîne à sa suite de lugubres fantômes. Alors on croit voir errer les loups-garoux, que les Grecs appellent *sabaziens* (2),

les pères de l'église arménienne, que les âmes ne jouiront de la *félicité éternelle* ou ne subiront la *peine du dam* qu'après avoir entendu, au jour du jugement dernier, les paroles rapportées par saint Mathieu (XXV) : *Venez, les bénis de mon père*, etc.

(Voy. DE MONI, *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, p. 22, 23 et suiv., édit. de Francf. 1684.)

(1) Saint Éphrem reproche cette coutume aux chrétiens, comme un reste des pratiques des juifs et des Hellènes.

*De Penitentia*, t. III, p. 400.

(2) Ὁ λύκος Σαβατιανός, le loup-garou. Cette dénomination, suivant Suidas, vient de *Sabazius*, qui est le même que Bacchus, d'où les barbares ont fait, dit-il, Σαβάζειν, et nous autres le *Sabat*. Apulée appelle la même divinité *Sanctus Sabadius* (l. VIII, p. 717, edit Lugdun.). Bacchus *Sabadius* est encore ailleurs le même que le Soleil (Macrob., *Saturnal.*, lib. I, c. 18; Herod., lib. V, c. 7).



et les *paganias* ou *onocentaures*, que l'écriture nomme *saguirs*. Le passage de ces larves immondes, qui sont, d'après la croyance du peuple, *des juifs onolâtres* (1) occupés à chercher le Messie dans son berceau, afin de le faire périr, dure depuis Noël jusqu'à la Théophanie (2). On représente ces *paganias* comme des sorciers maigres, ayant des têtes d'âne et des queues de singe, qui courent les champs et se rassemblent dans les carrefours, en invoquant la lune, qu'ils prient d'éclairer leurs banquets, où ils mangent des grenouilles et des tortues, amphibies regardés comme immondes. Mais après la bénédiction de l'eau, qui a lieu dans l'église grecque le jour des Rois (3), ces spectres hideux disparaissent. Les nuits sont purifiées, le ciel est réconcilié avec la terre par le baptême de l'eau, les tempêtes cessent, à ce qu'on prétend; et le vent du nord-ouest reprend son empire accoutumé sur les mers de la Grèce.

Les époques de la vie et l'intérieur des familles portent aussi l'empreinte des idées mythologiques; et l'arrangement d'un ménage exige des dispositions

---

(1) Les Grecs croient que les Juifs adorent une tête d'âne, et ce préjugé était celui des Romains (Tacit., *Hist.*, lib. V, c. 3 et 4). Les Gnostiques avaient leur *Sabaoth à tête d'âne*, qu'ils avaient emprunté du *Bacchus Sabazius* des Grecs, qui le tenaient des Arabes, peuple voisin des Hébreux. On célébrait ses mystères pendant la nuit (Diod., lib. IV, c. 148).

(2) Théophanie, c'est notre Épiphanie.

(3) Les papas bénissent les puits, les fleuves, et la mer dans laquelle ils immergent une croix.



particulières. L'emplacement du foyer doit être orienté d'une certaine manière; et quand on s'étend pour dormir sur la natte, il faut éviter de se coucher les pieds tournés vers la porte. Une pareille position est un signe de mort; et c'est à conjurer cet événement que la plupart des rêveries s'applique, comme si la fin de l'homme n'était pas la condition nécessaire de son existence. Les maisons doivent être nétoyées et l'âtre recrépi à la fête de Pâques, qu'on chôme en mangeant des œufs rouges (1) ainsi que l'agneau symbolique (2). On brise les plats que les chiens ont léchés (3), ou bien on les fait étamer de nouveau. On chasse ces animaux et les chats quand il tonne, parce que leur présence est censée attirer la foudre sur les maisons. Pendant les orages, les matelots s'imaginent voir saint Nicolas assis à la poupe des vaisseaux; et le feu Saint-Elme est pour eux le présage assuré du calme prochain des éléments.

Chaque famille a remplacé les pénates par des reliques auxquelles on n'impute jamais que le bien qui

---

(1) Les Grecs, qui font de l'esprit sur tout, prétendent que l'usage des œufs de Pâques a été institué en mémoire de la résurrection de J. C., qui sortit, disent-ils, du tombeau *frais comme un poulet* (Weber, t. I, p. 14 et 15 de ses Mémoires à la cour de Russie).

(2) Les Grecs tiennent cet usage des Juifs, qui l'avaient probablement reçu des Sabéens accoutumés à immoler un agneau à l'entrée du soleil dans le signe du bélier.

(3) Les Grecs reprochent aux Latins de se servir des vases dans lesquels les chiens ont mangé (Vid. *Criminationes adversus ecclesiam latinam*, p. 511).



arrive. Cependant on ne les prend pas sur parole, comme cela se pratique ailleurs; et avant de les *troquer pour de l'argent* (car on ne les achète pas), on a soin de les éprouver, afin de connaître leur efficacité. En conséquence, on plonge dans l'eau chaude le bois de la vraie croix ou les objets réputés saints; et on se sert de cette eau afin de détremper de la farine, qui, si elle lève sans ferment, fait qu'on regarde les reliques comme de bonne qualité.

C'est à ces objets révéérés qu'on s'adresse pour obtenir la guérison de plusieurs maladies; mais pour les affections morales, on ne connaît de remède qu'en recourant aux génies invisibles. La jeune Grecque qui éprouve une émotion inconnue fait exposer par sa *bonne* (ἑοία) une offrande de gâteaux et de miel dans quelque grotte, afin de supplier les Mires (1) de lui envoyer un époux, qu'on a soin de désigner par quelque emblème. Les nouvelles mariées invoquent ces

(1) Μοῖραι, Parques, filles de Jupiter et de Thémis (Hesiod., *Theogon.*); Platon les dit filles du Destin (Nom. VI). La Providence est surnommée *Mire divine*, μοῖρα θεία (Xénophon). On appelait un homme né sous une bonne étoile : θεία μοῖρα γεννηθείς. Aristote compte trois Parques, savoir : Atropos, qui avait le domaine du passé; Lachésis, qui présidait à l'avenir; et Clotho, qui dirigeait le présent (Aristot., *De Mundo*). Ovide et Hygin racontent qu'elles paraissaient dans les chambres des accouchées (Metam., lib. VIII; Hygin., *Fab.*, c. 251), et Catulle (*Épithalame de Pélée et de Thétis*). Pindare (*Olymp.* VI) dit qu'Apollon les invita à se trouver aux couches de la nymphe Évadné, pour régler la destinée d'Hyamus; chef des Hyamides, qui étaient les lévites du temple de Jupiter de Pise.



esprits pour obtenir les graces de la fécondité; tandis que la femme, qui sent palpiter dans son sein le fruit de son hymen, n'a recours qu'au *Dieu conservateur*, qu'elle prie de bénir celui qui doit naître. Mais lorsque l'enfant a reçu le jour, la superstition reprend son empire. On met sous le chevet du nouveau né (βρέφος) un gâteau, une pièce de monnaie d'or et un sabre (1), afin d'attirer sur lui l'abondance, la fortune et la valeur. Après cette cérémonie, on célèbre, le cinquième jour de l'accouchement (2), *l'amphidromie*, qu'on appelle maintenant *la visite des Mires*. La plus pauvre cabane prend alors un air de fête pour recevoir les *bonnes dames*, qu'on ne voit jamais, quoiqu'elles emportent la fièvre de lait de l'accouchée (έλικῶνα). Malgré cette attentive honté, il faut se garder de la laisser seule, dans la crainte qu'elles ne lui *tordent le col*; car ces fées, quoique débonnaires, étant des vierges surannées, envient aux épouses le bonheur de la maternité.

Après ces cérémonies payennes, on administre le haptême à l'enfant, auquel on applique indifféremment un nom tiré de l'histoire ou de la légende, tel que *Thémistocle, Miltiade, Constantin, Jean, Pénélope*,

---

(1) Si c'est une fille, au lieu d'un sabre, on met une quenouille, ῥώνα, sous son traversin.

(2) Ἀμφιδρομία, amphidromie, était chez les anciens le cinquième jour après la naissance de l'enfant, que les Mires avaient reçu au sortir du sein maternel; on présentait alors le nouveau-né au foyer, et les parents lui envoyaient des présents.

(Nonnus Dionys., lib. IX, v. 12; Cels., lib. XII, c. 12.)



ou *Catherine*. Cependant on a soin de ne pas lui imposer ceux que portaient son père ou sa mère, afin d'illustrer le nom qu'il reçoit, ou de ne déshonorer que le sien, s'il venait à prévariquer, et d'être en tout l'homme de ses œuvres. Parfois on donne au nouveau-né quelque dénomination mystérieuse, telle que *Élie*, *Joseph*, etc., qui étaient des surnoms de la divinité. Au reste, quel que soit le nom d'un individu, il lui est cher; et quand même les Grecs seraient affranchis, il est douteux qu'on en vît aucun échanger les titres de son baptême contre des sobriquets de châteaux et de villages, par lesquels on cherche, comme l'a dit un illustre écrivain (1), à déguiser son origine (2).

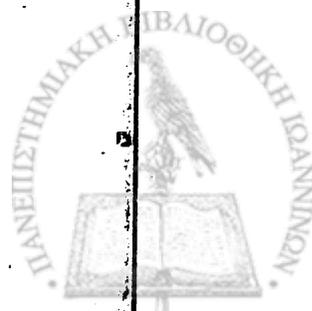
Les Mires, qu'Hésiode appelle *filles de la nuit* (3), ayant initié l'enfant à la vie, on l'abandonne à la spontanéité de la nature. Cependant, parvenus à un certain âge, les garçons passent pour apprendre péniblement à lire et à écrire, dans les écoles où les maîtres peu lettrés qu'on leur donne n'apparaissent point à la jeunesse tels que des spectres couverts de lugubres costumes et armés de fouets, comme s'ils devaient diriger un troupeau d'esclaves. Soit instinct ou raison, on a cru qu'il fallait inspirer le désir des lettres, et enseigner la religion par l'amour, en semant

---

(1) Fleuri, *Mœurs des Israélites*, p. 26 et 27, édit. in-12.

(2) Les Turcs sont à cet égard plus religieux. Leurs noms de Mustapha, d'Ali, d'Arif, de Sélim, etc., sont des abrégés de prières, ou des titres de la divinité.

(3) Theogon., v. 901 et seq.



de roses le sentier aride de l'étude. La persuasion, que les anciens plaçaient au nombre des Graces, préside donc à l'enseignement public, qui sans doute est loin d'être bon, mais qu'on doit respecter, puisqu'il soutient les chrétiens au niveau des connaissances indispensables pour sentir les avantages de la religion. C'est à ces simples études que le Grec doit l'avantage inappréciable de se glorifier d'être *l'homme de la croix*, et de dédaigner les biens temporels qu'on lui offre chaque jour, s'il voulait renoncer à la foi de ses pères. On suit donc envers lui, dès sa plus tendre jeunesse, la marche de J. C., qui, selon Tertullien, *ouvrait les yeux au peuple pour lui faire connaître la vérité* (1); et on repousse l'erreur dont l'empire se fonde sur l'ignorance et l'orgueil naturel à l'homme. Ainsi le Grec, pauvre et malheureux, est attaché à un culte qu'on lui a fait chérir dès son enfance, parce qu'on lui en montra la beauté toute céleste; et ses fêtes, qui reviennent accompagnées des plaisirs, sont pour lui des jours de bonheur. Les portes des églises sont ornées de guirlandes; et, si on approche du sanctuaire avec respect, la joie qui brille sur les figures annonce que le dieu des chrétiens n'est point le redoutable dieu des Hébreux, dont la puissance ne se manifestait qu'aux éclats du tonnerre et entre des parvis fumants du sang des victimes. Enfin la religion des Grecs porte l'empreinte de leur climat, qui mêle sans cesse des fruits aux fleurs.

Les filles, moins cultivées que les garçons, car elles

---

(1) Tertul., *Apolog.* c. 2.



ne doivent savoir ni lire, ni écrire, sont élevées sous les yeux de leurs mères. Habituees dès l'enfance à la soumission, elles partagent les soins du ménage; et destinées à souffrir, on ne les entretient jamais des douceurs de la liberté, dont l'image ne servirait qu'à les contrister. Elles n'ont qu'un beau jour dans leur vie; c'est celui de leur mariage.

Comme aux temps antiques, la pompe nuptiale est, chez les Grecs, une cérémonie majeure; et si le lévite (1), qui se destine au service des autels, doit obtenir les prémices d'une épouse à laquelle il s'unit par un contrat indissoluble avant de se vouer au Seigneur, tout individu attache la plus haute importance à ce gage idéal de la pureté virginale. Les parents, qui ont sans cesse les yeux ouverts sur leurs filles, ne font attention qu'à cet objet; et leur esprit est loin d'avoir la chasteté qu'on exige d'elles dans un autre sens. Cela tiendrait ailleurs au peu de réserve des pères et mères; mais c'est ici l'effet des mœurs des peuples primitifs, qui nommaient sans circonlocution la conception, la reproduction, la fécondité et la stérilité, dans des termes que la pudeur de notre langue ne permet pas d'articuler. Toute Grecque, sur ce point, est corrompue par le cœur, avant d'entrer dans le monde; et comme elle n'a pas reçu la grace réservée aux premiers enfants des hommes, sa vertu, sans les grilles et la surveillance

---

(1) Les prêtres seuls, dans l'église grecque, ne sont pas admis à divorcer; et ils ne peuvent même convoier, sans renoncer à leur ministère.



des femmes attachées à son service, à la tête desquelles on place ordinairement la belle-mère, serait plus qu'équivoque.

Accoutumée à feindre, parce qu'elle fut élevée dans la contrainte, la jeune Grecque voit arriver le jour de l'hymen avec une anxiété qui est celle d'un tout autre desir que celui d'une alliance honorable, puisqu'elle ne fait que changer des chaînes contre des chaînes. Elle s'y prépare comme à une cérémonie mondaine; et la complaisante nourrice qui veilla sur son enfance, tout en pleurant avec elle sa virginité, lui donne des leçons dont son époux futur pourrait bien se passer. Je ne dirai pas combien d'ambassades et d'échanges de visites ont lieu pour célébrer les fiançailles (*ἀρραβωνιασμός*), ni les pratiques qui précèdent le mariage. Il faudrait à ce sujet parler des bains, de l'épilation, et d'une infinité de cérémonies triviales que saint Augustin a énumérées (1) et frappées de ridicule. C'est lorsque les époux, la couronne en tête (2), paraissent devant l'autel, qu'on dresse dans la maison de la fille, que la religion reprend son empire. Ministre du vrai Dieu, époux et père, le prêtre, après avoir invoqué sur eux les graces de la fécondité, et ceint leurs fronts du bandeau nuptial, se joint lui-même au cortège. On s'achemine alors vers la maison de l'époux, en portant à la main des branches de myrte, et en soutenant la mariée, qui semble, à son pas tremblant, mar-

(1) *De Civitate Dei.*

(2) *Seld., c. XVI.*



cher à un sacrifice dont elle serait la victime, plutôt qu'au bonheur dont les anges du ciel couvrent le mystère, en déployant leurs ailes sur la couche nuptiale, où l'homme est conçu dans les larmes, et enfanté au milieu de la douleur.

Je ne prétends pas énumérer les secrets merveilleux qu'on met en œuvre afin de purifier le lait des femmes, ou pour leur en donner, chose à laquelle elles attachent un grand prix, car presque toutes nourrissent leurs enfants. Je tairai soigneusement les recettes dont on se sert pour composer les philtres amoureux, les sortilèges usités à l'époque nubile des filles, ainsi que les procédés employés pour conserver la fraîcheur et la beauté d'un sexe dont Hippocrate a dit que *la vie est une longue maladie*.

Hélas! celle des Grecs est pire qu'une *longue maladie*. Chaque jour, sur la terre de douleurs qu'ils habitent, comme lorsque le peuple d'Antioche eut brisé les statues de Théodose, les sujets vivent dans l'appréhension du prince, qui règne séparé de son peuple. Chaque jour on se demande : *Qui a été arrêté cette nuit? qui a été mis en prison ou battu de verges? qui a été traîné au supplice (1)?* Car comparaître devant le tribunal des proconsuls, c'est être condamné. La terreur est par-tout; et la religion seule, ainsi qu'au temps de Chrysostôme, soutient le peuple dans ses maux. Que les voyageurs cessent donc d'insulter une nation infortunée, en parlant de son avilissement avec une cruelle dérision! Qu'ils lui laissent les préjugés

---

.. (1) Saint Jean Chrysost., *Homel. II.*



dont elle se nourrit, au lieu de pervertir son jugement, en lui dessillant les yeux sur les douces illusions qui lui rendent son état moins pénible! qu'ils éclairent, s'ils le veulent, les peuples heureux; mais qu'ils éloignent le flambeau de la vue des malades auxquels sa lumière montrerait l'horreur de leur condition!



## CHAPITRE CXXXIII.

*Hospitalité. Diététique. Usages domestiques. Maisons. Repas. Caractère privé. Chants. Blasphèmes. Serments. Présents. Conclusion.*

Si le pauvre fait asseoir l'étranger à son foyer rustique, les Grecs riches ne l'admettent plus, à moins d'une recommandation, dans leur *andrèion* (1), où rien n'a remplacé l'autel de Jupiter Hospitalier, près duquel on tenait une table toujours dressée pour les voyageurs (2). Les caravansérails, qui furent primitivement des hospices ouverts aux malheureux, annoncent maintenant, comme le font nos hôtelleries, que le siècle d'Axile (3) est passé dans la Grèce, avec l'âge

---

(1) Appartement des hommes, ou salle de réception (Gell., lib. XVII, c. 21; Vitruv., lib. VI, c. 10).

(2) Athen., *Deipnosoph.*, lib. IV, c. 10.

(3) Il n'y a point eu de vertu plus pratiquée chez les anciens que l'hospitalité, et tout homme pouvait voyager sans inquiétude pour ses besoins. Axile, qui fut tué par Diomède, avait une maison sur la voie publique pour recevoir les pas-



de l'innocence, quoiqu'on ne voyage pas plus qu'au temps d'Homère.

Mais lorsqu'on est admis dans une maison, les domestiques se parent de leurs habits de gala ; et si on ne couronne plus la porte de fleurs, on fait en revanche une prodigieuse dépense de compliments et de révérences. On a réglé, sur la lettre d'avis, et particulièrement d'après la qualité de l'étranger, les procédés et les égards qu'on devra avoir pour lui. On demande s'il est riche ; la femme, retirée dans son appartement, s'informe sous main s'il a des cadeaux à lui donner ; le mari jette un coup-d'œil scrutateur sur ses bagages ; et la bonne mine est proportionnée aux espérances qu'on a conçues de son hôte. Ainsi un voyageur, comblé de politesses, est sûr d'être rançonné pour payer sa bien-venue ; et on le voit partir avec autant de satisfaction qu'on avait témoigné d'empressement à le recevoir. Telle est l'hospitalité exercée par les grands, qui, la plupart, comme le juge de la comédie, partagent avec leurs domestiques les étrennes qu'ils reçoivent dans ces sortes d'occasions.

Le Grec riche fait deux repas par jour ; les artisans,

---

sants (*Iliad.* VI, v. 12). Télémaque se plaint avec humeur qu'on eût fait attendre Pallas à la porte de son palais, parce qu'elle n'était pas connue (*Odys.*, lib. I, v. 119). Elle va avec lui chez Nestor, qui les comble d'amitiés, et ne leur demande qui ils sont qu'après les avoir régalez (*Ibid.*, lib. III, v. 34 et 69). Ménélas reçoit comme ses amis Pisistrate et Télémaque, avant de savoir qui ils étaient. Il faudrait finalement citer toute l'antiquité pour faire connaître l'importance qu'on attachait dans ce temps-là à l'hospitalité.



ainsi que les paysans, mangent à-peu-près autant de fois, et tous sont assujétis à une diète religieuse composée de jours gras et maigres. Mais les pratiques qui entraient dans l'art de la cuisine des anciens pour le choix des aliments purs ou impurs (1); ne sont plus surveillées, comme autrefois, par un corps particulier de cuisiniers (2). Les prescriptions sont établies sous ce rapport d'après les ordonnances des synodes, qui ont déterminé ce que le chrétien doit manger chaque jour. Il résulte en conséquence que la diététique de l'église orthodoxe est la règle de conduite du peuple (3), qui croit s'être acquitté de ses devoirs quand, tel ou

---

(1) On peut juger de l'attention que les anciens apportaient à la diététique religieuse, par la lettre d'Olympias à son fils Alexandre : « Péligno est le cuisinier que ta mère t'envoie. Il est instruit dans tous les rites sacrés de ta patrie; il connaît ce qui est pur (*casser*, comme le disent les juifs) et ce qu'il faut rejeter; il sait quels sont les morceaux qui conviennent à un roi, et il déguste les vins. »

ΑΤΗΝΑΙ., *Deipnosoph.*, lib. XIV, c. 22.

(2) Les cuisiniers formaient une corporation à Athènes. Ils prenaient rang dans les temples parmi les victimes, et ils veillaient à ce que le peuple sacrifiait d'une manière orthodoxe.

ΑΤΗΝΑΙ., lib. XIV, c. 23.

(3) Année commune, car le carême des apôtres, qui est mobile, n'a pas constamment la même durée, les Grecs ont cent quatre-vingt-deux jours maigres et cent quinze fêtes. Comme on enchérit sur les pratiques d'austérité quand on n'est pas porté à l'accomplissement des préceptes moraux, les Arméniens, au lieu de quatre carêmes, comme les Grecs, en ont institué douze, dont les jours d'obligation se montent à deux cent soixante-dix.

Voyez *Relat. du P. Richard*, p. 73 et suiv.



tel jour, il fait gras, mange du poisson, ou bien lorsqu'il se met complètement au vert, en se nourrissant de plantes bouillies, qu'on sert parfois sans autre assaisonnement qu'un peu de sel.

Sur ce pied, on conçoit que les banquets décrits par Athénée sont maintenant aussi étrangers aux Grecs que les joyeux propos des soupers d'Aspasie et des philosophes. Cependant, malgré les malheurs de la barbarie, les usages anciens ont été conservés même par les conquérants qui ont subjugué la Grèce. Ainsi chez les grands, on sert encore sur un disque d'airain (1) le pain coupé par morceaux, qu'on rompt sans le couper (2); des agneaux ou des moutons rôtis entiers (3); des volailles, des poissons cuits au four, et toutes les espèces de pâtisseries qui sont énumérées dans le *Deipnosophiste* (4). Les insulaires de l'Archipel ont conservé le goût de leurs ancêtres pour les mets fades (5) et les fruits à pepin qui sont insipides. Les Arcadiens, ainsi que tous les montagnards, recherchent les salaisons (6), les olives appelées colymbes, les boutargues, le caviar et les pois-

(1) Ἐν γὰρ κῶ πίνακι τῶν Κερυθίων, etc. Voy. le récit des noces de Caranus, par Athénée. *Deipnosoph.*, lib. IV, c. 1.

(2) Comme faisaient les Hébreux, Isai., V, 11.

(3) Cet usage de servir les animaux entiers était usité par les patriarches, comme on le voit, lorsque Abraham sert un veau rôti aux anges qui le visitent. GENES., XXVII, 9.

(4) Athen., *Deipnosoph.*, lib. X, p. 320, etc.

(5) *Id.*, lib. IV, c. 5.

(6) *Ibid.*



sons confits dans la saumure. Ces derniers mets et les herbes bouillies, qui mériteraient tout au plus de remplir l'auge de Diogène ou l'écuelle des cyniques, sont ceux qu'on trouve sur les tables de tous les Grecs durant leur grand carême.

Pendant ce temps d'expiation, on s'imagine faire l'œuvre la plus agréable à Dieu en mangeant des tourtes de feuilles de mauve assaisonnées de poivre et de sel. C'est un luxe de servir un plat de limaçons parfumés d'ail; et les gens de petite condition se contentent d'un plat d'oignons cuits au four ou sous la cendre comme des châtaignes. Les chardons tendres, les pissenlits, les orties, les gratterons, les coquelicots et la sarclure de nos jardins, qu'on fait cuire à grande eau, sont des plats généralement adoptés; et le dimanche ou les jours de fête, on y ajoute quelques gouttes d'huile, dont l'église permet l'usage. Pendant les grands carêmes, on ne trouve pour aliments dans les caravansérails que des bottes d'ail, de poireaux, ou d'oignons, qu'on mange crus, ou des marmites sales remplies de purée de pois chiches. Les riverains de la mer, mieux partagés, se régalent alors d'huîtres, de moules, d'oursins, de nérites et de coquillages. Les bonnes maisons achètent des polypes infects qu'on apporte par ballots des côtes d'Afrique; de sèches et de *calamia*, dont le jus noirâtre et l'odeur nauséabonde révolteraient le gourmand le plus affamé. Durant la semaine sainte, la nourriture est encore plus mauvaise; et les dévots renchérissent au point de ne rien prendre



depuis le jeudi de la cène, jour où l'on consacre le viatique (2), jusqu'à l'annonce de la résurrection, qui a lieu le dimanche suivant vers minuit.

L'ail et le poivre rouge sont la base générale des assaisonnements, qui provoquent une soif brûlante; et au lieu de chercher à se rafraîchir, on boit toujours le vin pur. Les paysans, qui n'ont pas beaucoup d'occupation en hiver, ne manquent jamais de vider leurs futailles; et quand les chaleurs commencent, on chercherait inutilement un cruché de vin dans la plupart des villages de la Grèce. Cependant cette saison, qui rappelle l'homme aux travaux, exigerait une boisson plus substantielle que l'eau; et la privation de liqueurs spiritueuses contribue beaucoup aux épidémies qui affligent alors les habitants des campagnes. Ils ont dépensé dans quatre mois leurs provisions de l'année; et si on leur démontre les inconvénients d'une pareille intempérance, ils répondent que le vin s'aigrit en été, et qu'il faut se

(1) C'est le jeudi saint que les prêtres grecs préparent le viatique pour toute l'année.

« Ils font faire un grand pain; et, quand il est tout chaud, « ils le consacrent; et quand il est consacré, ils le trempent « dans les espèces du vin consacré, et l'exposent ensuite au so- « leil pour le faire sécher. Étant sec, ils le pulvérisent, et « gardent cette poudre dans un sac assez malpropre. Lors- « qu'on les appelle pour donner le saint viatique, ils prennent « un peu de cette poudre avec une cuiller, et la font douce- « ment tomber dans la bouche du malade. »

*Missions de la compagnie de Jésus dans le Levant, t. IV, p. 151.*



hâter de le boire tandis qu'il est bon. En revanche, ils fument, et le tabac devient pour eux une source d'ivresse tonique qui est seule capable de ranimer leurs forces.

Les habitants des villes, où le vin ne *s'aigrit pas*, malgré les chaleurs, et les gens riches, qui sont délicats, connaissent la manière de le faire rafraîchir. Les personnes aisées savent aussi se servir de la glace; et les Moraïtes de la Messénie ont conservé le procédé de se procurer de l'eau fraîche, en l'exposant au soleil dans des vases de terre non vernis (1). Au reste ils sont aussi intempérants que les Grecs, dont les femmes boivent avec excès (2) lorsqu'elles ne craignent pas d'être battues, chose à laquelle elles devraient cependant être accoutumées.

J'ai souvent parlé des mauvais traitements auxquels les paysannes grecques sont réduites; et la condition des dames ne diffère que par le luxe et quelques commodités inséparables de l'aisance. Mais ce qu'elles gagnent sous ce rapport est chèrement expié par la perte de leur liberté. Reléguées au fond de leurs appartements, elles ne s'asseyent presque jamais en famille à la table de leurs époux; et si les Grecs étaient émancipés, il est probable qu'ils resserreraient en-

---

(1) On exposait ces vases au soleil, dit Athénée; et après avoir laissé déposer l'eau, on la conservait ainsi épurée dans des barils qu'on plaçait sur les toits en terrasse des maisons.

*Deipnosoph.*, lib. III, c. 25.

(2) Voyez, pour les femmes grecques adonnées au vin, *Deipnosoph.*, lib. X, c. 11.



core plus étroitement leurs épouses. Leurs harems seraient surchargés de grilles comme le sont ceux des mahométans; et la tyrannie que saint Éphrèm leur reprochait (1) se renouvellerait contre un sexe auquel l'injustice du plus fort donna toujours des chaînes humiliantes. Déjà la jalousie, tourment des âmes basses, a soumis les filles à la plus dure condition. Non contents de les séquestrer de la société, on leur refuse les premiers éléments de la lecture et de l'écriture; et, sous prétexte de les dérober aux regards des Turcs, on leur interdit jusqu'à la fréquentation des églises.

Il n'est pas douteux que les archontes grecs n'entrevoient dans leur affranchissement que la faculté de se mettre à la place des Turcs. On n'aperçoit pas, dans les villes où ils dominent exclusivement, qu'un meilleur goût préside à leurs constructions; les rues sont, comme autrefois, sans alignement, malpropres; et il est probable qu'ils ont conservé les distributions anciennes dans leurs maisons actuelles, qui ressemblent à des cloîtres. L'autel de Jupiter Hercien; qui était dressé dans les cours (2), est maintenant remplacé par la loge d'un chien molosse, dont les dents

---

(1) *Virgines segregatæ clausis continentur septis. Nuptæ intra thalami angustias secluduntur. Eunuchi et pedisequæ ad illarum custodiam perpetuo excubant.*

ST. EPHREM., *Sermo VIII advers. hæres.*, p. 436.

(2) Comme tout était meublé de dieux, on plaçait aussi dans les cours une statue de Mercure, afin d'écarter les voleurs (Aristoph., *Plut.*, vers. 1155), et un autel en l'honneur d'Apollon (Id., *Vesp.*, vers. 870).



eurent toujours plus d'efficacité contre les voleurs, qu'une vaine divinité. Parfois on ménage sur la porte d'entrée de la cour un *cafaz* ou fenêtre, où l'on place un *sofà* caché par une jalousie (1), derrière laquelle on se poste afin de voir les passants sans en être aperçu. Le rez-de-chaussée sert ordinairement de cave et de magasin pour les provisions. Le premier étage est séparé dans sa longueur par une galerie ouverte à l'extérieur et abritée d'un toit en saillie qui mène aux différentes chambres, dont la plus éloignée est le *gynécéon* ou appartement des femmes.

C'est à l'extérieur qu'on construit la *crévate* (2), espèce de belvédère enveloppé d'une vigne, où la famille dort en été auprès de son chef. Les domestiques reposent, pendant cette saison, sous les galeries, ou bien au milieu des cours. Les paysans montent leurs lits sur des échafaudages élevés en plein air et parfois entre les branches des arbres à haut vent, où ils établissent une espèce de hamac disposé en forme d'aire d'aigle. Les Turcs, plus libres, et sur-tout les personnages opulents, font alors dresser leurs tentes au bord des ruisseaux, pour s'endormir délicieusement au murmure de leur onde et au bruissement du feuillage (3).

(1) L'usage des grilles et des jalousies appartient de tout temps aux Orientaux (*Prov.* 7 — 6; *Cantic. Salomon.*, 7 — 6; *Hist. de la mort d'Ochosius II*, Reg. 1 — 2).

(2) Du mot grec *απεστέριον*, lit; c'est le *cubiculum* extérieur des Romains.

(3) Ce goût de dormir à l'air pendant l'été étoit un des délices des anciens :



Près du *gynécéon* sont placés les bains d'étuve, où les femmes passent une grande partie de leur temps occupées à se peigner, à se faire macer, à se peindre les sourcils ainsi que les yeux (1), à s'épiler (2) et à entendre des contes.

Le cœnacle des archontes, qui fait le pendant de l'appartement des femmes à l'autre extrémité du logis, n'est plus parfumé d'encens (3), comme au temps où les Grecs appelaient les plaisirs à leurs fêtes. Cependant on tire encore parfois au sort le roi du fes-

Ὅυκ ἐθέλω, Φιλόθηρε, κατὰ πόλιν, ἀλλ' ἐπ' ἀρούρης

δαίνυσθαι, ζεφύρου πνεύμασι τερπόμενος.

Ἄρκει μοι κοίτη μὲν ὑπὸ πλευρῆσι γαμύνων.

ATHEN., lib. XV, c. 4.

Ce n'est pas, ô Philothère, dans la ville, mais au milieu de la campagne, exposé au souffle du zéphyr, que j'aime à avoir mon lit sur le gazon.

(1) Καλλιθέφαρον. Ruellius et Marcellus, in lib. I Dioscor. Les femmes grecques et romaines se brunissaient les yeux avec la tutie (*Stibium*, Dioscor. V, 99).

(2) Leur pommade épilatoire se composait de parties égale de chaux, de rusma et de vitriol (*Dict. d'antiquités de Jaucourt*, t. V, p. 263). Il est probable que l'épilation est de la plus haute antiquité, car on ne voit pas de poil aux statues; mais il est probable qu'elle n'était adoptée que par des efféminés, car Cléarque accuse de mollesse ceux qui la mettaient en usage (*Deipnosoph.*, lib. XII, p. 522).

(3) Athen., *Deipnosoph.*, lib. III, c. 21; *Sympos.*, lib. VIII, probl. 1. L'encens, les suffumigations sont recommandés dans les hymnes qui portent le nom d'Orphée. Pour les dieux bons, elles se composaient d'encens, de myrrhe, d'aromates (*Voyez l'abbé Suchay, Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XVIII).



in (1), et il n'y a pas de bonne fête sans musique. Les violons rauques, les flûtes criardes, les monotones tambours de basque, font le charme d'un peuple qui croit s'être amusé quand il a fait grand bruit; et ces concerts, peut-être aussi beaux que ceux qui transportaient les peuples aux temps d'Orphée et d'Amphion, font un effet prodigieux sur les organes des Grecs redevenus barbares. Ainsi Bacchus, *père du plaisir* (2), qui préside à tous les banquets, conduit encore à sa suite les Muses, que les dieux sensibles ont placées sur la terre pour consoler les mortels des peines attachées à la vie (3).

Les Grecs, qui ont un goût extrême pour le plaisir, n'offrent plus d'exemples parmi eux, dira-t-on, de ce bonheur qui n'abandonne jamais l'âme du sage. Les moines, qui pourraient retracer une ombre des philosophes, pour qui chaque jour était un jour de fête, et la solution d'un problème une *allégresse*, ne se rencontrent nulle part! Sans doute on ne les voit plus couronnés de roses, comme les oisifs des jardins

(1) Aristoph., *In Plut.*, vers. 973; Diogen. Laert., lib. VIII, § 64.

(2) Athen., *Deipnosoph.*, lib. II, c. 1.

(3) C'est cette idée de Platon qui se trouve si bien rendue par un de nos poètes, que la mort vient de ravir aux lettres et à ses amis :

Où, les Muses, ami, nous l'apprîmes d'Homère,  
Sont des filles du Ciel qui consolent la terre;  
Les Muses ont daigné, seules de tous les dieux,  
Abandonnant pour nous l'Olympe radieux,  
Préférer notre monde aux demeures célestes.

CHARLES LOYSON, *Épître à M. Viguiet.*



d'Académus, qui s'amusaient à *disséquer des pensées*. Ils sont occupés de trop de soins pour se livrer à de vaines théories, ceux qui répètent que *la grande sagesse est un grand sujet de douleur, et que plus on a de science, plus on a de peine* (1). Ils ont placé leurs espérances dans une sphère trop élevée pour ambitionner des couronnes périssables; et leurs pensées, sévères comme les préceptes qui sortent de leurs bouches, annoncent qu'ils n'appartiennent au monde que pour le consoler. C'est à eux que les pauvres, sans porter le *rameau des suppliants*, s'adressent pour recevoir le pain et le feu que le mauvais riche leur refuse souvent avec dédain.

Ces vertus hospitalières, comme je l'ai dit, ne sont plus pratiquées, hors des cloîtres, que sous la tente des nomades, ou dans les cabanes des pauvres de la Grèce. C'est parmi le peuple aussi que s'est conservé le type des vertus nationales qui distinguèrent les Grecs avant qu'ils fussent, comme le remarquait Aristote, corrompus par le luxe et dégénérés de leurs ancêtres. C'est dans ces classes, respectables par leur constance à supporter le malheur (2), qu'on retrouve les chants destinés à charmer les travaux et les peines

---

(1) *In multa sapientia multa indignatio, et qui addit scientiam, addit et laborem.* *Eccles., 1—18.*

(2) Classe vénérable qu'on n'estime qu'à raison des impôts qu'on en peut tirer en temps de paix, et du sang qu'on peut verser à ses dépens en temps de guerre. Tel est le raisonnement des économistes; mais celui des hommes sensibles est que cent familles à leur aise, sur une lieue carrée, valent mieux que trois mille esclaves attachés à la glèbe.



des hommes qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, sous le poids du jour. Le Bucoliasme sert encore à faire couler les longues journées des pâtres qui conduisent leurs troupeaux de bœufs sur les bords de l'Axius et du Pénée (1). Les gens de journée et les moissonneurs ont leurs refrains qui les font travailler en cadence (2); et les éplucheuses de grain se désennuient en fredonnant le *Dialegma* (3). Les piseurs d'eau, qui arrosent les jardins par immersion, n'ont pas oublié l'*Himée* (4); les meuniers redisent l'*Épimulie* (5); et les moulins, comme les boutiques des barbiers pour les hommes, sont des lieux de réunion où les paysans viennent *caqueter* avec leurs commères. Les tisserands ainsi que les ouvriers en laine n'ont point oublié l'*Éline*, qu'on chantait aux bords de l'Eurotas (6); et les nourrices, qui endorment les enfants avec leurs *Catabaucalèses* (7),

(1) Athen., lib. XIV, c. 3.

(2) Théocrit., *Idyl.* X; et le lithyense, qu'on chantait au retour de la moisson (Pollen., lib. IV, c. 7).

(3) Athen., *Ibid.* ut supr.

(4) Aristoph., *In Ran.*, et Suidas.

(5) Hézychius la surnomme *Épantée* et *Épinote* (Athen., *Ibid.*; Plutarch., *In Conviv. septem Sapient.*). Élien parle des moulins comme de lieux où l'on se rassemblait (*Hist. Var.*, lib. VII, c. 4).

(6) Athen., *Ibid.* ut supr.

(7) Καταβαννοθήσεις ou ἐπάσματα. Athen., *Ibid.*; Casaub., ad Theophrast. *Character.*; Théocr., *Idyl.* 24; Nonn. *Dionys.*, lib. III.



leur apprennent l'*Épiphtegme* (1), dès que leurs voix peuvent articuler des sons. A la *Philélie* (2), par laquelle on saluait le soleil levant, a succédé la liturgie des chrétiens, qui ont changé l'*Upinge* (3), adressée à Diane, en litanies sacrées, par lesquelles ils prient les saints de rendre leur sommeil paisible, et d'écartier les larves de leurs demeures.

Si les Graces, dont Speusippe avait placé un tableau au milieu de son école de philosophie, ne se retrouvent plus aux lieux où l'on instruit la jeunesse, elles ne sont pas cependant entièrement bannies de la Grèce. Les Arcadiens *barbouillent* encore les coffres qu'ils fabriquent, des sujets grossiers qui représentent *les Amours désarmés et les Graces riantes* (4). Ils répètent comme autrefois que ces *vierges pures* (5) doivent présider aux services qu'on rend, et aux bienfaits que le riche répand sur les pauvres; et ils n'ont

(1) *Ἐπίφθεγμα, λάλα παιδικόν.* LUCIAN., *In Philopseud.*

(2) *Philélie* en l'honneur d'Apollon, qu'on chantait au lever du soleil. On en connaît ce refrain : *Ἐξεγ', ἐξεγε, ὦ φίλ' ἡλιε·* *levez-vous, levez-vous, charmant soleil.* ATHEN., *Ibid.* ut supr.

(3) *Upinge*, en l'honneur de Diane, au lever de la lune : *Οὔπι, ἄνασσ' εὐῶπι· ὁ Diane, reine aux beaux yeux.*

ΠΑΛΕΡΗ., lib. II.

(4) *Ἐρωτας ἀνόπλους*  
*Καὶ Χάριτας γελώσας.* ANAGREON.

(5) Cette allégorie faisait dire à Socrate, en voyant un homme qui prodiguait les bienfaits : *Que les dieux te confondent ! les Graces sont vierges, et tu en fais des courtisanes.* *Κακῶς ἀπόλοιο, ὅτι τὰς Χάριτας, παρθένους εὔσας, πόρνους ἐποίσας.*



pas oublié ce proverbe consacré par saint Paul, que *la grace qui vient lentement cesse d'être grace* (1). Leur poésie serait *le jardin des Graces* (2), ils jureraient encore par leur divinité (3), et le précepte de Platon deviendrait celui de leurs écrivains (4), si la noble patrie des arts était rendue à la civilisation.

Vainement dira-t-on que les Grecs sont dégénérés au point qu'il n'y a plus parmi eux ni lettres, ni inspiration, ni aucune espèce d'énergie. Cette accusation est fautive. Trahis par la fortune, leurs ames se retrempeut chaque jour dans le malheur; et les hymnes du Thessalien Riga ont prouvé que la lyre de Tyrthée ne serait pas muette entre leurs mains. Le cistre épirote, qui retentit sous les doigts des Parquinotes, lâchement vendus par les agents du ministère britannique au satrape Ali pacha, annonce qu'il existe parmi les enfants des Grecs des hommes aussi dignes de chanter un jour leur gloire, qu'ils le sont de déplorer maintenant leurs infortunes. Je pourrais citer les orateurs sacrés de l'église orthodoxe, qui soutiennent le peuple dans le sentier de la foi. Je pourrais nommer les traducteurs élégants de nos

(1) Ἄ χάρις ἔραδύπτερος, ἀχαρίς χάρις.

(2) Ἐξαιρετὸν Χαρίτων νέμεμαι καίπων. ΠΙΝΔΑΡ., *In Olymp.*

(3) *De par les Graces, il a raison*, dit Socrate (*Vid. Aristoph., Nub.*).

(4) *Xdnocrato, sacrifié aux Graces* (ὄβρι Χάριτων), répétait Platon à son disciple, pour l'avertir que, sans les graces, le mérite même n'est pas de mise. Tous les états de la société les invoquaient, et on n'espérait de succès en aucun genre, qu'autant qu'on se les était rendues propices et favorables.



meilleurs classiques, de nos ouvrages de sciences physiques et mathématiques, et de nos romans même, qu'on trouve dans les bibliothèques de toutes les personnes instruites. J'indiquerais, s'il le fallait, enfin l'endroit d'où les lumières se répandront un jour dans leur pays natal; mais le despotisme écoute.... et je me recueille devant les pleureuses dont les *ia-lêmes* (1) funèbres accompagnent l'homme au tombeau. J'entends avec ravissement mêler à leurs plaintes le dogme antique de la résurrection universelle, annoncé par Zoroastre (2), qui semble avoir entrevu l'immortalité réservée aux hommes, dont Homère ne compare l'existence qu'aux générations éphémères des feuilles.

Je désirerais pouvoir détourner mes regards du luxe insensé des Grecs *parvenus*, qui consiste dans le nombre de leurs domestiques et de leurs chevaux. La vanité, qu'ils sont obligés de réfréner, à cause de l'envie que leur portent les Turcs, se manifeste avec plus d'emportement chez leurs femmes, lorsqu'elles sortent de leur maison. Pour grossir leur cortège, elles ne rougissent pas d'emprunter les servantes de leurs voisines, de convier les personnes de leur sexe à les suivre; et cette procession nonchalante, voilée

---

(1) Erasm., chil. 2, cent. 10, adag. 86.

(2) Diogén. Laert. (*In proœm.*, § IX, edit. Amstelod. 1692); Æneas Gazens. (*Dialog. intitulé Théophraste*, p. 77, édit. Lips. 1655), dit : Zoroastre a annoncé qu'il viendra un temps où les hommes ressusciteront et seront immortels. Enfin Tertullien rapporte (*De Præscript.*, c. 40), que dans les mystères de Mithras il y avait un emblème de la résurrection.



et chaussée de galoches (1) rouges avec des talons dorés, annonce, par sa démarche compassée, l'importance de la dame qu'elles escortent. Mais ce n'est là qu'une représentation plus comique que sérieuse, puisqu'il n'y a pour personne ni rangs, ni titres, ni prérogatives, et que ce sot orgueil tombe à la vue d'un mahométan, fier de sa servile condition de noblesse militaire. Le Grec le plus arrogant rentre à cet aspect dans la poussière; mais il se croit dédommagé en foulant aux pieds les hommes soumis à son pouvoir, au lieu de déplorer avec eux les malheurs de leur condition et de leur commune patrie. Dans son intérieur, la femme grecque se venge à son tour de la suprématie des Turques, en se tatouant les yeux, en tressant ses cheveux avec des fils d'or (2), en se chargeant de perles précieuses, et en maltraitant ses domestiques.

Ce caractère, qui pousse les Grecs à l'orgueil, les entraîne souvent au parjure; et Pythagore, qui les connaissait, avait eu raison de leur défendre de jurer par les dieux (3), long-temps avant que la religion eût réduit cette maxime en précepte. Pour la moindre contestation, les Grecs invoquent le courroux de la

---

(1) Les Béotiennes portaient des voiles qui ne leur laissaient voir que les yeux; leurs pieds étaient comprimés dans des mules teintes en pourpre, et si petites, qu'ils étaient presque découverts. DICÆARCH., *De statu Græciæ*, p. 16 et 17.

(2) Voyez Stat. Achill., lib. II, vers. 97.

(3) Iamb., *In Vit. Pythagor.*, c. 28, n. 150; Diog. Laert., lib. VIII, sect. 22.



divinité sur leur tête et sur celle de leurs enfants. Les hommes pieux, qui ne peuvent vaincre cette habitude, jurent innocemment *par le pain, par leurs yeux, et sur leur vie* (1), à-peu-près comme les Crétois, au rapport de Sosicrates, juraient autrefois *par l'oie, le chien et le bélier* (2). Il résulte de cet abus des jurons que les imprécations sortent de toutes les bouches, à la plus légère contrariété. L'enfant qui commence à bégayer, au lieu de demander au ciel *le pain de chaque jour*, répète les blasphèmes ou les expressions obscènes qu'il a appris de ses parents; et les femmes sont les plus immodérées dans les apostrophes injurieuses qu'elles emploient lorsqu'elles se fâchent ou quand elles se disputent.

Cette habitude des imprécations devait naturellement conduire à la profanation du serment, qu'Hésiode appelle *fils de la discorde, et cause de très-grands maux, quand les mortels en abusent* (3). Aussi est-il facile de trouver des faux témoins, et lève-t-on assez légèrement la main devant un tribunal. Mais par une contradiction remarquable, et comme s'il n'y avait

(1) Μὰ τὸ ψωμί, μὰ τὰ μάτια μου, μὰ τὴν ζωὴν μου.

(2) Rhadamante, en défendant de jurer par les dieux, avait permis de substituer à leurs noms ceux d'oie, de chien, de bélier, de lièvre, etc. (Voyez Notes de Barbeyrac sur le livre du Droit de la guerre et de la paix), lib. II, c. 13.

(3) Theogon, v. 231 et 232. Ménandre prétendait qu'il ne fallait même jamais prêter de serment. Ὅρκιον δὲ φεῦγε καὶ δίκαιος ὄμνυες (Poet. minor., p. 521). Ainsi les quakers ne sont pas les premiers qui ont pratiqué ce précepte de l'évangile (Matth., 5, 34).



pas parité dans le crime, on accepte rarement, pour une affaire d'intérêt, le défi de l'excommunication (1). Le chrétien qui se trouve ainsi placé au pied des autels, recule devant l'anathème, quoique persuadé de son droit. La crainte enchaîne sa langue; et celui qui se parjurera au tribunal des hommes, n'a guère la hardiesse de décider dans sa propre cause, et jamais celle d'affirmer un mensonge à la face du sanctuaire ou sur les évangiles.

L'usage des présents, qui est aussi ancien que les autocraties de l'Orient, n'est pas une preuve plus sincère d'affection que le serment devant les tribunaux ne l'est de la vérité. La terreur inséparable du despotisme avait consacré cette espèce de tribut imposé à la servilité, lorsque les Romains, qui furent les premiers tyrans de la Grèce, y perpétuèrent une coutume assez récente, qu'ils trouvèrent favorable à leur cupidité. A l'arrivée d'un proconsul, comme aujourd'hui à celle d'un pacha, on était tenu de meubler son palais, de lui faire des dons de joyeux avènement (2);

---

(1) Quand il s'élève un différent pour vol, dettes, etc., entre deux Grecs, la cause est ordinairement évoquée par-devant un évêque. Celui-ci, après avoir entendu les parties, prononce, à défaut de preuves légales, l'excommunication, en déclarant au demandeur qu'il peut la prendre, s'il se croit fondé en droit. Il arrive souvent alors que celui-ci réfère son privilège au défendeur, et assez ordinairement qu'ils se retirent tous deux. Alors l'affaire se termine en vertu d'un arrangement, ou elle reste abolie par le fait seul de la non-acceptation de l'anathème.

(2) Ces sortes d'avanies étaient appelées par les Grecs *ελοδίου* ou *ελοδος*, redevance ou frais extraordinaires (canon 15 du



et pendant la durée de leur gestion, on ne paraissait devant eux qu'avec des offrandes. On n'approche aussi des autorités turques qu'avec des présents; les grands se font entre eux des cadeaux; et ceux que les supérieurs envoient à leurs inférieurs sont des contributions forcées, à cause des retours qu'on exige afin de reconnaître l'honneur qu'on reçoit en pareille occurrence (1). Dans les rapports de famille à famille, on s'envoie des cadeaux à l'époque des épousailles, lorsqu'on bâtit des maisons, et au retour d'un long voyage; mais toutes ces démonstrations sont aussi vaines que les inscriptions tracées sur les ustensiles de table, portant qu'*entre amis tout est commun* (2). Il en est de même des offres, des protestations, des souhaits, qu'il faut mettre sur la ligne des formules par lesquelles on termine chez nous les lettres officielles ou privées.

Mon intention n'est pas de suivre les Grecs dans l'examen de leur conscience nationale, qui leur fait regarder l'usure et la fraude comme des moyens licites de gain. Je ne reproduirai pas non plus les reproches attachés à la mémoire de leurs ancêtres, dont ils n'ont pas perdu toutes les nobles qualités. Les vertus sont passagères, le mérite est personnel; et

---

concile d'Ancyre); ou *joyeux avènement*, suivant Polybe (*De Rep. Rom.*). Cicéron fait mention de cette coutume (*In Orat. ad Pisonem*).

(1) Pline a voulu parler de ces dons intéressés, quand il dit : *Hos ego viscatis hamatisque muneribus non sua promere puto, sed aliena corripere.* PLIN., lib. IX, epist. 30.

(2) Κενὰ τὰ τῶν φίλων πάντα (*Proverb. græc.*, p. 104).



accuser exclusivement les Grecs de bassesse et de fourberie, serait aussi injuste que de reprocher aux scrophuleux et aux épileptiques des malheurs qui sont l'ouvrage d'une nature inexorable, quand elle est abandonnée à sa spontanéité. Sans prétendre donc les justifier des vices inhérents à la faiblesse humaine, j'ose déclarer que, si le ciel les regardait en pitié, ils pourraient encore remonter avec honneur au rang des nations. La Providence leur a départi des talents; ils n'ont point oublié que leurs ancêtres moururent aux Thermopyles et à Marathon pour la liberté. *Μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι*, répètent les paysans, qui jurent encore par les mânes des héros indigènes; et une émancipation légale les conduirait à l'amour de la vertu. La religion, reprenant alors parmi eux l'empire de la morale, les rendrait dignes de tenir, sans cesser d'être les fidèles sujets des sultans, une place honorable dans la grande famille des peuples chrétiens, dont leurs infortunes les ont depuis trop long-temps séparés.



## CHAPITRE CXXXIV.

*Église grecque. Patriarchat. Archevêchés. Évêchés. Monastères. Églises. Tableau statistique du clergé de la Morée et de ses revenus.*

L'église jeta, dès son origine, les fondements d'une grandeur qui était destinée à embrasser l'univers. Saint Pierre et saint Marc établirent les patriarchats d'Antioche et d'Alexandrie; Jérusalem vint le troisième dans l'ordre des temps, car celui de Rome n'est connu qu'après ceux-ci; et on sait que le siège de Constantinople, institué par l'apôtre saint André (1), ne parvint à une pareille dignité que dans le cinquième siècle. Enfin on sait trop comment, depuis Constantin (2), qui défendit aux professeurs d'Athènes d'enseigner la philosophie de Platon dans leurs écoles, les Césars, devenus chrétiens, affectèrent les dotations des temples des faux dieux à l'entretien des églises, et quels événements se passèrent jusqu'au temps du

---

(1) Suivant les catalogues de la grande église, l'apôtre saint André doit être regardé comme le fondateur de l'église de Byzance, à laquelle il consacra Stachys, l'un des soixante-dix disciples, qu'il nomme dans son Épître aux Romains. Ce n'est qu'après une succession de vingt-deux évêques qu'on trouve Métrophanes désigne sous le titre de patriarche.

BANDURI, *Catalog. Patriarch.*, lib. VIII, *Antiq. Const.*

(2) Antérieurement à Constantin, on avait touché aux *deniers sacrés* (qui furent de tout temps une réserve pour les besoins pressants de l'état), lorsque cet empereur, afin de fonder sa ville, s'empara des revenus du clergé païen.

LIBAN., *Orat. pro templ.*, p. 9; et *Orat. apol.* XXVI, p. 591.



grand schisme, pour qu'il soit à propos d'en rappeler les histoires.

L'église grecque, qui s'arrogea, après sa séparation de Rome, le titre d'orthodoxe, persévérant dans la discipline primitive, divisa son clergé en deux ordres. Le premier, composé de *hieromonachi*, ou prêtres voués au célibat, tirés des ordres religieux, comprit les patriarches, les exarques, les métropolitains, les archevêques, évêques, archimandrites, et tous les caloyers en général. On rangea dans le second ordre le clergé séculier (*κοσμοιπαπάδες*), tel que les papas et les diacres, qui se marient avant d'entrer dans les ordres.

Les patriarches, qui tiennent le premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique, ne devaient exercer aucune suprématie entre eux, suivant l'esprit de leur institution; et celui de Constantinople n'est encore au-dessus de ses pairs, qui occupent les trônes d'Égypte, de Palestine et de Syrie, qu'à cause de son crédit immédiat auprès de la Porte-Ottomane et de sa résidence dans la capitale de l'empire. Cet abus contre l'égalité apostolique est, comme la simonie, postérieur à la conquête de Constantinople. On sait que Mahomet II, après la prise de cette ville, ayant trouvé le siège patriarchal vacant, ordonna d'y pourvoir par une élection canonique, et qu'il assigna même une pension au chef de l'église qui y fut promu. C'était un hommage rendu à la religion, et une concession honorable de la part de l'ennemi du nom chrétien. Mais, au lieu de conserver un pareil privilège, il fut à peine senti; et les patriarches Gennade, Isidore et Joseph,



qui se succédèrent rapidement, eurent à peine régné, que l'esprit de discorde se glissa dans le synode. Dès la quatrième élection, un moine ambitieux, Chilocarabès, sorti de la poussière du cloître, au lieu d'invoquer la grace qui fait les élus, obtint à prix d'argent la toge patriarcale; et depuis ce temps, la simonie s'est perpétuée dans l'église d'Orient.

Les Turcs, dont le gouvernement est essentiellement fiscal, étant intervenus de cette manière dans la nomination des patriarches, créèrent un département appelé Piscopos-Calémy, pour l'obtention et l'enregistrement du barat ou *exequatur* de tous les archevêques et évêques de l'empire. Il fut statué (et cette ordonnance a été renouvelée (1) le 30 juin 1789) : 1° que le patriarche aurait auprès de lui un synode (*djemaat*) composé de dix métropolitains; 2° qu'il paierait un tribut annuel de vingt mille piastres ou francs, avec les droits de calémiyé fixés à dix pour cent; 3° cinq oques de viande de mouton par jour au corps des Bostandgis du palais impérial (2); 4° quatre-vingt-dix mille aspres (sept cent cinquante piastres), applicables au grand-prévôt des routes de la Bosnie; 5° soixante-trois mille aspres (treize cent cinquante-huit piastres) au patriarcat d'Ipek (3).

En vertu de ces dispositions, les patriarches, qui achètent leur dignité à l'encan, se rédimment en soubaillant les prélatures aux archevêques et aux évêques,

(1) Au camp impérial de Rutchuk, 9 de schewal 1203.

(2) Environ dix mille piastres.

(3) C'est l'ancien patriarcat d'Ochrida, qui n'est plus qu'un simple titre canonique du métropolitain de Prespa.



que le prix de leurs charges met à leur tour dans la nécessité de rançonner le bas clergé et les fidèles, afin de se couvrir de leurs dépenses. Sur ce pied, la première année de l'intronisation d'un patriarche est pour l'église orthodoxe un *jubilé* qu'elle célèbre en payant double droit. Les routes sont alors couvertes d'exarques voyageant aux frais des éparchies, chargés d'encycliques, en vertu desquelles ils pressurent les métropoles, les grandes communautés; de sorte qu'en bénissant le patriarche, auquel on souhaite de longues années, on est ruiné chaque fois que les grâces du Saint-Esprit descendent sur la tête d'un nouvel élu.

Il en est de même dans les diocèses à l'installation d'un prélat; et les redevances sont d'autant plus sensibles, qu'elles sont perçues avec une extrême rigueur. Comme celui-ci n'a pas d'exarques, il envoie, si c'est un métropolitain, ses évêques suffragants en tournée dans sa juridiction. Ces sortes de délégués, qui ne sont pas, comme chez nous, de hautes illustrations, sont alors les visites d'*allégresse*, non, comme autrefois, le sceptre augural à la main, mais escortés de *iakséadgis* turcs (*παξεδούχοι*) armés de bâtons, afin de faire payer les droits de l'autel. Les diacres se mettent de leur côté à la tête d'autres garnisaires, avec lesquels ils visitent les petits monastères, les villages et les moindres cabanes, pour les bénir, et arracher l'*adéti*, ou impôt d'usage. Un Grec a beau représenter que son papas a renouvelé l'*agiasmos* (1),

(1) *Agiasmos*, cérémonie qui consiste à bénir les maisons chaque premier jour du mois.



sa porte doit s'ouvrir à la sommation de l'exacteur, qui se présente l'étole au col; et en cas de refus, les iakséadgis lui prêtent main forte, de façon que chacun, bon gré mal gré, est aspergé, encensé, avanisé, et parfois battu. A défaut d'argent, on prend les meubles, on enlève le grabat de la mère de famille, les ustensiles de cuisine, et jusqu'aux instruments aratoires, qui servent à fertiliser une terre arrosée de larmes.

Si ces moyens ne procurent pas aux chefs de l'église les sommes nécessaires pour combler leurs dépenses, ils peuvent emprunter au compte des métropoles; et il est quelques prélats qui abusent de cette faculté. Alors les intérêts, qui sont au moins de douze pour cent, deviennent une surcharge nouvelle pour le peuple, qui reverse sur ses supérieurs ecclésiastiques une haine qu'ils n'ont pas toujours méritée, car ils sont souvent dans la nécessité de faire face à des avanies onéreuses. Par suite de cette erreur, les Grecs regardent à tort leurs évêques comme les instruments du despotisme, plutôt que comme leurs défenseurs; et c'est vers le clergé séculier qu'ils tournent leur affection.

Les papas, qui sont pères de famille, agriculteurs et pauvres, ont l'avantage d'être considérés par les chrétiens comme leurs amis naturels. Ils ne les instruisent pas; mais ils les consolent, en partageant leurs peines, et en coulant avec eux des jours consacrés au travail. Ils ne sont pas l'illustration de l'église; on peut même les accuser d'ignorance, sans être fondé à leur en faire un reproche: car où sont



les séminaires et les maîtres pour les former et les instruire; où trouver les moyens de sortir du cercle borné dans lequel ils sont placés, sous la double influence de la tyrannie et du fanatisme, qui mettent l'ignorance au rang de leurs maximes de gouvernement? Ceci me conduit nécessairement à faire connaître dans quelques détails les règles générales d'après lesquelles l'église militante est régie dans toute l'étendue de l'empire ottoman.

Les prélatures sont électives, au moins pour la forme, comme dans l'église primitive; et les archevêques ainsi que les évêques, sans être à l'abri des orages excités par l'envie, changent moins fréquemment que les patriarches. Le diplôme ou *exequatur* impérial, par lequel ils reçoivent l'autorisation d'exercer leurs fonctions, en leur imposant des tributs pécuniaires, leur accorde l'exemption de toute servitude personnelle, l'immunité de l'emprisonnement, à moins de *crime atroce*, et le droit de justice en matière civile et correctionnelle sur les moines et les prêtres séculiers. Par d'autres concessions, les archevêques et les évêques ont l'usufruit de leurs métropoles et des églises de leurs diocèses; ce qui constitue, avec le produit des dotations, leurs revenus fixes. Leurs rentrées indirectes se composent du produit des ordinations et du casuel des métropoles, qui varient suivant l'importance ou le crédit du personnage qui cultive la vigne du Seigneur.

Ce champ hérissé d'épines, que j'ai vu défricher par les princes de l'autel, est, pour ceux qui s'ho-



norent de leur état, une véritable arène de misères; et au lieu des richesses et du pouvoir attachés à l'épiscopat, les hommes pénétrés de la sainteté de leur ministère n'y trouvent que des afflictions. Ils connaissent leur simonie, et ils se soumettent à un mal devenu nécessaire, afin de conserver le dépôt de la foi confié à leur sollicitude paternelle. Jetés sur une mer remplie d'écueils, plusieurs desireraient pouvoir trouver un port au fond de quelque retraite obscure, pour y vivre prosternés entre le vestibule et l'autel. Mais *fuir*, disent-ils, *n'est pas combattre*; et le devoir leur imposant l'obligation de rester assis au timon du vaisseau de l'église, ils naviguent comme d'habiles pilotes, en sacrifiant *quelques manœuvres*. Ils louvoient, soutenus par l'espérance de voir briller des jours sereins; et, soumis sans faire de concessions, leurs vœux ainsi que leurs travaux ont pour objet, dans toutes choses, le salut des fidèles.

Telle est la pensée de la plupart des prélats que j'ai connus sur les trônes épiscopaux de l'Orient, le front ceint de couronnes, et couverts du *pallium* impérial des Césars de Byzance (1), ornements pompeux qui, en rappelant leur splendeur passée, ne sont plus que le signe de l'affliction de l'église. C'est sous ces voiles mystiques et au sein des métropoles, qu'ils forment les lévites destinés à parvenir à l'épiscopat, dont le noviciat

---

(1) On sait que les empereurs d'Orient, afin de glorifier l'église, permirent à ses prélats de porter les ornements impériaux, ce qui était en opposition avec l'humilité qu'elle enseigne.



est probablement celui des premiers siècles de l'église. Le chapitre, qui ne se compose point, comme chez nous, de grands vicaires et de chanoines salariés pour garnir les bancs d'un chœur éclatant de dorures, et pour former une cour sacerdotale, tient en Turquie une attitude conforme à l'état précaire des chrétiens. Dans la vie intérieure, le domestique d'un prélat se compose d'évêques, de moines et de clercs qui aspirent aux hautes dignités de la hiérarchie. C'est en conséquence par des fonctions serviles que passent les ecclésiastiques, qui commencent leur apprentissage dans la cuisine, et en remplissant les devoirs de serviteurs auprès du maître. Dans les intervalles libres que leur laissent ces occupations, on leur apprend à lire et à chanter. Lorsqu'on les trouve suffisamment instruits dans ces classes, on leur enseigne le grec littéral; on les initie à la connaissance des saintes écritures, et on élève ensuite les jeunes clercs au diaconat. C'est alors le moment de les attacher à quelque monastère, et d'en faire ce qu'on appelle des caloyers. Ils ne quittent pas toujours pour cela la métropole, où leurs fonctions manuelles (car tout prêtre doit travailler) sont de servir à table, de suivre l'archevêque ou l'évêque à pied, par la ville, en marchant à côté de son cheval, et de tenir l'étrier chaque fois qu'il le faut. Ces sortes d'épreuves finies, les diacres entrent dans un couvent; et s'ils ont des capitaux, ils ne tardent guère, après avoir reçu le sacerdoce, à parvenir à l'épiscopat. Il n'y a qu'un pas à franchir pour monter de cette dignité aux grades supérieurs de métropolitain et d'archevêque; mais pour



obtenir un poste lucratif, il faut avoir des protecteurs dans le synode, et des amis *intéressés* auprès du patriarche.

On voit, d'après cet exposé, que les sujets de la haute hiérarchie doivent être peu instruits; et cependant on rencontre des prélats dignes de prendre place parmi ceux de notre église. Mais on ne trouve que très-rarement des papas capables d'être comparés avec nos vénérables curés de campagne. Le paysan qui se destine à l'état ecclésiastique apprend à lire et à écrire sous la direction de quelque prêtre, ou bien dans les petites écoles des villes. Un *logiotatos*, ou savant, lui enseigne ensuite la pratique des rituels, et lui fait apprendre par cœur les formules usitées pour les baptêmes, les mariages et les enterrements, qu'il récite machinalement, sans y rien comprendre, parce qu'elles sont écrites en grec littéral. Quant aux théories, on ne lui en parle presque jamais; et j'ai acquis la preuve que la plupart des papas n'ont pas d'idée de la transsubstantiation, qui est un dogme fondamental de l'église orthodoxe.

Ces sortes d'études, et la facilité de parvenir au sacerdoce, font qu'une foule de pauvres chrétiens y aspirent. Après leurs études, qui ne sont pas fort pénibles, ils s'adressent à un évêque, avec lequel ils débattent le prix de leur ordination, qui ne monte jamais à plus de deux ou trois cents piastres; et parfois, pour l'obtenir à meilleur compte, ils passent dans quelque autre diocèse, où un évêque pauvre les consacre à meilleur marché. Mais peu tentent une pareille aventure; parce qu'il faut toujours recourir au



diocésain, afin d'acheter une éphimérie ou cure, et de contracter le bail à vie d'une église dont le prix varie suivant l'importance des *lieux* et la population (1). Indépendamment de cette mise de fonds, chaque papas doit à son évêque ou archevêque un tribut de deux sequins vénitiens d'or (24 francs), payables aux termes de l'Épiphanie et de Pâques, sous peine d'excommunication (2). Tel est le gros des rétributions payées à ses supérieurs par le bas clergé en capital et en redevance; mais si on portait en compte les frais de réhabilitation à cause d'*interdiction*, dont on les frappe pour la moindre peccadille, et les présents sans lesquels un papas ne peut obtenir la protection d'un simple diacre de la métropole, on serait émerveillé comment le peuple a encore des ministres pour le consoler.

L'attachement des Grecs à la religion donne seul la solution d'un fait qui serait ailleurs un problème, qu'on résoudrait en disant que les prêtres sont soutenus par l'esprit de parti. Ici, il n'y a ni louanges, ni encouragements à espérer pour eux; et les fonc-

---

(1) Ἐφημερία. Adnotat Erasmus, græcam vocem evidentiore esse, indicantem certos dies esse præscriptos, in quibus certi sacerdotum ordines administrant. *Adnot. in c. 1 Evangel. S. Luc.*

(2) L'anathème religieux existait dans la religion des anciens Grecs; mais ils ne pouvaient le lancer sans un ordre exprès du peuple ou du sénat. Ce ne fut qu'en exécution d'un décret rendu contre Alcibiade, que les Eumolpides l'excommunièrent; et ce fut en vertu d'un autre décret, qu'ils révoquèrent leur sentence, lorsqu'il fut devenu nécessaire à l'état.

PLUTARCH., *In Alcib.*



tions sacerdotales sont d'autant plus pures, qu'il ne peut y entrer aucunes vues temporelles, car un papas est, dès le premier jour de sa carrière, ce qu'il sera toute sa vie. Le chemin de l'épiscopat lui est fermé, puisque, pour y parvenir, il faut être célibataire; et il n'a pas même le droit de confesser, *le pouvoir des clefs* étant réservé aux seuls caloyers. Les immunités de ces ministres trop humiliés se réduisent donc à ne pas payer la capitation, sans être, pour cela, exempts de l'*angari* ou corvée, qu'ils supportent avec les malheureux. Quant à leurs honoraires, les villages les paient en leur faisant célébrer des liturgies (messes) au taux de six sous et d'un pain du poids d'une oque, dont ils retirent une parcelle afin de la consacrer; enfin on ne leur alloue sur la commune que quelques sacs de grain, avec une faible rétribution en argent. Mais comme ils sont ordinairement pères de famille, ils peuvent, sans déroger, être laboureurs, artisans, bergers; et ceux qui sont les plus instruits tiennent souvent les petites écoles. Associés au peuple par les liens de la morale, de la famille et du malheur, les papas l'attachent à l'autel en lui inspirant une affection inaltérable pour le culte chrétien. La religion, entre les mains de ces hommes simples, au lieu d'être un instrument de la politique, est pour les malheureux une consolation qui se joint à leurs intérêts les plus chers. Aussi, loin de prêcher de sinistres maximes, les papas ne répètent que des paroles de paix et d'amour. Ils convient les enfants et la jeunesse chérie du Seigneur aux fêtes religieuses, par le double charme des cantiques de paix et des



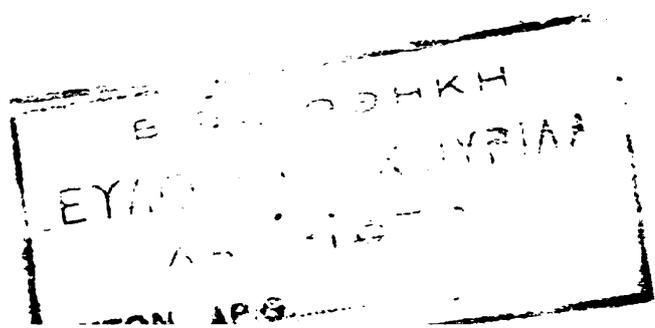
plaisirs qui accompagnent les solennités. Ils ne rougissent pas, ces ministres d'un dieu de prospérité, d'entoner l'épithalame. Ils boivent, avec l'homme des champs, l'oubli de ses maux ; ils font couler le vin des sacrifices au banquet de l'amitié, persuadés que celui qui travaille doit se réjouir, et que le méchant seul passe sa vie dans la tristesse. Enfin leurs fonctions, comme aux temps antiques, où le sacerdoce ne forma jamais un corps particulier dans l'état, se bornent à présenter à Dieu les vœux et les hommages du peuple.

J'ai assez fait connaître les caloyers grecs pour qu'on puisse présumer que les sciences ne se retrouvent presque plus dans les cloîtres. Occupés des travaux des champs et à prier, ils ne consomment point la vie à forger des syllogismes fallacieux, ou, nouveaux OEdipes, à proposer des énigmes dont personne ne peut donner la solution. Un meilleur esprit, celui d'une religion instituée dans l'intérêt public, anime leurs pensées. C'est du sein de ces pythagoriciens, dépositaires du grand secret de l'éternité, que sortent les confesseurs débonnaires, animés de l'esprit du Dieu qui remit les péchés de la femme adultère, et toujours, comme lui, prêts à pardonner aux faibles. A leurs côtés, marchent en petit nombre les orateurs sacrés, auxquels on ne livre pas inconsidérément le soin de la parole, car l'église, pour maintenir la pureté de la morale évangélique, soumet en général leurs sermons à la censure. Aussi ne voit-on presque jamais dans la Grèce des ministres, entraînés par un faux zèle, annoncer des doctrines véhémentes, qui causeraient



des catastrophes aussi fatales à des hommes inflammables, qu'elles seraient contraires aux intérêts d'une religion de charité. Quant aux prédicateurs éloignés du centre de l'autorité, comme il ne serait pas moins dangereux de leur laisser prononcer des sermons de leur composition, on leur prescrit de ne répéter que les homélies des saints pères. Par ce moyen, la chaire de vérité n'est jamais transformée en tribune consacrée à la politique ou à des diffamations scandaleuses. Le peuple est édifié d'entendre des discours mis à sa portée par leur traduction en langue moderne, mais auxquels leur antiquité ajoute une autorité merveilleuse. *Saint Jean Chrysostôme*, dit avec onction, en s'adressant aux chrétiens, un pasteur orthodoxe, *prononça cette homélie en présence de nos empereurs. Les vœux de Sainte-Sophie ont répété les accents qui vont frapper vos oreilles.* A ces souvenirs, les fidèles sont pénétrés de respect; leurs esprits, pleins du passé, s'animent; et les idées de patrie, se mêlant à la parole qui leur est annoncée, font sur eux une impression tout-à-la-fois religieuse et nationale.

Tel est en substance l'esprit de l'église grecque, qu'on retrouve encore, dans son affliction, ornée de sa beauté primitive. Le voyageur qui reconnaît ses traits, n'en est pas moins surpris que de la quantité d'archevêchés et d'évêchés existants, sur-tout dans le Péloponèse, où ils se sont multipliés en raison inverse du décroissement de sa population. Ainsi les quatre grandes divisions ecclésiastiques de ce royaume, citées par dom Vaissette et le père Le Quien, qui com-



pillèrent les catalogues des empereurs chrétiens (1), se sont accrus d'un nombre considérable d'évêchés suffragants et de métropolitains autonomes, tandis que quelques sièges anciens sont démembrés.

Celui de Corinthe, fondé par saint Paul, n'a plus dans son obédience que l'évêché de Trézène ou Démala.

Monembasie, dont le prélat prend un titre pareil à celui du patriarche (2), quoiqu'il ne fût connu que sous le titre d'évêché au huitième siècle, joint maintenant à ceux de métropolitain et d'exarque de la cinquième Achaïe, qu'il reçut en 1200, une juridiction qui s'étend sur six évêchés.

Patras, que j'ai fait connaître, ne compte plus que quatre suffragants, tandis que le nombre de ceux de Mistra s'élève à sept.

C'était à ces quatre métropoles (3) que se rattachaient les sièges du Péloponèse, au catalogue desquels il faut maintenant ajouter Argos, Tripolitza,

(1) *Vid.* Ἐκθεσις νέα Ἀνδρονίκου Βασιλέως (Banduri à p. 230 ad 235); Κατάλογος ἐπισκόπων, etc. (*Ibid.* à p. 236 ad 240; Leo Allat., lib. I, *De Conf. eccles. occident. et orient.*, c. 24.)

(2) L'archevêque de Monembasie prend le titre de *Panagiosini* (toute sainteté), comme le patriarche.

(3) Les quatre métropolitains, leurs évêques et les chefs des principales abbayes, qui étaient anciennement des seigneurs temporels, payaient aux empereurs grecs, savoir : celui de Corinthe, quatre chevaux de redevance; celui de Patras, autant; chaque évêque, deux; les monastères impériaux et archiépiscopaux, deux; et les petits, un cheval pour deux couvents.

CONSTANT. PORPHYROG., *De administ. Imper.*, c. 52.



Rhéontas ou Prasto, Christianopolis ou Arcadia, Olénos ou Gastouni.

C'est d'après ce cadastre, que j'ai dressé le tableau suivant du clergé de la Morée et de ses revenus. Pour établir mon calcul, j'ai recueilli sur des documents authentiques l'état des archevêchés et des évêchés. Enfin j'ai évalué, d'après une moyenne proportionnelle fixée à deux cent cinquante piastres ou francs, les honoraires de chaque papas ou prêtre séculier; et j'en ai formé l'état suivant :

*Tableau général du clergé de la Morée et de ses revenus.*

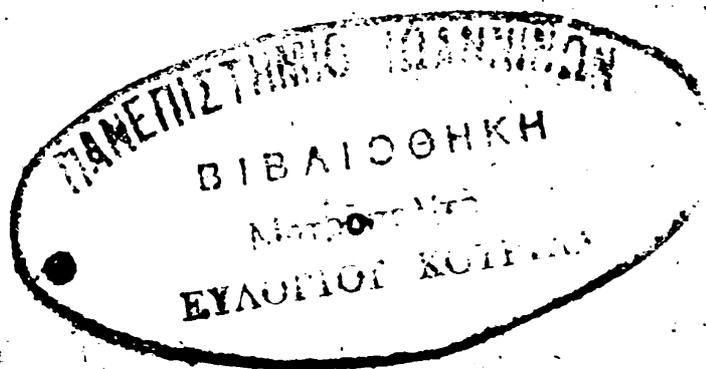
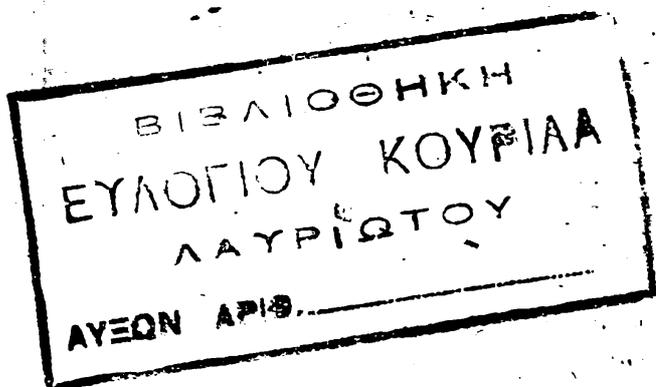
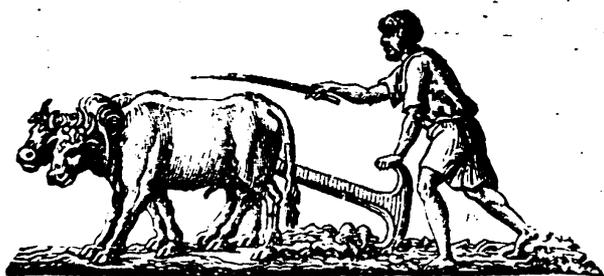
| MÉTROPOLES,<br>exarchat,<br>archevêchés et évêchés<br>suffragants. | LEURS REVENUS<br>en piastres<br>turques<br>ou francs. | NOMBRE<br>DES PAPAS<br>ou prêtres<br>séculiers<br>de chaque<br>circonscription<br>ecclésiastique. | LEURS REVENUS<br>en masse,<br>calculés<br>à raison de<br>250 piastres<br>par individu. |
|--------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|
| I.                                                                 |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Corinthe.....M. A.<br><i>Suffragant.</i>                           | 25,000                                                | 254                                                                                               | 63,500                                                                                 |
| Démala.....E.                                                      | 8,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| II.                                                                |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Monembasie. M. A. Ex.<br><i>Suffragants.</i>                       | 12,000                                                | 431                                                                                               | 107,750                                                                                |
| Androussa.....E.                                                   | 7,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Calamate.....E.                                                    | 8,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Maina.....E.                                                       | 6,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Stavro-Pigi.....E.                                                 | 3,500                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Colokythiès.....E.                                                 | 3,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Platis.....E.                                                      | 3,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
|                                                                    | 75,500                                                | 685                                                                                               | 171,250                                                                                |



| MÉTROPOLIS,<br>archevêchés et évêchés<br>suffragants.    | LEURS REVENUS<br>en piastres<br>turques<br>ou francs. | NOMBRE<br>DES PAPAS<br>ou prêtres<br>séculiers<br>de chaque<br>circonscription<br>ecclésiastique. | LEURS REVENUS<br>en masse,<br>calculés<br>à raison de<br>250 piastres<br>par individu. |
|----------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Report</i> .....                                      | 75,500                                                | 685                                                                                               | 171,250                                                                                |
| <b>III.</b>                                              |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Mistra.....M. A.                                         | 22,000                                                | }                                                                                                 |                                                                                        |
| <i>Suffragants.</i>                                      |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Amyclée ( <i>supprimé</i> )..                            |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Bardounia.....E.                                         | 5,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Vrasténis.....E.                                         | 4,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Caryopolis.....E.                                        | 7,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Androvistas.....E.                                       | 3,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Malkynis.....E.                                          | 2,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| <b>IV.</b>                                               |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Patras.....M. A.                                         | 30,000                                                | }                                                                                                 |                                                                                        |
| <i>Suffragants.</i>                                      |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Modon.....E.                                             | 6,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Coron et Navarin...E.                                    | 6,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Calavryta.....E.                                         | 10,000                                                |                                                                                                   |                                                                                        |
| Vostitza.....E.                                          | 8,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| <b>V.</b>                                                |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Argos.....A.                                             | 36,000                                                | 134                                                                                               | 33,500                                                                                 |
| <b>VI.</b>                                               |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Rhéontas.....A.                                          | 15,000                                                | 84                                                                                                | 21,000                                                                                 |
| <b>VII.</b>                                              |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Christianopolis..M. A.                                   | 20,000                                                | }                                                                                                 |                                                                                        |
| <i>Suffragants.</i>                                      |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Phanari.....E.                                           | 9,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Léondari.....E.                                          | 6,000                                                 |                                                                                                   |                                                                                        |
| Caritène.....E.                                          | 12,000                                                |                                                                                                   |                                                                                        |
| <b>VIII.</b>                                             |                                                       |                                                                                                   |                                                                                        |
| Olénos.....A.                                            | 26,000                                                | 214                                                                                               | 53,500                                                                                 |
| Tripolitza. E. (auton.).                                 | 15,000                                                | 117                                                                                               | 29,250                                                                                 |
| Tot. des métropolit. 8<br><i>Id.</i> des évêques. . . 20 | 317,500                                               | 2,383                                                                                             | 595,750                                                                                |
| <b>TOTAL GÉNÉRAL des revenus du clergé.....</b>          |                                                       |                                                                                                   | <b>913,250</b>                                                                         |



Tel est le catalogue de l'église du Péloponèse, qu'on verra figurer sommairement dans le *budjet* général des dépenses de ce royaume.



## ERRATA DU TOME QUATRIÈME.

- Page 30, lig. 16, AVP, lisez AVR (note).
- 31, — 29, 30 stades, lisez 40 stades (note).
  - 41, — 10, encore ignoré, lisez alors ignoré.
  - 58, — 8, commencement, lisez commencement.
  - 179, — 18, curieux, lisez curieux.
  - 183, — 14, saint Éphremon, lisez saint Éphrèm (note).
  - 241, — 28, saint Éphremon, lisez saint Éphrèm (note).
  - 302, — 25, auxquels étaient décernées, lisez auxquels elles étaient décernées (note).
  - 329, — 13, qui s'étendent depuis Divris en s'étendant, lisez en se prolongeant.
  - 335, — 15, un  $\mu$ . de trop.
  - 337, — 24, Saint-Anastase, lisez Saint-Théodore.
  - 342, — 22, le Kerpéni, retranchez le.
  - 343, — 12, Vrachmi, lisez Vrachni.
  - 345, — 7, Vrachmi, lisez Vrachni.
  - 357, — 28, saint Éphremont, lisez saint Éphrèm (note).
  - 374, — 30, προβήλυτοι, lisez προσήλυτοι.
  - 375, — 22, qui est le fléau des des.

